

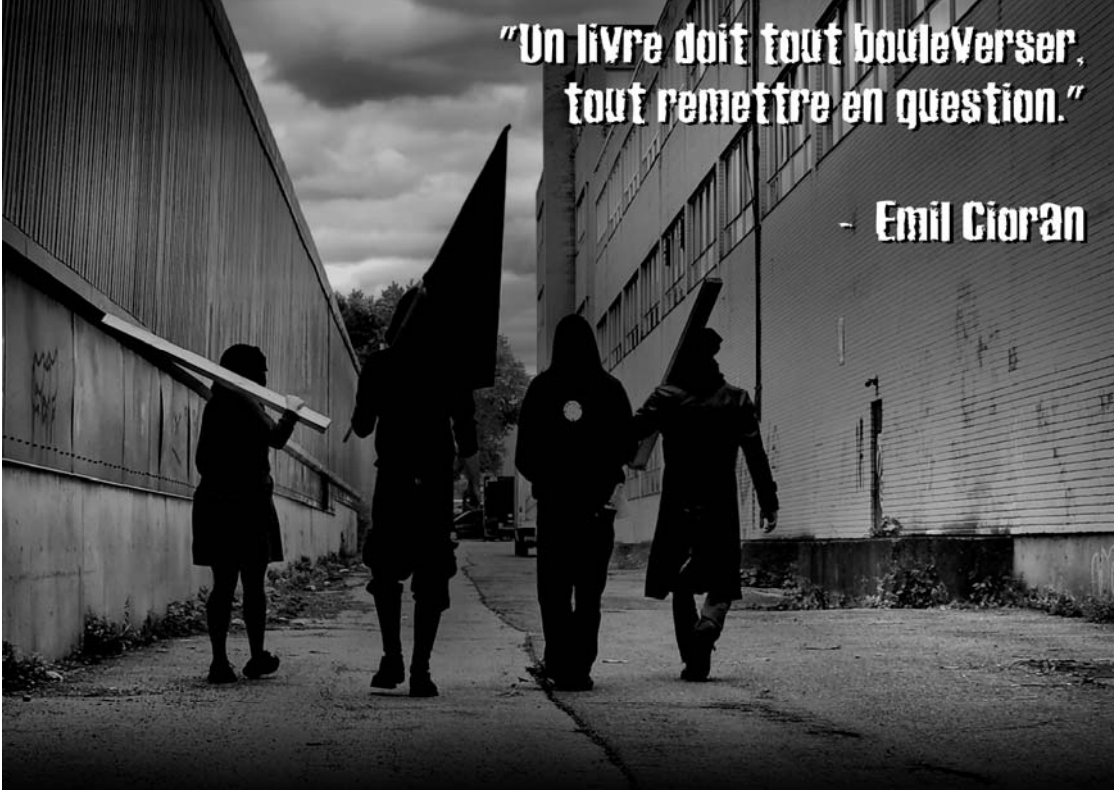


L'AUBE NOIRE

Bruno Massé

"Un livre doit tout bouleverser,
tout remettre en question."

- Emil Cioran



Malik, Muírréan, Henrik et Érynie pourrissent dans les bas-fonds d'Acheron, la Mégapole, à la recherche d'une issue. Lorsque l'un d'eux périt au cour des émeutes contre la tenue du Congrès Mondial, deux choix s'offre aux militants: la fuite ou la vengeance.

L'Aube Noire: un conte surréel à saveur de sang, une descente dans l'anarchie, le nihilisme et l'insurrection. Testament d'une génération en soif de Révolution par une des plumes les plus cinglantes de la littérature underground.

Bruno Massé, alias Raven, géographe et anarchiste, nous livre ici une oeuvre considérable, empreinte de colère et de joie subversive.

L'Aube Noire se lève.

3e édition, abrégée.

www.daemonflower.com

ISBN 978-0-557-05606-4



9 780557 056064

L'AUBE NOIRE

de Bruno Massé

Couverture par Julie Brouillard
et David Sénéchal

Modèles : Ed, Ge, Julie, David et Bruno

Troisième édition, révisée. LuluPress, 2010

Initialement publié par la Forêt Noire, 2005.

ISBN 978-0-557-05606-4

Roman © Bruno Massé 2010

www.brunomasse.com

Dédié à Alana,
ma sœur dans les ténèbres

... A la première page, il y a l'océan et la ferme conviction de l'incertitude. C'est la première heure, la toute première, et c'est la fin, la toute fin. Personne ne sait. La musique n'est pas la même, la mer valse aux mouvements intrigants des passions mortes ou de-là-dessus ; desirs attisés ou étouffés, et qui sait, puisqu'aux lèvres brille encore le goût des larmes de celle qui est tout, qui est amour et beau-jour, celle qui est rester derrière ; qui sait, la dernière page sera sûrement le début, le commencement, mais avant de goûter aux vins d'ailleurs, avant de rire à l'ivresse des joies inespérées ; et tout le temps, jusqu'au début ; il ne faut surtout pas croire qu'il sera possible de retrouver le chemin jusqu'à la maison.

R

Prologue

Lorelei

Cybèle croit embrasser le vent pour la dernière fois. Les récifs de Loreleï offrent un tel spectacle : l'océan danse en mouvements lents et gracieux, la brise le recouvre et le vent se fait orchestre à l'avant-scène. Ce vent mord, gronde, charge la côte de son chant passionné.

Et les ondines portent la chorale jusqu'au montant rocailleux, les sylphes reprennent le chant en canon pour jaillir sur le plateau où elle se tient. La forêt derrière – la forêt verte – humectée par l'air salin, accueille l'air mélancolique et l'étouffe au même instant; il meurt dans un chuchotement.

La femme écoute la plainte et plonge son regard dans les flots impétueux, et ses yeux ont la même teinte, le même bleu.

Elle est si triste.

Et le ciel gris retient ses pleurs sur elle, lourd de la même souffrance, de la même amertume. Il semble l'inviter à chanter elle aussi, une dernière fois peut-être, pour qu'enfin vienne le deuil sublime, et qu'un soleil brûlant revienne étinceler sur les récifs de Loreleï. Mais Cybèle lève le regard vers lui et ne chante point. Toute chanson s'est évaporée de son âme.

Sa voix est d'une telle douceur, presque inaudible, alors qu'elle adresse sa question opiniâtre, telle une épitaphe hâtive :

« Est-ce possible que j'aie chanté assez pour toute une vie, en si peu de temps? »

Sa gorge se noue. Les larmes perlent à ses joues de nouveau, se mêle aux brumes de l'océan le désespoir d'un deuil qui ne vient pas... Son châle gris valse avec le vent, ses longs cheveux s'entremêlent avec lui dans un élan de lassitude. Le vertige prend Cybèle un instant et brise l'envoûtement de la question sans réponse; la falaise est si abrupte, si haute. Un frisson la traverse.

Il fait si froid.

Elle referme son manteau et son cœur flanche à nouveau. Les yeux fermés, une marée de souvenirs déchirants la submerge: l'amour trafiqué, piétiné, ridiculisé, tout l'espoir d'une vie nouvelle qui se trouve alors écorché, avorté, empoisonné.

Puis, incapable de soutenir le fardeau de la désolation et du vertige, elle tombe à genoux et plante ses ongles dans l'herbe humide et la terre fraîche. Elle en arrache deux poignées et les relâche. Un cri de souffrance s'échappe de sa gorge lorsqu'elle réalise qu'elle blesse la Terre.

Cybèle est à l'agonie.

Elle ouvre les yeux et le péril de la falaise s'évanouit dans le spectacle qui s'offre au devant. Il y a une telle beauté aux récifs de Loreleï. Plongeant sa tristesse dans l'océan, son regard a la même teinte; son cœur vacille aux mêmes élans et se brise sur les mêmes pierres.

« Rhea... tout est perdu. »

Dans sa détresse, Cybèle veut rejoindre la mer.

« Mon passé est noyé dans le sang. Mon amour est travesti par ton service. Rhea... l'espoir est mort, enterré et noyé par mes larmes. J'ai vécu en accord avec les mouvements de la passion, mais maintenant j'ai le cœur à marée basse; mes entrailles sont souillées. Du plus bel amour est née la fleur qu'on a empoisonnée. La même main nous a frappés, Rhea. La même. Reprends mon souffle maintenant, reprends ma voix et laisse-moi mourir enfin. »

Livre I

Le Nouvel Ordre Mondial

I.

Cancer de l'âme
Myriades de masses mutilées
Et une violette toute belle
Souffle court
Un souffle court
Cancer du monde
La Mégapole s'étend
La Mégapole s'essouffle

La Mégapole est là sur des kilomètres à mal paraître à penser qu'il faut qu'elle y reste et les oiseaux veulent la détruire la voir mourir mais ils ne peuvent pas ne suffisent pas ignorent comment y échapper comment se sauver alors ils l'abjectent l'infectent ne peuvent pas n'ont jamais pu y parvenir la liberté la liberté la liberté les masses mutilées l'ont recrachée et pour les oiseaux qu'est-ce qui reste il reste des restes et le cancer du monde le cancer de l'âme c'est leur poing serré brisé creusé cassé contre elle cette ville infecte cette Mégapole cette cité froide maussade ce trésor cette merde

Souffle court
Les oiseaux essoufflés
Sur Acheron
S'acharne la pluie d'été

La même pluie sur les gratte-ciels les néons les petites dames les égouts les klaxons la saleté la chaleur la gaieté les masses qui vrombissent qui courent qui giclent de poison qui crient Plus Plus Plus et les chatons les viols la police violente les melons les vomissures et les chiens qui puent le parfum et ce bar de crasse où vont tous les jours les mêmes loques qui savent ils savent bien tous et toutes qu'il n'y a rien plus rien au monde pour sortir le nez de la bière chaude et des mégots que le ciel n'est plus les étoiles ne sont plus le printemps n'est plus le miroir glacé d'Acheron est impassible les gratte-ciels ne tombent pas ne veulent pas tomber et par toutes ces centaines de milliers de millions de petites fenêtres transparentes de

cubicules les hommes d'affaires regardent en bas comme s'ils
voulaient mourir ou cracher ou vomir

Souffle court

Par delà le trafic les lumières les complets-cravates les seins
nus les affiches en couleurs et les rues les rues qui n'en finissent
plus où tout pourri sous les montagnes de déchets les tours
d'ivoire avec ce bruit incessant malheureux Un peu de change
monsieur la mort qui n'attend pas et les parcs gris et sales les
immondices de l'empire humain les fleurs en plastique la brique
et les tubes fluorescents qui bourdonnent agressent et ne
s'arrêtent jamais

Et pour fuir la pluie

Quatre oiseaux volent d'une seule aile

Jusqu'au au Café Kief

II.

On dit qu'au Café Kief règne une culture mourante.

Dans un coin du pauvre Acheron, la vieille maison tient encore debout. Un rideau d'eau tiède en crible les fenêtres, fouettant les battants sans relâche. Les gouttières récupèrent les eaux. La maison tient bon.

À l'intérieur coulent à flot la bière et le café noir, le vin et le thé. L'air est lourd des lampes à l'huile et du grand foyer qui brûle jusqu'à tard la nuit. Les vieux divans abondent, les gens y prennent repos. Au Kief, c'est toujours plein. La maison fait deux étages et le tenancier, Priam, habite au deuxième avec la célèbre Fanny, si aimable que plusieurs ne vont que pour lui parler. Priam et Fanny sont les parents adoptifs d'une génération orpheline, et tout le monde les aime.

Une scène en bois se dresse au fond de la grande pièce où s'activent alors quelques musiciens dans une musique joyeuse. Il y a des chaises partout, d'anciens rideaux verts, et des tas de coussins.

Et le tenancier rond se tient derrière le comptoir avec son tablier et son gros nez, les manches roulées, accueillant par leur nom les habitués. Il écoute la musique des bohémiens en sirotant, comme à l'habitude, son minuscule verre de porto qu'une artisane des bas quartiers lui a fabriqué en cadeau, le remplissant à partir d'une grosse bouteille opaque d'une mixture qu'il concocte lui-même dans sa cave. Seulement lui et Malik savent en apprécier le goût, et Priam s'en réjouit. C'est subjectif. Peut-être que son porto est pour les palais raffinés, ou l'inverse, ou que c'est simplement dégueulasse. Mais de toute façon, c'est sa bière qui fait la renommée auprès des gosiers d'Acheron, fermentée dans sa cave à partir de blé et d'orge importé d'un ami d'Amaranth, versée à gros pichets pour les clients de la place.

En somme, Priam est un homme fier.

Mais le Café n'est pas sans controverse. Puisqu'il accueille les étudiants, humanistes et artisans, on comprend qu'il reçoive également les activistes de l'Aube Rouge.

Et la pluie continue.

III.

Dans un fauteuil de cuir est assis un des plus importants militants de la faction d'Asphodel. Il reste là, tranquillement, tâchant tant bien que mal d'ignorer la musique autour, et gribouille sans relâche dans un petit cahier noir avec une plume rouge.

Dans ce cahier, sur la petite table ronde, Malik note systématiquement toutes les pensées qui lui passent par la tête. Et il s'imagine que les gens du Kief tentent de l'éviter. Certes, l'incompréhension baigne l'Aube Rouge dans un halo mixé de peur et d'émerveillement. Classique. Mais ici, personne ne va l'attaquer, et c'est déjà ça.

Malik a le crâne rasé, des traits étroits et résignés, une mâchoire solide, de petites lunettes rouges devant des yeux noirs. Ses vêtements sont en synthétique, de hautes bottes aux maintes boucles enserrant ses chevilles dans un étau. Une armure urbaine qu'il enfle avec indifférence. À son cou pend le symbole de l'Aube Rouge. Il attend l'adversité, et la seule pensée de la confrontation l'inspire à peser plus fort sur sa plume.

Et Malik écrit, mais il n'y croit pas vraiment.

À ses côtés, allongée sur un divan, Erynie, dite Yano, écoute la mélodie avec fascination, un léger sourire à ses lèvres. Elle contemple le vieux plafond du Kief; les planches ternies, les nœuds, les poutres de bois massif. La fumée y vole en plumes effilochées. Rires et paroles s'élèvent dans la place, créant hors des festivités un désordre, un bruit, une cacophonie qu'elle apprécie grandement. En prévoir les variations est impossible.

Erynie savoure le chaos.

Ses traits sont d'une finesse remarquable. Des symboles de l'Orient accentuent la froideur de son visage – un maquillage épais peint d'une main délicate. Elle, le Cygne Noir. Une icône de résistance. Ses cheveux sont étroitement attachés derrière sa tête avec des rubans rouge et noir. Une chaîne noire maintient le symbole de l'Aube Rouge à son cou.

Soudainement lasse, en s'enquiert auprès de son amant.

« T'en es où? »

Malik trempe ses lèvres dans le porto et entame la lecture de ses notes.

À la fin de la lecture, Erynie s'esclaffe.

« Si Prospero et Moreau t'entendaient, ils auraient ta tête sur la place publique. »

Malik, considérant l'intervention avec le plus grand sérieux, lui rétorque: « Ce serait une belle mort. »

Yano se moque encore. Elle se relève doucement et lui tend la main, qu'il baise délicatement. « J'aime ta tête là où elle est. »

Il y réfléchit un instant avant de répondre.

« Moi aussi. »

Puis, Erynie se retourne vers les musiciens. Cybèle au chant et Henrik à la guitare. En parfaite harmonie, comme toujours.

Henrik est un grand homme aux cheveux de blé ébouriffés, le coeur bon, fort comme deux. À travers ses mèches entremêlées, on retrouve un visage aux traits paisibles, d'une bonhomie touchante, sinon naïve. Ses doigts s'agitent bravement sur sa création, lui, luthier de profession.

Cybèle, son amante, appelée Muírrean par les natifs, demeure près de lui, et elle chante d'une voix sereine, spontanée, ses cheveux couleur d'écorce, longs jusqu'à la taille, retombent sans retenue sur ses pommettes amusées. Ses lèvres se courbent sans effort sur des paroles insensées, en accord avec les mouvements de la passion, et donc, de la musique. Son charme allège les cœurs. Cybèle est heureuse, et sa voix porte son bonheur avec majesté.

Dès la fin de leur improvisation, Erynie se lève et les applaudit. Les musiciens s'écroulent de rire sur scène.

Elle et Malik les observent, fascinés.

Ils ne partageront jamais cette simplicité.

Et ils le savent.

IV.

La rue est jonchée de débris; éclats de vitre, papiers, bouts de ciment et poussière. Les hurlements de la foule prennent la forme d'un seul et unique cri: un organe de frustrations et de désir de liberté. Ils se répètent, se fondent en d'obscurs mouvements, reviennent à la charge tel un tsunami chaotique; l'enfer libertaire qui gronde, prêt à se déchaîner dans un monde sordide et étouffant à force de slogans, de poings serrés et de tambours de guerre.

Et la brume laisse présager le barrage policier au loin. Il est érigé au bout du large boulevard: un mur d'équipement militaire neuf et éclatant: des pièces d'échecs en armure de la tête aux pieds. Les policiers bloquent l'entrée, l'image d'une cité sans merci, rassemblés en étroite formation derrière des barricades métalliques à mi-taille.

Puis, sous le rythme des percussions rythmiques s'avancent les marcheurs de la résistance; quatre oiseaux ouvrant la procession d'une mer de bannières noires et rouges, suivis par les masses décidées, les masses malheureuses, les masses enragées. Le chant des tambours incite les cœurs au combat; en avant, en avant. Toujours plus près du mur à détruire.

Et une cornemuse toute seule entonne l'hymne libertaire.

En avant, en avant. Les balles de plastique se mettent alors à siffler. Les quatre oiseaux avancent sans broncher dans le brouillard stagnant des lacrymogènes... on voit le barrage à cent mètres déjà. L'Abysses ferme ses portes sur un monde cruel et éthéré.

Les oiseaux sont de noir, masques à gaz et casques, bottes et gants – quatre silhouettes au front de la démonstration de dizaines de milliers de mécontents sous les mouvements passionnés des tambours de la résistance. Sur leurs boucliers sont peints d'une main délicate les oiseaux de la liberté. Un homme à la colombe blanche ouvre le pas avec un lourd bâton de bois, suivis de près par une femme au geai bleu qui tient fermement un drapeau vert et noir. Près d'elle un grand homme au cardinal rouge épaulé une femme au cygne noir portant un lourd sac à dos.

En avant, en avant. Les oiseaux sont avalés par le nuage blanc, suivis de près par une élite armée où flottent par douzaines les drapeaux et les bannières, claquant dans le vent de cet après-midi sous un ciel gris.

Avant tout, maintenir le front.

La manifestation doit continuer.

Puis, des masses mécontentes se dégage une première ligne aux boucliers resserrés qui vient épauler les quatre oiseaux. Au loin, le barrage armé demeure stoïque, impassible. Un chien policier aboie quelque part. À cet instant, six explosions sourdes se font entendre; la détonation du canon avide d'un tireur d'arrière-garde. Les projectiles sifflent dans le ciel gris pendant un instant pour ensuite se rediriger vers la foule qui s'attend déjà à les relancer.

Les rythmes redoublent et la cornemuse s'éteint. Un cri de rage parcourt la démonstration et une marche lente s'entame. Au front, la colombe blanche s'écaille sous les balles de plastique.

En avant, en avant.

V.

« À l'amitié! »

Et ils boivent abondamment, reposent les verres sur la table. Henrik émet un son guttural et frappe son bock si fort que tout se met à trembler. La vue l'amuse et il rit encore plus fort; reprenant sa guitare, il s'installe avec pour jouer. Probablement trop saoul pour enligner deux accords.

« Content que tu sois de retour à Acheron, mon frère. »

L'autre sourit.

« Le porto, c'est le porto. Rien avoir avec vous. Vous croyez qu'Asphodel n'est pas déjà pleine de go-gauches poilus? Ah, mais un sirop comme ça, ça court pas les rues. Peut-être le plomb dans l'eau d'Acheron. Va savoir! »

Erynie, souriante, lui dit amoureusement: « Ou l'odeur du sang de cochon. Trois de blessés rien que le mois dernier. »

« Pouah! Raison de plus! »

Et il se lève faire remplir sa coupe par un Priam jubilant. Cybèle dépose la main sur celle d'Erynie et lui souffle, l'air émerveillé: « Tu dois être heureuse qu'il soit revenu. »

Yano ferme les yeux et prend une grande respiration. C'est vrai qu'elle a peine à y croire.

« Trois ans... vous le méritiez. »

Henrik, concentré, acquiesce largement, et la peintre lui répond d'un sourire rayonnant de joie.

Les quatre discutent ainsi longtemps, célébrant leur réunion; Henrik jouant ça et là, Muíreann murmurant quelques airs, et Malik gribouillant une suite à son manifeste.

Près de minuit, des pas font écho sur le plancher de bois et un jeune homme s'écroule dans le divan près de Cybèle. Ses cheveux lui retombent follement devant les yeux. Il ne tient pas en place. Il a le souffle court, nerveux.

À son cou pend le symbole de l'Aube Rouge.

Malik lui serre la main. « Tantale... »

« Hey, Malik! Salut vous autres. »

« Qu'est-ce que tu as? »

Et Tantale se lève d'un bond, se remet à gesticuler. La sueur et la pluie au front, il leur raconte alors, visiblement impatient:

« Le projet est en branle. Le Congrès Mondial aura lieu ici à Acheron. Il nous reste quarante-trois jours pour s'organiser. »

Et les quatre tentent de peser le poids de ses paroles, subjugués. Henrik, le plus rapide, lève la main vers Priam et commande une tournée.

VI.

« En avant! »

Les balles sifflent et le barrage tient toujours, même sous la pluie de projectiles. La rue est jonchée de morceaux de ciment, de poussière, d'éclats de vitre. Les explosions sourdes des canons à lacrymos retentissent de façon sporadique. Les plumes blanches des fumigènes sifflent – des reflets métalliques dans le ciel gris.

Et l'avant-garde les relance.

La manifestation doit continuer.

« En avant, en avant! »

Les cris redoublent mais il n'y a plus de slogans. On étouffe dans les rangs des libertaires. Certains s'effondrent sous les projectiles de plastique. Quelques silhouettes chargées courent dans la brume, une croix de fortune peinte sur le bras.

Et les quatre oiseaux maintiennent le front avec une trentaine de sombres corbeaux. Ils déchargent leur haine vers le mur impassible, bannières rouges et noires dans le brouillard de la confrontation.

« En avant, en avant! »

L'avant-garde veut atteindre ce mystérieux endroit derrière la barricade; là où peuvent se confirmer leurs peurs et leur dégoût, là où ils peuvent frapper le cœur de cette puissance corrompue qu'ils veulent déchirer en morceaux. Mais les libertaires ne l'atteindront pas. Et ils le savent.

Le Cygne Noir et le Cardinal rallient une douzaine de porte-boucliers et s'avancent encore. Le pavé est fracassé. On lance les fragments sur les pions taciturnes derrière la barricade métallique. Les corbeaux reprennent l'avance libertaire.

Le Geai Bleu brandit bien haut le drapeau vert et noir et épaula le Cygne Noir. Le Cardinal et la Colombe ouvrent la voie.

Mais le barrage est stoïque. Une rangée de boucliers policiers transparents reçoit les pavés, les pierres, les bouteilles et ne bronche pas. Maintenant les oiseaux ont peur. Ils voient les masques derrière les visières. Les policiers n'ont pas d'yeux,

des vers teintés les ont remplacés. Leur matricule est lisible par delà des brumes.

Un au brassard bleu, le numéro 2369, regarde à droite et à gauche et fait un signe du casque.

Le Cygne Noir s'avance une pierre à la main et, hurlante à s'époumoner, court devant les autres oiseaux. D'une petite main gantée elle lance sa pierre au loin : une gouttelette noire dans un océan agonisant.

Mais la femme ne voit pas la roche happée par la masse autoritaire. Un coup cinglant la frappe au visage et elle recule, relevant son frêle bouclier. Elle râle et titube derrière, blessée. Encore une balle la prend à la cuisse et elle s'écroule. Son masque est fendu et elle s'écorche au ciment implacable, son lourd sac sous elle, bouclier à terre.

« Yano! »

Elle agonise et s'étouffe dans le sang qui remonte à sa gorge. Un regard vitreux se pose sur elle, de toute sa hauteur, toutes ses ténèbres. Mais derrière la vitre brillent deux yeux remplis de compassion

« Yano! »

Elle pleure, elle panique. Elle s'accroche de toutes ses forces. Puis le gaz déferle dans ses poumons et la brûle.

« Mon masque – je ... »

Son visage près du sien, elle voit les yeux noirs de Malik et tout l'amour qui s'y cache. Et le Cardinal se tend un instant. Ses yeux se figent, un craquement fend l'air. Une seconde et la lueur meurt dans ses yeux. Il fond dans les bras du Cygne Noir...

Frappé par derrière.

« Malik! »

La Colombe et le Geai Bleu volent vers eux. Ils ont vu une balle de plastique ricocher. Ils le voient inerte dans les bras de son amour qui s'étouffe dans le sang et les lacrymos.

Et le barrage policier avance. La Colombe cri de rage. Les balles sifflent. La peinture s'écaille et le bois fend.

« Malik! Non! »

Le Cardinal s'écroule au sol. Le Geai Bleu lance son drapeau à terre et se penche sur les blessés. Elle est frappée à l'épaule, sent sa peau se déchirer. Yano est hystérique, accrochée et

suffocante. L'autre femme s'époumone. « Henrik! » L'homme à la colombe blanche s'agenouille devant eux et forme un écran pour les protéger. Une voix pleine d'horreur s'échappe de sa gorge: les policiers ont formé une grande ligne et ils marchent sur la manifestation, frappant leur bouclier de leurs longues matraques.

« Cybèle... ils arrivent! »

Mais le Cardinal ne bouge plus. Le Cygne Noir crache du sang, le remue, tente de le réveiller. Cybèle pleure frénétiquement, elle tâte la nuque de l'homme et sent les os brisés. Puis, elle relève les yeux, désespérée. Les corbeaux sont tous plus loin; eux aussi ont vu les pions avancer. Elle agrippe alors le Cygne Noir.

« Yano! On recule! »

Et Yano la pousse d'une force spectaculaire. Elle hurle sous son masque brisé, dégouttant de sang sur ses vêtements noirs. Et elle crie à fendre l'ouïe, met la main dans son sac et en parcourt le contenu frénétiquement. Elle en sort des bouteilles de vitre et une torche au gaz, ses larmes perlent jusqu'au sol.

Le Cygne Noir lève le regard jusqu'au front.

Cybèle reprend son bouclier et s'écroule presque aux côtés de Henrik, tremblante. Les policiers frappant à l'unisson sont si près. Elle crie, recroquevillée près de lui.

« Faut partir d'ici! »

Mais Henrik est figé comme pierre, terrorisé.

En hurlant, le Cygne Noir se lève d'un bond et lance deux bouteilles enflammées. La première tombe aux pieds du front, l'autre en plein sur le casque d'un pion qui s'embrase à l'instant, explosant de lumière et d'éclats de verre, tombant à la renverse.

Un de moins. Vengeance.

Et le Cygne Noir râle, hurle à tout casser, elle n'y voit plus que le feu et son amour mort à ses pieds. Le goût du sang la libère. Elle lance une autre bouteille et une autre. Les flammes prennent le barrage d'assaut, plongent les policiers dans un bain de chaos. Et les balles ne la touchent pas.

Vengeance.

Une dernière bouteille éclate. Le barrage se rassemble, ils vont charger. Elle veut les attendre. Une main la saisit par le poignet et au moment de frapper encore, les yeux bleus de

Cybèle la maîtrisent. Une nuée de corbeaux vole alors jusqu'à eux...

Les libertaires se sont regroupés avec boucliers et bâtons. L'avant garde va tenir le front. La manifestation va continuer.

Henrik sort de sa stupeur et prend Yano par le bras, tente de fuir la scène. Le Cygne Noir hurle, elle se débat. Les policiers chargent et le Cardinal est laissé derrière.

« Malik! »

Mais les brumes engouffrent le front et le cadavre, les corbeaux et les pions, la rue et la barricade. Yano arrache son masque et ses pleurs se mêlent au sang sur sa gorge. Elle étouffe.

« Malik... »

Le Geai Bleu, la Colombe et le Cygne Noir fuient la bataille à toutes jambes, défaits, le cœur blessé. La masse mécontente les accueille et les protège. Des médecins courent les aider. Mais il est trop tard.

Des quatre oiseaux du front libertaire, seul le Cardinal reste au combat.

VII.

La porte claque avec fracas. Erynie tombe à genoux en plein milieu de son appartement. Elle prend sa tête entre ses mains et se met à hurler. Tout pue le lacrymo. Henrik et Cybèle restent dans le vestibule, confus.

Les trois ont balancé la majeure partie de leur équipement en chemin. Le loft est composé d'une grande pièce et une petite chambre en retrait. Un des murs est en fait une grande fenêtre avec quelques carreaux. La moitié de la pièce est constituée de l'atelier de Yano, avec trois toiles encore inachevées sur leurs chevalets. Il y a une télé sur laquelle trônent trois grandes chandelles qui l'ont recouverte de cire rouge. Dans un autre coin, il y a la cuisinière.

Erynie saigne des genoux. Elle tache le plancher, ses larmes coulant à flots, le visage enflé, quelques mèches retombant entre ses doigts refermés. Entre ses pleurs, elle rage.

« Malik ... »

Cybèle, blessée aussi, se veut la plus forte, sachant que les plaies vont s'infecter à cause des lacrymos. Elle tente de se ressaisir, ferme les rideaux.

« Eryn, il faut te soigner. »

Celle-ci lève la tête et lui jette un regard peiné, abattue, comme pour lui demander *pourquoi*.

« Il faut se soigner. Éviter l'hôpital. »

Cybèle déteste les hôpitaux. Et elle sait que le danger est encore là. Un deux est déjà mort. Yano a peut-être tué un policier avec ses cocktails. Toutes les hypothèses sont valables. L'Aube Rouge doit être infiltrée, de toute façon. Elle en est certaine. Du moins, c'est ce que Malik *disait*.

« Eryn, viens. »

Et le Cygne Noir ravale ses pleurs, replace ses cheveux, met de l'ordre dans ses vêtements usés et hoche la tête. L'instinct de survie est plus fort que celui du deuil. Ils entrent ensemble dans la salle de bain pour se décontaminer.

Henrik reste seul dans la pièce, la gorge serrée. Le Cardinal était comme son frère. Malik. Mort. Peut-être que le combat

fait encore rage aux portes du Congrès Mondial. Sûrement. Ça ne fait que commencer. Il reste encore deux jours.

Sans réfléchir, il dépose son sac et son chandail au sol. Alors que l'adrénaline s'efface, il réalise qu'il a mal partout. Il s'assoit sur le plancher froid et, machinalement, allume la télé. Aux infos, une attachée de presse, stérilement émotive, rapporte un mélodrame démagogique imbriqué de statistiques frauduleuses et improvisées au sujet de la violence des protestations.

Et on projette des images désormais célèbres sur caméra numérique: le Cygne Noir qui lance ses projectiles de feu contre un front inhumain. Le Cardinal inerte au sol. Le Geai Bleu en retrait, son drapeau mort, et la Colombe – la Colombe Blanche stoïque, impassible, pétrifiée – protégeant la névrosée avec inertie et bois fendu.

Henrik n'en croit pas ses yeux. Il se rappelle avoir eu peur. Trop peur. Et il sait parfaitement pourquoi il n'a pas montré le dixième du courage de Yano, ou même de Cybèle; c'est qu'il n'y croit pas, n'y croit plus depuis longtemps.

Il se demande combien de temps il leur reste avant que la police ne défonce la porte. À la télé un manifestant quelconque – un étudiant, sûrement – affirme que la violence de la police est justifiée par celle des méchants *casseurs*. Casseurs: l'avant-garde des corbeaux qui défendaient le reste de la procession et Malik, qui est mort. *Mort*.

« Foutaises. »

Henrik a la nausée. Derrière la porte de la salle de bain, Erynie se met à hurler de nouveau. Les chuchotements de Cybèle succèdent aux cris. Il éteint le poste de télévision en plein milieu du discours d'un monsieur untel, sommité d'analyses de grande importance, critiquant le mouvement de protestation, affirmant qu'à moins d'emprunter le chemin du Parlement, toute tendance contestataire est catégoriquement et intrinsèquement *sauvage*.

« T'as mis le doigt dessus, » lui répond Henrik.

Maintenant, l'écran noir lui reflète son désarroi, et s'il ne craignait d'ameuter la meute, il la prendrait dans ses bras et la balancerait par la fenêtre. Ce serait adéquat.

« Saloperie... »

Henrik reste assis par terre, se demandant à quoi ressemblera le bulletin de nouvelles qui annoncera la mort d'un des *chefs* de l'Aube Rouge, quoiqu'il n'y en ait pas en réalité. Peut-être une fiche technique en caractères gras avec une photo de lui où il aura l'air d'un criminel sanguinaire. Et son crâne rasé lui fera office de fasciste.

« Merde. »

Ils vont vouloir porter sa dépouille à ses parents et se rendre compte qu'il n'a pas de famille. Ils en feront un martyr. Et personne de ses amis, d'Acheron ou d'Asphodel, n'ira à ses funérailles, pour éviter la police. L'État va défrayer moins d'argent pour sa tombe que pour le canon semi-automatique qui aura servi à le tuer. La Ministre Moreau fera un beau discours touchant en invitant les autres militants de la joindre dans le deuil, et par la même occasion, dans la machine sans issue du Nouvel Ordre Mondial.

Une enquête de grande envergure suivra aux funérailles, menée par un supposé tiers parti, afin d'élucider le déroulement de sa mort. L'opinion publique va pointer d'un doigt mou le service de l'ordre. On va chercher un coupable. Mais il n'y aura pas de conclusion. L'enquête va s'étirer sur un an ou plus. D'ici là, une autre atrocité va assaillir les médias de masse, et les gens vont oublier. Les gens oublient tout le temps. La police va remonter à Erynie. Peut-être. Et à lui et Cybèle. *Oh, Cybèle!*

L'Aube Rouge va sombrer dans les flammes.

Henrik sait comment tout va se dérouler. Incrédule, presque prêt à la prison, il voit les deux femmes ressortir de la salle de bain. Elles s'assoient près de lui.

Elles ne savent pas quoi dire.

Erynie semble la plus lucide, maintenant, honteuse d'avoir perdu ses réflexes d'activiste. Maintenant que son autre moitié pourrait quelque part sur le macadam tiède, elle chuchote un seul mot, un semblant de question, qui veut tout dire à la fois : « sécurité. »

Et les autres acquiescent. Il faut se parler. Leurs connaissances font surface et ils s'y accrochent pour ne pas se noyer. Le deuil est hors de question. Et le Cygne Noir se lève, va se rhabiller, faire du café et se maquiller.

Que ça doive la tuer, elle va survivre.

Et pendant que le café tombe, noir, goutte à goutte dans le silex transparent, Yano se met à trembler. Devant son miroir elle contemple sa réflexion, voit ses yeux rouges, goûte encore le sang dans sa bouche et le lacrymo dans sa gorge. Le feu qu'elle a allumé ne s'est pas éteint. Et depuis les années qu'elle peint la résistance sur son visage, maintenant elle peint celui de la vengeance et murmure, seule.

« Je n'arrêterai jamais. »

VIII.

Henrik grandit dans les bas-fonds d'Acheron. Il fit la connaissance de Malik à l'école supérieure, alors qu'il n'avait que trois poils au menton, et que son ami n'était ni l'icône libertaire ni le théoricien révolutionnaire qu'il deviendrait plus tard, mais un quelconque jeune troublé avec encore des cheveux sur le crâne.

À y penser, Henrik n'avait pas grand-chose en commun avec lui, sauf ce désir de liberté et de nature, doublé au dégoût de cette Industrie qui leur brise les côtes toutes les deux.

Il grandit avec ses parents : Gus, une montagne d'homme, rapide à la colère et encore plus à la compassion, ébéniste de formation, chef de famille responsable et fier, et Lydie, bonne petite maman, femme sage et compréhensive, dure comme fer lorsqu'il le faut, et excellente cuisinière. Elle gardait des enfants dans leur maison d'un vieux quartier de la Mégapole. Henrik était critique du stéréotype qu'elle était si fière de représenter mais, à sa façon, il l'aimait et ne voulait pas la changer.

Ainsi, entre la menuiserie de son père et la marmaille de sa mère, Henrik devint un bohémien au grand cœur, fort et dévoué, et biaisé comme d'autres par son amour de Rhea, dont il ne connaissait pas encore le nom, mais croyait déjà ressentir la souffrance.

Activiste actif et auteur d'exactly vingt-deux actions directes avec Malik durant leur adolescence, il réussit en trois ans à s'aliéner tout le personnel enseignant de son école mais, surtout, à ne pas être arrêté, et il couvait son dossier vierge comme une perle rare. Changeant son mode d'action au fur et à mesure que les deux amis découvraient les principes de la sécurité personnelle, il finit par être co-fondateur de l'Aube Rouge d'Acheron : un groupe de contestation ouvert, inclusif, non hiérarchique, s'opposant au capitalisme, à l'autorité et au patriarcat. Les statuts du groupe n'étaient ni originaux ni particulièrement remarquables, mais l'audace et l'énergie que les premiers militants déployèrent en firent, en quelques années, le collectif public le plus radical du pays. Investissant tous les milieux étudiants, ils accumulèrent en assemblée

générale assez d'argent pour instaurer leurs campagnes de résistance centralisées autour des milieux urbains, et puisque dans le mouvement de contestation leur bannière était la plus haute et leurs arguments les mieux articulés, l'Aube Rouge devint incroyablement populaire.

Poursuivant ses propres réflexions sur la révolution sociale et l'écologie profonde, Henrik fut pris d'un dégoût rapide et fut en exil lorsqu'il comprit que sa création – leur création – était devenue une entité à part entière et, donc, qu'elle allait survivre sans lui. Malik accepta sa décision, et puisqu'ils avaient achevé leur temps à l'école supérieure, ils se séparèrent, et celui-ci déménagea jusqu'à Asphodel, où il fonda la seconde faction de l'Aube Rouge et entreprit des études littéraires.

Avec sa guitare et son sac à dos, Henrik se mit à voyager, à découvrir le monde et tester l'univers. En exil, il observa la même histoire un peu partout, le même combat, et que Rhea – quoiqu'il ne pouvait la nommer – se mourrait. Il fit face à une culture montante du sac à dos – l'expression d'une jeunesse curieuse et individualiste, éclipsée de toute communauté au profit ludique d'un hédonisme auto-suffisant et apolitique.

Puis, ultimement enrichi par ses voyages, désillusionné d'un monde meilleur ou d'une quelconque terre promise, effrayé d'une visite successive de métropoles toutes pareilles, d'un air vicié toujours aussi impur, Henrik fit le constat, à pied, de la mise en place du Nouvel Ordre Mondial. Son cœur s'enivra de paysages et de rencontres fabuleuses, et fut repu à outrance, de telle sorte qu'onze lunes plus tard il avortait son exil et débarquait à Acheron pour devenir luthier.

IX.

Cybèle, la dame de l'océan, grandit à Amaranth; un village côtier de l'Ouest, dans une petite ferme sur une grande propriété que ses ancêtres avaient surnommé Havre. Elle vécut dans les champs de blé et d'orge, dans les clairières et la forêt, toujours près de la mer; dansant sous les étoiles, jouant dans les ruisseaux, constamment émerveillée et transportée par d'immenses élans de passion.

L'important, ce sont ses yeux. Ils se sont posés sur l'océan pour la majeure partie de sa vie – les boisés du Havre donnant sur les récifs de Lorelei. Leur bleu devint le même que celui des vagues et de la tempête, et son cœur appartint dès lors aux étendues de l'océan. Elle chanta toute sa jeunesse, les poumons insufflés du vent du large.

Ses parents avaient un bon cœur mais n'avaient pas su combattre les failles de leur ère. Adèle, sa mère, était enseignante aux enfants d'Amaranth, attentionnée, affectueuse, instruite. Son père, Paul, était un hardi cultivateur qui entretenait le Havre avec conviction, succédant, ne serait-ce qu'inadéquatement, à l'œuvre de quatre générations avant lui.

Les deux formaient un couple aisé, de bonne intention, mais le Havre et Amaranth étant leur seul univers, ils n'avaient jamais souhaité mettre le nez ailleurs, et l'idée que leur *petite* se risquerait à quitter le nid douillet était totalement hors de leur entendement. Parce qu'ils aimaient leur *fillette*. Énormément. Peut-être trop.

Cybèle, amante de la liberté, finit par étouffer au Havre. Dans sa solitude, elle découvrit des mots pour son amour de la Terre, et selon les enseignements de Freyr, plus tard, la nomma Rhea, Mère Nature. Et elle la vénérât, tout comme les natifs d'Amaranth.

Elle rencontra Freyr en premier, et ensuite les triplets Brhan, Synn et Denikin. C'est eux qui la nommèrent Muíreann – dame de l'océan. Elle se lia d'amitié avec eux, partagea langue, musique et croyances. Le culte de Rhea grandit. Elle apprit à propos de ses souffrances; les forêts menacées, l'alimentation trafiquée, et l'eau... l'eau violée, teintée, souillée.

Mais de son temps avec les natifs d'Amaranth, et surtout avec Freyr, il y a peu à dire, puisque ces temps furent d'un bonheur mémorable, jusqu'à ce que son désir de liberté la pousse aux extrêmes, et qu'elle mette fin, sans le savoir, à sa joie.

Arrivée à maturité, le cœur plein d'espoir, elle trouva un compromis entre l'affrontement familial inévitable et leurs attentes envers elle, c'est-à-dire qu'elle écouta sa mère, confronta son père et se joua d'eux complètement. À la fin, elle quittait Amaranth pour Acheron afin d'y étudier le chant.

Acheron l'accueillait entre l'enclume et le marteau. La Mégapole aux gratte-ciels vitreux, ruelles fétides, nuits sans étoiles, smog d'été, air puant, bruit constant, mœurs stupides et rythme d'arrache-cœur, fit glisser la jeune femme vers une mélancolie toute nouvelle, elle qui n'avait jamais désespéré. La multitude de loques humaines, crachant ici et là leurs ambitions perverses dans de ridicules petits téléphones, à chaque coin de rue, et l'insoupçonnable régence de Moreau et Prospero l'amenèrent à pousser sa réflexion, pour que sa vie garde un certain sens et, même, un certain luxe de beauté.

L'océan de l'Est inaccessible, les amis absents, le futur sombre, l'argent rare, Cybèle conçu que la vie s'offrant à elle en était une de bohème et de pauvreté, ce qui, réflexion faite, lui convenait parfaitement... jusqu'à ce qu'elle parvienne au bout d'elle même, quelque part au front d'une émeute.

X.

Le Cygne Noir a volé d'un étang troublé jusqu'à un autre. Erynie avait des parents. C'est ce qu'on lui dit. Adoptée en jeune âge, elle ne se rappelle pas de l'Orient. Sa famille accessoire eut l'amabilité de lui transmettre l'information de sa lignée; son seul héritage. Ensuite, au premier instant de légalité, elle éradiqua ces gens de son existence, incapable de souffrir la servitude, qu'importe la forme qu'elle prenne.

Peintre dans l'âme, elle s'enseigna elle-même à perfectionner son art, refusant l'institution déjà conquise de l'Art Visuel. Il y eut même une époque où elle dessinait des prairies et des oiseaux. Maintenant, elle aime dire que l'Art est mort, qu'il n'a pas suffi à l'humanité, ou n'a pas été respecté, et que maintenant il est réincarné en une immonde atrocité du nom de Design. C'est peut-être pourquoi elle peint l'Apocalypse sur chacune de ses toiles.

La dualité, l'antithèse, la *Némésis* – toutes les dialectiques la passionnaient. Son plus célèbre tableau, avant sa cinquième Observation, *Seraphime*, montrait une rivière de sang dans une nuit noire avec une petite fille en dentelle blanche. Elle met la main dans la rivière comme pour jouer; le visage rond et parfait, les cheveux blonds scintillants, et le sourire aux lèvres le plus innocent. Peut-être rien de bien original, mais l'image était particulièrement prenante. Et ça lui suffisait.

En travaillant ça et là, elle parvint à louer au centre-ville le loft d'un propriétaire, artiste sans succès mais bien compréhensif. Elle y construit son atelier et y déchargea sa haine du monde dans ses toiles, brouillant ses créations de l'espoir qu'elle percevait encore dans l'humanité. Un tout petit espoir.

Entre-temps, elle découvrit le Nosfë, une petite boutique d'artisans qui oeuvrait dans le sombre, le vieux, le tourmenté, le rapiécé, le décadent. Elle s'y fit engager et apprit quelque peu la couture, se mit à la confection de tout le reste de ses vêtements et, par la suite, de son maquillage. C'est aussi au Nosfë qu'elle rencontra Hecate, et grâce à celle-ci, l'Aube Rouge.

XI.

Le Cardinal est né dans le sang. Le chirurgien qui a ouvert le ventre de sa mère pour l'en sortir l'a coupé sur le crâne et la cicatrice ne s'est jamais effacée. Malik en a gardé le souvenir de la violence.

Il n'a pas souhaité une telle vie. Il aurait préféré être né dans un monde de paix, un monde serein où l'évolution n'exige pas de rupture. Il aurait aimé écrire à propos des fleurs et faire les louanges de la bonté de vivre. Mais il est né sous le Nouvel Ordre Mondial et il est devenu ce qu'il est devenu, reprenant tristement le drapeau des intellectuels morts, sacrifiant tout ce qu'il a et tout ce qu'il a jamais été dans l'espoir de libérer l'humain de l'humain. Enfant vif et innocent, il grandit avec un père violent et une mère alcoolique. Il développa à ses propres dépens une haine viscérale de l'autorité et voulut, dès le premier souffle, se débarrasser de ses chaînes. La prestance rigide familiale y passa en premier... début d'une longue liste.

La réflexion suivit aux démarches de libération. Conscient qu'il n'avait ni la forme pour une vie d'ouvrier ni le désir du travail aliénant des prolétaires, il adopta la stratégie libertaire d'infiltration et investit le système éducationnel pleinement plutôt que d'y traîner nonchalamment comme il l'avait fait jusque-là.

Henrik le sauva de la perte. Ensemble tout était possible, et le barbare aux cheveux de feu avait une telle bonhomie, une telle endurance qu'aucune défaite ne pouvait les faire reculer. Leurs actions directes à l'école furent aussi enrichissantes et courageuses que stupides, mais la fortune leur sourit, néanmoins.

Son succès effréné l'emmena à craindre Acheron. Une fois confiant que le chapitre local de l'Aube Rouge pouvait survivre sans lui, il retraits jusqu'à Asphodel où un second départ l'attendait. Une autre section de l'Aube Rouge serait créée en peu de temps; dynamique et effective, guidée par les manifestes du Cardinal.

Mais aussi, écrivain et poète, il se consacra à quelques publications en se joignant à un organisme de contestation par

l'art, c'est-à-dire le Front Culturel Engagé, qui n'était alors qu'une fraction de ce qu'il deviendrait plus tard. Là, il fit couler l'encre de discours remarquables et virulents.

Pendant trois ans à Asphodel il s'abreuva de café noir, acide et amer par la tonne, inondant sa tête de musiques extrêmes et artificielles, chaque jour de sa vie devenant un combat acharné. Quelque chose se brisa en lui à travers cette procession coûteuse, et une fois dégouté au plus haut point par Asphodel, l'abrutissement des masses, l'isolement de son propre élitisme et la froideur terrible de l'existence; Malik perdit quasiment l'esprit, et on retrouve encore de ses écrits qui témoignent de son angoisse militante.

Un jour vint alors où il comprit que la fin approchait, qu'il ne pouvait pas suffire seul à construire un meilleur monde. Un jour il ne sut plus par quoi remplacer ce qu'il se tuait à détruire. Le seul désir qui lui restait était celui de la confrontation, qu'il entretenait avec encore plus d'affrontement, et Malik perdu espoir.

... puis, présent à contrecœur dans le premier congrès national de l'Aube Rouge, il découvrit la noire orchidée qui saurait le sortir de son désespoir et mettre fin à sa solitude. Jusqu'à ce qu'il revienne, triomphant, dans Acheron, la Mégapole, pour y rester, et pour y mourir.

XII.

L'auditorium est investi par trente et un activistes de l'Aube Rouge. Une fraction du nombre total. C'est l'après-campagne, il fallait s'attendre à ce que certains ne soient pas là.

Dans la pièce plâtrée il n'y a pas de fenêtre, juste des néons blancs, un tableau noir et des vieilles chaises en bois. Et c'est assez. Dehors, on sait, c'est le printemps, il y a du soleil, les enfants jouent dans les parcs. Tout le monde le sait, mais personne n'est prêt de sortir de ce local infect.

L'heure est grave; les conséquences de la campagne contre la tenue du Congrès Mondial sont lourdes. Le moral est bas et les poings sont encore crispés d'outrage. Tous veulent encore se battre.

Tous.

Ils attendent le début de l'assemblée générale en partageant leurs histoires, leurs peurs et leurs inquiétudes. Aux lèvres de tous, il y a la défaite du Cardinal. La guerre est ouverte: le meilleur d'entre eux est mort.

Et les portes claquent grandes ouvertes. Entrent Cybèle et Henrik, menés par Vengeance en personne; une Erynie impeccable et taciturne. Sur son visage crie encore son nouveau symbole. Les deux rubans noirs volent de ses cheveux lorsqu'elle avance, décidée, la souffrance presque imperceptible sur ses traits d'ivoire.

Les trente et un activistes se taisent. Ils savent ce qui est arrivé, et se doutent de ce que le Cygne Noir recèle derrière son masque.

Tantale bondit brusquement et va au tableau, incapable de patienter, craie à la main comme si c'était un stylet. Hécate se lève aussi et traverse la pièce au complet vers Yano. Artisane du Nosfé; les lèvres noires, de longs cheveux bleus en tresses reposant doucement sur l'arche de son dos, deux anneaux d'onyx dans le sourcil droit. Sans dire un mot elle va jusqu'à Erynie et l'enlace dans ses bras. Erynie retourne l'étreinte et la laisse ensuite, sentant déjà les larmes remonter à ses yeux. Comme Tantale, elle veut commencer.

Elle s'adresse à l'assemblée.

« J'aimerais animer. Des objections? »

Le silence répond. Tantale sert sa craie dans son poing et se met à écrire des points au tableau. Des activistes prennent tour à tour, selon Yano qui anime, et font rajouter des points. En somme, l'ordre du jour est simple. Hecate poursuit.

« Point d'information sur les émeutes. Est-ce qu'on a des bons chiffres? »

Une femme lui répond.

« Cinquante-neuf blessés, deux cent treize arrestations... et un mort. »

Une amie d'Hecate, nommée Messaline, lui succède.

« Et les procès? »

« En groupe. D'ici quinze jours, plus ou moins. »

Un autre s'insurge.

« Il faut les faire libérer au plus vite! »

Un silence s'installe alors. Tantale, fébrile, attend chétivement les développements. Un homme plus âgé lève la main, il s'agit d'un des théoriciens du mouvement, appelé Lupin.

« Je propose la formation d'un comité post-congrès, avec de l'argent pour tenter des démarches. »

On discute ensuite des détails. À la fin des arrangements, Messaline amène une autre interrogation.

« Et pour Malik? On peut s'en servir contre eux – », et Yano la coupe. « Je m'en occupe. Je vous invite à faire des démarches individuelles si vous voulez, mais le reste est pour moi. »

Personne n'ose la contredire.

On parcourt ensuite le reste des points, à l'envolée. La commission internationale annonce qu'une centaine de milliers de manifestants ont pris les rues dans la plupart des grandes villes du continent. Il y eut beaucoup plus de blessés. Toutes les autres instances activistes attendent de connaître la localisation du prochain Congrès Mondial. Et Lupin ajoute qu'un projet de loi est en cours en réaction aux surprenantes violences du Congrès. Rien de sérieux selon lui.

Et l'assemblée se poursuit, douloureusement. Erynie a du mal à animer. Elle n'arrête pas de songer que la salle est infiltrée par la police. On vote ensuite une réunion dans trois jours.

Tout compte fait, Yano déteste le climat. Elle imagine ce que Malik dirait à propos des décisions qui se votent, de l'attitude des militants, de leur manque de réflexion ou d'originalité. Seulement, elle laisse les choses aller. Souhaitant se prouver qu'elle pouvait affronter l'Aube Rouge, leur projeter l'image d'une femme invincible, pouvoir surpasser la mort de son amour pour ne pas que son œuvre tombe en débandade. Et là, animant la réunion, elle comprend que tout cela n'est que spectacle, abstraction, paperasse. Rien de si *indirect* ne pourrait la guérir de son mal. Il n'y aura pas de vengeance ici.

Se mordant la lèvre, au bord des larmes, elle s'approche de Cybèle qui a l'air aussi misérable qu'elle, silencieuse depuis tout ce temps. Elle lui chuchote, quasi inaudible :

« Sortons d'ici. »

Et Cybèle, comme si elle n'attendait qu'un signal, la prend par la main et ensemble elles s'en vont. Henrik reste. Quelqu'un doit rester. Et tout le monde remarque leur départ. Alors que Vengeance quitte la pièce, sa flamme fuit avec elle, et l'assemblée avorte subitement. Tantale, voyant ceci, lance sa craie au mur. Elle éclate en morceaux. Il marche vers Henrik en pleine déconfiture.

« Tu parles d'une contre-attaque... »

Henrik le contemple avec dédain.

« Tu voulais quoi, au juste? »

Tantale ignore. Il ressent, mais il ne pense pas.

« N'importe quoi. Je sais pas. On aurait pu frapper contre les funérailles de Malik. C'est ridicule ... »

Henrik soupire.

« Je sais. Moreau va donner un discours. Il y aura la police cachée tout près. Des militants vont y aller par centaines, sûrement, mais ses vrais amis n'iront pas. Malik va devenir un héros ou un martyr. Il y aura une reprise du drame. A la fin, ça servira contre le mouvement. »

« Et Yano... »

« Yano est venue pour prouver qu'elle n'est pas morte. »

« Elle fera rien? »

« Et tu veux qu'elle fasse *quoi*? La police est devant sa porte. La police est dans l'Aube. Peu importe ce qu'on fait, il ne faut pas se *répéter*. »

Tantale, frustré, ne sait pas quoi répondre.

Henrik se fâche. Plutôt d'exaspérer sa colère, il se lève et s'en va, lui aussi. Au diable Tantale, au diable l'assemblée, au diable les militants. Au diable l'Aube Rouge.

Ensuite, il se surprend à courir à toutes jambes pour rejoindre son amour et son amie blessée, qui sont aussi tout ce qui reste à sauver.

À cet instant, Henrik réalise que leur lutte idéaliste a coûté beaucoup plus qu'aucun d'entre eux n'était prêt à payer.

XIII.

« Bel amour... »

La pluie du printemps déferle sur la Mégapole une fois de plus. Dans le loft, un carreau de la grande fenêtre est ouvert sur le monde, laissant l'odeur de l'averse humecter d'air léger et inspirer une certaine mélancolie dans l'après-midi, à la fois belle et froide.

Erynie est assise sur une chaise devant la fenêtre, écoutant la symphonie de la précipitation, espérant y trouver le thème de l'absolution. Sans son maquillage, ni ses armes, elle garde sur sa cuisse une tasse de thé aux framboises et cassis – son thé préféré – et y trempe les lèvres de temps à autre. Entre ses mains elle tient quelques vieux bouts de papier sur lesquels un esprit concentré a composé, autrefois, des éloges romanesques.

Les lettres d'amour de Malik.

j'ai découvert la noire orchidée, et je reprends du Néant tout ce que j'ai déjà été; ensorcelé par l'odeur de lavande et de myrrhe, effleuré de tes baisers

Elle replie la lettre et imagine les canaux du grand Acheron inondés par le sang des politiciens, policiers, juges et tortionnaires, des vagues d'holocauste brouillant les eaux écarlates, les billets verts flottant sur la surface.

toute ma confiance dissoute au premier charme de ce parfum qui parcourt tes mèches et tes rubans, ce sombre enchantement qui est le tien

Des rues pleines de sang. Une pluie, un torrent rouge sur le trafic de cinq heures. Des égouts bouchés par la chair pourrie et les os. Et le lit adultère de Prospero et Moreau couvert de vomissures et de pus

Tu es précieuse pour moi.

Erynie replie la lettre un instant, boit un peu de son thé, repose la tasse par terre. Et elle soupire.

« Il ne me reste plus rien. »

En silence, elle observe la pluie.

Et qu'ils meurent tous. Qu'on les écorche avec le barbelé qui entoure leurs forteresses, qu'on les écartèle du cuir de leur esclavage, les violent avec leur langue argentée; qu'ils bouffent l'infection de leurs lépreux d'enfants, qu'on les sodomise de leurs drapeaux morts, et qu'ils brûlent dans leurs offices bancaires, ou au Parlement.

Et qu'on les oublie à jamais.

... je peux arrêter de me tourmenter de ton absence, car seulement, chaque jour, chaque pas, chaque souffle m'amène plus près de toi et de ton été.

Avec Amour,

- Malik

« Oh, Malik... »

Erynie ferme les yeux. Elle sait qu'elle ne pourra pas oublier. « Et tu ferais quoi, à ma place, au juste? »

Personne ne répond. On klaxonne, plus bas. C'est un déluge égalitaire; il pleut sur tout le monde. La pensée amuse Yano, et elle doit bien s'interroger, puisqu'elle n'est plus capable de pleurer.

Mais il n'y a plus rien à dire. Triste de tout, triste d'elle-même, Yano boit le reste de son thé, et, refusant de se maquiller, de mettre des rubans dans ses cheveux ou quelque autre mensonge du genre, elle ouvre la télé sans y mettre de son, allume deux bâtons d'encens de myrrhe et met de la musique à tût-tête; de l'industriel. Puis, elle confronte une gigantesque toile vierge et s'installe pour peindre.

XIV.

À l'aube flamboyante d'un soleil d'été, il descend de la mezzanine, doucement, sans la réveiller, puis enfle une paire de vieux pantalons bruns et descend jusqu'à la cuisine déserte se faire du café.

Ensuite, tasse fumante à la main, il sort sur le balcon donnant sur la rue résidentielle la plus banale d'Acheron, sans doute, mais baignée par les feux du petit matin, elle a des teintes de terre promise.

Satisfait, il s'assoit et boit en paix. Il ne pense à rien. L'aube est belle, voilà tout. La brise est fraîche, il la sent sur sa peau.

Une fois la tasse terminée et le froid de moins en moins supportable, il entre à nouveau, remplie sa tasse à nouveau et descend jusqu'au sous-sol... vers son atelier.

Les lumières s'allument et révèlent sa multitude d'outils, de comptoirs, de pièces de bois; ses vernis, ses colles, une foule de projets non terminés empilés dans un coin. *Feätinwe* reste sur un piédestal. Reste le vieux balai, et bien sûr, cette radio de merde qui a un son de conserve.

Refermant la porte derrière lui, il y met une cassette d'un vieux groupe punk, s'attache ensuite les cheveux avec une corde de jute et s'installe à l'ouvrage.

Soudainement la maison, la famille, la politique; tout s'efface et il ne reste plus rien dans l'univers que cet atelier et son Art. Il se rue sur les outils et les colles avec acharnement, parcourant le grain du bois de ses doigts avec finesse, transporté par l'acte libérateur de la création. Chaque geste, chaque motion est d'une précision remarquable. D'un côté à l'autre du vieux plancher, incessamment, il œuvre énergiquement et la sueur perle sur son front.

Le projet actuel est un violoncelle pour Jacynthe, une amie de Cybèle au Conservatoire: un contrat qu'il a pris nerveusement, conscient que son talent – contrairement à sa fougue – est limité. Pour obtenir un instrument de qualité il doit s'en remettre à son instinct de musicien, c'est-à-dire au hasard.

Et les heures passent. Naturellement, il oublie son café sur un coin de table. Son ventre grogne. On cogne à la porte. Gus entre, descend les escaliers, rayonnant de bonne humeur. Son fils l'accueille.

« Holà! »

Gus, large comme un chêne, s'avance jusqu'à lui, chemise roulée, barbe grise, et parcourt l'atelier des yeux.

« Bon matin! Ah! Voilà l'œuvre d'art! »

Henrik lui tend son travail avec fierté. Gus sort ses lunettes et prend l'ébauche, l'inspecte. « Bon travail... » Il réfléchit un instant et reprend: « impressionnant. T'aurais fait tout un menuisier! Enfin, le déjeuner est prêt, si t'es rendu là. »

Effectivement, la faim est insoutenable. Henrik entend la marmaille de Lydie s'agiter en haut. Tout le monde est réveillé. Il remonte donc avec son père, fermant tout derrière, ramenant avec lui son café froid.

Bien évidemment, Gus et Lydie ne savent pas comment Malik est mort. Mais ils ont supporté leur fils, et ça lui a suffi. Leur présence lui est chère, et un jour il croit qu'il leur dira tout.

Dans la cuisine maintenant pleine d'enfants, Cybèle et Lydie discutent comme mère et fille et l'accueillent bruyamment. Henrik ne connaît pas beaucoup de joies plus grandes que de les voir tous ainsi, et il se lance à table avec l'appétit d'un monstre fabuleux.

XV.

Un millier de petites tuiles de céramique jaunie vibrent ensemble au rythme irrégulier de l'arsenal électronique dehors. On dirait que les murs vont exploser. Dans les toilettes il y a une faible odeur d'urine mêlée au désinfectant chimique. Là est la lie apparente de la souffrance humaine.

On hurle dans la pièce voisine. Dans les corridors s'emmêlent les cris d'excitation, au même crescendo que le piston synthétique qui frappe le plâtre et le ciment avec ses poings sonores.

On dirait que le monde chavire.

Agenouillée, la tête reposant contre son avant-bras au rebord de la cuve, Erynne crache et s'étouffe à s'en rompre la chair. Elle entend une voix déchirée hurler « destruction » et le maelström électronique reprend l'air et le défonce. Partout, le rythme accélère.

Un goût acide brûle dans sa gorge, elle referme ses paupières noires le temps de reprendre ses forces. Mais dans le néant, ce sont les yeux de Malik qui la poursuivent. Elle entend encore les tambours de la marche libertaire, et cette cornemuse toute seule qui en entonnait l'hymne semble maintenant se plaindre pour les enfants qui meurent par l'avarice des riches. Derrière le mur qu'ils n'ont jamais pu franchir, elle imagine les bourgeois protégés par leur armée se prendre le ventre à deux mains et se moquer des militants en riant comme des crapeaux, visqueux et repus.

Les yeux de Malik. L'amour, l'alliance, la liberté... et la guerre sociale, les pauvres – le peuple – qui passe les bourgeois à la justice.

Les yeux de Malik. Une mer de sang, un drapeau noir et des milliers de têtes qui roulent le long de la rue principale jusque sur la plage, et ensuite dans l'océan.

« Et qu'on les oublie à jamais. »

Les yeux de Malik. Le tendre amour, et le craquement des os de sa nuque quand ils éclatent.

Malik!

La lueur disparaît dans ses yeux. Le sang remonte à la gorge du Cygne Noir. Soudainement, la musique s'arrête un instant, et quelques secondes, une femme chuchote: *Mystère du Nouvel Ordre Mondial*. Et l'enfer se déchaîne aussitôt, d'un seul coup, l'électronique reprend l'assaut intensif, chaotique... sublime.

Erynie sourit.

Et ses entrailles se tordent, un spasme de douleur la parcourt et elle gémit, crache, vomit; la souffrance se referme sur elle comme un poing et l'univers s'efface.

Une bile âcre coule alors de ses lèvres, ses yeux se brouillent de larmes; ses ongles se crispant sur le rebord de porcelaine blanche. La sueur perle de son front.

« Saloperie... »

Mais elle ne voit plus les yeux de Malik. C'est fini. Elle n'a pas assisté aux funérailles. Déjà un mois. *Un mois*.

Tremblante, le Cygne blessé crache, passe une main sur sa bouche et tente de se relever. Ses yeux injectés de sang, ses muscles tendus, elle fait son chemin jusqu'à l'évier et contemple sa réflexion dans le miroir. Une guitare électrique distordue s'ajoute au chaos digital dans la pièce voisine; les rires et les cris redoublent, le rythme bombarde la céramique, tonne sur la porcelaine, ajoute à l'odeur d'urine et de mauvais savon sa froide perfection métallique.

Au-dessus d'un air de marche militaire une femme affirme sans émotion: *difficile de réaliser qu'on manque de temps*. La narratrice se met alors à hurler d'un cri si aigu qu'il perce l'oreille, enflamme le cœur, et comme un appel à l'émeute, le rythme agressif reprend l'assaut, arrache tout.

Destruction.

Yano contemple son visage pâle dans la glace; ses lèvres moites, ses cheveux humides, son maquillage abîmé. Le goût de bile dans sa bouche ressemble un peu à celui des lacrymogènes. Étrange. Elle réalise qu'elle regarde en cet instant la dernière chose que le Cardinal a vu avant de mourir. La toute dernière chose... et ça ressemble à la défaite.

Puis, la mémoire lui revient comme une amie rancunière, Erynie se rappelle sa raison d'être là. Elle réalise qu'elle souhaite quitter cette infecte salle de bain au plus vite. S'aspergeant le

visage d'eau glacée, elle décide de refaire son maquillage, mettre de l'ordre dans ses traits, et continuer.

Elle se met à rire alors, toute seule.

XVI.

La porte ouvre tout grand sur la pièce principale de la Crypte; un bar où se croisent l'électro et le lugubre. Une sorte de caniveau sous-terrain qui sert de pilier à la démente alterne de la Mégapole. Le Nofë et les gens de la Crypte sont de paire, ils forment une même communauté, et comme le Cygne Noir est une employée de la boutique, il semblait tout juste qu'elle procède à sa cinquième Observation ici-même.

La porte se referme derrière et Vengeance s'avance comme une dame terrifiante parmi la foule, défiante et glaciale. Mais sous son masque d'ivoire, ses rubans noirs, sa confiance d'acier, elle n'est pas tout à fait certaine de ne pas s'évanouir devant les spectateurs. Le goût acide reste dans sa bouche. Les étrangers abondent et la dévisagent à moitié. Plusieurs se retournent vers elle. À cet instant, elle s'interroge à savoir ce qu'ils sont venus voir: elle ou son Art.

« Bordel... »

Les sauveurs de Vengeance rejoignent ses côtés enfin. Hecate, avec ses ténèbres; son long manteau de cuir, sa blouse de dentelle, et ses cheveux bleus, et Tantale, le champion des radicaux, toujours plus déchaîné, les cheveux dans les yeux, bottes lacées par-dessus ses pantalons, le symbole de l'Aube Rouge clairement à son cou.

Hecate se penche à l'oreille d'Erynie, amoureusement, et lui parle avec inquiétude. « Ça va? » Yano acquiesce. « J'ai juste besoin d'un verre. »

Tantale éclate de rire et court sauvagement jusqu'au comptoir agresser le tenancier. Partout sur les murs de la Crypte sont exposées les toiles du Cygne Noir; ses toutes dernières créations, et une foule d'une centaine de personnes sont venues y assister. Maintenant ils vont à droite et à gauche en observant les peintures. Il y en a de toutes sortes. Quelques connaisseurs. Des gens du milieu alterne. Des faux intellectuels. D'autres amis. Et des activistes qui n'achèteront rien parce qu'ils n'ont pas plus d'argent qu'elle.

« Tu vas sûrement vendre toutes tes toiles. »

Hecate a un air si aimable, si intentionné, que Yano lui sourit en retour.

« J'espère. »

« Et à propos de celle-là? » Elle pointe une toile géante – la plus grande – recouverte d'un drap noir, seule, sur un mur dégagé. Erynie répond simplement.

« Une surprise. »

A cet instant, Tantale revient avec trois grands verres de porto et un sourire sauvage. Yano le remercie.

« Tout à fait adéquat. »

Ils portent un toast bien haut. Le goût chasse l'acide dans sa bouche, d'autant plus que les implications perverses – la signification – de cette boisson attise en elle les feux de la révolte. Elle se sent prête au défi. Elle peut détruire toute la pièce si elle le veut.

Et de toutes ces envies, celle-là est la plus forte.

D'un signe de sa main, le DJ fait comme il est prévu, et la musique redescend. Quelques lumières sont allumées. Erynie prend un grand respire et se demande si sa voix sera assez forte. Tous les regards sont sur elle. Au même instant, elle aperçoit deux bohémiens entrer en riant dans le bar. Henrik et Cybèle. Yano est soulagée. « Si ces deux-là peuvent rire, » pense-t-elle, « il doit y avoir de l'espoir. Même pour moi. »

Elle s'adresse à la foule.

« Bienvenue à la cinquième Observation. Douze expériences sur toile et une fresque. Dans l'Acheron décadente, nous, ici rassemblés, sommes les enfants damnés d'une avance morbide. L'adversité est notre lot. Aux fournaises d'une lutte incessante, je vous offre mon Art, sans plus. Ainsi, pour citer le meilleur d'entre nous, qui maintenant n'est plus : *Bienvenue dans un monde sans limites.* »

Deux employés de la Crypte vont à la grande peinture et en retirent le drap. Erynie poursuit alors que la peinture est révélée.

« Je vous offre ce soir ma première fresque : le Cardinal. »

Le drap tombe au sol. La pièce est silencieuse. Le spectacle est parfait.

Dans la vision de Vengeance, il y a un lac noir, une berge de terre morte et un ciel rouge.

Au premier plan, dans le lac, deux Archanges font face, immanquablement Moreau et Prospero, et ils sont d'une finesse, d'une beauté étincelante; ils brillent de lumière. Mais leur majesté est trahie par la cruauté de leurs traits; le visage crispé en un rictus sadique, ouvert comme une plaie béante. Un des Archanges, Moreau, tient dans son poing un petit oiseau rouge qu'elle écrase. Il saigne le long de son avant bras. Les deux regardent le Cardinal avec la luxure dans les yeux et le triomphe aux lèvres.

L'eau noire du lac leur arrive aux genoux et tache leurs blanches robes et les plumes de leurs ailes. À la surface de l'eau sombre on peut distinguer des formes éparées; des centaines de petits cadavres qui flottent à la dérive. Des cadavres d'enfants.

Au second plan, loin derrière sur le littoral, sont avancées les troupes de la contestation; des masses noires par milliers, là, sur la plage, dans la boue. Ils sont immobiles, debout ou assis, drapeaux noirs levés contre le ciel rouge. Ils attendent.

Au troisième plan, un grand horizon écarlate s'étend jusqu'à l'infini, rouge sang. En son centre un symbole oriental a été peinturé, tout de noir, et la peinture a coulé le long du ciel comme des coulisses sales ou de l'infection. Il s'agit d'un mot, *le* mot. Le seul, l'unique.

Anarchie.

Dans la pièce de la Crypte, quelques flashes de lumière jaillissent. Et des murmures. Erynie termine enfin.

« Merci à tous. La soirée est à vous. »

Et les seules lumières qui restent allumées sont celles qui éclairent les expériences. On entend une sorte de rafale de vent synthétique et une voix rauque, bestiale, chuchote: *n'entend pas de mal, ne voit pas de mal, de dit rien de mal*. Un écho poursuit: *mais tout ce que j'entends, tout ce que je vois, tout ce que je dis est mal*.

Soudainement, la rage électronique ravage l'air une fois de plus et l'enfer ouvre ses portes sur la Crypte.

XVI.

Les libertaires ont conquis un coin à eux avec une table basse, beaucoup trop petite, et quelques chaises en rond. On boit à n'importe quoi mais surtout au succès d'Erynie. Les verres sales s'accumulent, tellement qu'il faut les empiler, et un Henrik particulièrement rond s'affaire à la tâche.

La musique n'a pas changé. Une masse noire se bouscule devant les haut-parleurs en une danse de cheveux et de coudes. Tantale est quelque part avec eux, perdu, claqué à mort.

Messaline vient de se joindre à eux; homologue de Cybèle, chanteuse au Conservatoire. C'est l'amante d'Hécate. À son cou brille le même symbole et ses poignets reluisent de bracelets aux pointes acérées. Une autre militante qui aurait tout donné pour Malik, mais qui n'était pas là pour le sauver.

Après un silence trop long, Hécate leur lance au hasard: « Vous avez entendu parler de l'Ange Gardien? » Personne ne répond. Elle poursuit. « Le S-17. C'est un projet de loi... »

Messaline l'interrompt, en train de réfléchir tout haut, l'esprit noyé dans le rhum. « Vaguement... un truc de sécurité domestique, du genre 'On vous protège de votre voisin'. »

Henrik arrête de sourire et Cybèle baisse les yeux vers le sol. Encore de la politique. Erynie demande à Messaline de poursuivre. Ils s'engagent donc dans une discussion spéculative. En réalité, Hécate a peu d'information, sauf que le projet de loi est surnommé Ange Gardien, ce qui a attiré son attention en premier lieu.

Henrik, plus saoul que sa bien-aimée, dérape soudainement dans une saillie, la langue dénouée. « Vous vous entendez parler, au juste? Bordel! Malik - »

À la mention du Cardinal, Yano gratte ses ongles sur les bras de sa chaise et grince des dents. S'il n'était pas son ami elle aurait réagi. Mais comme il n'est qu'à moitié conscient, il continue.

« ...Malik disait que l'Aube Rouge devenait une sorte d'élite radicale qui allait complètement passer à côté de la révolution parce que ses armes ne changent pas avec la réaction du pouvoir... »

Cybèle n'en croit pas ses oreilles. Elle n'a pas le cœur à ça. Il y a trois minutes tout était tellement mieux... « cauchemar, elle pense. C'est un cauchemar. » Puis, en réponse à ses peurs, Tantale revient de la meute en sueur, haletant. Il perçoit la tension et s'incrute en coupant la parole d'Henrik.

« Qu'est-ce qui se passe? »

Messaline, tranchante, lui répond.

« Nous discutons de sectarisme. »

Henrik, réalisant à moitié que ses mots ont peut-être dépassé sa pensée, bredouille: « Bien, plus ou moins... enfin, ce que je veux dire, c'est que Rhea... »

Tantale le coupe d'un trait. « Encore ces histoires de lutins! »

Cybèle murmure. « Bordel, bordel. C'est un cauchemar. Pauvre con, tu n'as rien compris. »

Soudainement, Erynie, plutôt que de confronter Henrik, se porte à sa défense.

« Il a le droit de croire en *quelque chose*, Tantale. »

Et le champion, frappé par les paroles de son icône déifiée, se met à rire, peut-être trop sauvagement. Cybèle relève le regard enfin et aperçoit la désolation dans les yeux d'Henrik. Elle le comprend parfaitement; leur musique est harmonie. Ensemble, ils décident de se retirer, libérés du mensonge qu'ils étaient en ce lieu à leur place.

Le sortilège brisé, les libertaires décident qu'il est déjà tard, et le rideau se ferme sur la cinquième Observation du Cygne Noir.

XVII.

« Nous arrêtons. Définitivement... oh, Rhea! »

Cybèle est seule dans les coulisses tamisées en train de faire les cent pas, l'estomac noué, nerveuse comme jamais. Le moment inévitable approche. Elle doute de son talent, mais pas de sa pièce. Le *Chant de Lorelei* est la plus belle qu'elle connaisse, peut-être la plus belle qui existe.

Franchement, ces féministes auraient à s'en plaindre. Elles critiquent n'importe quoi de toute façon. De dire que le romantisme est patriarcal!

« Nous devons arrêter. »

Cybèle a été à l'œuvre depuis son arrivée à Acheron, certes. Cette étape est l'avant-dernière. La tâche a été difficile. Ardue. Peut-être vaine. Plus à y penser, plus elle est certaine que ses parents sont bourgeois. Paul et Adèle; aussi apolitiques que leur génération grasse peut l'être. Mais enfin. La petite fille vertueuse peut tout avoir. Ainsi, aussi miraculeux qu'un sortilège magique, qu'un miracle divin, et aussi improbable: les machinations de la dame de l'océan ont forcé un trou de soleil dans le ciel gris. A-t-elle manipulé? Oui. Non. Peut-être.

« La nécessité est la mère de l'invention. »

Le Havre sera à elle très bientôt. Mais peut-être pas.

« Il faut avoir un plan. »

Ridicule de penser que son futur entier repose sur quelques facteurs hasardeux, incontrôlables. Et Henrik... oh, Henrik! Il a tout fait pour elle. Elle a le pouvoir de lui amener tant. Pour lui seul. Pas pour les autres.

« Mon grand amour... »

Certes, Cybèle est nerveuse. Elle a l'impression, là, rongée par l'anxiété, ivre de gravité, trop concentrée pour être vraiment consciente; qu'un couplet se fait précipiter à toute allure, un couplet de sa chanson, de son existence. Elle doit nager dans le chaos. Trop tard pour comprendre. Trop tard pour reculer. Tout est derrière, et tout est devant.

C'est une fuite, en réalité. Une fuite bien organisée, mais précoce. Si elle échoue... si elle échoue...

Si Henrik change d'idée. Ah, Henrik!

Erynie leur a bien dit, avant de quitter la Crypte, « Vous ferez à votre guise, mais ne serait-ce que pour moi, je vous demande une dernière fois : venez à la prochaine assemblée générale. J'ai besoin de vous. »

Et le couple a consenti, naturellement. Qui peut refuser la volonté du Cygne Noir lorsqu'elle ouvre son armure d'adamantin et vous tend la main?

Mon amie

Changée en glace à la venue de l'été

Probablement que tout se déciderait à l'assemblée. Si Yano a tant besoin de leur vote, elle a sûrement quelque chose de terrible en tête. Sûrement.

« Saleté d'Aube Rouge. »

Cybèle n'est pas le genre de femme à détester. La joie lui vient plus facilement que la haine. Mais elle a appris à craindre la police de la Mégapole. Et l'activisme leur coûtera plus cher encore. Elle est certaine.

... et ces saletés de féministes radicales qui semblent vouloir autant d'égalités que les machistes qu'elles attaquent! Une énergie si négative, un mouvement si... *réactionnaire*. Hecate, Messaline, toutes les autres. Cybèle sait qu'elle n'a pas sa place auprès d'elles.

Et l'écologie. Ah! Les activistes gaspillent autant de papier que n'importe qui, ou plus. Ils mangent de la merde parce qu'elle ne coûte rien. Ils veulent que leur lutte sociale s'étale encore sur cinq cents ans. Plus de tracs, plus d'affiches! Plus plus plus!

Elle en a assez. Mais ici –

Ici la vie semble dessinée d'avance. Et elle a conscience qu'elle enfreint les règles non-officielles des gens de sa stature. Si elle réussit ce qu'elle planifie, elle atteindra en réalité ce dont tout le monde du mouvement parle, mais n'accomplit jamais.

« Ils diront que je suis bourgeoise moi aussi. »

Mais Rhea se meurt. À Amaranth elle pourra Lui faire honneur. Pourra être intègre... arrêter de gaspiller, arrêter de se contredire.

« Et construire. »

Oh, construire. Tout est possible. Tout est possible. Pas question de se faire arrêter. Pas question de se sacrifier pour ces imbéciles qui saccagent la Terre. Pas question.

Trop tard pour reculer.

« Eryn, pardonne-moi. »

XVIII.

« Merde, merde, merde... »

La nuit d'Acheron ressemble à un abysse orangé. Chaque pas du Cygne Noir fait écho, ses bottes renforcées par l'acier qui frappe résolument le béton du trottoir d'une rue quelconque. Elle marche militairement, rapidement, sa cape de laine rabattue sur ses épaules, la capuche avancée juste assez pour qu'elle voit où mettre les pieds.

Et elle serre les dents, lance des jurons ça et là, absolument incapable d'endurer le choc qu'elle a reçu en plein visage l'après-midi même.

« C'est la guerre. »

Sur le visage de Vengeance brûle encore la marque du pinceau de la révolte, ses yeux injectés de sang, l'estomac rongé par la caféine, les nerfs à vif. Elle a lacé ses bottes jusqu'en haut.

D'une minute à l'autre, maintenant. D'une minute à l'autre. Dans l'esprit d'Erynie, la police est partout. Dans l'obscurité, elle murmure. Elle a peur.

L'Ange Gardien a rabattu ses ailes infectes sur la nation entière. Tous étaient mal informés. Ce n'était pas, comme disait Messaline, *un truc du genre 'On vous protège de votre voisin'*, mais plutôt un marteau d'argent qui a frappé directement au cœur du mouvement radical. Dix ans de travail, dix ans d'activisme. Dix ans pour en venir à ceci. L'État-Prison referme ses portes.

Yano serre les poings.

La loi S-17 a été votée hier matin. L'Aube Rouge d'Asphodel, apparemment mieux informée, a lancé un bulletin d'information à travers le pays pour dénoncer le projet et avait prévu une assemblée extraordinaire le lendemain même, c'est-à-dire aujourd'hui. Le communiqué d'invitation contenait quelque part les mots « action radicale contre l'oppression ».

Dans les détails, l'Ange Gardien donne aux autorités plus de pouvoir lorsqu'ils font face à des groupes dits de « terreur interne », ce qui englobe systématiquement, selon la définition Étatique, les dix-sept groupes militants du pays, tout spécialement l'Aube Rouge. Ces nouveaux pouvoirs incluent l'arrestation jusqu'à sept jours sans mandat, l'écoute

électronique sans limite, la perquisition sans mandat. L'Ange Gardien interdit formellement toute manifestation sans permis.

Mais personne n'a jamais de permis. En bref, le S-17 est une contre-révolution en bonne et due forme.

La Très Honorable Première Ministre Moreau a donné un court discours au sujet de la loi durant l'heure du souper, le jour même où elle a été votée, souhaitant rappeler la violence déplorable et sauvage du dernier Congrès Mondial, orchestrée par des groupes 'vandales' et 'casseurs' blessant plusieurs agents de la paix, et causant la mort d'une pauvre victime de la haine.

On avait vu une photo de Malik lorsqu'il était bébé.

Elle a ensuite affirmé que les événements du Congrès Mondial ont coûté aux contribuables, c'est-à-dire au peuple, quatre-vingt-huit millions de crédits. Pour finir, Moreau a insisté que la société refusait d'être la cible de délinquants.

« Merde, merde, merde... »

En d'autres mots, la contestation était en train de blesser l'État et l'Industrie, et l'Ange Gardien est leur réponse. Une déclaration de guerre en bonne et due forme.

« Saloperie... ils font ce qu'ils veulent avec la loi. »

Puis, il y a deux heures, elle recevait un courriel encrypté d'une camarade du Front Culturel Engagé qui connaissait Erynie à travers Malik.

« Oh, s'il-te-plaît, s'il-te-plaît... »

Et ainsi, elle marche en pleine nuit, rage au cœur, parfaitement consciente que son tour va venir. Il n'y a qu'une chose à faire et, au comble du désespoir et de la colère, le Cygne Noir révise intérieurement toutes ses connaissances de sécurité... puis elle se surprend à prier Malik de la sortir de là.

XIX.

Dans la salle obscure, quelques yeux vitreux reflètent une faible lueur blanchâtre, quelques lunettes, deux ou trois carnets de notes. Le comité d'évaluation est fixé vers la scène, impassible. Les ténèbres sont complètes, si ce n'est que d'un seul projecteur au balcon de l'auditorium.

Une silhouette s'avance seule sur le plancher de bois. Seul le froissement de ses vêtements est audible, telle la vague qui s'assèche sur un sable chaud. La lumière se pose ensuite sur elle; un faisceau halogène, couleur miel, et Cybèle resplendit de sa robe bleue, les cheveux attachés par un cordon de cuir. Ses yeux d'océan sont perdus dans l'obscurité.

Elle s'arrête un instant pour réfléchir, quoique le moment semble mal choisi. On se croirait dans un tribunal inquisitoire, comme si elle devait prouver à quel point elle est chaste.

Absurde. La plus belle chanson qu'elle connaît n'est pas la plus complexe. Le tribunal va peut-être l'envoyer au bûcher... qu'est-ce qu'ils connaissent de la beauté?

Absurde, oui. Mais trop tard pour reculer.

Sans plus d'hésitation, Cybèle remplit ses poumons de l'air chaud de la pièce et entame son chant.

*Aurore claire, la célébration
Automne, majesté et passions
Au trône de la Cour des Fées
Lorelei fut couronnée*

*Et volait seule; grâce dans le ciel
L'autre vint déployer ses ailes
A l'aube, amoureux si tôt
Lorelei et son corbeau*

*Mais les hommes de haïr la forêt
Y sèment les flammes, passent au couperet
Le corbeau, son triste sort
Lorelei: l'amour est mort*

*Agenouillée, la Reine des Fées
Larmes de cristal à ses pieds
Désolée, elle cessa d'y croire
Lorelei perdit espoir*

*Où gît son amant enterré
Fleuris la noire orchidée
Et la Terre le reprit
Lorelei perdit l'esprit*

*Oh, tristesse! L'Écho de la peine!
Aux récifs, la falaise malsaine
Le vent et l'air; elle choisit
Lorelei perdit la vie*

La voix de la dame de l'océan s'efface lentement, les dernières ondes s'échouant aux berges de l'audience blême, et elle reste sur scène avec la splendeur d'une ondine.

Dans la salle le silence est complet. Les ténèbres sont un miroir et les peurs de Cybèle y sont reflétées... le conseil inquisitoire délibère sans un mot.

XX.

Le Cygne Noir retire son capuchon et contemple ses camarades, haletante. Ils luisent sous un lampadaire blanc au milieu des ténèbres. Elle vient de courir le reste du chemin, la rage dans les veines, Malik lui murmurant *n'arrête pas, n'arrête pas, n'arrête jamais*.

Les six sont debout à son arrivée, la fumée de leurs cigarettes volant dans la nuit. Ils sont anxieux. Erynie observe qu'ils sont tous là. Peut-être n'est-il pas trop tard.

Hecate et Messaline ensemble; le bleu et le rouge, les féministes radicales avec Tantale près d'elles: l'homme d'action, leur contradiction, leur champion.

Seth est là aussi. Cheveux courts et verts, grand et mince, d'une dextérité remarquable; sculpteur et céramiste – pilier du Front Culturel Engagé.

Justine, les cheveux en nœuds, un sourire comme le soleil levant, des petites joues rondes et une longue robe tournesol. Amie d'Henrik. Écologiste radicale; la fleur jaune de l'Aube Rouge.

... et Lupin, le plus vieux de tous. Instruit en longueur dans les sciences politiques pour finalement devenir libraire à son compte. Petit homme barbu, frisé, toujours patient et respectueux, doté d'un discours parfaitement articulé. Auteur libertaire plus ou moins lu qui a aussi repris d'anciens textes pour les rééditer et y mettre une préface de sa signature. Maintenant que Malik est mort, il est le théoricien le plus notoire de l'organisation.

Les sept ainsi rassemblés sont les plus impliqués de l'Aube Rouge d'Achéron; les signataires et leaders *naturels*.

Erynie sort des feuilles de papier de ses poches et les autres l'accueillent. L'inquiétude dans leurs yeux indique qu'ils se soucient peu d'avoir été dérangés en pleine nuit. Elle s'explique aussitôt.

« C'est à propos de l'Ange Gardien. Ils ont emprisonné toute l'Aube Rouge d'Asphodel il y a environ cinq heures. »

Sous le lampadaire blanc, on entend une douzaine de jurons, avalés par la nuit. Mais personne n'ose crier, ou courir, ou quoi que ce soit. Les bras croisés, Seth ouvre calmement :

« Tous? »

Yano, préparée à pire, lui répond froidement. « Tous. » Elle poursuit, « c'était l'assemblée générale contre l'Ange Gardien. Leur grosse campagne pour cet été. Je sais parce qu'une fille du FCE était là. Elle m'a envoyé un message et je vous ai appelé. Voici. »

Elle déplie ses papiers et lit à voix haute.

« L'assemblée était à 16:00 je pense. Vers les 17:00 une escouade anti-émeute a investi le pavillon central de l'université. Un détachement de trois bataillons. Un porte-parole en uniforme est allé cogner à la porte du local accompagné d'un anti-émeute décoré avec bouclier et matraque. L'autre avait un communiqué à la main. Quand il est entré il a lu, nommant exactement toutes les personnes présentes, les décrétant sous arrestation. Ils n'y croyaient pas au début. Mais il a commencé à lire leurs droits. Ils ont réagi. Ça a commencé. Des étudiants se sont engagés dehors. Mais personne n'était préparé. À l'intercom un homme urgeait les étudiants de laisser faire le travail des policiers. La violence a éclaté. Ceux dehors n'ont pas suffi. Il y a eu une centaine d'arrestations et le double de blessés. Je ne sais pas trop. Mais je sais que dans l'assemblée il y a une femme enceinte qui a fait fausse couche, et un autre qui est devenu paralysé. Les chiens ont utilisé du poivre, du bâton et des fusils à talon. De toute évidence, l'université a coopéré avec la police. Si vous êtes encore là, vous devez fuir. Vous êtes les prochains. »

Lorsqu'elle termine sa lecture, le silence s'installe.

Puis, l'argumentation commence. Elle le doit. Lupin propose quelques points, Yano les contredit. Elle a sa propre idée. Les autres s'opposent mais elle redouble ses arguments. À la fin ils doivent consentir, complètement défaits. Leur désespoir transpire sous le lampadaire blanc.

Seth répète l'idée d'Erynie, incrédule.

« On doit tuer l'Aube Rouge. »

Elle le reprend. « Tout sauf l'argent et la liste de contacts. Une seule copie, et sur papier. »

Tantale la questionne, blessé au plus creux de son moral :

« Et quoi, après? »

Le silence reprend. Tout le monde la regarde. Elle ne sait pas quoi dire.

Malik, oh Malik, sort moi de là. Je ne veux pas aller en prison.

« On se sépare. Sécurité oblige. Et je ne sais pas ce qui adviendra... »

Lupin affirme avec peu de souplesse : « C'est exactement ce qu'ils veulent, Yano. »

Elle n'ose pas répondre. *Je sais, je sais, vieil imbécile. Je sais tout ça.*

« Peut-être. »

Systematiquement, il reprend.

« Et l'argent et les contacts? Qui les prend? Pourquoi? »

Erynie sent qu'elle perd le contrôle. *Oh Malik, Malik!* Son esprit est embrouillé par la fatigue, les attentes. Elle sait qu'elle est importante dans le mouvement. Maintenant, beaucoup trop. Dans l'adversité, ils se rallient à elle, et elle refuse leur compagnie. Mais si elle baisse les bras, ils vont tous arrêter. Non, c'est trop.

Je n'arrêterai jamais.

Puis, le calme la reprend d'un coup et elle serre les poings. Voyant les six militants les plus impliqués de l'Aube Rouge commencer à désespérer, elle tente une sortie.

« Vous me faites confiance, au juste? »

Ils lui répondent avec le silence, comme si c'était la plus stupide des questions.

« Alors ne prenez pas de risques inutiles. Amenez-moi l'argent et les contacts. Disparaissez. Je vais penser à quelque chose. Je vais - »

Sa voix, pour une rare fois, se met à trembler.

« - penser à quelque chose, et vous contacterai par message encrypté. »

Tous acquiescent.

On partage les tâches. Tout doit être fini avant que les nouvelles ne paraissent à la télévision le lendemain. La procession funèbre se prépare à s'éclater aux quatre coins.

« Soit. »

Et s'en vont comme des corbeaux dans la nuit les sept libertaires pour tuer l'Aube. Et le Cygne Noir retourne chez elle, priant ouvertement son amant mort de la sauver de la noyade.

XXI.

Bacchus et Jacynthe ont ouvert leur appartement ensoleillé pour la fête d'au revoir de Cybèle et Henrik.

La dame de l'océan rit aux larmes et son amant manque de souffle: sur la table de la cuisine Baccus est en train de vider le plus gros sac d'herbe qu'ils ont jamais vu, et il sort de la pièce aussitôt, comme s'il voulait laisser ses invités apprécier une œuvre d'art.

« Gnah! »

Henrik saisit trois papiers et s'humecte les lèvres, tentant de se concentrer. La musique est partout, entraînante, légère. Les murs sont tous d'un jaune chatoyant, de gros soleils en papier carton, cuivre et bois. Une flore verdoyante de plantes de toutes sortes arbore chacune des pièces. Et la place est pleine à craquer. Les bohémiens affluent à l'annonce du départ de deux d'entre eux vers la campagne. On danse, on chante, on fume, on célèbre l'acte merveilleux qu'entame le couple. Ils sont aimés – leurs amis vont s'ennuyer.

Henrik commence à penser qu'il aurait besoin de demander un quatrième papier à Cybèle quand Bacchus revient, triomphant; ce petit bonhomme joufflu, les cheveux en nœuds, une longue barbiche à deux tresses.

Il écarte les bras et apostrophe son ami: « Holà, Henrik, c'est pour aujourd'hui ou pour demain, espèce d'incapable!? »

L'autre lui balance un bouchon de bière par la tête en riant.

« Amène-moi un hachoir à viande, un rouleau à pâte, trois immigrants illégaux, et on s'en reparle... ventre à pattes! »

Jacynthe suit derrière lui, un sourire moqueur, de longs cheveux blonds – presque blancs – et des yeux de forêt. Elle a une longue robe de lin beige, et tout en elle est douceur et joie. Elle élève d'un ton intentionné à Cybèle:

« Eh, dit moi, tu as passé l'examen, au juste? »

Celle-ci ne répond pas. Elle se contente de lui retourner un sourire béant, étincelant. Ce sourire veut tout dire.

« Ah! C'est génial! Ils sont si sévères cette année... »

Henrik, pointant son joint comme un stylet, « c'était ça ou on réglait à l'ancienne... »

Bacchus en profite pour relancer son ami. « Au juste, le violoncelle de Jacynthe est incroyable, mec. Beau travail. »

L'autre s'exclame de joie, s'incline humblement, et achève son œuvre. Bacchus affirme que ça ne fera pas, et s'assoit près d'Henrik pour, selon lui, doubler sa productivité. Tout d'un coup sérieux, il ajoute :

« Mais franchement, je suis heureux pour vous deux. Vous êtes vraiment chanceux. J'espère juste que vous reviendrez de temps à autre, que vous nous inviterez à la fête dans votre coin de pays. »

Henrik rétorque, confiant : « C'est clair... »

Jacynthe, émue, leur dit alors, comme si elle pensait tout haut : « Ça ne sera plus pareil quand vous serez partis. »

Et Cybèle se retient de rétorquer, *mais c'est justement ça l'idée.*

XXII.

Ce n'est que beaucoup plus tard que l'invitée du couple choisit son heure d'arrivée, très probablement consciente du résultat d'un tel retard.

Henrik est assis sur un coussin en train de gratouiller sur *Feätinwe* une improvisation néoclassique et Cybèle est écrasée, presque avalée, dans un vieux divan brun, en discutant de sa pièce d'étude du Conservatoire avec une Jacynthe tout ouïe et absorbée.

« Tu sais, pour eux, la valeur d'une interprétation est dans la complexité de la pièce avant tout. Mais bordel, la beauté dans la chanson, c'est pas juste une question de technicité. Un air simple peut être tellement beau. Enfin, je sais pas. La chanson de Loreleï était un choix risqué. Je me demande pourquoi j'ai passé. »

Jacynthe, violoncelliste de longue date, comprend exactement ces propos. Ils se reflètent sur son Art en entier. Elle se pointe le ventre et rajoute : « Quand ça vient *d'ici*... »

Puis, comme prise par l'inspiration, Cybèle sort un papier de riz et y inscrit sa nouvelle adresse, demandant à Jacynthe de venir la voir n'importe quand, aussi longtemps qu'elle le souhaitera. Celle-ci, émue, la relance ensuite.

« Avec plaisir ! C'est si beau, le Havre ? »

Mais Cybèle ne sait pas quoi répondre. Elle contemple Henrik qui joue tranquillement, un petit sourire aux lèvres, et elle revoit l'immensité de sa terre natale... le verger, la rivière... émerveillée des visions de son passé.

C'est à cet instant qu'apparaît au travers de la fumée une ombre, un spectre obscur au milieu d'une troupe de bohémiens béats dans un appartement tout ensoleillé. Et Erynne jaillit dans le salon, ses bottes lacées jusqu'en haut, son manteau de cuir ouvert sur la blancheur de sa gorge, *vengeance* criant encore sur son visage d'ivoire. Elle avance, transportant avec elle un halo de négativité qui n'existait pas dans la place en jaune. L'atmosphère est brisée à son seul passage. Les conversations cessent.

Henrik dépose sa guitare. Pour la première fois, il remarque que tous les rubans dans les cheveux d'Erynie sont noirs.

Et elle sourit.

Cybèle se lève et, comme si c'était la chose la plus naturelle au monde, la prend dans ses bras. Mais elle ne s'attend pas à ce que Yano retourne son étreinte d'une telle force, comme si elle avait soudainement souffrir et avoir besoin d'une amie. Cybèle, troublée d'une telle affection, tente de l'ignorer et lui souffle plutôt :

« On s'inquiétait de toi...l'assemblée a été annulée et on ignorait pourquoi. Justine ne nous a rien dit. »

Le Cygne Noir délaisse son étreinte et la regarde dans les yeux. La dame de l'océan constate pour la toute première fois tout ce que la Vengeance exige d'elle – la fatigue sur son visage, les creux dans ses traits, la faiblesse sous son masque, la menace latente d'une crise intérieure. Au moment de s'enquérir de sa santé, Cybèle se fait couper par son amie qui lui sourit comme autrefois, lorsqu'elle prenait le thé chez elle.

« Oh, franchement, laissons de côté la politique pour ce soir. Vous partez bientôt, profitons-en. » Et Cybèle songe à protester, mais refuse. C'est la première fois qu'elle dit quelque chose du genre. Yano continue, regardant autour d'elle d'un air fasciné : « J'ai *vraiment* besoin d'un verre. »

Henrik bondit alors, considérant dans son état que c'est la seule façon de l'aider, et se lance vers la cuisine. D'une voix barbare, il tonne : « À la bonne heure ! »

Elles s'assoient ensemble et se mettent à discuter simplement. L'autre revient, tonitruant, avec trois bières fumantes. C'est Erynie qui porte le premier toast.

« À de meilleurs jours ! »

Refusant de peser les implications de ce qu'elle a dit et heureux de sa seule présence, le couple boit allégrement. Puis, le Cygne Noir, l'air moqueur, relève des yeux enjoués et apostrophe son amie.

« Au juste, comment tu as fait pour avoir le Havre ? Quelles étaient les menaces ? Tes parents ne sont-ils pas un peu... »

Celle-ci la coupe instantanément.

« Absolument. Même, ils sont de pire en pire. Je pense que Rhea leur a botté le derrière avec passion pour moi. Mon père

est trop vieux pour le travail de ferme, ou plutôt, il aime trop sa bedaine pour continuer. Ils ont eu un prix sur une petite maison le long de la côte, au sud d'Amaranth.»

Henrik hoche la tête, se délectant de l'histoire. Cybèle poursuit.

« Fallait juste que je les convainque. Une fois le fait établi que Henrik est le meilleur – et le plus musclé – luthier de la planète, et que je réussisse mon test au Conservatoire, ils ont – ou plutôt Adèle – a été convaincue, et en retour convaincu mon père. Les papiers arrivaient ce matin. »

Son histoire terminée, elle rayonne. Elle gribouille encore son adresse et tend le papier à Yano.

« Tu sais... », elle entame, en regardant Henrik qui confirme ses intentions d'un sourire presque paternel, « on en a discuté un peu, et je pense qu'une telle fortune est assez rare dans notre milieu... »

Erynie écoute, impassible. *Assez rare? Une propriétaire, toi?*

« Moi et Henrik, on te considère comme une sœur. Je sais – on sait que les derniers mois ont été atroces pour toi. Je suis encore étonnée que tu aies enduré tout ça avec tant de force. Et le Havre est tellement grand... »

Cybèle s'emporte soudainement, émue, et dépose une main sur la cuisse de Yano, l'implorant.

« Oh, Eryn, viens vivre avec nous! Tu pourras y peindre autant que tu veux, tranquille. Amaranth est une place de grande beauté... si tu peux guérir, c'est sûrement là. »

Et le Cygne Noir, derrière son masque de Vengeance, sent une corde rompre en elle, mais une seule, et un instant seulement, la vision même d'un sursis à sa détresse – ou mieux encore, de la guérison – la séduit entièrement, cœur et âme... mais la raison la placarde au mur de l'impossibilité.

Vous n'avez rien compris.

Non, c'est trop facile –

Ils vont m'arrêter. Si je vais avec vous... oh, Cybèle, aide-moi!

« Je... je dois rester. Merci... personne, personne ne m'a jamais offert quelque chose comme ça. »

Je ne sais pas ce que c'est que d'avoir une famille.

Malik... Malik... ils l'ont tué.

Je ne dois pas m'arrêter.

« Au moins, viens passer l'été... »
Vous ne comprenez pas.
Je n'arrêterai jamais
« Ce n'est pas possible, Cybèle. Je... m'excuse. »
Elle lui redonne le papier, mais l'autre refuse presque avec colère.
« Viens nous voir quand tu voudras. »
Henrik la reprend. « Oui, quand tu veux. »
Et il poursuit, rattrapant *Feätinwë*, la plaçant sur sa cuisse pour jouer.
« Amaranth est aussi loin qu'Asphodel. Dis-toi que tu as une maison quelque part. Nous ne te fermerons jamais la porte, Eryn. »
Souriante, le Cygne Noir lève sa bière.
« Soit. Un toast, alors. »

XXIII.

La chaleur est insupportable. Les draps noirs du lit d'Erynie sont froissés, repliés, sa chambre est un puits de fièvre. Dans ses rêves de vertige, elle vole bien haut, et elle tombe; à la recherche d'une main qu'elle ne trouvera pas. Et elle chute. Un instant de conscience et elle réalise qu'elle doit trouver une réponse au désespoir.

La sueur perle à son front, sur sa peau. La fièvre gagne sur elle et la nuit ressemble à une enclume sur laquelle elle étend son âme torturée. Quelque part il y a un marteau qui n'ose pas frapper.

Et là, dessous, il y a un plancher de bois ambré bien froid, bien dur, et devant, un immense feu qui craque et gronde, projetant des tisons ardents dans l'air pour qu'ils disparaissent dans le néant. Les flammes projettent des ombres partout sur les murs, et celles-ci prennent vie, dansent en ronde macabre dans la pièce; ce sont les spectres de son passé sous le vêtement de la folie. Elles l'invitent à danser avec elle. Et elle veut les joindre, mais pas tout de suite.

« Plus tard », elle leur dit. « Plus tard. »

Car elle gît, allongée sur le plancher devant l'immense foyer, frissonnant des caresses d'un amant sans visage. Son poids l'écrase, la tient sans défense, et elle l'embrasse à âme perdue, agressivement, sans aucune retenue.

Les ombres ricanent et Erynie rit avec elles.

« Plus tard, mes belles. Mon amant est là. »

Et son poids la prend, elle meurt encore, sent la sueur couler en perles de feu sur la toile de son dos. Elle s'ouvre à la folie, à la décadence, et sent l'ivresse sublime en elle, et elle le griffe de ses ongles, prête à le garder là toute une vie. Puis, sous le chœur des spectres de son passé; ces splendides silhouettes qui bondissent entre deux lueurs ambrées, elle est submergée d'une grande tristesse et, craignant qu'il ne la quitte, le mord au coup, de pleines dents, et sa chair a un goût de remords.

« C'en est assez. »

Yano ouvre les yeux sur ses ténèbres, arrache les draps noirs et se rue hors de sa chambre.

Et elle tombe. La fièvre s'estompe un temps, elle essuie la sueur de son front et demeure à terre. Vues de là, les pattes de ses chevalets ressemblent à une forêt brûlée; la lueur orangée de la nuit agit comme un faux soleil, et son paradis artificiel est accompli.

Elle roule sur le dos et contemple le plafond. Elle sait maintenant, comme si c'était l'unique vérité de sa vie, qu'elle doit trouver des réponses. Une réponse au désespoir. Une réponse au deuil du grand amour. Une réponse au nihilisme... et une autre à la Vengeance.

Puis, elle réalise que l'Aube Rouge est morte, qu'elle l'a assassinée, et qu'elle en garde les dernières reliques dans une boîte scellée, quelque part dans sa garde-robe. Et son cœur saigne.

« Une réponse... sans quoi je vais mourir. »

Un autre fait cinglant la tiraille. Ses deux derniers vrais amis ont fui, fui vers une vie meilleure, et elle est restée dans l'Abysses parce qu'elle ne connaît pas mieux. Elle craint de les infecter. Ils ont fui, car ils ont encore quelque chose à sauver. Alors qu'elle... elle n'a pas survécu. Elle est morte au champ de bataille avec Malik lorsque l'éclair dans les yeux s'est éteint.

Erynie se lève du plancher avec difficulté. Il n'est pas question de demander si elle a perdu la raison ou non. Une réponse suffira.

Absolument consciente de son geste, elle fait quelques pas vers sa fenêtre, voit sa datura en fleur – une belle fleur pourpre et mauve, sublime – et saisit la tige entre ses doigts délicats, rapprochant la corolle près de son visage. Elle inspire profondément en invitant à la fois la mort et la vérité de venir la caresser, pourvu que ce soit l'une ou l'autre, ou les deux en même temps. Le parfum lui évoque l'image d'une violette empoisonnée. Puis, avant même de connaître la suite, elle déambule vers le bureau de Malik pour la première fois en trois mois et plonge dans ses papiers comme une forcenée.

Et le poison insuffle une caresse éthérée sous sa peau, déferle dans ses veines, assiège son cœur, enivre son esprit et teinte son âme de splendeurs fantastiques. Elle parcourt les brouillons de son amant mort, ses notes, ses gribouillis, tiroirs, cahiers, calepins, cartables.

Et le Cygne Noir conçoit pour la toute première fois l'ampleur de la MegaEra.

Possédée, ivre, elle relit l'œuvre éparse de Malik, son génie éparpillé, et de page en page, un sourire se dessine sur son visage spectral; elle découvre sa réponse. Il y a des milliers de petites notes, de commentaires illisibles, mais avec les heures Yano y trouve un sens; elle réalise que le Cardinal travaillait sur une création particulièrement troublante depuis des mois, voire des années.

« Malik... Malik... »

Puis, tentant de replacer le *corpus delicti* de son amour mort, elle replace et déplace les papiers jusqu'à ce qu'elle semble s'y noyer, mais l'ombre d'une logique s'assemble tranquillement. Concept devient hypothèse. Hypothèse devient théorie. La MegaEra se vêtit des appareils du génie et de la grandeur; la poésie du Cardinal.

Contente, éprise de son véritable feu, de folle passion, Yano s'imbibe du savoir de Malik, se noie dans la Révolution. Relevant les yeux vers les ténèbres, Erynie a sa première vision de l'Aube Noire.

XXVI.

La fenêtre grande ouverte sur la nuit d'été, les rideaux dansant dans la brise froide, Erynie range précautionneusement les papiers maintenant ordonnés – la meilleure approximation de la MegaEra – sur la table de travail et, naturellement, va pour revêtir son armure noire. Pas de maquillage, ni de colliers, mais elle prend le temps de lacer les trente-deux trous de ses bottes noires et allonge sa cape sur une chaise. Puis, elle détache minutieusement les chandelles de sa télévision, et, aussi méticuleusement, dépose celle-ci par terre. Elle recule ensuite de trois pas et, de toutes ses forces, frappe un coup de pied dans l'écran dont la vitre éclate en morceaux.

Satisfaite, elle prend son sac, rabat son capuchon et sort affronter la nuit.

Les rues sont toutes désertes. Ce n'est pas le centre-ville de la Mégapole. Et il est trop tard pour les foules, ou trop tôt. L'obscurité serait complète si ce n'était que du voile orangé. Mais ça suffira.

Le Cygne Noir avance de pas fermes, chaque pied résonnant d'un bruit sourd au contact du béton. Sourire à ses lèvres, poison dans ses veines, les formes s'altèrent, l'Abyesse s'ouvre entre ciel et terre. Chaque ruelle sale, chaque parc désolé, chaque recoin de ce cauchemar recèle des immondes rances et délicieuses. Aux façades des gratte-ciels sont écrites dans l'acide les paroles prophétiques de la Fin. Yano réalise qu'elle souhaiterait tout voir brûler à son passage dans l'horreur. Oh, si seulement le chant des écorchés l'accompagnait sur sa route!

... mais le chemin est trop long. Chair faible, marche incertaine, l'esprit trop affiné, imprécis. Les démons qu'a enfanté son tourment rôdent en elle librement, elle sourit et s'émerveille de l'inspiration apocalyptique qui la maîtrise, la force à avancer.

Domage qu'il soit trop tard pour la peinture.

Un boisé succède à la banlieue bourgeoise et elle y pénètre alors sans un bruit. Là les ténèbres sont complètes et Erynie souhaiterait s'y allonger calmement, mais l'excitation la prend; elle sait qu'elle approche.

La grille de fer confirme son succès et elle la sursaute avec aise. Elle erre ensuite parmi les tombes dans la nuit, en silence – une ombre parmi les ombres – une grande paix la submergeant. Le cimetière est très grand, vallonné, et des arbres feuillus font danser leur feuillage à son arrivée. Ils la saluent. Leur doux froissement et le murmure de la brise sont une éloquente harmonie; la seule de cette plaine de repos.

Les petits sentiers entre les obélisques et les cryptes se succèdent; Yano connaît le chemin, elle connaît tous les cimetières d'Acheron et d'Asphodel. Pour un instant, les tombeaux prononcent son nom, et au contour de la statue blanche d'une femme qui pleure le visage entre les mains Erynie découvre une pierre tombale toute reluisante, confinée sous un grand cyprès.

Erynie tombe à genoux, retire son capuchon, dépose son sac. La pierre est grise dans la nuit mais le lettrage est plaqué or, et après le nom et la date, on peut y lire une épitaphe.

*Ci-gît un enfant de la Patrie, victime de la haine.
Puisse-il trouver enfin la paix et le pardon dans
les bras du Seigneur pour l'éternité.*

Erynie parcourt le lettrage de ses doigts délicats, confondue et absorbée par l'absurdité et l'insulte flagrante des paroles. Mais au lieu de l'indigner, les mots la fascinent. Pour un instant, elle s'interroge sur la nature humaine, et sort de son sac un pinceau fin, du vernis et de l'acrylique.

Elle en grosses lettres noires: *Victoire.*

Et des larmes perlent sur ses joues.

« Pour toi, mon amour. »

Elle dépose ensuite un chrysanthème séché au sol, délicatement, et ferme les yeux. Certaine, à cet instant, qu'il dépose sur son visage le même regard qu'à sa mort, dans ses bras, elle chuchote.

« Je n'arrêterai jamais. »



Livre II

Les Larmes de Rhea, en sept séquences

sequence 1

hiver

I.

«J'ai froid, m'man.»

Marchant à petits pas sur l'herbe jaunie de l'automne, le jeune garçon se colle plus près des jupes de sa mère, grelottant. Il trimbale un sceau en bois à deux mains. Riante, sa mère le réconforte d'une caresse, puis lui souffle tendrement :

«Presque arrivés, Elendae. Tu vois ?»

Passant à travers le jardin endormi, sous les branches recroquevillées d'érables dénudés, se trouve un vieux puits en pierres couvertes de mousse. À sa base poussent les trèfles où un autre sceau en bois repose, attendant les nouveaux venus.

L'enfant, constatant qu'elle a raison, déambule jusqu'au puits et s'affaire, comme on l'a lui enseigné, à tirer l'eau fraîche du puits pour le thé de son père. Adroitement, il renverse le sceau sur le sol, grimpe dessus et se sert de l'autre pour puiser l'eau. Puis, de toutes ses forces, il commence à tourner la manivelle.

Sa mère reste en retrait, l'observant. Elle savoure ce moment du matin avec Elendae. La fraîcheur de l'automne glace son haleine, la pénètre et elle se sent vivre. Le sourire jaillit sur ses lèvres comme l'aube.

Le sceau ressort du puits, plein à rebord, et l'enfant s'écrit.

«Et voilà !»

Elle court l'aider à ramener le contenant à terre. Puis, comme à chaque fois, elle s'agenouille délicatement à ses côtés et tente de lui enseigner comment placer ses mains ensemble pour retenir l'eau et en boire. Dans l'herbe, ils ricanent et grelottent, prenant chacun à leur tour de grandes gorgées.

Tel moment est simple, certes, mais précieux.

Intérieurement, elle remercie Rhea.

Ensuite, l'enfant prend un grand respire et empoigne le sceau à deux mains, de toutes ses forces, s'en allant à petits pas

sur le sentier du retour, suivis de près par sa mère. « Certes, » pense la dame de l'océan, « il ressemble beaucoup à son père ... mais ses yeux sont les miens. »

Au bout du chemin, ils arrivent au jardin endormi ; les rosiers dénudés, les jacinthes et les violettes mortes. Ils s'y arrêtent alors, les yeux vers le ciel, en silence. Pendant un instant, la douceur d'une plume caresse les cieux, un baiser d'ivoire les prend, et un satin blanc recouvre l'aube. Délicatement, les premiers flocons de neige tombent sur le Havre.

II.

Un peu plus de quatre ans se sont écoulés depuis le départ d'Acheron.

Au Havre, il y a la maison, avant tout, moitié pierre moitié bois, d'une toiture très mauvaise que Henrik n'arrête pas de réparer. Malgré son absence de fondations au sens propre, elle survécut par delà près d'un siècle et le temps ne semble pas près de réclamer la demeure. D'épaisses vignes sauvages s'entremêlent sur presque toute sa surface, recelant son ancienneté. À l'intérieur il y a ce grand salon où s'entassent les souvenirs, les plantes et les peintures, dans laquelle trône la grande table en orme où s'attablent les natifs, lorsqu'ils les reçoivent.

D'autres pièces entourent le salon; la salle dévouée au culte de Rhea, ensuite le grand atelier du luthier avec d'immenses fenêtres, la chambre étoilée de l'enfant et finalement le lieu de repos des bohémiens exilés : la chambre à coucher.

Henrik y a reproduit la mezzanine d'autrefois. Tout au reste abondent coquillages, chandeliers d'étain, peintures de nature sauvage. Un unique tapis est étalé au milieu de la pièce. Cybèle ricane toujours qu'il est ridiculement trop petit. Certes, le plancher de bois est d'une fraîcheur qui parfois, il faut dire, est tout à fait insupportable. Et lorsque Cybèle a l'audace de se plaindre du froid son amoureux la capture de force pour la traîner jusqu'au salon. Comme elle se débat alors!

C'est ensuite en dehors de la maison que le Havre prend sa seconde nature.

Il y a d'abord le potager qui cerne la maison en un prodigieux demi-cercle. Sur près de trois hectares verdoie une culture diverse: thé des bois, pommes de terre, choux, légumineuses de toutes sortes, mais aussi argousier, ginseng et échinacée, gingembre et autres racines. S'en suivent les fruits et légumes traditionnels : tomates, carottes, navets et concombres, sans parler de cette fameuse culture d'herbes d'assaisonnement qui fait la fierté du jeune couple.

Par delà le potager il y a le champ de blé ; cette plaine de gerbes dorées qui ondulent dans le vent, dont la caresse est si douce qu'elle ne fait qu'effleurer les passants dans sa valse. À côté, l'étable maintenant vide d'animaux. De l'autre, en suivant un sentier qui mène hors du potager, le jardin de Cybèle.

Le jardin est un recoin – idyllique – de couleurs vives et parfums délicats. À l'automne, c'est une sépulture magnifique ; sereine et fatalement belle. En hiver, c'est un lieu de repos endormi, jusqu'au printemps où enfin l'arc-en-ciel jaillit de toute part, oiseaux et abeilles saisissant le simple carnaval du jardin fleuri. Les élans multicolores de ce refuge sont la fierté de Cybèle, car ceci est son jardin, et de toutes les créations du Havre celle-ci est sa préférée.

Plus loin encore, en longeant le sentier, il y a le puits dont Elendae puise l'eau pour le thé, aux pierres serties de vignes sauvages, couvertes de mousses. Puis il y a le verger. Se couvrant de fleurs pourpres et blanches au printemps, offrant de petites pommes sucrées à l'automne, dont la cantatrice sait confectionner d'épaisses tartes au blé. Une centaine de ces vieux arbres s'étend, recouvrant le ciel de leur branchage, maîtres des lieux – tordus, solennels.

Une fois dépassé le verger c'est la forêt d'érables, et encore plus loin, les récifs de Loreleï, mais les habitants n'y vont plus aussi souvent qu'avant.

III.

Tant de travail. Tout pour Elendae.

Né au premier printemps de leur nouvelle vie, l'étoile de la nuit leur inspira un désir irréfutable de *bâtir* un monde meilleur. Cybèle trouva un poste d'enseignante au petit conservatoire d'Amaranth. La fin de semaine, elle donnait des leçons privées. De son côté, Henrik érigea son atelier et, une fois installé, tenta de parfaire son talent. C'est lors de ces longs hivers qu'il conçut Llalaith, qui serait une des plus belles œuvres de sa vie.

Lorsque Cybèle tomba enceinte, ils avaient presque oublié leur passé dans Acheron. « Si c'est une fille », Henrik disait souvent, « nous l'appellerons Edhelwen, ce qui veut dire 'dame elfe', parce qu'elle sera charmante comme la rosée et sage comme sa mère, et si c'est un garçon, nous le nommerons Elendae, ce qui veut dire 'étoile de la nuit', parce qu'il sera courageux, et même dans les ténèbres il gardera espoir. »

Et maintenant la vieille maison résonne de musique chaque jour, un feu brûle dans la cheminée durant les nuits froides. Un parfum de jasmin envahit l'air au printemps. La rivière coule, froide, en été, et toujours, la cuisine regorge d'odeurs appétissantes.

... seulement, le Cygne Noir semble avoir volé d'un étang vers un autre sans leur dire au revoir. Elle sortit de leur vie un peu comme elle en était entrée, c'est-à-dire par Malik. Ils ne se sont pas remis de son absence, et souvent ils font face à un problème et s'imaginent de quelle façon Erynie l'aurait abordé, ce qu'elle aurait dit, ce qu'elle aurait fait.

Elle n'est pas venue passer l'été. N'est pas venue du tout. Elle a coupé avec eux comme elle coupait avec ce qui la dégoûtait. Pourtant, Cybèle lui écrit souvent, presque toutes les saisons, et elle n'a d'autre réponse que le fil continu des jours heureux.

V.

L'air est riche d'odeurs appétissantes ; pâtes et épices, potages et pain frais, et la table est couverte de plats fumants. D'innombrables petites chandelles illuminent la salle à manger, les fenêtres les reflètent; une myriade de minuscules flammes dansent tout autour. L'hiver derrière les murs en pierre cerne l'îlot de chaleur, mais les gens qui festoient n'en ont rien à faire ; ils sont heureux, et la cuisine de Cybèle peut réchauffer n'importe quel cœur.

Autour de la grande table ont pris place la communauté du Havre; le jeune couple bohémien et les vertueux Llae Sidhe ; les trois frères Brhan, Synn et Denikin, ainsi que leur cousin, l'impétueux Freyr. S'est aussi jointe Ariell, la fiancée de Brhan, toujours une fleur dans ses cheveux, une perle dans les yeux.

Pendant qu'ils festoient tous, Elendae dort sous ses couvertures de laine dans sa chambre, paisible. Les sept ainsi réunis célèbrent la vie. Les soupers au Havre sont leur façon de sanctifier leur amitié, et ils peuvent y affronter leurs peurs et leur joie, discuter politique ou plaisanter simplement. Ils se rassemblent ainsi depuis des années maintenant, souvent plus nombreux, mais jamais moins.

Ce soir la discussion est au théâtre. Ariell, dramaturge et scénographe, leur expose son projet d'une pièce à propos de Rhea, où Xavier, le plus fort soldat de l'Empire Humain, est envoyé au cœur de la Forêt pour tuer la Mère. Seulement, une fois qu'il arrive jusqu'à Elle, il est charmé par Sa grâce et décide de retourner chez les hommes pour tenter de les dissuader de La tuer. C'est là que sont abordées les questions d'éthique, d'avarice et d'écologie radicale, mais surtout, d'anthropocentrisme. Et quand elle en parle, Ariell a une lueur dans les yeux, peut-être une larme. Elle dit que la Mère souffre énormément ; il est temps que ses enfants égoïstes reprennent leur place dans la nature. Selon elle, si un Xavier de l'Empire Humain peut reconnaître Ses charmes, il y a de l'espoir encore. Ou sinon nous sommes déjà morts.

« Mais, », dit-elle, « j'ai besoin de peintres pour monter ma scène, et d'un paysage de mort pour la Fin. »

Et Cybèle se surprend de penser à ce qu'Erynie aurait pu dire d'un tel projet. Elle l'aurait détruit, c'est certain. Pourquoi un homme plutôt qu'une femme? Et déifier la nature de la sorte... Seulement, avant de pouvoir poursuivre ses réflexions, Freyr la distrait en déposant quelques paroles sur son projet, presque un murmure.

« Si seulement c'était aussi simple que ça. »

Ariell le regarde, l'air défait. La fleur blanche dans ses cheveux et l'innocence sur ces traits sont trompeuses. Elle répond, incertaine.

« C'est une allégorie, Freyr... »

Et il sourit avec admiration, s'inclinant vers elle.

« Et ce sera une grande pièce, Ariell. »

Cybèle se réjouit de la tournure des événements. Elle avait autrefois si peur de perdre le contrôle. Maintenant, malgré toute la souffrance du monde, l'esclavage des hommes et le sort de Rhea ; ce soir les natifs peuvent discuter théâtre, et Elendae dort paisiblement.

VI.

Le clan Llae Sidhe est la collectivité avec l'histoire la plus tragique du continent. Ils sont en perdition. Au temps de la colonisation et des guerres qui ont suivi, parmi tous les natifs rebelles à l'envahisseur, il s'agit du clan qui a résisté le plus longtemps. Ils étaient réputés pour ces longs cheveux noirs qu'ils attachaient avec une longue corde, qui, en temps de guerre, servait de garrot.

La forêt était leur seul champ de bataille. Dans le passé lointain, sous le couvert des bois, ils détruisaient toutes les installations des colons et les chassèrent de leurs terres complètement. À la milice paysanne succéda l'armée impériale, et ceux-ci, dépêchés sur les lieux vers la fin de la Guerre de Trois Ans, menèrent une guerre d'attrition, brûlant les villages, la forêt, violant les femmes, etc.

On raconte que, durant l'occupation, Kemenmirë, le dernier shaman mâle des Llae Sidhe, maintenu le front avec quelques

fidèles – une guérilla adroite et périlleuse contre l'avance impérialiste. Puis, ayant essuyé une défaite horrible lors d'une nuit d'hiver, il tomba dans un désespoir profond, certain que la Forêt mourrait bientôt, et qu'avec la défaite des natifs viendrait la mort de Rhea. Il fit alors le serment, avec ses trois fils, de défendre la Mère jusqu'à la fin, et encore plus, de poursuivre le combat au-delà de la mort.

Ce même soir, il quitta seul sa retraite, sous le couvert de la nuit – et, raconte-t-on, de la sorcellerie – s'infiltra dans le camp ennemi et étrangla le Général et son Second avec son garrot. Puis, la légende raconte qu'il aurait fui sous la forme d'un corbeau, et personne ne l'aurait jamais revu. On raconte ainsi que son esprit erre parmi les corbeaux depuis ce temps, enchaîné par son serment, et qu'avec lui volent ses trois fils. Ceci, selon les anciens, explique pourquoi les corbeaux patrouillent inlassablement la forêt en scrutant l'approche des chasseurs ou des envahisseurs, avertissant les autres animaux de la venue des humains.

Historiquement, c'est au lendemain de la mort du Général et de son Second que les forces d'occupation entreprirent les négociations. La Guerre de Trois Ans cessa, les termes étaient fourbes, et les natifs sombrèrent dans le déclin. Ils sont maintenant confinés aux endroits les plus reculés du pays. On achète leur silence avec de l'argent sale et de la boisson. Seulement certaines branches conservent les anciennes cultures, les Nínarin – dont Ariell fait partie – et les Llae Sidhe. Ces derniers portent encore la corde aux cheveux et se souviennent à quoi elle servait.

C'est ainsi que leur domaine respectif, La Pointe, s'étend jusque dans la forêt où ils sont encore actifs, jusqu'au sud en longeant la côte, pour se terminer à Amaranth où ils font commerce et envoient les meilleurs d'entre eux s'éduquer.

Caer Llae Sidhe est le chef actuel de la famille: un homme fort, tempéré, marié à Lithe. Leurs enfants: Brhan, Synn et Denikin, sont la fierté du clan. On raconte que Loerya, sœur de Lithe et mère de Freyr, est clairvoyante. À la naissance des triplets, elle dit à Caer que le sang des ancêtres était puissant dans leurs veines et qu'ils pourraient ramener l'honneur du clan.

Brhan est le plus responsable des trois, le meilleur orateur, pieusement désintéressé et absorbé par les affaires du clan. Tout récemment fiancé avec Ariell, la fougueuse dramaturge – fleur blanche des Nínarin. Il n’y a nul doute que c’est lui qui remplacera Caer.

Synn est le bohémien, le blagueur. Il a toujours une absurdité sur le bout de la langue et demeure joyeusement gaffeur. Il aime dire qu’il se met les pieds dans la merde chaque jour de sa vie parce qu’il préfère regarder le ciel. Il conte ses histoires à quiconque veut – ou ne veut pas – les entendre.

Denikin reste une énigme. Le plus mystérieux des frères, il use de subtilité à des fins inconnues. Ses desseins sont obscurs, on voit dans ses yeux qu’il connaît la vraie souffrance, et personne ne sait d’où elle vient. Ayant une longueur d’avance sur tout, il ne parle que très peu, et lorsqu’il ouvre la bouche, pèse ses paroles. Elles atteignent toujours leur cible. On raconte que des trois, il est le plus près de Rhea.

...et puis, et puis il y a Freyr, et de son histoire se mêlent encore les drames immémoriaux des Llae Sidhe.

Freyr est le plus courageux et le plus dextre de la famille. Avec la corde traditionnelle il garde toujours dans ses cheveux d’ébène une longue plume noire, son regard brûlant de passions inassouvies. Artisan maroquinier et palefrenier, il ne se vêtit que de cuirs et de haillons et semble ainsi très pauvre, ce qui ne lui déplait pas. Il n’a rien à faire des apparences. Son être irradie de cette puissance intérieure que nul ne sait ébranler, sauf peut-être Cybèle lorsqu’elle le veut. Il marche droit, fort, et parfois, à son bras, reste perché Laure ou Laertes ; les deux corbeaux qu’il a élevés et garde avec le plus grand respect.

Aussi, il est entendu que Freyr fut le premier amant de Cybèle.

Avant qu’elle ne quitte pour la Mégapole, ils passaient beaucoup de temps ensemble. « Vous avez les mêmes yeux », disait-il. « Toi et Rhéa. Les océans, le ciel d’été, votre bleu est le même, et seulement dans tes yeux, Muírrean, trouvent-ils la paix. Rhea ne peut avoir un visage plus beau que le tien. »

Et cette histoire est bel et bien terminée.

Aussi étrange que cela ait pu sembler, les Freyr et Henrik devinrent de grands amis, presque des frères. C’est grâce à lui

qu'ils ont réussi l'autarcie, grâce à lui que Henrik se mit à confectionner des arcs.

Ç'aurait pu mal tourner. Mais tout s'est bien passé.

Parce que tel était le pouvoir des bohémiens : ils pouvaient tourner l'ombre en lumière et les pleurs en rires.

VIII.

« Une histoire, maman. »

Dans la chambre d'Elendae, il y a des lunes et des étoiles, des coquillages de l'océan, quelques meubles de la main de Henrik. Au chevet du lit, une seule chandelle en cire d'abeille illumine faiblement les yeux émerveillés du garçon, ses cheveux fins retombant sur son front, le nez sous la couverture de laine.

Muirrean ricane et s'assoit près de lui, une main lui caressant la joue. Songeuse, elle répète : « Une histoire... »

L'enfant hoche la tête énergiquement, les yeux pleins d'excitation.

« Hum... je pourrais te conter l'histoire de la poule merveilleuse... »

Elendae brille de joie, il ne connaît pas cette histoire-là. Cybèle regarde intensément le plafond, un instant, tentant de se remémorer le conte. Lorsqu'elle y est, elle commence. Sa voix est douce et posée, et son auditoire reste accroché à chacun de ses mots.

« Alors... il y a très longtemps, dans un pauvre village, vivaient un couple de fermiers. Ils n'avaient pas d'enfant. Toute leur vie ils avaient cultivé les mêmes arpents de terre, et comme elle n'était pas très bonne, ils avaient assez pour manger, mais ne pouvaient pas se payer beaucoup plus. Puis, après un hiver particulièrement maigre, la vieille se mit à avoir mal aux dents, et les deux savaient qu'ils n'avaient pas les sous pour se payer un médecin. Le vieux et la vieille étaient très tristes. C'est ainsi qu'un beau matin, ils découvrirent au poulailler qu'une de leur poule était merveilleuse. En la soulevant, ils virent un gros oeuf bien dur, mais attend, l'oeuf avait quelque chose de très particulier... il était en or. »

« En or ? »

« Oui. En or. Oh! Qu'ils étaient joyeux de voir ce gros oeuf doré! Ils se mirent à danser, à bondir, à sautiller: 'Nous sommes riches! Nous n'aurons plus faim! Nous avons une poule merveilleuse!'. Pendant ce temps, la petite poule ne savait pas trop ce qui se passait et devint très nerveuse tout d'un coup. Mais ils la rassurèrent, et depuis cet instant, elle reçut beaucoup d'amour. Le vieux vendu le premier oeuf au marché et la vieille reçu des soins pour ses dents. Puis, comme la poule pondait chaque matin, il semblait que tous les problèmes étaient réglés. Ils n'avaient plus faim, et même, ils n'avaient presque plus à travailler. Ils pouvaient s'acheter le luxe dont ils avaient toujours rêvé, et ils étaient bien heureux ; tout cela à cause de la petite poule merveilleuse.... mais, au fil des semaines, leur appétit grandit, et pour toutes ces choses qu'ils voulaient acheter, un oeuf par jour ne suffisait plus. Au début, ils se mirent à donner à la poule merveilleuse de la nourriture spéciale, très chère, recommandée par un expert de la ville. La nourriture devait la faire pondre de plus gros oeufs. Mais, forcée à manger, la petite poule devint malade, et elle se mit à pondre des oeufs plus gros comme prévu, en devenant toujours plus malade. Mais ça ne dérangeait pas les vieux que la poule soit si malheureuse. Tout le luxe et la richesse les avaient rendus méchants, et ils voulaient plus d'or. Bientôt, même les gros oeufs ne suffisaient plus. C'est alors qu'un soir, la petite poule merveilleuse surprit les fermiers et les entendit comploter. 'Imagine si elle pond des oeufs, elle doit être pleine d'or!', 'Oui, pleine d'or!' et la petite poule eut peur qu'ils lui fassent du mal. Elle s'enfuit alors très loin et ne revint jamais plus. Les fermiers furent très en colère. Puis, au fil des jours, leur richesse disparut, et à la fin, ils eurent encore plus faim qu'avant, et les dents de la vieille lui faisaient encore mal... La fin. »

Elendae demeure silencieux, clignant des yeux. Un vide submerge alors Cybèle; elle regrette un peu d'avoir conté une pareille histoire, maintenant. C'est un conte tordu après tout. Et dans la vraie version, les fermiers décapitent la poule, puis lorsqu'elle meurt ils voient qu'elle ne contient pas d'or du tout et deviennent fous.

Puis, à instant où elle commence à s'excuser, le petit garçon la coupe et lui dit, d'un ton navré :

« Pas gentils... »

Et Cybèle lui sourit.

« Non, pas gentils. »

Elle s'arrête un peu, hésitant à se confondre en excuses. « Mais dis-moi, Elendae, que ferais-tu si on te donnait une poule merveilleuse, toi ? » Il reste perplexe. Elle poursuit. « Tu sais, il y en a qui auraient tenté de faire attention à la poule, et comme ça, après un long moment, auraient été plus riche encore. Qu'est-ce que tu en penses ? »

Il lui répond enfin, incertain.

« Ça se mange, des oeufs en or, m'man ? »

Elle éclate de rire.

« Mais bien sûr que non ! »

Elendae ferme les yeux et ne rajoute rien. Cybèle arrête de rire aussitôt. Elle comprend alors ce qu'il veut dire... et est complètement éblouie.

IX.

« Et on passe à quoi, maintenant ? »

C'est près d'un hêtre qui a encore quelques feuilles brunes qu'il s'étend. Le repos le submerge et son esprit va gambader dans les méandres du doute. Henrik est couché dans la neige sous les grands érables dénudés. Raquettes à côté de lui, il repose, bras derrière la tête, écoutant le vent faire valser les branchages entre eux... regardant les nuages blancs, si bombés et ouateux, rouler dans un ciel clair et parfait.

« C'est vrai, je ne suis pas vieux encore... »

La journée a été bonne, il a pris congé du Havre et de son Art pour prendre ses raquettes et visiter la forêt jusqu'aux Récifs. Le jour tire à sa fin et l'air est doux. La neige, humide, est bien lourde, et aplatie.

Déjà l'air est chaud. Cybèle répète chaque hiver qu'il n'est rien comme ceux de son enfance. Tous à Amaranth semblent

s'entendre. Chaque année les neiges viennent tard et repartent tôt. Le monde, il semble, est en train de changer.

« Hum... je ne savais pas que je finirais par m'ennuyer. Quatre ans maintenant. Déjà la fin ? Ah ! Si elle m'entendait parler ! »

Déjà Henrik connaît tous les sentiers par cœur. Non, il n'est pas las de la nature – telle chose est impossible – mais il s'interroge sur l'avenir. Simplement. Sans trop savoir pourquoi. Les hommes, il faut croire, s'ennuient tous un jour ou l'autre.

... ce matin encore elle était à ses côtés, dormante, paisible, cheveux d'écorce dans le visage ; belle comme la rosée, et son souffle, sa chaleur rappelait à quelle point elle est vivante. Lui murmurant qu'il partait pour les Récifs, il lui avait baisé la joue et avait quitté sans regarder derrière.

Maintenant, les Récifs sont loin derrière. Il n'y a plus de distraction, et ces pensées malheureuses reviennent à la charge.

Henrik a atteint l'océan vers midi, presque courant avec ses raquettes, se forçant pour épuiser son corps et apaiser son esprit. Puis, jaillissant comme un merle d'entre les troncs de la forêt vers la côte ; les falaises de Lorelei faisant écho plus bas, la beauté frappante des flots se fondant dans l'horizon ; ciel et mer, à la pointe de la Terre.

Il s'était mis à rire, tonnant, contre les vents froids, l'haleine fumante, la force de sa voix sur les glaces plus bas. Tant de beauté, tant de beauté. Ce simple repas qu'il s'était ensuite offert, tremblant, face aux rafales, avait été un des plus succulents de sa vie. Il lui sembla à cet instant que trop peu souvent les humains ne prenaient le temps de contempler simplement. « Création est bonheur », avait-il murmuré, « mais contemplation aussi. Créer est merveilleux, mais épuisant, et lorsqu'on doit se reposer, il faut s'abreuver de sources claires ; les beautés nous mènent à continuer, et à créer encore. »

L'océan lui rappelait alors sa Muirrean, et il entonna quelques paroles pour Rhea, souhaitant dès cet instant retourner auprès de son amour. C'est au chemin du retour que l'ennui montra son visage. Certes, on aurait dit que maintenant toute victoire possible était atteinte, et que seules les défaites inévitables étaient à suivre, que rien de leur force, leur joie ou leur divine endurance ne les protégerait du désastre. C'est

l'angoisse de posséder ; on peut tout perdre. Et pourtant l'amante est douce. Pourtant la maison est chaude. Pourtant l'enfant déborde de vie et de santé. Pourtant la musique est riche...

« Nous serons sédentaires et morts ? »

Question de l'ennui. De la vieillesse. Les branchages dansent et la neige est froide, si froide.

« Certainement pas... mais ce travail de ferme. J'aime la besogne, oui... mais tous les jours, tous les jours la même histoire. Je ne pourrai plus jamais voyager. Est-ce que c'est vraiment ça que je veux ? »

Henrik se relève alors, tremblant.

« Et sinon... et sinon... »

S'accotant sur l'hêtre, le sifflement du vent et le tintement des branches lui soufflent alors un message abstrait, et son cœur chaud semble lui chuchoter que tout est possible, que son amour est infini, et qu'il sera toujours possible de se réinventer, trouver une nouvelle musique, rajouter un autre thème... et que ce cœur vivant le mènera partout où il veut.

Inspiré à créer encore, gratter sa Featinwë une fois de plus, brandir Llalaith avec passion, boire avec Freyr, Henrik remplit ses poumons de l'air froid de l'hiver et décide consciemment d'arrêter de se tourmenter. Il se rappelle ses voyages, ses aventures, et sait pertinemment que le chapitre est clos.

« Non. D'ici on peut tout réinventer. »

Se rappelant sans cesse qu'il est en vie, il secoue les flocons de neige de ses vêtements et réinstalle les raquettes à ses pieds. Cybèle l'attend dans cette chaumière toute chaude, quelque part. Elendae et ses grands yeux curieux vont se poser sur lui une fois de plus. Et Rhea les protégera. Le jardin sera rempli de fleurs merveilleuses.

« Le printemps arrive. »

Il court ensuite pour retourner au Havre, comme s'il s'en était égaré des années durant.

sequence 2

vengeance

I.

[...] leurs yeux pleurent d'horribles pleurs; leur parure enfin est de celles qui ne sont plus à leur place devant les statues des dieux que dans les maisons des hommes. Non, je n'ai jamais vu la race à laquelle appartient telle compagnie, et ne sais quelle terre peut bien se vanter de l'avoir nourrie sans en être punie et regretter sa peine.

En toile de fond s'entremêlent les rayons de lumière bleue et rouge cernée par les ténèbres les plus complètes. Dans cette ancre raillent les haut-parleurs et les cris, le déchirement de sons analogues, la distorsion électrique, le rythme tranchant la fumée dans une course démente.

Les alternes meurent de partout; ils sont le peuple de la NeoCrypte. Sur la scène, ils dansent, sautent dans tous les sens, se heurtent les uns aux autres. Poings serrés, cuir et vinyle, chrome et ébène, dentelle, soie, paupières noires et visages pâles. Ils s'amassent et se repoussent, boivent et fument, chantent et hurlent. Le plancher craque sous les bottes lourdes, les murs tremblent au même tempo, les tables sont jonchées de verres sales tachés de noir à lèvres et les cendriers débordent de mégots.

Cet étage de la NeoCrypte est le troisième et le plus grand. Le nouvel édifice est bien meilleur que l'ancien. Derrière un bar d'ébène se tient un molosse, crâne rasé, bras croisés, qui fixe dans le vide. Si on le lui demande assez fort, il arrache tout ce qui traîne sur le comptoir et y trace une étoile à cinq pointes avec de l'essence à briquet. Puis, une fois que le pentacle explose en feu, la lumière envoie des reflets sur son visage blanchâtre, et

le molosse reprend son poste stoïque sous les coupes en verre et les bouteilles pleines.

Plus haut, on distingue une section réservée – un parapet avec quelques tables pour les artisanes de l'Aether Nox. Là, une Reine jette sur sa cour imparfaite des yeux indifférents. Impitoyable, Vengeance s'est échouée dans un fauteuil de cuir capitonné, ses tissus retombant sur les côtés comme des ailes, jambes croisées devant elle, révélant ses bottes hautes, lacées, bouclées, renforcées. Un livre noir est couché sur sa cuisse. Une main de satin repose sur un des bras du fauteuil et l'autre tient une coupe d'un liquide épais, opaque; du porto.

Maintenant, elle ne boit que du porto.

La délicatesse de ses traits miroite sous son masque de spectre; peint d'une main adroite avec un pinceau fin, avec la peinture la plus noire qui soit, sur une peau blanche comme la neige. Les longs rubans coulent de ses mèches attachées serrées... et ses yeux sont vides.

Plus bas, le spectacle se poursuit, décadent. Elle y voit le chaos en mouvement et y étanche sa soif.

À ses pieds, à ses côtés, sur les tables ou accolées aux murs, restent accroupies toutes les ombres de Vengeance; une poignée des sujets de la Reine, sans forme, noirs, recroquevillés, silencieux. Ils boivent, chuchotent, relèvent la tête de temps à autre, puis la rabaissent. Maintenant, le rideau est levé sur le royaume du désespoir.

Drôle de pensée. De Crypte en NeoCrypte, de Nosfë en Aether Nox. Tout change. Mais les enfants de la nuit ne changent pas, ils errent beaucoup plus nombreux. Quatre ans maintenant et ils sont des hordes, des milliers, des centaines de milliers peut-être – myriades d'âmes sensibles à sillonner les rues, tristes et perdues: une armée noire et mélancolique, qui attend, attend en vain. Drôle de pensée.

Vengeance porte la coupe âcre à ses lèvres, doucement, et la dépose ensuite. Elle porte une main sans force sur le livre, là, sur sa cuisse. Elle caresse la couverture froide, glisse ses doigts sur la gravure, en touche chaque lettre.

Dans les méandres de son tourment, un soleil sans lumière s'est levé.

II.

Ah! ah! captives... là, là... des femmes, vêtues de noir, enlacées de serpents sans nombre... Je ne puis plus rester.

Le bois craque dans l'escalier qui mène au grenier.

Des éclats de miroir sont fixés aux murs en bois et les reflets grimacent au passage. Chaque planche gémit une obscénité; il semble que dans l'Aether Nox les yeux du monde se sont refermés. Personne ne sera témoin de ce qui suit. Ni dieu ni esprit, aussi pervers soit-il. Ce monde est perdu, oublié. Au Nox, il fait toujours nuit.

Outre les éclats de verre se dresse la grande porte, cernée d'un certain cadre luminescent; une lueur pâle et incertaine. Le portail est sans défense; il n'est qu'office. Puis, comme à chaque moment de le franchir, elle humecte ses lèvres et sa poitrine se soulève, nerveuse. La poignée de cuivre se tourne et elle entre.

La chambre est un cercueil de miel: un plancher usé, jonché de pétales d'orchidée, d'autres fleurs mortes sur la table, des draperies noires. Le doux tissu est partout, il pend, accroché, étalé; il se frôle, s'y perd, se baigne dans la fumée et le parfum de lavande. Et le tout est embrassé de cette pâle lueur, ce voile qui provient de cierges ça et là dont la flamme est chaude mais toute petite.

Aux murs scintille aussi une myriade de miroirs difformes qui reflètent d'autres mondes perdus. Chaque image est un œil vide, un regard mort; la chambre est bel et bien oubliée. Ailleurs, les symboles religieux abondent, défigurés, sacrifiés, à l'envers ou couverts de sang séché.

Puis, au centre du miasme est érigé en biais un vieux lit à baldaquin pourpre dont pendent des rideaux noirs, rapiécés hâtivement. Le tombeau asymétrique est enlacé d'un duvet de velours et de draps de satin. Les coussins abondent, les piliers de bois sont gravés de runes.

... enfin, hors des draperies noires et de la fumée émerge la comtesse de l'Aether Nox, et la lueur mielleuse jette sur ses cheveux bleus un reflet émeraude. Ses robes se froissent

lorsqu'elle avance, la dentelle recouvre sa peau de lait comme une caresse.

La comtesse est là.

Réunies une fois de plus, elles ne parlent pas. Dans l'obscurité, leurs lèvres glacées se retrouvent, se frôlent, s'offrent des baisers délicats. Puis, intoxiquées par les effluves de lavande, elles s'enlacent avec la douceur du désespoir et se laissent choir sur le lit.

Et les lèvres de la comtesse goûtent le venin.

Perdus dans les rideaux, les draps, les coussins, elles s'enfoncent plus creux encore dans la nuit, se découvrant d'une fièvre démente, le parfum les enchaînant aux piliers du baldaquin. Asservies au désir, possédées, elles se délectent l'une l'autre, jusqu'à ce que l'Abysses s'ouvre sur leurs corps entremêlés, ivres, que la sueur perle sur leur peau, que la soif leur creuse la gorge, et qu'enfin, l'extase survienne, implacable, secouant le grenier en entier. Leur peau bercée de nectar, le temps s'arrête, la jouissance les transit – asphyxiées, et, par de délicieux soubresauts, la luxure de la chair retire lentement, délicatement, son inéluctable empreinte.

... après, dans la nuit, les eaux froides d'une salle de bain aux murs giclés de traits écarlates les accueille toutes deux, et là, la comtesse la libère de ses linges noirs et glisse sur elle des mains de glaces. La vie, la mort, le plaisir se fondent sous les eaux, laissant à leur place le givre de l'instant présent et la promesse de la perfection.

Et le Cygne Noir ne quitterait cet univers pour rien, sauf peut-être la nécessité; un luxe qui la quitte peu à peu.

III.

Allons, nouons la chaîne dansante : nous voulons clamer notre chant d'horreur, et dire comment notre troupe distribue leurs lots aux mortels.

Seth balance la tête de porc sur le plancher de pierre en ricanant; elle roule un peu et laisse une coulisse derrière. Une poignée d'alternes sont en cercle autour d'eux – des corneilles aux dents serrées, le visage tordu par la joie. A côté, une toile blanche est déposée au sol.

Hecate, longue tresse dans les cheveux, présente le poignard à Vengeance, un rictus indélébile à ses lèvres d'onyx.

La dague glisse hors de son étui; la garde fait le poing au complet, sertie de pierres noires et rouge. La lame est longue, à deux tranchants: gracieuseté de l'Aether Nox. Émerveillée, Vengeance contemple le poignard d'un côté, puis de l'autre, et relève les yeux vers les alternes. Aussitôt que leurs regards se croisent, les corneilles se mettent à jubiler, crier des encouragements. Elle sourit.

Seth court chercher son appareil photo. Il entame son travail; un flash de lumière inonde la pièce un instant. Il surveille le projet intensément.

Puis, d'un trait, Vengeance passe le poignard sur la chair de son bras nu, se coupant d'une précision remarquable. Le sang coule alors, sombre. Sans hésiter, elle glisse un acide sous sa langue. Et les alternes suffoquent d'euphorie. *Flash.* Elle se met à rire et passe la lame à ses lèvres, laissant le sang couler le long de sa gorge. *Flash.* Hecate s'avance alors vers elle et l'embrasse langoureusement, puis lui arrache le poignard, l'essuie sur sa robe et se coupe aussitôt, avalant par la suite un autre acide. *Flash.*

Hecate passe le couteau. Hystériques, la poignée d'alternes hurle dans la grande pièce mal éclairée, et se passent la lame, un à chacun, jusqu'au dernier. *Flash.* Le poignard revient finalement à Vengeance qui le saisit avec énergie, maintenant tremblante. Le levant vers le ciel, elle fait crier ses compagnons.

Flash. Tous sont fébriles de rage, levant un poing sanglant contre un ennemi invisible. *Flash.*

Les yeux se dilatent et les mâchoires se tendent. Les corneilles veulent de la confrontation. Vengeance sourit. Hecate lui tend un petit marteau de fer...

L'Art peut commencer.

Flash.

L'autre s'agenouille près de la tête de porc et place la pointe du couteau entre les yeux. Il n'y a plus un bruit. Tous retiennent leur souffle. *Flash.* Elle lève le marteau bien haut, retient le coup. *Flash. Flash. Flash.*

Les yeux du Cardinal reviennent à son esprit. Puis, ceux de Moreau... ceux de Prospero... et tout est lavé dans un autre éclat de lumière blessant. *Flash.*

Le marteau descend d'un trait, un choc retentit : le poignard s'enfonce avec un craquement, le crâne se fend; la foule hurle de joie. *Flash.* Vengeance retire le couteau, contemple le sang et la cervelle, puis, s'en servant comme de l'encre; s'avance vers la toile et se met à peindre avec la pointe. *Flash.* Le rictus béant reste sur son masque. Le sang sèche à sa gorge, mais elle le goûte encore sous sa langue.

Les alternes croassent de joie. Hecate reste en retrait, se bande le bras, pupilles noires, éclatantes de malice. *Flash.*

Entourés de corneilles, Vengeance est agenouillée, peignant comme si elle lacérait le voile de l'innocence et le tachait d'une vérité détestable. Le dessin prend forme avec hâte, les lignes sont rapides, pâles, mais on reconnaît bien assez vite l'œuvre en cours.

Sur la toile resplendit alors le logo de la Corporation avec un grand trait en travers, et en dessous sont inscrites les lettres :

M E G A E R A

sequence 3

printemps

I.

Le verger est en fleur.

Un tourbillon de pétales violettes vole dans la brise, tourne en rond, crée des cercles dans l'air; des courants colorés dans la mer vivifiante du printemps.

Sur l'herbe mouillée émerge d'entre les pommiers une ondine dansante, courant pieds nus à en perdre le souffle, ses robes bleues flottant dans le vent. Des mésanges s'enfuient sur son passage. Cybèle surmonte un bosquet, dévale le bosquet avec les mésanges, ses longs cheveux ondulant derrière elle, à toute vitesse, pieds dans l'herbe folle et la terre mouillée, les poumons remplis du parfum divin. Elle serpente entre les troncs, mains déployées vers le soleil, elle valse dans le tourbillon blanchâtre.

Loin derrière, dans l'ombre des pommiers, son amoureux marche sans se presser. Cheveux de feux libres dans le matin, pieds nus sur la terre fraîche, il respire l'air du printemps en toute béatitude, émerveillé de la vie aux alentours.

Dans le ciel, on dirait que la Mère vole bien haut derrière les nuages blancs, quelque part, qu'elle est bien là. Pour toute la vie de ce verger, tout ce soleil étincelant qui jette sa lumière sans relâche sur chaque feuille, chaque pierre, chaque gouttelette de rosée... difficile de ne pas croire que c'est Son royaume qui s'ouvre sur le Havre dans ce printemps fabuleux. Impossible de ne pas y croire.

Henrik ne s'interroge pas. Il est heureux. Il se met à courir lui aussi pour rejoindre Cybèle et la prendre par la taille. Perdu dans ses robes bleues, il perçoit des mers lointaines derrière ses yeux, et l'embrasse chaudement.

Sous la lumière et les pétales, les enfants de Rhea célèbrent le beau jour, et qui sait, peut-être tomberont-ils dans l'herbe

folle pour s'aimer et ainsi prouver à la Mère que ses protecteurs sont encore bien vivants.

II.

La petite main d'Elendae est blottie dans la large paume d'Henrik. Avec Freyr ils marchent silencieusement dans la forêt du Havre. Une pluie fine s'abat sur les branches, perlant jusqu'au sol.

Moment éternel en cette saison, la pluie rafraîchit la terre boueuse des fontes printanières et la procession avance lentement, humble du sortilège. Agilement enchevêtrés au sein de la Mère et baignés de ses larmes, les témoins du théâtre s'abreuvent du thème paisible pour partager leurs plus noirs souvenirs.

Freyr avance sombrement à l'arrière, Laertes au bras. Certes, le grand corbeau est un majestueux oiseau, calmement perché, et Elendae l'aime beaucoup. Aujourd'hui, le fils de Loerya pose des questions troublantes, mais Henrik, dans son amitié, ne sait que lui répondre. Les mots sont si inadéquats. Ils ne peuvent rien résumer sans trahir l'essence de ce qu'ils devraient représenter. Ainsi le silence est brisé.

« On voulait faire un autre monde », poursuit Henrik. « Un monde sans classes, sans guerre. Un monde basé sur d'autres valeurs. Un monde où il fait bon vivre. »

L'autre l'écoute d'un sérieux immuable.

« J'aimerais un monde comme ça. »

Henrik continue, des muses mélancoliques lui soufflant chaque parole.

« Et on se battait à tous les jours pour le faire, ce nouveau monde. On faisait tout, et il fallait tout faire. Parce qu'on était pauvre, il fallait travailler. Parce qu'on était ignorant, il fallait s'éduquer. Parce qu'on manquait de temps, il fallait agir rapidement. Mais dans le fond on était toujours à la course. Et on a fini par ramper. Pour chaque nouveau membre il y en avait un autre qui s'en allait. À la fin, on était une sorte d'élite... et on ne pouvait plus regarder les autres sans les mépriser. »

« Néanmoins. »

« Néanmoins? »

« Le problème est encore là. Il faut que ça change. »

Un silence poursuit. Il reste quelques neiges dans des couverts de sapin, entre les érables. Le jour est si gris, si lourd et humide, qu'on croirait l'avril éthéré des visions du Cardinal – son mois préféré, surréel. Freyr a pourtant dit qu'il ne pleuvrait pas.

Mais l'autre n'a pas fini.

« On le savait, ça. Tu sais, à force de vouloir – d'espérer – quelque chose d'autre, on a fait deux choses. On s'est mis à haïr le présent et idéaliser l'avenir. Et quand on a échoué à changer le futur il nous est resté notre quotidien, un quotidien qui ne valait plus rien. Je sais pas ce qu'on aurait pu faire d'autre. C'était toujours symbolique. On sentait la fin approcher. Et pour autant qu'on cherchait la vérité, on avait compris qu'il n'y aurait nulle part où se cacher. C'est un peu comme mourir avant son temps. Et Malik est allé jusqu'au bout. »

Freyr écoute attentivement et réplique :

« Et l'autre? »

« Je sais pas. On dirait qu'elle était plus forte que lui. Et que nous. On l'a laissé derrière. »

« Rhea la ramènera vers toi. »

Ou moi vers elle, pense Henrik.

Mais il n'ose pas en parler.

Le printemps est reflété dans les yeux noirs de Laertes.

III.

Aujourd'hui les sept sont réunis.

C'est une bien triste assemblée qui est là, sept du Conseil Régional d'Amaranth à quereller de la venue du Plan Persephone. L'habitude veut qu'ils mangent ensemble à ce temps. Mais pas maintenant, et Elendae ne dort pas.

Ariell a la tête entre les mains. Près d'elle un vieux rideau vert valse dans la brise. La fleur tombe de ses cheveux.

Denikin se tient en face de la fenêtre comme une ombre désinvolte. Regardant au loin dans la campagne, d'étranges idées parcourent son esprit et la brume habite ses pensées; inatteignables.

Brhan, le chef, marche au va-et-vient dans le petit salon, main sur le menton, comme s'il avait réellement quelque chose à comploter contre l'hideux spectre qui les assaille en ce jour gris. Il recherche dans le néant une réponse à l'énigme déséparante de l'anthropocentrisme... il l'a cherché toute sa vie et ne trouvera pas la réponse aujourd'hui.

Cybèle se réchauffe les mains sur une tasse de thé vert. Ses yeux sont fermés. Elle n'y croit pas. Se refuse. Ne veut pas croire. Elle voit Ariell dans sa tristesse. Elle se lève donc et va l'enlacer, se demandant ce qu'elle a à rester comme ça. Non, c'est impossible. Elle n'y croit pas. Se refuse. Ne veut pas croire.

Pas maintenant.

Henrik trouve que c'est absurde. Beaucoup trop. L'absurdité, c'est difficile à réaliser. C'est trop facile.

Partout dans le Havre on tente de trouver une stratégie, une réponse. Persephone est la main gantée qui menace d'arracher toutes ces petites fleurs qu'ils ont semées dans Amaranth depuis des années. Dire qu'ils y étaient presque. Dire qu'ils avaient de l'espoir. Et maintenant, maintenant...

Synn n'a pas de blague à offrir.

Et Freyr, le noir Freyr qui ne connaît pas la peur teste la lame de son couteau sur la paume de sa main en tentant de diffuser sa grande souffrance ailleurs que dans ses pairs déjà défaits. Horreur. Défiance. Lui ne voit qu'un autre combat à mener. Mais la déconfiture d'Ariell n'est pas endurable. Faibles Ninaríns.

C'est évident : le Plan Persephone est venu beaucoup trop tôt.

Beaucoup trop tôt.

... À l'historique des forêts, la région au nord d'Amaranth, celle qu'on surnomme collectivement La Pointe, s'est ajoutée en récente actualité une victoire amère qu'on considérerait comme acquise. Il y eut quarante-sept ans de lobbying de la part des environnementalistes auxquels s'étaient joints les natifs dans le nord-ouest du pays. Quarante-sept ans de temps où

spécialistes, réformistes et populistes exigèrent de l'État qu'on protège la nature de La Pointe. On énuméra les faits, multiplia les statistiques, doubla et tripla d'ardeur en cercles funestes autour du Ministère de l'Environnement. À la fin, le Pouvoir sacrait cette partie du pays en tant que réserve écologique, intouchable et préservée. On justifiait la protection pour les natifs, leur attribuant cette superficie de terre peu performante au climat froid en tant que seul et dernier pays.

Il n'y a que quelques jours que le Plan Persephone a été révélé au grand public. Henrik buvait alors le thé silencieusement dans son salon, un matin où Cybèle était partie enseigner à ses enfants, emmenant Elendae avec elle. Il restait, là, soufflant sur la vapeur, émerveillé que l'enfant soit maintenant capable d'aller puiser l'eau tout seul et le lui amener avec tant de fierté.

Brhan l'avait rejoint par téléphone, une voix glaciale au bout de la ligne.

« Allume la télé », avait-il énoncé simplement, presque las. Mais Brhan ne donne jamais d'ordres. Henrik avait bredouillé quelques mots, raccroché et était parti tenter d'allumer ce décadent bout de plastique et de poussière qui lui servait de porte-biblot.

Puis, aux chaînes du désarroi avaient suivi la triste réalisation que La Pointe était maintenant aux abords du sacrifice. Les forêts du sud ayant été bafouillées par le stupide acharnement des manipulateurs exploitants si détestés des enfants de Rhea, la structure systémique d'appropriation de ressources naturelles se déplaçait lourdement vers eux, et c'est en une légère poignée que retombait le front de la bataille écologiste.

Le Plan va lever l'interdiction et tout va recommencer. Un demi-siècle de combat perdu en une seule motion et toute une économie qui dépend du succès de ce plan.

C'est donc aujourd'hui qu'ils s'assemblent autour de Freyr, lui qui est sur le point de se blesser avec ce couteau, tout ça parce qu'une journée misérable est tombée et que la fleur d'Ariell repose inerte au plancher. La voix du sombre natif est décidée.

« Assez. »

Tous se retournent.

« Assez, j'ai dit. Le combat nous attend. »

Ariell relève les yeux. Brhan arrête de tourner en rond.

« Et quoi? Est-ce qu'on va les laisser faire? À ce que je sache, la Pointe est encore debout. Notre clan dans le Nord reprend des forces. Voilà notre point de ralliement, le jour que nous attendions. Tout le monde le pense tout bas. Nous allons le faire tout haut. »

« Freyr... », intervient Brhan.

Mais l'autre s'emporte.

« Persephone est une mascarade! Rhea nous teste! Les Llae Sidhe vont jaillir une fois de plus, nous rallierons Amaranth au grand complet! Le pays tremblera de Ses enfants et nous irons jusqu'à Lambert lui - »

Cybèle le coupe soudain. Sa voix est ferme.

« Non, Freyr. Assez de haine... »

Son intervention le réduit au silence. Elle a encore du pouvoir sur lui. « Nous irons au Conseil pour faire quelque chose », poursuit-elle.

C'est alors que Denikin, le regard perdu au loin, lance discrètement: « L'ancienne usine au nord d'ici va se remettre à fonctionner d'ici là, ma sœur. Un Conseil va mettre du temps. Ils vont commencer les travaux avant ça. »

« C'est pour ça qu'il faut frapper », rétorque Freyr. Cybèle le relance aussitôt.

« Mais il y a d'autres moyens, Freyr. Viens avec nous au Conseil, dit leur ce que tu penses! »

Henrik vient alors appuyer son amoureuse.

« C'est triste, mais elle a raison: il faut éviter la confrontation. Les Llae Sidhe feront ce qu'ils veulent, nous irons au Conseil avant tout. » Il se retourne alors vers Freyr. « Peux-tu attendre d'ici-là? »

C'est alors que le sombre natif contemple la pièce au grand complet, un certain dédain dans les traits. Ses yeux passent de Cybèle et Ariell jusqu'à ses cousins et l'autre étranger qui semblent tous résignés à attendre encore, et il leur crache avec hargne:

« Soit. La Mère dicte Ses souhaits aux cœurs sans peur. Je m'en retourne au Clan. Peut-être que Caer va entendre raison,

ou sinon, c'est Loerya qui guidera les Sidhe au combat! Ah, moi je ne resterai pas à rien faire. Allez au Conseil, mais entendez-moi seulement: ces gens sont les amants du compromis, ils ne vous suivront pas. Lorsque vous aurez réalisé ceci, et peut-être plus encore, nous nous reverrons. À bientôt.»

Freyr réalise qu'il tremble.

Denikin lui répond simplement.

« Effectivement. »

Au bord des larmes, le sombre natif jette un dernier regard sur l'assemblée et se lance hors de la maison courir sous la grisaille.

En toute innocence, Synn ramasse la petite fleur d'Ariell et lui tend. Elle la prend et la regarde tristement, toute délicate.

« La Terre est fragile », dit-elle.

Brhan s'adresse à Denikin qui regarde encore dehors.

« Est-ce qu'il retourne vraiment dans le Nord? »

Celui-ci hoche la tête une fois, son regard perdu au loin.

Cybèle sert son amour entre ses bras, refusant de croire que tout va recommencer comme à Acheron. Non, rien au monde ne va changer tant qu'ils agiront par principe. Elle est convaincue. À son oreille, elle chuchote.

« Je t'aime. »

Et pour cet après-midi, il ne reste qu'à manger, reprendre des forces et se consoler du départ d'un d'entre eux. « Courage », se disent-ils. « Courage. » Mais à la charge insensée de Freyr jusque chez les siens pour quémander une nouvelle guerre, au poids insoutenable de l'amitié qui grince sous la colère; hors d'une mer de doutes inévitables demeure une certitude désespérante: le Plan Persephone est venu beaucoup trop tôt, et ils ne savent pas comment le combattre.

IV.

La flèche siffle et se plante dans la cible, tout près du centre. Une autre flèche est encochée, et Henrik tend la corde d'un grand effort. Et il ne tremble pas. Il décoche; la corde chante, la

flèche s'enfuit percer la brise et s'enfonce dans la cible d'un bruit sourd.

« Pas si mal », pense-t-il.

Son œuvre chérie, Llalaith, conçue du bois le plus fin, traité d'une telle attention, sans aucune peinture, d'un grain pâle, la double courbe délicate, les pointes effilées, manche gravé de fleurs d'été, et le nom de l'arme en lettres natives, qui signifie 'éclat de rire'... c'est Freyr qui lui a enseigné.

Saleté. *Freyr*.

Il se rappelle distinctement, personne ne l'a réellement pris au sérieux. Encore on s'étonne de sa fuite vers le Nord. Mais Henrik sait, lui... Il va falloir que quelqu'un frappe, tôt ou tard. Que quelqu'un fasse quelque chose d'autre que *blablater*.

« Trop tôt pour ça encore. »

Une flèche se plante avec fracas.

« Trop tôt encore. »

Une autre flèche siffle dans la brise.

Llalaith chante sa chanson de guerre.

« Mais si ça doit venir, si ça doit venir... »

Llalaith chante et chante encore, la cible est en train de se fendre en deux. Une dernière flèche et elle s'écroule. La main de Henrik est stable, il ne tremble pas. Un soleil brillant perce à travers les troncs d'arbres, les feuillages qui valsent à l'été chaud.

C'est un simple enfant de la Mère qui reste pieds nus dans l'herbe en attendant le retour de son ami. Llalaith à son épaule est étincelante dans les rayons de lumière; un éclat de rire dans la forêt.

V.

Sur la table de conférence une longue nappe blanche est étalée, maintenant tachée par la cendre des cigarettes et du café. Quatre pichets d'eau sont vides et un réseau de fils électriques noirs s'enroule aux pattes de la table.

Dehors la nuit est bien avancée. Cela fait exactement trois heures que le Conseil a débuté. Il y avait quatre panélistes au

tout début, pour faire le point d'information sur le Plan Perséphone. Quatre cent douze habitants d'Amaranth se sont présentés. Il n'y avait pas assez de place. D'autres ont du rester dehors. Les gens parlent tout haut, s'enterrent. C'est la cacophonie. Pourquoi attendre son tour? Suffit de parler plus fort et de répéter encore les mêmes arguments. Ne serait-ce que pour se convaincre soit même.

« Ils vont jeter quinze millions de tonnes de déchets dans la rivière. Ça va tuer toute la vie. »

« L'usine amène de l'emploi dans la région. »

« La terre ne leur appartient pas, La Pointe est aux natifs. »

« La Pointe est à tout le monde! »

« La Pointe n'appartient à personne! »

Au panel suit l'Assemblée Générale Extraordinaire. Du conseil exécutif se sont présentés un secrétaire et une présidente; des amis de Brhan. Tous les natifs et le couple du Havre ont pris tour à tour le micro, appelant à l'action.

La réaction fut vive. Les gens, troublés, sueur au front, la fatigue creusant des traits exaspérés, divisés pour autant qu'on ne faisait confiance ni à Lambert – le chargé des opérations – ni aux natifs. Mais dans une situation où la neutralité est illusoire, c'est de nombreux maux d'estomac qui assaillent les participants.

Les interventions abattent le moral de l'Assemblée.

« On a beaucoup à perdre. »

« Les documents disent qu'une grande partie sera protégée. »

« Mais les études d'impact... »

« C'est bien beau mais on n'a pas de poids ici les amis. »

« Lambert, c'est un bon gars. »

D'autres prennent panique. On déchire des petits bouts de papier. La grande salle du centre communautaire est brûlante de chaleur humaine. On ouvre les quelques petites fenêtres sans grand succès. L'angoisse plane sur la congrégation.

Ce sont des chaises inconfortables au dossier étroit qui accueillent les mécontents. Après trois heures la dissonance est complète et la concordance inatteignable.

Henrik est au micro un.

« Après avoir vu ce qui s'est passé à Asphodel, je refuse d'attendre de voir quel saccage nos forêts vont subir. Je propose

de lancer un boycott national de TecProFor, suivi de la formation d'un comité fermé qui organisera une occupation. Les routes majeures en premier. Après on poussera plus loin si ça ne fonctionne pas. On fera une escalade de pressions.»

Un raz de marée de chuchotements, encouragements, soupirs et grognements traverse la salle. Un vieil homme à la chemise carottée se lève et lui répond d'une confiance paternelle.

« Bon, du calme ici. Il faut avant tout tenter d'autres démarches. Je propose un amendement : on dépose un mémoire au gouvernement et on attend. Ces choses là c'est long vous savez. Faut pas sauter trop vite aux conclusions. »

On délibère.

Le vote est pour l'amendement.

L'autre vote est contre la proposition telle qu'amendée.

Le temps passe. La foule s'exaspère.

Une femme d'ailleurs s'avance au micro deux. Son accent ne masque pas la certitude de sa voix.

« J'aimerais juste dire que tout ça est arrivé dans mon pays il y a vingt-deux ans avec le projet de Revitalisation du Sud et des millions en ont souffert. Nous avons vu les mêmes signes. Vous avez vu le fiasco d'Asphodel. Maintenant vous voulez attendre encore? Je ne vois pas pourquoi il faudrait les laisser faire. C'est maintenant que ça se passe, maintenant! Vous êtes chanceux, vous savez, il vous reste *quelque chose* à sauver...»

Un élan d'applaudissements lui est envoyé par les natifs et leurs supporters. Elle se rassoit, confiante de ses intentions.

Une autre femme, une certaine Paulette, coiffeuse du coin et mère de famille de près de cinquante ans, lui répond.

« Oui, on comprend tout ça nous, mais écoutez, il faut être réaliste. On va bien voir comment ça se passe, avant. Faut pas partir en peur. Le Ministre est pas méchant. Et puis ça va nous donner de l'emploi. »

Synn, épuisé, se met à rire d'elle tout haut. D'autres se moquent aussi. Brhan leur lance un regard de glace.

La fatigue règne.

La tension monte.

Le Conseil est clairement divisé.

Henrik longe la salle nonchalamment et sort.

Dehors, le ciel est étoilé, l'air est chaud. À la sortie du centre communautaire, il passe la main dans ses cheveux noués et fixe l'horizon. Une autre vague d'applaudissements surgit à l'intérieur. D'autres murmures. D'autres indignations. C'est Cybèle qui est au micro maintenant.

« Foutaises. »

La nausée monte.

Il se rappelle un temps passé sur le plancher froid d'un loft désert alors que quelque part son meilleur ami gisait inerte sur le ciment d'une rue morne.

Mais comment leur expliquer.

Ils ne peuvent pas savoir.

Ils vont attendre qu'il soit trop tard.

Comme toujours.

« Saloperies... »

Le Nord l'appelle à cet instant, et il regarde là-bas en pensant à Freyr qui lutte pour Rhea... tout seul.

VI.

L'aube s'est faite radieuse ce matin, un rayon traverse la fenêtre du petit monde bleu de la chambre douillette, l'enfant s'éveille du rêve jusqu'à celui-là, cet *autre* rêve qu'est le Havre.

Frottant ses paupières, déjà regorgeant d'énergie, il commence à se vêtir. Ses petits souliers lacés, il bondit hors de sa chambre et constate le silence des lieux. C'est très tôt encore. Papa et maman dorment toujours. Alors, gambadant ici et là il saisit le sceau de bois à deux mains et s'en va dehors sur le vieux sentier... et la rosée mouille ses pieds.

C'est un vent froid qui sillonne le boisé au petit matin; précurseur de l'automne, peut-être. Trois mésanges chantent sur une branche et une vieille corneille croasse quelque part. Le soleil est éblouissant.

Marchant dans le sentier, les insectes bourdonnent et dévoilent le jardin de Cybèle et ses couleurs mirifiques. Un trône sylvestre s'y élève et Elendae imagine des créatures fantastiques y danser en rond.

La corneille se perche sur une pierre non loin de là.

Et l'enfant arrive au puits, se hisse sur le saut, fait tourner la manivelle. La corde grince. Puis, au bout de quelques instants, le récipient surgit des ténèbres de l'enclave et il le hisse avec effort pour le déposer à terre.

Elendae s'assoit un peu. Cette tâche l'épuise toujours. Les grillons se mettent à chanter autour, le jour est bien levé et la chaleur monte. La sueur perle sur son front et il se rend compte qu'il a très soif.

Se penchant par-dessus le sceau, il place ses mains en creux, comme Cybèle lui a montré. Il boit à grandes gorgées et avale tout d'un trait. Dans son empressement, il étanche sa soif, sans réaliser que l'eau a un goût étrange.

sequence 4

perdition

I.

Les Vers de Terre, par Malik

C'est dans les intestins de la Bête que nous voyageons; passagers entassés dans le ventre des vers visqueux. Il fait beaucoup trop chaud ici. C'est sale. C'est l'entonnoir logistique du petit peuple. La nuit, la nuit on y voit des spectacles étranges qui jamais ne se répètent qu'à un litre de sueur près; mais nuit ou jour les mêmes tracas reviennent *mais où vais-je au juste et pourquoi aie-je mal* – ce satané bruit qui croasse et la faible lueur jaunâtre des tubes fluorescents teintés d'une couche de crasse brune.

Des milliards de fourmis à déambuler, incertains, pas devant pas derrière, d'un tunnel à l'autre vers on ne sait où. Dans l'intestin de la Bête tous les visages sont vieux et nouveaux, et jamais tu ne verras la même mine deux fois. Passagers pour un aller simple c'est dans les entrailles d'un démon mort qu'est notre véritable maison. Le fœtus du Ver nous garde près de ses parois visqueuses, nous voulons naître mais la brume du jour a exactement la même teinte que ces néons et c'est trop froid dehors beaucoup trop froid ici c'est chaud et sale mais le plancher a certes un bien meilleur goût c'est les intestins de la Bête et nous n'en sortiront plus jamais

Toutes les histoires commencent et se finissent ici. Pour aller ailleurs il faut rester au même endroit, c'est si rapide qu'on oublie parfois l'air rance, les aisselles puantes des autres automates qui nous frottent leur odeur sous le nez à chaque fois. Le jour, le jour c'est un peu moins embarrassant, mais de dimension grise à portail ferreux la mémoire nous perd et l'oubli nous rattrape. La même voix résonne de hauts-parleurs invisibles et c'est peut-être une femme plus qu'un homme mais elle n'a jamais crié ou ri ou pleuré ça on le sait c'est la

toute dernière chose qui nous reste l'incertitude et l'inquiétude c'est l'angoisse sans fin dans les intestins de la Bête.

Mais où vais-je au juste?

Pourquoi aie-je mal?

Douleur, souffrance et tourment, il ne faut certainement pas croire qu'on puisse se rappeler du chemin jusqu'à la maison; nous n'habitons plus nulle part autre que dans ce foutoir logistique.

La Bête, c'est une question qui a dévoré sa réponse.

II.

Moi, habiter ce pays en être impur et méprisé, ah! ... Non, je ne respire que colère et vengeance. Las! Terre et Ciel! ah! quelle souffrance, quelle souffrance entre donc dans mon cœur! Entend moi, ô Nuit, ma mère : mes antiques honneurs, des dieux aux ruses méchantes me les ont ravis et réduits à rien.

« Je ne t'ai pas oublié. Les nuits se succèdent et mes yeux jettent sur le ciel un regard sans espoir... mais ton combat est vivant à travers moi, et je pense encore à toi... »

La rafale de froid la traverse la fragile alors qu'elle sort de l'édifice à vingt-trois étages pour longer le trottoir couvert de neige. Son haleine envoie de la brume au devant alors qu'elle referme son long manteau et resserre l'écharpe autour de son cou. Mains dans les poches, livre sous le bras, elle marche sans vie dans les méandres du labyrinthe. Incertaine de la destination, ignorante du temps. Le livre sous son bras est tout ce qui compte, en fait... mais elle ne s'en rappelle pas une parole.

« Non, je ne t'ai pas oublié. »

Et c'est faux. Après toutes ses années, il est difficile de se souvenir de tout. Certains passages sont embrumés. A-t-il dit ça? Et qu'est-ce qu'elle a répondu? Était-ce à tel endroit? Ailleurs?

Par delà les gratte-ciels, un ciel gris s'étend sans vergogne. Le long du trottoir sale roulent les automobiles, fumantes, tachées de calcium et de sable, éclaboussant de la gadoue sur les côtés. Au-dedans, il a des humains inconscients. Et les passants qui la rencontrent n'osent pas la fixer dans les yeux. Ceux qui osent brûlent souvent de haine. D'autres ont l'air fascinés, et lorsqu'elle voit une telle expression au visage d'étrangers – si rare – elle s'y abreuve, se rassurant qu'elle est dans la bonne voie.

La bonne voie.

Confrontation ou isolement dans la Mégapole, combat désespéré ou défaite héroïque: si le premier pas dans le précipice

était la mort de l'autre, il ne reste certainement plus qu'à chuter... Difficile de descendre plus bas. Le maquillage de Vengeance ne peut pas être plus noir. Ni ses vêtements. Ses bottes ne peuvent être plus serrées ni plus hautes. Les alternes ne sont pas une vraie communauté. Les libertaires se sont tapis dans des recoins sombres, inaccessibles. Les activistes dorment un œil ouvert. L'Aether Nox est le tout dernier sanctuaire. Et chaque heure pourrait voir sa fin.

« Oh, mon bel amour... »

Au coin d'un autre boulevard, un vieil homme est enrobé de laines sales. Il prie les passants de lui jeter des pièces dans un gobelet de papier ciré qui porte le logo d'une multinationale d'à côté. À son visage reste la blessure de la nécessité; il reflète aux gens toute leur cruauté; le fruit de leur indifférence. Vengeance s'interroge. Peut-être que si l'homme avait eu de la chance il serait lui aussi dans la rue à répugner les taches que le sel laisse sur ses souliers. Peut-être qu'il lèverait lui aussi le nez sur mendiant après mendiant, ils demandent tous la même chose. La même chose, et lui s'en irait simplement travailler, et ne leur donnerait rien. Absolument rien, sauf un peu de son indifférence. Et quoi? Il aurait certainement d'autres problèmes à régler.

D'autres problèmes.

Erynie soupire et sent sa gorge serrée. Comme le monde est dur. Comme il est cruel. Il n'y a pas de cœur humain qui saurait endurer toute la souffrance d'Acheron. Et elle se bat pour eux tous, mendiants et bourgeois, quoiqu'ils la contemplent avec hargne ou amusement. Elle se saigne pour eux tous, pourtant ils l'ignorent et tout indique qu'ils ne comprendront jamais tous les *compromis*, les énergies qu'elle et que tous les autres activistes ont dépensé pour les libérer. L'équation est devenue immanquablement claire. Les masses ont tout juste assez mal pour maugréer à demi-voix, pas assez pour se lever. Un soulèvement impliquerait qu'elles agissent par principe. Si improbable.

Mais il est beaucoup trop tard pour reculer, même si elle le voulait... même si elle savait vraiment ce qu'elle veut. Voilà seulement, le mois dernier – le mois dernier déjà trois bombes éclataient dans la Mégapole. Les Anges Gardiens sont partout,

ils sont nerveux, patrouillent, tournent en rond, et ne suffisent pas.

« A la fin de la journée... »

C'est commencé. Le livre fermement sous le bras, elle baisse les paupières sur la froideur de la Mégapole, tourne un coin et s'engage dans un tunnel, descend des escaliers chauffés avec de l'air vicié. Sur le plancher croûté de sel traînent des papiers journaux où on discute sondages et sports.

Dans un des corridors mal éclairés, pavés de céramique brune et grise, une grande vitre expose la photo d'une femme presque nue, enrobée de soies blanches, qui descend des escaliers en rubis sur un fond d'azur. La publicité se veut subtile, mais elle fait la promotion d'une marque de parfum. Néanmoins. Incroyable le talent qui y est passé.

Absurde. Contemplant le portrait d'yeux critiques, elle s'avoue en toute franchise qu'elle aime bien cette horreur, ne serait-ce qu'un esthétisme trop peaufiné pour être réellement tentant. Et les couleurs sont merveilleuses. L'œuvre ainsi créée est tout aussi affinée qu'irréductiblement écœurante.

Elle passe son chemin. Puis, au tournant d'un autre tunnel, arrive face à face à un graffiti hâtif sur la brique. Il s'agit d'un large rond tout de noir avec des lettres en dessous : *Liberté*.

Semblant ne pas remarquer le symbole, elle poursuit sa voie et arrive sur le quai d'embarquement. Le tunnel est baigné de lumière jaune et une foule maussade habillée de linges d'hiver mouillés attend lentement le prochain métro. Et elle prend sa place parmi eux. Une flamme sombre lui brûle le cœur. Une passion violente la secoue.

Puis, alors que le wagon souterrain s'engorge sur les rails vers eux, le grincement du métal hurlant dans le tunnel, elle remarque le reflet embrouillé de son visage dans les vitres qui passent à toute vitesse. Là, un petit sourire s'est dessiné au coin de ses lèvres écarlates.

« C'est commencé. »

L'Aube Noire se lève sur la cité.

III.

Soit! l'infortunée qu'on humilie fera sentir à cette terre – ah! malheur! – ce que pèse son courroux. Mon venin, mon venin, cruellement, me vengera. Chaque goutte qui en coulera de mon cœur coûtera cher à cette ville : une lèpre en sortira, mortelle à la feuille, mortelle à l'enfant, qui, s'abattant sur votre sol – Vengeance! Vengeance! – s'infligera à ce pays plus d'une plaie meurtrière. – Mais je gémis! Comment agir plutôt?

Sur la page, le papier boit goulûment l'encre épaisse; à chaque gorgée c'est un mot de couché noir sur blanc. La plume s'écrase contre la fibre violemment, la pointe se tord et écorche la surface sans relâche.

*Je déteste aujourd'hui
Je déteste –*

Vengeance pèse un peu plus, le souffle court, et lorsque sous sa rage la page finit par déchirer, elle l'arrache du cahier aussitôt et la lance au loin, recommence encore. Non, elle n'est pas écrivaine. Le médium suffira. Il le devra. On ne peut malmener des toiles ainsi. Mais au fil des années, les pensées et les phrases, les vers et les narratifs... les phantasmes cadavériques et l'odeur pesante de l'encre tiède ... les paroles perdues lancées effacées ...

Aujourd'hui n'était pas une bonne journée.

Mégapole insensée Mégapole invincible horreur et beauté dans une fresque de béton sans goût mais d'une odeur une odeur de sainte pourriture et eux comment les affronter tous frères et sœurs famille atroce famille malade saleté de cité

Vengeance pèse un peu plus sur la plume et passe une main moite dans ses cheveux noirs.

Aujourd'hui n'était pas une bonne journée. Toujours je me bats pour eux. Parfois je perds espoir. Je suis malade. Parfois ce dégoût des masses me tue, et je veux leur fin et je veux ma perte. C'est le climax que j'attends l'aboutissement l'état final la conclusion. En vain et je meurs.

Malik n'avait pas la réponse non plus. Il gardait l'espoir dans mes caresses, et lorsqu'il reprenait sa place dans mes bras il fermait les yeux et se reposait. Comme j'aimais son visage alors, si paisible. Moi le repos je ne sais pas oublié perdu quelque part je ne sais pas ne sais plus ne sais rien ah saleté d'existence –

Aujourd'hui n'était pas une bonne journée. Les rues sont un musée d'horreur.

Cette grosse femme aux replis saillants, cette matrone-mouton rose bonbon délavé pleine de sueur qui poussait son carrosse rempli de jouets avec quelque part en dessous un bébé enflé prêt à craquer. Derrière déambulait la marmaille, le troupeau, mugissant, hurlant. Oh, dans les yeux bouffis de la grosse femme c'est le vide le rien et une sorte de tristesse misérable résignée et parfaitement émouvante. Oh, je l'ai vu c'était clair dans son visage qu'elle ne savait rien, rien de rien – impuissante, ignorante – qu'elle resterait écrasée devant sa télé jusqu'à sa mort lente puante en se gavant de poubelles pour finir ordures – un déchet un poids lourd si absorbé par ses stupides petits problèmes, hypnotisé des plus flagrantes illusions du Pouvoir et cette loque autosatisfaite dans sa misère de petit peuple qui veut bien rester petit peuple; minuscule et insignifiant. Oh, comme elle se plaindra de ses petites douleurs, de ses dettes, cette santé qu'elle a elle-même détruite.

Oh saleté de femme stupide.

J'ai aussi vu cet homme d'affaire ce monsieur untel – grand machin truc important – le dédain aigu aux yeux en pointe de flèche, qui regardait la grosse femme du même air que moi, le même dégoût. Oh, si bien rasé soigné traité habillé aseptisé, si impeccablement chaussé malletté: cet homme était une sorte de tour solide, un pilier. Opportuniste et suffisamment intelligent pour fonctionner dans ce monde mais pas assez pour le détruire. Il était si dégoûté de cette femme, lui, mon compétiteur, et j'ai cru – une seconde seulement – que nous étions pareils tous deux: lui souhaitant que l'intellect pourri de l'incapable soit conquis, lavé, qu'elle entre dans sa vision du monde parfait et prenne sa part dans l'ordre, qu'elle produise, qu'elle

consomme, mathématiquement saine et efficiente. Il souhaitait qu'elle apporte au système établi sa part d'effort.

Et moi, moi je voulais qu'elle réalise le mensonge sur sa vie, qu'elle prenne le pouvoir qui est sien, son existence. Merde, je voulais juste qu'elle ouvre les yeux! Juste ça. Le combat pour la liberté attend tout le monde! Même elle. Tout est politique et rien n'est neutre. Ce que ça va lui coûter, à elle, pour comprendre ça...

Ensemble, ensemble on l'aurait égorgé ce capitalo.

Mais jamais elle n'aurait compris; je suis encore toute seule. Immanquablement lucide du fait que cette merde de loque humaine stupide et béate va crever sous son poids sans jamais avoir rien compris ou créé sauf son armée d'émules affamés qui bouffent la même merde vers le même destin. Elle, eux, et huit milliards d'autres imbéciles.

Oui c'est beau je comprends c'est enregistré les facteurs cognitifs et bla bla bla la pauvre elle a pas eu de chance elle est conditionnée aliénée programmée c'est un produit social défectueux je sais tout ça déjà mais moi... moi je lui en veux parce que c'est quand même de sa faute, que même si je la comprends je la déteste absolument.

... Et alors que le capitalo et moi regardions la grosse femme une seconde en se battant symboliquement pour une victoire idéologique sur son esprit décadent, l'espace d'un instant l'air ambiant a gémit de honte et tout le monde est parti de son petit côté continuer son petit chemin. Mais comme aujourd'hui était une mauvaise journée j'ai fait trois cent rencontres identiques avant de retrouver la fuite de mes appartements. Ou à peu près. À deux pas de chez moi trois petits garçons se sont moqués de moi en chœur, me pointant, m'insultant, tout cela à cause de mon maquillage, mes vêtements.

C'est étrange. C'est à force de me battre pour l'avenir de ces enfants qu'ils ont fini par rire de moi.

Et je comprends pourquoi ils ont ri.

Mais comprendre ne m'amène nulle part.

Non, je ne sais pas ce que je suis devenu après toutes ces années. Mais je ne peux pas reculer. Il serait peut-être temps de réaliser qu'au bout de l'escalier spiral c'est ma mort qui m'attend.

Vengeance pose la plume et se sent beaucoup mieux. Ce n'est pas si mal un crayon finalement. Concevable que Malik restait accroché à sa plume.

Pas si mal, c'est vrai. Au fait, peut-être qu'il n'y a plus d'espoir, mais peut-être que ce n'est pas important. Vengeance n'a jamais écrit comme tel dans un cahier. Cette journée n'aura pas été complètement vaine alors.

Cette pensée la dégoûte et le dégoût l'amuse. Tout compte fait, il faut retourner aux pinceaux.

IV.

Les gloires humaines les plus augustes sous
les cieux fondent et se perdent humiliées
dans la terre sous l'assaut de nos voiles noirs
et les maléfices de nos pas dansants.

« Mais franchement, cinquante-huit attentats en moins de trois ans, ne croyez-vous pas que le livre a un impact dommageable sur la société? »

La pièce n'est pas très grande. Un grand drap rouge est accroché au mur de fond avec l'emblème du Front Culturel Engagé. Avec en grandes lettres au pinceau épais, *MegaEra* – 5^e édition. À la table de conférence couverte de cendriers et pots de café noir, Vengeance, Seth et d'autres camarades du FCE attaquent ouvertement les journalistes rassemblés là pour l'événement.

Ces journalistes, ce sont des loups avec des micros et caméras, avides de violence. Ils sont venus chercher quelque chose que les conférenciers refusent d'offrir.

Et ils posent des questions troublantes. La dernière non la moindre.

Question facile. Dialectique négative. Retourner la réponse.

Seth saisit le micro d'un point ferme.

« La question n'est pas là. » Il brandit le livre. « Ceci n'est qu'un bout de papier. Ce sont les idées qui comptent. L'œuvre d'une vie entière en un seul et unique volume, d'un homme qui est mort pour la liberté, et si ces idées sont *dangereuses* pour la société, peut-être faut-il arrêter de la défendre. Le livre est venu après la société, et à cause d'elle. *Post hoc ergo propter hoc*. »

Le journaliste n'est pas impressionné. Tout ça a déjà été dit. Une autre voix fait écho, suivie d'un autre flash.

« Mais les attentats, eux? Pouvez-vous affirmer que de causer des millions de crédits de dommage vont aider la société? »

C'est Vengeance qui saisit le micro et répond.

Facile. Question stupide. Pousser plus loin.

Nous n'allons plus nous taire.

« La vraie question est le *pourquoi* de la propagande par le fait que vous dégradez si aisément d'*attentat*. Pourquoi de tels extrêmes? La réponse est simple. »

Je n'arrêterai jamais.

Malik entend moi!

« Nous sommes prisonnières et prisonniers d'un État-Prison. *Nous devons nous libérer.* »

Un autre interlocuteur revient à la charge.

« Confirmez-vous alors que la *MegaEra* est une réponse à la loi S-17?

Seth répond, sueur sur le front, décidé. Les nerfs de ses poignets se tendent lorsqu'il prend le micro.

« Le message contenu dans le texte de Malik trouve son sens dans la répression policière et structurelle dont nous sommes tous et toutes victimes. Tuez l'État et vous tuerez la *MegaEra*. Si la liberté est la fin et le moyen: ce livre est un mode d'emploi. Un parmi tant d'autres. »

Un journaliste suintant prend la parole.

« Question à mademoiselle Yano. » Il poursuit. « Avez-vous un commentaire à faire à propos de la disparition de l'Aube Rouge et l'apparition de l'Aube Noire presque un an plus tard? N'étiez-vous pas impliquée dans l'Aube Rouge au moment de sa dissolution? »

Vengeance ne démontre pas son angoisse, ni sa panique. Masque funéraire solide, elle lui rétorque sèchement :

« Votre question n'est pas pertinente. »

Le journaliste est insistant.

« Mais après la vente de quelque quinze mille copies, pouvez-vous *franchement* ignorer le lien à faire entre la mort de l'auteur et votre relation amoureuse avec lui? La publication est post-mortem, certainement il vous a déjà confié quelques pensées *terroriste*... »

Saloperie.

Sublime. Horrible.

Mais terroriste?

Pauvre con.

Seth se penche à l'oreille de Vengeance.

« Je peux répondre? »

« Amuse-toi », murmure-t-elle. Il se retourne vers l'assemblée.

« Vous êtes hors propos, monsieur. C'est tout pour la conférence de presse. La question sociale est posée. Nous allons poursuivre la publication de la *MegaEra*. Personne n'échappe à la vérité. »

Après un instant de silence, Seth coupe le micro.

Un grondement d'insatisfaction se fait entendre. Les journalistes, malcontents, de lèvent d'indignation et protestent, mais plus personne ne les écoute. Leur cause n'est pas juste.

Main sur l'épaule de son amie, le sculpteur souffle, soulagé : « Bien dit ! Tu les effraies complètement... »

Yano éclate de rire.

« Ils ne sont pas contents, les pauvres. »

« Et ils reviendront. »

Après un certain temps les lieux sont presque vides. Quelques militants du Front Culturel se préparent à quitter l'endroit. Seth, en parfaite gentillesse, demande calmement :

« Tu veux venir prendre un verre, ma vieille ? »

« Vieille ? Ah ! Je t'emmerde ! » Elle ricane. « Mais non, je n'ai pas le temps. Je dois finir une toile ce soir. J'ai une Observation qui approche, tu te rappelles... »

Seth hausse les épaules.

« Comme tu veux. On va célébrer au Kief si tu veux nous rejoindre. »

« Le Kief... ça fait longtemps. »

L'autre éclate de rire.

« Ça ferait sûrement plaisir à Priam que tu te montres. »

« Vrai... je verrai si je termine à temps. »

Le sculpteur n'insiste pas. Il connaît l'exigence de la création. Il ramasse ses papiers et discute avec les autres de la tenue de la conférence de presse, ce qui a bien été, mal été, tout cela par rapport aux éditions antérieures. Pendant ce temps, elle reste assise et regarde le livre noir sur la table.

« Tu te rends compte », dit-elle doucement « près de quinze mille copies. »

Seth l'entend et revient près d'elle. Après réflexion il répond.

« Non, pas vraiment... Mais dis-moi, tu t'inquiètes encore ? »

Elle le regarde alors, d'un air triste, et ne dit mot. Son air est à la fois une question et une réponse, et son désarroi glace le camarade en entier.

En effet, treize saisons sont passées, le Front la protège effectivement, et elle est encore libre. Vivante. La prison ne la prendra pas. Le masque de Vengeance est un spectre urbain qu'on aime contempler, à savoir s'il peut un jour s'effacer.

Silencieusement, le Cygne Noir saisit sa copie de la *MegaEra* et prend Seth dans ses bras affectueusement. Ensuite, elle quitte la pièce pour rejoindre ses toiles et l'Apocalypse.

sequence 5

e t e

I.

Les arbres défilent dans l'horizon sans couleur. Sans un bruit, le ciel passe par-dessus quelque part: un soupire et rien de plus. Un oiseau égaré plane vers une distance inconnue, battant des ailes nonchalamment.

Le vent du large a escaladé les récifs et inondé le village de sa douceur estivale. C'est toute une chaleur qui assaille la côte. Jaillissant du tombeau de Lorelei la plainte s'éloigne vers la forêt empoisonnée. Mais maintenant le moteur ne fait plus de bruit.

Perdu dans un rêve, une jeune fillette lance des bulles de savon en rigolant, sa robe tournesol éclatante et gaie. Elle défile à son tour, aussi vite que les arbres. La route est longue.

Derrière, l'inconscient gît sans un son.

D'autres troncs s'enlignent et au bout d'une courbe s'érige alors la bâtisse grise. Toute puissante: un pilier planté au cœur de boisés verdoyants. Les trottoirs serpentent vers nulle part. Les nuages évitent de passer par dessus et tous les cris sont étouffés.

Le temps maintenant n'est plus qu'un songe; sommeil lourd d'une misère centenaire, les souvenirs s'effacent un à un.

Plus vite, plus vite...

Espoir laissé quelque part derrière l'avance est l'instant d'une seule seconde mais comment oublier cette jeune fillette avec ses bulles et l'oiseau qui ne chantait pas comment respirer le vent maintenant que l'hôpital approche *non* l'hôpital à l'horizon immuable indestructible *oh non* mort fini passé à outrance *non* tristesse morne sans issue qui eût crut un matin qu'un ver terrifiant *non non* une prose impossible s'ajouterait au parchemin alors *non* pitié *non* poème défini froissé étalé sous le soleil noir du monde malade

II.

Assise seule sur une chaise, la tête dans les mains.

Un corridor jaune avec un plancher quadrillé noir et blanc, bien usé par les roues grinçantes des civières où gisent des cadavres oubliés. Et le rideau vert de vinyle est immobile, accroché aux anneaux chromés d'une pôle asymétrique. D'une pâleur mortuaire, le petit lit a à son pied une couverture de laine qu'une mère, dans le deuil, a oubliée.

Blancheur de ses traits, fragile comme le papier.

Les néons bourdonnent. Un homme passe parfois dans le corridor, sa longue chemise flottant dans l'air chargé de désinfectant. Les pas stupides font écho, quelque part.

Ses robes fanées, des sanglots étouffés, toute seule.

Des fleurs mortes gisent dans un vase en verre au fond de la pièce, au bord de la fenêtre qui laisse entrer la grisaille et les remords. Un pétale du bouquet se détache et va danser dans le vide de l'hôpital. Sa vrille incomplète, il chute et repose inerte au sol quadrillé.

Une larme perle de sa main... et tombe au sol.

Un murmure plein de souffrance s'échappe de ses lèvres tremblantes. Mais le son est inaudible, il appartient à un langage innommable. Des pas de course retentissent soudainement dans le corridor morne, aussitôt le rideau vacille. Quelqu'un entre dans la chambre, haletant, mains appuyées au cadre de la porte.

Ses doigts se crispent en griffes et s'enfoncent dans sa peau.

Un cri de souffrance fuit la gorge rauque de l'homme. Mais ses yeux ne se posent ni sur la tristesse des lieux ni sur le plus pur amour qui gît là sur la chaise, des diamants déferlant de ses yeux d'océan, morte dans l'âme. Non, le regard se vautre avec la force du malheur sur le lit, et là, contemple la petite forme inerte qui jamais plus n'ira puiser l'eau du thé.

III.

À grandes enjambées Henrik parcourt les érables et les chênes. En avant, en avant. Vide. Il avance comme un homme mort,

Quelques mésanges le suivent dans leur candeur, sautillant de branche en branche.

Et lui ignore leur chant.

Pressant le pas, une pierre saillante sous un tapis de feuilles mortes coince son pied et lui trébuche sans résistance, perdu quelque part dans ses songes. Tombant de tout son long, il tente instinctivement de se retenir avec les mains mais se tranche la paume sur la pointe d'une branche morte non loin de là. Choqué, il se recroqueville, outré de sa maladresse, la douleur coupant la dernière ficelle de sa patience émoussée. Au sol, Henrik se met à hurler de pleins poumons. Il crie d'horreur, crie vengeance contre les hommes, vengeance pour son petit garçon et sa fin ridicule; il crie contre tout de ce monde imparfait, et pour la souffrance de sa paume en dernier.

« Nulle justice! »

Elendae gavé de poisons, happé aveuglément par l'infection grouillant au Nord – une infection que son impuissance sordide et sa lâcheté ont laissé croître. Sa lâcheté...

« Comment se peut-il que les meilleurs passent tous à trépas sous mes yeux et que moi, moi imbécile, assourdi par ma confiance et mon impuissance, reste encore vivant et plein de santé? »

Et le sang de sa plaie perle en gouttes chaudes de sa paume jusqu'aux feuilles mortes, laissant s'évaporer quelques vapeurs. Toute sa main le brûle. La forêt tremble de sa voix.

« Mais quoi! Quoi, hein? Qu'est-ce qu'il faut que je fasse maintenant? *Qu'est-ce que ça va prendre!?* »

Les derniers échos de son cri se perdent dans les bois. Reprenant son sens, Henrik se relève difficilement et murmure.

« Je ne suis qu'un seul homme. »

Puis, ses sens se retournant vers la forêt, il remarque dans l'air la mélodie d'un mince ruisseau qu'il a habitude de fréquenter, plus loin. Résolu, il marche tristement vers la

chanson, sa main dégoulinante, de macabres pensées assaillant son esprit tourmenté.

« La vie est une horreur dénuée de sens. »

Henrik pense à la mort.

« Je n'ai pas pu te sauver. C'est l'eau de Rhea qui t'a tué. L'eau, c'est elle qui t'a arraché du monde! Ah! Comment croire que la Nature est bonne, il est si facile de la corrompre. Pourquoi est-ce qu'elle n'a rien fait pour empêcher ça? Saleté de monde cruel. Stupide forteresse du Havre. Stupides villageois, stupides forestiers. Elendae, je t'en prie maintenant, ne me pardonne surtout pas... »

Puis, arrivé à ce simple ruisseau qui déferle entre les pierres sur un lit d'herbes mortes, il se jette à genoux et plonge la main dans les eaux froides. Regardant le sang disparaître dans les flots sans laisser de trace, la fraîcheur gelant la douleur et le mordant jusqu'au coude, il semble que l'emprise de la folie relâche la poigne sur son esprit.

Soudainement, libéré de ses chaînes il se met à pleurer. Jusqu'au fond de son âme il invoque Rhea de lui donner la force de combattre. Ses sanglots l'entraînent et le séduisent. Lentement, la haine submerge son cœur meurtri. Ses larmes coulent pour ce qui semble être l'éternité. Une saison dans l'agonie.

Puis, lorsqu'il n'a plus de larmes, il ouvre les yeux à nouveau, retire la main de l'eau et la contemple, blanche et tremblante.

« Je suis encore vivant », souffle-t-il.

Il la referme en un poing et le sang se remet à couler. Il savoure la douleur comme une promesse à la résurrection.

À nouveau guerrier, le fils de Rhea se relève fermement, un désir violent brûlant en ses veines. Une rafale de vent surgit à travers les branchages et un croassement soudain retentit dans la forêt. Majestueuses deux grandes corneilles viennent alors se poser près de là sur une pierre. Fixant le luthier, leurs yeux noirs brillent d'une lueur familière.

Laure et Laertes.

Et des pas surviennent dans les bois. Henrik fait volte-face et aperçoit quatre silhouettes avancer au loin: quatre ombres

sous le jour, agiles. Leurs cheveux dénoués, la corde traditionnelle au poing, ils approchent vers le ruisseau.

Le premier est vêtu de haillons. Le luthier comprend tout. Ses poings restent fermés, le sang perle doucement.

« Enfin », pense-t-il, « enfin. »

Les Llae Sidhe sont en guerre.

IV.

La grande carte topographique est déroulée sur la table du salon et un nombre de visages aux traits sévères l'observent sans perdre un seul détail. Chaque ligne, chaque trait de cartographie est scruté, mesuré à la règle, et après passent les photos aériennes lues au stéréoscope. On pratique des traits, on efface et recommence encore. Les natifs sont à l'œuvre pour la Mère.

« Non, non! »

Dans la pièce à côté résonnent des plaintes. Elle qui s'insurge et l'autre qui tente de la rassurer. La résolution se brise soudainement.

« Non... »

Ses sanglots reprennent et plus personne ne sait comment les endurer. Synn plante ses ongles dans la table en bois.

« Je t'en prie, je t'en prie... »

La plainte s'éteint.

Les natifs regardent dehors mais il est beaucoup trop tard. Maintenant la nuit est tombée et plus aucune lumière ne va entrer par la fenêtre. Les démons jusqu'ici défaits se rallient et le remords amer submerge l'atmosphère. Un doute, peut-être.

Henrik ressort de la chambre les traits creux. Véritable guerrier maintenant, sa mâchoire est tendue. Cybèle gémit de souffrance dans l'autre pièce.

Les outils gisant pêle-mêle sur la table sont écartés d'un revers de la main, soudainement, et le luthier se penche gravement sur la carte.

« Propagande par le fait, » affirme Freyr.

« Oui, » lui répond Henrik. « De l'action. Finalement. »

Freyr poursuit.

« Nous ne prendrons pas de véhicule. Trop facile à arrêter. Trop facile à suivre. À pied personne ne pourra nous trouver. Cachés le jour. Marchant la nuit. Frappant à l'aube. À cinq on aura assez de matériel. »

Brhan acquiesce. L'autre poursuit.

« Une semaine de marche jusqu'au premier village. Les nôtres ne seront pas au courant, seulement ma mère sait ce qui adviendra. Elle le dira aux autres si ça se complique. »

Brhan enchaîne.

« Mais il faut détourner l'attention d'eux. Frapper tout le long du chemin va permettre aux nôtres de s'organiser. Nous ralentirons les coupes. Ils ne s'attendent pas à de l'action venant du sud de la Pointe. »

« Deux groupes, » poursuit Freyr, « à partir d'ici jusque-là. »

Henrik le coupe impatiemment.

« Mais les natifs? »

Denikin le regarde tristement. « Non. » Ses yeux retournent vers les fenêtres vides de lumière. « Caer a lancé la guerre et les Sidhe vont le suivre. Mais le reste des nôtres... ils refusent. Je ne pense pas qu'ils vont bouger avant d'avoir chacun et chacune de leur côté. Ce serait trop dangereux sinon, je veux dire, *de l'intérieur*. »

« Je vois, » reprend Henrik.

Soudainement, un cri perçant jaillit du fond de la pièce.

« Assez! »

La voix les transit. Tous se retournent vers la dame de l'océan qui se tient, chancelante, sous le cadre de porte de sa chambre, rongée par le deuil et abîmée par la promesse de guerre.

« Assez! »

Elle avance en courant, parvenant à peine à rester debout, de chaudes larmes coulant le long de ses joues vides de sang. Se ruant sur la table, elle balance tout l'équipement à terre et défie les Llae Sidhe de son regard.

« Sortez de chez moi. »

Synn la regarde, bouleversé.

« Cybèle... »

Elle hurle à nouveau. La puissance de sa voix inonde les lieux. « Non! C'est fini! Retournez chez vous... Il y a eu assez de morts! Assez de peine, assez de souffrance! Vous vous prenez pour qui? Ce n'est pas à vous de venger mon enfant! »

Henrik arrive jusqu'à elle et la prend par les épaules. Son toucher défait sa contenance et elle se remet à sangloter.

« S'il te plaît, » souffle-t-elle. « Va au Conseil une dernière fois. Je t'en prie... »

Il la regarde, au bord de son propre gouffre. Relevant les yeux vers ses camarades, Henrik les supplie du regard.

Un à un ils quittent le Havre.

V.

Sur la table de conférence une longue nappe blanche est étalée, maintenant tachée par la cendre des cigarettes et le café. Quatre pichets d'eau sont vides et un réseau de fils électriques noirs s'enroule aux pattes de la table.

La présidence entame les procédures. Début du point d'information.

Le luthier est à la table et s'adresse au micro. À sa droite, son grand amour, et à sa gauche, son frère de sang. Mais sa voix n'a pas la force d'enfant et ses traits son creux, ses yeux cernés, grisâtres. Cheveux attachés étroitement pour une rare fois et la barbe plus courte que d'habitude, il pèse chacune de ses paroles d'un esprit criblé de doutes et de remords.

Devant, les gens d'Amaranth écoutent.

« Merci d'être venu à l'Assemblée Générale. J'ai dû ramasser tout mon courage pour venir devant vous aujourd'hui, et je ne vous ferai pas perdre votre temps. C'est qu'il y a exactement quarante-quatre jours mon fils, Elendae, est mort par empoisonnement à l'Hôpital Régional. J'ai appris - »

Sa voix flanche un instant. Une multitude de murmures s'élèvent dans l'assemblée. Il reprend.

« Que c'était par la contamination de mon puits artésien et l'eau qu'il y a bue ce matin-là que mon enfant a péri. »

Lèvres tremblantes, il retient ses pleurs.

« Il s'est battu entre la vie et la mort trente-sept heures de temps. 'Très vulnérable à cause de son bas âge' ils ont dit. Son système nerveux était sévèrement affecté... à la fin...»

Des larmes coulent de ses yeux fatigués.

« À la fin, son petit cœur a arrêté de battre. »

Freyr place sa main sur son épaule en signe de réconfort. La foule, choquée, grouille de mécontentement et de rage. Henrik serre le micro intensément et reprend courage.

« TecProFor est une division de la Corporation Prospero contre laquelle j'ai souvent milité dans ma jeunesse. La réouverture de la Pointe aux exploitations a fait rouvrir une usine de pâte et papiers à quelque cent kilomètres au nord de ma maison. La rivière... la rivière dont ils se servent passe aussi près de chez moi. Il n'est pas impossible que la nappe phréatique ait écopée d'une effluve de toxines importante, admettons, en vidant leurs écluses. Sinon comment est-ce que les substances seraient arrivées jusque chez moi? Mais il n'y a pas de preuve. Mon fils est mort et les spécialistes n'en ont pas fait un grand cas. Je n'avais pas de certification pour mon puits. Lambert, directeur de TecProFor, n'a pas retourné mes téléphones. Selon la municipalité, c'est de ma faute. 'Négligence', ils ont dit.»

Un tonnerre parcourt la salle. L'indignation est au comble. Après une pose, il reprend, la voix encore un peu fébrile.

« Je suis venu ici selon les conseils de ma compagne pour vous demander à vous, gens d'Amaranth, de nous aider à obtenir justice. Lambert et Prospero ont la mort de mon fils sur les mains, et je veux qu'ils paient! Je veux que la Pointe retourne aux natifs!»

Des cris d'encouragements jaillissent parmi la foule. Cybèle regarde la salle, ébahie et incrédule.

C'est la fin du point d'information.

Début de la plénière. Les interlocuteurs et interlocutrices se suivent, prenant le micro tour à tour. Les Llae Sidhe sont exaspérés, mais ils espèrent encore et peuvent à peine se contenir d'écouter ce que les gens ont à dire.

« Telle tragédie... »

« Et la pétition... »

« Près de quatorze mille signatures. Bientôt plus... »

« Il faut se poser les vraies questions! Pourquoi les coupes forestières? Je dis: place à l'autogestion, et sortons les fascistes de la forêt! »

« Mes condoléances, mais il n'y a pas de preuve... »

« Peut-être une enquête publique avec un tiers parti... »

« J'ai entendu dire que le quart deviendrait une réserve écologique... »

« Un enfant est mort! Vous attendez quoi pour réagir! »

« Vous savez, sans preuve on ne va pas très loin... »

« On n'a pas de poids ici les amis... »

« Et qu'est-ce qu'elle dit la compagnie? Il faudrait les rappeler, leur expliquer. Ils vont peut-être vous dédommager comme il se doit... »

Cybèle a la tête entre les mains et n'ose plus écouter. Henrik et Freyr, enflammés, bondissent au micro.

« Nous ne voulons pas être dédommagés! Nous voulons que la Corporation sorte de la Pointe. Pas une réforme. Pas une réglementation. Les machines hors de la Pointe et c'est tout! »

« Terre et liberté pour tous et toutes! »

On leur répond avec doute.

« On comprend bien, mais les emplois là-dedans? Et on peut pas juste débarquer là-dedans pour tout foutre en l'air... »

« Il faut être réaliste... »

« Ça prend les médias. Ils vont venir, c'est certain... »

« Les élections approchent, les amis. On peut prendre le parlement avec ça! »

Une période de délibération suit.

Henrik, fébrile, amène la première proposition.

« Écoutez, la dernière fois on avait dit que si rien ne bougeait d'ici maintenant on allait faire quelque chose de plus. Je propose donc que le Conseil adopte un moratoire sur les coupes à partir de maintenant et entame des procédures de désobéissance civile en forêt pour empêcher la coupe. »

Dès qu'il eut terminé, un vieillard se lève et commence à l'insulter de façon complètement incompréhensible. D'autres se mettent à réprimander celui-ci. D'autres le défendent. Le chaos s'installe et la présidente appelle à l'ordre. Les délibérations s'en suivent et après environ trente minutes d'altercations au sujet

de la diversité des tactiques, un des conseillers du conseil municipal d'Amaranth demande la question préalable.

Et on vote.

Rapidement on compte. La majorité est contre la proposition, et il n'y avait pas d'amendement. Un roulement de protestations fait écho dans la pièce. Freyr hurle. Tous les Llae Sidhe crient à l'injustice et Synn balance une chaise par terre. Les partisans du conseiller municipal se mettent à les injurier, les traiter de sauvages.

Les natifs veulent tout casser et Brhan qui fait figure de leader use toute son influence pour les retenir. Ils injurient les blancs d'Amaranth et les traitent de lâches, de pourritures d'exploitants, les accusent de la mort des forêts.

Des papiers volent dans l'air et plus personne n'entend la présidente mais Cybèle regarde à gauche et à droite en espérant voir une intervention de la Mère quelque part dans la salle. En vain. Juste des visages reluisants de sueur la fixant stupidement et cette vague fumée de cigarette qui plane dans l'air et s'engouffre, crasseuse, dans ses poumons pour la rendre malade.

Rhea!

« S'il-vous-plaît, on ne peut pas les laisser continuer... » Brhan a pris le micro sans avoir la permission. « Si nous ne faisons rien s'en est fini de la Pointe! »

Mais soudainement c'est Lisette, la certaine coiffeuse du coin et mère de famille de près de cinquante ans, qui saisit le micro et parle assez fort, d'une voix assez paternaliste, que quelques natifs ont le caprice de l'écouter.

« Écoutez, c'est pas qu'on est pas sensible à ce que vous avez vécu, ah ça non, mais faut que vous compreniez que ce qu'on vit, nous aussi c'est pas facile, et même si on voulait vous aider, y'a pas grand-chose qu'on pourrait faire. »

La plupart se taisent pour écouter, sceptiques, ce qu'elle dit. Elle poursuit. « C'est pas ici que ça va se passer. » Elle pointe vers l'est. « C'est dans la capitale, au parlement, en assemblée nationale. Nous ici on peut rien changer. Si ça vous plaît pas, ben allez leur dire à eux! »

Mais alors qu'elle s'égosille, Cybèle, Henrik, les Llae Sidhe et tous les natifs sortent de la pièce un à un. Ils l'entendent à

peine alors qu'elle condamne haut et fort le Conseil Régional au statut quo et qu'on lui demande de se taire, sans succès.

Ensemble, les rebelles défilent au-dehors affronter l'été qui achève: un second deuil à faire. Encore une fois, ils tournent les yeux vers le Nord.

Cybèle a les yeux fermés.

Rhea, aide-moi...

VI.

L'automne arrive à grandes envolées et ses feux ont recouvert la région nordique. Telle saison de deuil; les enfants de la Mère rebutent son sein en prétextant la trahison, et comme Cybèle ne chante plus, Henrik n'arrive plus à créer. L'autel est délaissé, la poussière plonge le Havre dans l'oubli, jusqu'à ce que ses maîtres disparaissent aussi.

Parfois ils allument des chandelles bleues et tentent de dormir... mais en vain. Les visages stupides des gens d'Amaranth les hantent. Maintenant ils croient que Rhea va périr. Oh, Henrik veut se battre. Le plan est étalé, tout est prêt. Ses frères attendent quelque part qu'il les appelle au front, mais elle s'y refuse. S'ils continuent d'attendre, Freyr ira seul. Seulement, Cybèle est immuable.

« Pas question, » dit-elle sans cesse. « Il y a eu assez de destruction. »

Elle dit que rien ne ramènera l'étoile dans la nuit.

Rien.

... et c'est un après-midi de grisaille où la cantatrice a fui sa tombe et ses draps froids pour ramper tout le long du sentier, ses robes bleutées se salissant dans la boue, pour constater que ses jasmins ont gelé durant la nuit. Un soleil noir s'éteint derrière les nuages et jette sur la contrée un voile de mélancolie. Deux corneilles pleurent près de la tombe. Le sol va bientôt se glacer et reprendre la vie du jardin avec lui.

« Cela aussi doit mourir, » chuchote-t-elle.

La petite tombe d'Elendae est là près des rosiers, sertie d'herbes jaunies, et Cybèle s'y accroupit douloureusement.

Visage contre la pierre, elle se recroqueville et ferme les yeux, invoquant la Mère de la laver de son tourment. Frissonnante, elle rabat ses plis autour d'elle, serre les bras et la mâchoire.

« Oh... »

Un gémissement déchire sa gorge. La souffrance ne s'endure pas. Elle revoit les yeux hagards des villageois, repense à toutes ces chaudes stupidités qu'ils lui ont glissées avant les funérailles, pendant et après, toutes ces promesses vides! Toutes ces lamentations sans fond! Où sont-ils maintenant? Tous, ils ont fui. Et maintenant où sont les suppliantes, où sont les pieux martyrs?

« Les Llae Sidhe sont tous ceux qui me restent. »

Tourmentée, elle prend la pierre tombale à deux mains et la serre du peu de ses forces, rageant contre la cruauté du monde.

Je voulais faire pousser des fleurs.

« Je voulais un enfant. »

Je voulais être heureuse.

« Oh, pourquoi... »

Pourquoi!

« Pourquoi... »

Mais la vengeance, la vengeance horrible, viendra-t-elle? Quel plan sordide a enfanté l'esprit malmené des natifs, combien ont-ils planifié leur guerre? Toutes ces nuits à ne pas dormir, à tracer des lignes minuscules sur de grandes cartes sans fin. La Guerre de Trois Ans. Kemenmirë, et les autres. Freyr qui n'a peur de rien.

Doux et aimant, dans le passé, cet être de la forêt.

Une ancienne vie, peut-être.

Ils ont tous des arcs maintenant.

... des pas surviennent alors le long du sentier mais Cybèle ne les entend presque pas. De chaudes larmes dégouttent le long de son pâle visage et la souffrance crispe ses traits en un masque tordu.

Aux confins de son esprit meurtri, le chant morbide des Érinyes d'antan souffle et souffle encore, et elle se souvient du sang qui coulait de la gorge de Yano alors qu'elle enflammait l'avant-garde de l'apathie.

Destruction.

Où est donc la tendre promesse des jours meilleurs? Les hurlements du Cygne Noir giclent partout dans le jardin, et Cybèle est à peine consciente que ces cris sont les siens: l'aboutissement incontrôlable de la plus pure souffrance.

Resserrant son emprise sur la tombe froide, un songe méprisant prend possession de son cœur.

« Mère, j'ai tout essayé... »

Violence. S'il ne reste qu'à mourir, le Général et son Second vont périr une deuxième fois.

« Kemenmirë, si tu m'entends... »

Mais les corbeaux sont silencieux.

Oh, douce promesse de la destruction.

« Je les prendrai un par un. »

Et ils comprendront.

« Je déploierai mes ailes noires. »

Mon chant sera l'absolution.

... une main s'appuie délicatement sur son épaule, et Cybèle sursaute. Les yeux peïnés de Henrik l'accueillent, et il ne dit mot. Droit, il se tient courageusement et semble l'implorer de parler. Llalaith est à son poing, étincelante.

Henrik.

Dans un mouvement désespéré, Cybèle se retourne de la tombe et lui fait face, résolue. Certaine à cet instant que toute l'ancienne forêt lui insuffle force et rédemption, elle se relève bravement et lui fait face. Le bleu de ses yeux devient celui de l'océan en tempête; un tsunami prêt à déferler sur la cruauté de l'empire des hommes. Une nouvelle chanson s'entame.

D'une voix profonde, elle murmure.

« Ô, mon amour... mène-nous à la guerre. »

sequence 6

apathie

I.

Nous sommes les tristes enfants de la Nuit;
dans les demeures souterraines on nous
nomme les Imprécations.

Personne ne sera témoin de ce qui suit. Ni dieu ni esprit, aussi pervers soient-ils. Ce monde est perdu, oublié. Et il fait toujours nuit... mais ce soir, au Nox, il y aura lumière.

Quand la journée se termine et que la boutique ferme ses portes, les artisanes se retirent dans d'autres pièces confinées derrière de lourdes portes et se ferment du reste du monde. Les tissus rapiécés ça et là et les rideaux noirs abondent partout : artifices d'une décadence organisée.

Peu d'hommes y vont, sauf peut-être Tantale lorsqu'il est invité. Elles ont développé une aversion si profonde au patriarcat qu'elles ne peuvent plus tolérer les hommes.

Et il existe un lieu, là, quelque part dans cette maison, où les draperies cernent un divan de velours à la taille gigantesque, disproportionnée, usé par le temps, dont les coussins sont ronds et moelleux. Devant, une table basse couverte de lames, de verre, d'aiguilles et de cendre, et plus loin, un écran de télévision parfaitement intacte. La comtesse a dissuadé Vengeance d'y foutre le pied, et en revanche celle-ci a arraché le câble qui la reliait au mur.

Compromis accepté, ce soir tous artefacts sont tombés; anneaux et chaînes, épingles et maquillage, cuir ou lacets; tous reposent dans la chambre du grenier près d'un miroir cassé.

Un peu plus tôt, attablées au son de violoncelles émouvants et clavecins entraînants, elles discutaient autour de salades et pâtes fraîches à propos de la Treizième Observation. La comtesse avait fini par commenter de façon sarcastique:

«Messaline donne un autre spectacle à la Neo dans deux semaines.»

L'autre avait esquissé un large sourire. Les performances de Messaline leur semblent si risibles.

«Elle n'en finit plus!», avait-elle rétorqué.

Et les deux s'étaient mises à rire. C'est alors qu'elles se sont laissées choir sur l'énorme divan. La comtesse les a recouvertes d'une couverture épaisse. C'était son idée, après tout.

... ceci est un soir parmi un millier, c'est vrai, mais ensembles elles observent un spectacle secret, quelque chose que les alternes ne comprendraient pas, et ce moment de pureté, ce moment qui s'écoule sans paroles, sans un mot; il n'y a aucune d'y assister.

À l'écran, ce sont des oiseaux qui volent.

Des paysages lointains et inconnus s'étendent à l'infini, des images vraies d'une beauté éclatante; les oiseaux migrent par dizaines, des oies, des canards, dans chaque contrée. Dans le firmament, sans fin, ils vont vers l'horizon et le soleil levant. Une symphonie de tambours, harpes célestes et chants d'espoir résonnent à travers le ciel au passage des oiseaux de la liberté. Au-dessous défilent les paysages verdoyants, rougeoyants, de rive sableuse et océan.

Erynie perd son masque et garde les yeux grand ouverts; elle sent la chaleur de sa compagne près d'elle, sa réconfortante proximité, et sans remords elle plonge le regard plus loin dans le spectacle étalé. Hors de dialogues, de coït ou de mort, il n'y a que de merveilleux oiseaux qui s'envolent ailleurs: quelque part d'unique, quelque part d'incroyable, là, un endroit caché que personne n'a vu encore par delà la mer et les vastes étendues.

Soudainement percent à travers les nuages une envolée de cygnes blancs; ils jaillissent du néant sous une chorale angélique.

Ailes déployées, ils filent à travers le vent d'une majesté incontestée dans la pureté des cieux, et une blanche lumière entoure leurs ailes qui battent avec force, une brillance intacte dans la finesse de leurs plumes... tout droit ils filent et rien ni personne ne les empêchera de voler. Erynie sent alors son cœur flancher, et Hecate la prend doucement par la main.

Personne n'en est témoin, mais cette fois il y a de la lumière
au Nox.

II.

Vois : que ton cœur contemple mes plaies – dans le sommeil l'âme mortelle est toute éclairée d'yeux, à qui le don de voir est refusé quand vient le jour.

« Tantale ne comprendrait rien des oiseaux. »

Vengeance a remis son masque, et devant le miroir mal éclairé elle contemple ses traits fantomatiques; joues creuses, cernes gris, lèvres rouges... si fatiguée.

Certes, la lumière des cygnes qui volaient est encore en elle. Cet éclair blanc jaillit par ses yeux à chaque fois qu'elle ouvre les paupières. Murmurante devant un reflet abîmé, elle réalise que Tantale n'est plus celui qu'il a déjà été. Le champion s'est perdu dans les dédales d'Acheron. Une autre victime de la Mégapole, à la fois vivant et à la fois mort. Et quoi faire, maintenant?

Rien. Hecate, par contre...

La comtesse est une source inépuisable de révolte. À la fois lasse et aimable dans son abysse personnel de velours et bijoux ternis, son intelligence est si tranchante et articulée, ses ténèbres si complètes... il n'y a pas de place, dans le sanctuaire de la comtesse, pour doutes et remords. Ils s'effacent dans la valse qu'elle mène à travers la vie. L'action révolutionnaire, en ce sens, n'est ni difficile ni compliquée, et Nihil accompagne chaque pas. Certes, c'est une précieuse majesté de partager ses charmes, étancher une soif ardente à ses eaux glaciales. Et elle y sera, ce soir. Que cherche-t-elle, au juste, si ce n'est que la beauté?

Questions brûlantes sans issues, Vengeance attache les rubans noirs de ses cheveux sans réfléchir.

Elle ressert les lacets de ses bottes d'acier et de cuir.

Les chevaux du loft sont sans toiles.

L'Observation sera glorieuse.

Devant elle s'étend une pile de papiers et pour un instant elle blâme l'errance de ses pensées. L'épuisement est un triste ennemi, il s'accroche à elle et ne la quitte plus: jamais ne relâche-t-il son étreinte et toujours il creuse plus profondément

au tournant de la saison morte. Alors avant de tenter l'enfer là bas elle se plonge encore dans les centaines de petites notes que son amour mort a laissées derrière.

« Il doit y avoir une réponse. »

Les deux cierges qui l'éclairent veillent faiblement dans ce nouveau crépuscule; les petits caractères de la fine plume rouge de Malik reluisent une œuvre imparfaite. Si la *MegaEra* est un collage intrigant, le reste de son œuvre est un tourbillon incongru, voire contradictoire. *Toute civilisation est angoissée*, disait-il si souvent. Tristement, Vengeance réalise encore une fois qu'elle ne trouvera pas ses réponses dans les anciens textes et doit s'arrêter avant de creuser plus bas.

L'esprit criblé par la défaite du temps et la cruelle promesse de l'hiver qui approche, c'est une certaine nervosité qui lui tiraille le ventre.

« J'ai tellement bu de café », dit-elle en regardant ses poignets, « mon sang doit être noir maintenant. »

Et peut-être que les Anges Gardiens ont gagné la guerre dehors. Mais à cela il ne faut penser. C'est encore trop angoissant.

Car encore son reflet s'émeut dans la glace: le dessin inachevé un d'icône qui s'épuise devant sa dernière Observation. Elle pense à Nietzsche. « J'ai créé au-dessus et en-dessous. C'est à ma perte que je crée. »

Elle range alors papiers et notes éparpillées, sachant que les questions resteront sans réponses.

« Malik, si tu me voyais maintenant... »

Sous les papiers, elle redécouvre les lettres de Cybèle. Elle les avait laissées là volontairement. Reculant soudainement, terrorisée de se rappeler leur existence et leur contenu, les cygnes blancs se mettent à voler dans son esprit une fois de plus. L'équilibre est illusoire. L'automne approche, le soleil se couche.

Elle bascule alors la chaise par terre d'un coup de pied fracassant et se met à rire, ses rubans flottant allégrement alors qu'elle va se ruer sur le système de son.

L'assaut programmé surgit alors, un rythme synthétique déchiré de grincements analogues. Une femme hurle à pleins poumons; un appel à l'émeute.

Destruction.

Pendant qu'elle ravale les larmes, Erynie ne peut s'empêcher de sourire. C'est alors qu'on frappe à la porte, et sans hésiter, Vengeance prend la barre à clous qui repose près d'un chevalet et va saluer le champion et la comtesse comme il se doit.

III.

Avec un cœur fermé aux prières humaines,
pour leur permettre de poursuivre la tâche
humble et méprisée, qui les tient éloignées
du Ciel, dans le bournier ténébrenx, aussi
cruel aux pas des morts que des vivants.

Joie!

Je suis venu mourir.

Au Nox on a éteint les néons tout est noir la lumière n'entre plus c'est le début du spectacle et chacun chacune s'aligne près de la scène où viennent trois corneilles de la confrontation trois femmes en linges épais rapiécés usés sombres et boucliers bâtons masques à gaz et celle du centre tient un grand drapeau noir qui flotte gracieusement.

Des cheveux bleus jaillissent de sous son masque.

Et la police est quelque part dans l'audience.

Un vent synthétique se lève par les puissants haut-parleurs c'est une œuvre complexe qui se traduit par l'angoisse et un ton perçant qui monte comme une tempête qui souffre sur les plaines de la révolte et cette rafale accompagne les corbeaux dans leur démonstration puis soudainement le bruit subit un crescendo cinglant qui vibre à travers le bar et plusieurs se bouchent les oreilles.

Les rideaux derrière s'écartent et pénètre alors une femme au manteau de cuir noir qui se termine en lambeaux et un masque d'argile d'une blancheur virginale surmonte son visage c'est une expression vide des lèvres fermées des pommettes étroites et derrière coulent librement trois rubans de soie noire. De ses mains dégoutte un liquide écarlate. Telle une reine elle s'avance parmi les siens et par-delà la tempête synthétique fait rage. Dès qu'ils l'aperçoivent, les centaines d'alternes se mettent à hurler leur admiration. Lentement, elle élève une main ensanglantée vers eux et ils redoublent leurs cris, élèvent les bras vers elle.

Tant d'amour, tant d'affection.

Les corneilles s'installent à ses côtés, défiantes. Le vent s'estompe et devient un simple écho dans l'atmosphère et la

fumée de l'Aether Nox. Quelques lumières s'allument finalement et on remarque un amas de matériel recouvert par un épais drap juste devant la scène sur le plancher. Personne n'ose y toucher.

Avec la lumière bleue et rouge des néons les toiles de la Treizième Observation sont révélées aux yeux du fleuve ténébreux d'Acheron et de ses tristes enfants. Partout les visions s'étalent, elles sont criblées de folie et d'étincelante beauté. Sur un coucher de soleil la tête d'un homme d'affaire vomit un flot d'argent sale. Un homme musclé tatoué rasé huilé avec une expression d'orgasme figé, qui est pendu par le pied, froidement émasculé. Le parlement engouffré par les flammes célestes du dernier jour. Au-dessus même de la porte, la toile du logo de la Corporation peinte avec du cerveau de porc.

Et une toile fait suite au tableau qui l'a fait connaître en tout premier lieu: la petite fille qui jouait dans la rivière rouge. Maintenant elle se tient sur la même berge et regarde le monde qui s'étend plus loin; une étendue grisâtre trouée de millions de petites lumières jaunes, et semble accuser l'univers du bout de son nez d'être si cruel. Ses pieds sont dans la rivière et le sang teinte sa robe. Au bas de la toile est inscrit *Seraphime II - le jugement*.

Oh, tout va tellement mieux maintenant que la crise est terminée. Vengeance se sent respirer à pleins poumons. Elle s'abreuve à l'énergie pure des alternes assemblés. Dans leurs yeux elle perçoit l'émerveillement le plus complet. Ils contemplent la nouvelle fresque fixée sur un des murs de la scène. L'*Espoir* est un étang noir au sein d'un marécage dont les plantes sont un enchevêtrement de circuits électroniques. Mais le ciel au-delà du marécage est d'un jaune clair, et il resplendit un soleil noir... le soleil de l'Aube Noire.

Un cygne est au centre de l'étang; c'est un cygne blanc, intact, et il déploie ses ailes pour s'envoler.

Joie!

Les alternes jubilent et acclament son nom en chœur, brandissant le poing fièrement. Sous son masque taciturne, Vengeance leur sourit en retour. Elle soulève ses bras en guise de réconfort, comme pour les accueillir tous près de son sein. La

comtesse la rejoint et brandit haut et fort le drapeau noir, en signe de victoire.

« Camarades! », lance Vengeance au micro.

« C'en est assez! » Sa voix perçante est décuplée par les haut-parleurs du Nox.

« Nous ne serons plus opprimés par les règles de l'Église! Nous ne serons plus opprimés par l'État-Prison! Nous ne serons plus... » Elle prend son souffle, emportée par la passion.

« Des esclaves aux pieds des fascistes d'Acheron! »

La foule hurle d'espoir.

« Peuple autrefois aliéné, nous reprenons la liberté par la force, et leurs chaînes nous les leur recracherons! »

Les cris redoublent. Dans la chorale, on entend *Aube Noire*, *Aube Noire*! Vengeance fait une pause et regarde les siens. D'un signe de la tête, deux membres du Front Culturel Engagé s'activent et retirent l'épais tissu en avant de la scène, révélant une grande pile d'ordinateurs entremêlés et d'équipement technologique varié, avec un assortiment de bâtons de bois, de barres à clous et autres instruments de destruction. Voyant ceci, les alternes se mettent à jubiler, ivres de défiance.

Vengeance s'incline devant eux.

« Bienvenue dans un monde sans limites. »

sequence 7

automne

I.

La forêt s'étend autour du Havre en teintes d'orangé, de jaune et d'écarlate: la splendeur automnale qui recèle le spectre inquiétant de l'hiver à suivre. Au-delà et au-dessus, les petits oiseaux sont maintenant silencieux, seule la gente noire de la cour sylvestre s'écrie avec passion; les corneilles louent encore le nouveau jour et, glorieusement, plusieurs grands corbeaux sillonnent le ciel en faisant rouler leur puissant croassement – la royauté de la forêt rouge s'est assemblée pour observer ses champions.

Depuis son retour du Nord, Freyr a un rictus dément au visage, une sorte d'euphorie incontrôlable. Il est devenu autre chose, maintenant; il a laissé tomber les restreintes de sa passion et s'en consume entièrement. Corde au poing, cheveux dans le vent, il a libéré Laure et Laertes le matin même.

Le matin même.

Car la Mère n'attendra pas. Tout est prêt; pétales et larmes chaudes s'entremêlent dans l'odeur du jasmin. Les enfants vont au front. Un à un ils sortent du Havre, ayant barricadé les portes pour éviter le défoncement, rabattu les rideaux, coupé l'eau et le gaz, éteint les génératrices; condamné la maison indéfiniment.

Un à un ils défilent sous les corbeaux dans le battement inlassable du vent et des branches dénudées, et c'est une fraîcheur divine qui leur caresse le visage. *Enfin, enfin.* Voilà le rideau ouvert sur le théâtre de la confrontation, vers le Nord, toujours vers le Nord. Masques au défilé de la toute première bataille, il y a le sourire malicieux du gueux sans peur, les traits stoïques du prince, l'humour du fou romantique, la tristesse de l'artisan brisé, la froide beauté de la cantatrice, la perplexité d'un devin qui ferme la marche... et une comédienne mélancolique; elle qui doit rester derrière.

La Nínarin retire la fleur de ses cheveux au passage des champions qui fuient le domaine désenchanté. Le prince, amoureux, l'embrasse délicatement, et chuchote à ses oreilles: « *Tá mé ingra leát, alainn bláthín.* » Et ses yeux s'illuminent. Ils s'enlacent comme des amants qui craignent de ne jamais se revoir, de ne jamais s'étreindre encore, ils respirent ce parfum à grands poumons pour s'en rappeler et le conserver à jamais. Ténébreux, l'hiver approche, et ils s'attachent l'un à l'autre en crainte de se perdre. Espoir, peut-être. Mais le devin reste silencieux, sans détourner le regard du ciel d'automne; il ne leur offrira ni consolation ni absolution.

La cantatrice se sent secouée de vertige entre son amant guerrier et le rictus dément de l'autre, et réalisant qu'il n'y a plus de fleur dans les cheveux de sa sœur, elle s'avance vers elle sans un bruit tandis que le prince la délaisse, déchiré. Elle lui tend alors un baiser sur la joue, air de tristesse et d'interrogation, telle une question qu'elle n'oserait poser. « *Mathair an domhain* », celle-ci lui répond instinctivement. « Je dois rester. Pardonne-moi. »

Soudainement le devin, toujours sans détacher le regard du ciel d'automne, murmure à son tour. « *Mathair an tallamh*. Il le faut. » Alors la cantatrice lui offre une étreinte désespérée. « *Slán.* »

Puis elles vont ensemble à la tombe de l'enfant.

La cantatrice s'agenouille devant la pierre, tentant de souligner le dernier point d'une vie parfaite... la fable intacte qu'était celle du Havre, bien avant que le rêve ne soit lacéré par l'avarice des hommes... et que la guerre ne devienne inévitable.

Une nouvelle chanson s'inscrit alors dans le temps; la symphonie du *déclin*, et le premier mouvement porte le nom *courage*. Silencieusement, les enfants entonnent son chant, et avancent vers le front.

II.

Les champs sont mûrs pour la moisson. Tous les grands épis de blé sont chargés de graines et se dorent dans les étendues, au

loin, ils ondulent sous la caresse du vent d'automne. Puis, au-dessus de la fresque enflammée d'hêtres, de chênes et d'érables, toujours les corbeaux tournoient dans le ciel, volent de branche en branche, inondant la forêt de leur cri.

Le Havre se distance derrière. Bientôt, les lieux plus familiers s'estompent et l'inconnu accueille la fraternité d'Amaranth.

Lentement, sûrement, les enfants de la Mère commencent à ressentir pleinement la pureté de leur engagement; le poulx de la Terre qui vibre sous leurs pieds décidés. Tout le matériel est lourd à porter, c'est un test d'endurance qu'ils relèvent difficilement. Cybèle transporte sa part de la charge fièrement; à la surprise de tous, les derniers mois de pleurs et d'épuisement ne lui ont pas retiré ses forces... mais elle ne chantera pas pour eux, et ils le savent.

Après la première journée de marche, lorsque le soleil se couche et que le froid s'installe, Henrik se plaint que les sangles de son sac à dos lui ont fait mal à l'épaule. Brhan marmonne, « Ouais, ça fait beaucoup à porter. Ç'aurait été plus facile à plusieurs. On aurait pu être cinquante. »

Freyr lui jette subitement : « Ou juste toi et moi. »

Synn s'esclaffe de rire, et son rire contagieux infecte tous les autres derrière, tous ensemble ils se mettent à rire, vivement, agressivement, comme pour chasser cette angoisse qui leur tiraille l'estomac, rager contre l'immensité du défi à relever.

... recueillis en cercle dans une petite trouée à la tombée de la nuit, c'est un brillant croissant de lune qui les éclaire de là-haut. Le groupe d'affinité est ravivé par toute cette marche et une atmosphère de joie plane sur le campement de fortune. Denikin raconte des légendes, Freyr parle de Loerya et de ses visions.

Peut-être ne se battent-ils plus uniquement pour leurs enfants passés et futurs, mais pour une finalité évasive, infiniment plus grande et profonde, mystérieuse mais palpable. Car, d'avoir senti le poulx de la Terre battre sous leurs pas la journée durant, d'avoir contemplé chaque lac, chaque rivière, d'avoir frôlé l'écorce du bout des doigts – tous ces paysages submergés par les feux de l'automne – ils ressentent maintenant que c'est pour toutes les forêts qu'ils vont risquer leur liberté

maintenant... artistes en deuils ils sont maintenant guerriers et guerrières, et amassés en cercle ils partagent leur force.

Affranchis des liens d'une harmonie idéale, c'est au moins une sorte de complicité criminelle qui les entoure. Les points de repère s'effacent au même rythme que se rapproche le moment, le grand moment fatal où plus rien ne sera réparable : le point de non-retour qui fixe le début d'autre chose.

Le second mouvement a pour nom *camaraderie*, et c'est tout ce qui leur reste.

III.

Sept jours ont passé.

À la croisée des chemins les champions se séparent, la cantatrice ne chante pas mais le troisième thème de la symphonie résonne partout autour, son nom est *foi* et l'orchestre est la cruauté de la pluie; elle s'acharne depuis huit heures déjà.

Le gueux malicieux barbouille un bout de carte du doigt en répétant, « là, *Cúlú*, c'est là. » Alors que le prince acquiesce, l'artisan sépare le matériel et tout est prêt pour la bataille. « Rendez-vous dans quatre jours, à l'aube. Nous pourrons célébrer le premier coup. Vous en avez assez, » demande-t-il en pointant le matériel. L'autre répond. « Oui. Trois cibles. Nous les toucherons la même nuit, ce sera plus facile. J'espère que les briquettes ne vont pas goûter à l'humidité... »

Sept jours ont passé et tout doute s'est changé en courage, et courage en camaraderie; les liens qui unissent les champions est plus solide que le bois, plus puissant que l'acier... la Mère n'attendra pas. Les *Llae Sidhe* jouent avec leurs cordes frénétiquement, et le rictus du plus courageux ne fait que s'étendre. La cantatrice a peur de lui, maintenant... tous va si vite, si vite, et contre son sourire malicieux se mêle la grandeur de la forêt – sa beauté – et fait office de sacrilège. Vengeance appelle et tire l'appel amoureux de Rhea; Cybèle déteste ce rictus dément, mais parfois, parfois...

Parfois ils traversent ensemble des coupes forestières. Des étendues dévastées, désolées, la terre détruite, oiseaux absents, animaux effrayés. Quel vent fouette alors! Un vent de mort, un vent triste; la complainte d'une mère dont les charmes s'esquintent vicieusement. Et dans ces lieux de mort, à travers le massacre de la forêt et de l'eau cristalline – l'eau pure, l'eau de vie, le poison d'Elendae – le sourire de Freyr, sa joie destructrice devient familière, son sens évident et inexorable – alors il devient impossible de répugner sa fougue meurtrière. Impossible de détester Freyr. De temps à autre, elle se revoit dans le passé, entre ses bras. Ces souvenirs là aussi, on ne peut les oublier, quoiqu'on essaie.

... à la croisée des chemins les champions se laissent sur le thème de la *foi*, les trois frères d'un côté, et les plus tourmentés de l'autre.

Place à l'attaque.

IV.

Hystérie.

Cybèle tombe à genoux sous le quatrième thème et se met à prier.

Oh, Rhea...

C'est au creux d'un bosquet qu'ils s'attèlent à l'action. Là, à quelques pas se termine la lignée d'arbres et commencent l'usine et le camp forestier.

Là-bas le gueux se charge de matériel et prend son arc à deux mains. Cheveux libres dans l'obscurité, c'est le daemon de la forêt qui se lève, corde à la taille. *Hystérie.* Cybèle reste à genoux le visage dans les mains et chuchote sa prière insensée parce qu'elle sent ce qui approche, goûte l'odeur âcre sur sa langue.

Hystérie: l'artisan se retourne vers elle et *il a le même sourire au visage.*

«Viendras-tu, bel amour?» Cybèle ne répond pas. Elle psalmodie d'inaudibles lamentations. «Soit. Garde le matériel, nous reviendrons d'ici une heure.»

Freyr la regarde d'un air de pitié mêlé de confrontation.

«Tu sais,» dit-il. « les réponses à tes questions, tu les as déjà. Elle t'aidera à comprendre. Nous avons fait tout ce chemin jusqu'ici, Dame de l'océan. Ce n'est plus le temps de prier.»

Et Cybèle arrête de prier. Relevant les yeux comme si on l'avait insultée, elle souffle d'une voix tremblante, défiant l'artisan d'yeux de glace.

« Je la sens, » commence-t-elle en les dévisageant toutes deux. « et elle pleure d'horribles pleurs. »

Freyr la défie.

« A-t-elle versé plus chaudes larmes encore, prophétesse? »

« Fous! » leur crache-t-elle. « Vous pensez la servir! »

Henrik s'avance. « Cybèle, je t'en prie... »

Mais en lui c'est Elendae qu'elle perçoit, et s'en est trop; elle chute encore au sol et y appuie le front, parcourue de souffrance aiguë; un mal de l'âme tel qu'il est inconsolable.

Ainsi, perdus dans la nuit, déchirés d'un tel spectacle, les deux frères de sang encochent une flèche à leurs grands arcs et s'en vont. Silencieusement, la même joie les traverse et le sourire ne s'efface plus. S'avancant vers le soleil levant et le camp forestier plus loin, le quatrième thème vibre tout autour et la symphonie se teinte de traits écarlates.

L'artisan songe à jeter un dernier regard sur sa bien-aimée, mais non, il n'en fait rien; ce n'est qu'une pensée, et ses pas l'amènent ailleurs.

En avant, en avant.

V.

La nuit y est encore lorsque les frères bondissent derrière une butte comme des enfants qui jouent, ricanants et euphoriques. Essoufflés, allégés, l'arc au poing, ils attendent un peu et relèvent la tête, espiègles. Ils regardent là. Oui, ça brûle.

Huit camions de transport et trois tout-terrain sont immolés dans le stationnement; des braseros au-devant même du complexe techno-industriel. Un tout noir, en particulier,

portait l'insigne de *Superviseur* et maintenant les tisons jaillissent des fenêtres éclatées, les pneus lacérés.

Oui, ça brûle. Une explosion retentit, et une autre, alors que les réservoirs éclatent. Le gueux sourit de plus belle. Fier, luisant de désirs insatisfaits, il murmure à l'artisan.

« Le dernier acte, *mo cara*. »

Des cris proviennent de là-bas. Des hommes mécontents. Ce n'est que l'aube. Encore une explosion sourde. Le moment arrive. C'est l'heure.

Solennellement, les frères de sang ferment les yeux et entonnent le cinquième mouvement de la chanson. Leur prière à Rhea s'élève dans le petit matin.

Les autres hommes courent en-dehors du complexe et s'écrient de jurons débiles. Il doit y en avoir au moins cinq. La haine pullule de leur langue comme des viscères qui s'écoulent; ils ne comprennent pas ce qui est en train de se passer, mais ça ne les empêche pas de détester.

Ensembles, les frères rient de bon cœur. Henrik se rappelle toutes ces actions directes avec Malik, et il se demande ce que l'autre dirait de tout ceci à voir le spectacle.

Et finalement, brillant, trop brillant même pour qu'on y jette le regard, le soleil se lève majestueusement sur un automne de braise ardente. Là, sur la forêt meurtrie parsemée d'éclaircies dévastées, l'astre solaire déverse ses flammes pour engloutir doutes et regrets.

Le gueux sans peur retient ses rires un instant et regarde par-dessus la butte. Dans l'obscurité qui se meurt, les traits des ouvriers s'éclaircissent. Tout à coup, les yeux du Llae Sidhe s'écarquillent. Se blottissant alors près de son frère, il murmure, tremblant.

« C'est Lambert. Lambert... il est là! Mère soit louée! »

De l'autre côté, les travailleurs tentent d'éteindre les flammes avec de la terre tandis qu'un autre parle à la radio. Le patron crie des jurons entremêlés de directives pour ses subordonnés, il regarde aux alentours, craintif. Les ombres envoient de drôles de formes dans le boisé éclairci. Attentif, il remarque les coups de couteau dans les pneus. Les vitres fracassées. Les véhicules qui crament bruyamment, rejetant une écœurante fumée noirâtre dans l'air. Cependant, fine fleur de

l'industrie, Lambert contrôle la situation d'une impeccable précision.

« Mick, », dit-il au premier contremaître. « Des vandales, j'en suis sûr. » Puis un éclair de génie le traverse. « Du napalm! Ces saletés avaient du napalm! Appelle la police! »

Et Mick fait ce qu'on lui demande. Soudainement, il dépose la radio et se tait, les traits figés de peur. Lambert est en train de perdre le contrôle. Haussant le ton pour affirmer son autorité, il se met à gronder son subordonné lorsqu'il réalise que tout le monde a cessé de bouger, cessé de travailler... pendant que tout brûle!

Insulté, choqué, outré, Lambert a néanmoins la décence de se retourner. L'impeccable précision de son jugement est alors décimée. Au bas de la côte qui borde le stationnement de gravier, deux silhouettes – une à droite, une à gauche – avancent avec des arcs – *des arcs!* – droit sur eux. Ils ont chacun un foulard vert sur le visage et un autre – noir, cette fois – sur le front, mais leurs cheveux – leurs longs cheveux, l'un noirs l'autre blonds – virevoltent dans le vent, d'une beauté impardonnable.

L'aube vient, divine, mais avec elle meurt l'espoir.

Le cinquième thème est entamé et *meurtre* est son nom.

Un sifflement tout doux résonne dans l'air du matin; un tintement abstrait, une légère égratignure sur la toile du vent, à peine. Délicatement, le trait perce la brise et vole, vole doucement jusque-là; un reflet de lumière venant des bois jusqu'à l'impassible forteresse du complexe techno-industriel: c'est Llalaith qui chante dans la forêt.

Et la magie est rompue, l'instant secoué du tout premier cri. Un hurlement de terreur s'étrangle d'une fureur ignoble. Lambert réalise à peine que le cri est sien lorsqu'une autre flèche se plante dans sa poitrine. Non plus ne comprend-il encore que cette flèche l'a atteint au cœur, qu'une douleur horrible le prend à la gorge et il cesse de crier, titube, chancelant sur ses jambes. Mais où sont les autres? Où sont-ils donc? *La police!* pense-t-il. *Appelez la police!* Mais ce n'est qu'un caprice, une petite folie, un rien bien futile. Le sang gicle de sa peau déchirée, en fontaine, et tout s'obscurcit, tout s'effondre... à peine remarque-t-il que Mick le contremaître, son dernier fidèle – celui qui n'a pas fui –

cours au-devant pour affronter les vandales, et qu'alors que les ténèbres reprennent l'aube et sa vie entière, l'autre est happé, retourné, garrotté par l'homme aux cheveux noirs.

Meurtre.

Le gueux au sourire malicieux étrangle plus fort avec la corde et observe avec une sauvage fascination la vitesse à laquelle les employés se buttent les uns contre les autres en tentant de s'esquisser au jugement. L'artisan brisé est un tireur d'une franche qualité, il faut admettre. L'lalaith est une œuvre d'art, cela va de soi, et son chant est délectable. Mais comment chacun de ses traits frappe ses cibles, juste entre les omoplates, est absolument remarquable... et la façon dont ils tombent tous les uns par-dessus les autres... le ridicule son qui s'échappe de leurs poumons viciés... le jour qui se lève en triomphe idyllique... et ce bruit mécanique, artificiel, puissant, ce bruit dans le ciel est troublant. Rapidement, Freyr cherche son frère des yeux.

Celui-ci avance entre les bûchers métalliques vers Lambert qui gît dans une marre de sang boueux. Rapidement, il retire chacune des flèches de son corps. Et là-bas, les employés se traînent à terre en gémissant milles plaintes douloureuses pour leur échapper. Mais le Général et son Second sont morts. Kemenmirë aurait le même sourire, le même... tout cela au cinquième mouvement de la symphonie.

Et ce bruit, ce bruit persiste. Lentement Henrik l'entend, le comprend, mais il y a exactement cinq clignements de paupière avant qu'il se retourne, croise le regard de son frère, y perçoive une inquiétude sans nom et qu'ensemble ils relèvent la tête vers le ciel d'automne. Une ombre métallique plane au dessus, un engin de mort.

Le Llae Sidhe s'écrie : « *Feall!* »

Les deux frères fuient la scène à toute jambe, remontent la pente, trébuchent sur des pierres coupantes, se coupent, escaladent la butte pour retrouver l'orée des bois. « Un hélicoptère », dit Freyr à bout de souffle. « C'est la fumée, ils l'ont vu. Il faut trouver Cybèle! »

Puis ils dévalent l'autre versant, filent comme des corbeaux entre les troncs dénudés, roches et racines, et débouchent sur la

petite clairière. Des sacs vides, des vivres, des traces de pas – les leurs, sûrement – et rien d'autre. *Rien d'autre.*

Fin du cinquième mouvement.

VI.

Le thème de l'*hystérie* se fonde dans l'aube. La cantatrice sans voix se sent projetée vers un dernier hiver. Dans sa tête, ce sont les larmes de Rhea qui coulent: les larmes que seule une mère peut pleurer pour ses enfants.

Subitement, elle ouvre les yeux à nouveau.

Le quatrième thème vient à peine de s'effacer qu'*horreur* lui succède. Recroquevillée en pure souffrance, le front appuyé au sol, les pleurs de Muírrean s'assèchent et elle commence à réaliser que les hommes l'ont quittée. Quittée, elle, leur reine, leur dame, leur précieux joyau. Eux, les guerriers, son premier amant et son tout dernier... partis, quelque part.

« Henrik? », chuchote-t-elle. « Henrik! »

Ils sont au front, elle comprend. La symphonie est ébranlée. Crescendo. Les larmes de Rhea inondent son esprit et noient sa rage meurtrière. *Je déploierai mes ailes noires.*

Soudainement elle se rappelle, les arcs, les flèches, Llalaithe et le sourire des frères réunis. Là devant: le complexe industriel, l'usine. Dans l'esprit de la cantatrice, la souffrance de la Mère est exactement la sienne.

Les larmes de Rhea.

Soudainement elle se ressaisit, court escalader la pente rocailleuse entre les troncs malsains, et au même instant où le soleil jaillit victorieusement sur l'automne elle aperçoit le théâtre de la folie, quelque part plus bas.

Huit braseros là, et un homme – Lambert, mais ce n'est pas important – criblé de flèches aux plumes vertes et noires. Une transperce – déchire – sa gorge et, en titubant, il tente désespérément de l'enlever de là – un flot écarlate et il sombre – un autre homme – un employé, sûrement – se lance contre... contre Freyr, le gueux là avec ses cheveux longs et sa corde – sa corde – et l'homme se fait battre, mettre à terre, et l'autre

l'étrangle, le passe au garrot, le tue. Llalaith chante dans l'aube, Henrik – Henrik! – tire ça et là d'une précision impeccable.

Le sixième thème débute alors, et *horreur* est son nom.

Révoltée, Cybèle tombe à la renverse, une violente nausée lui prend l'estomac, elle déboule, se retient, regarde le ciel azur là-haut. Meurtre, meurtre vicieux! Comment ont-ils pu? *Horreur, horreur!*

« Oh Rhea! »

Un gémissement horrible sort de sa gorge, une peine sans nom lacérant les restes de sa conviction... son esprit assailli d'insoutenables remords. La cantatrice a peur, maintenant, un effroi cinglant la possède tout entier, *meurtriers, meurtriers! Hystérie, foi, camaraderie*, ceci n'est rien maintenant! *Déclin* termine la marche! « Henrik a tué, il a tué! Ah! Mon triste cœur, Elendae, qu'avons-nous fait? Qu'avons-nous... »

Cybèle arrête un instant.

Elle respire.

Se reprend.

Cherche les mots, les trouve, les prononce.

« Nous sommes au bout de la route. »

Cherche l'idée, la trouve, la pense.

La fin est ici.

Cherche le couteau dans son sac, le trouve, le regarde. Quelque part là-bas l'artisan brisé et le gueux fou dansent en rond à la mort de leurs stupides proies et se baignent dans le sang des corrompus.

Mais Cybèle a mal.

Les larmes de Rhea coulent de son âme.

Subitement, au moment de serrer sur le manche et laisser faire la lame d'acier dans son sein, *horreur* revient à la charge, c'est le sourd mécanisme de l'hélicoptère qui plane au-dessus – au-dessus d'elle, là – un bruit infernal, un engin de mort froide qui l'observe de sa perfection technologique là-haut. Et tout est clair. Les larmes de Rhea font un lac, et dans ce miroir Cybèle voit son visage reflété. Il ne reste qu'une chose à faire.

Aussi méthodiquement que la plus pure *horreur* ne le permette, la cantatrice sans voix se relève, range le couteau, prend son sac à dos, ne regarde ni derrière ni là-haut, elle avance, marche, court...

Et elle fuit.

VII.

« C'est juste là, dépêche-toi! »

C'en est trop. Ils ont couru toute la journée, au début pour tenter de rattraper Cybèle et, ayant échoués, pour gagner le point de rendez-vous. Toute la putain de journée. Maintenant la nuit arrive à grands pas; c'est une sombre maîtresse qui enrobe la forêt, condamne l'automne à sa face misérable et mouille ses feux réconfortants.

« Allez! »

Les sangles du sac-à-dos creusent dans les épaules de Henrik et il en saigne. C'en est trop.

Freyr a rattaché ses cheveux. Ce n'est plus exactement le même homme. Lorsqu'ils ont découvert ensemble la fuite de Cybèle tout sourire s'est effacé et le septième thème – *angoisse* – a pris possession de toute victoire, tout meurtre, tout sentier automnal. Et quand il dit qu'*elle est juste là* il parle bien évidemment de la caverne, par de Cybèle. Muírrean connaît bien la forêt, c'est justement lui qui lui a tout enseigné. Si elle ne voulait pas qu'on la retrouve personne ne la retrouvera, ni même la police. Peut-être viendra-t-elle à *Cúlú*, une fois calmée. Sûrement.

Cúlú, qui signifie retraite, est une caverne dans la partie centre-est de La Pointe. C'est un lieu culte des Llae Sidhe, qui servait de point de ralliement pour les sectes natives, et dans le cadre de la guerre des Trois Ans, où les guerriers se réunissaient lors de défaites amères pour un retour stratégique.

Cúlú n'est pas un lieu de célébration.

Freyr dévale le pan de rocaille qui mène à son entrée. Il est hors contrôle, frénétique, hagard. Malgré son illustre dextérité, il trébuche plusieurs fois en chemin. L'observer c'est comme regarder un enfant faire son chemin maladroitement, pitoyablement. Henrik n'en peut plus, lui aussi a perdu son sourire et toute prière à Rhea est vaine. L'amour s'est égaré. Elle

a fui, sûrement. Aucune autre explication n'est possible; ils ont tourné et retourné la question en la cherchant dans les bois.

« *Ceathrar, ceathrar!* », s'écrie Freyr, désespéré.

Pas un son.

« Ils ne sont pas là encore, ne t'inquiète pas. »

L'autre ne répond pas. Il ressort de la caverne, les larmes aux yeux. *Angoisse*, terrible *angoisse*.

« *Éadóchas*, Henrik! Il faut attendre... »

Et ils attendent.

La caverne n'est pas très grande. À même le flanc d'une colline, elle surplombe une partie de la région. Plutôt étroite, elle incline un peu vers le haut – ce qui empêche l'eau de pluie d'y rester – et s'enfonce en rétrécissant dans l'assise de grès... Les frères sont assis face à face à l'embouchure, appréciant sa qualité stratégique puisqu'ils verront venir les leurs – ou les autres – de loin. Arcs à portée de main, il leur reste une dizaine de flèches tout au plus.

Quelques gouttes de sueur se glacent à la tombée de la nuit, la lumière est maintenant d'un indigo profond: la solitude de la nuit approche. Dans la pénombre, Henrik peut à peine deviner les traits tordus de son camarade, mais il le sait, là, à deux pas devant, jointures blanches sur le manche de son arme, yeux perdus dans les ténèbres, paralysé par la peur.

La peur.

Henrik commence tout juste à réaliser que Freyr n'est pas à la hauteur de la situation lorsque la fatigue commence à lui peser dessus, et de vains fantômes assaillent sa conscience pour le faire tomber.

Angoisse, terrible *angoisse*. Où sont-ils tous? Où est-elle, *elle*, le grand amour, la gracieuse cantatrice, le bel espoir, la dame de l'océan? Muírrean, belle Muírrean...

Trop de fatigue, trop. Oubliant tout, de l'amour jusqu'au sang sur ses mains et l'expression énigmatique sur le visage de Lambert au moment où il est mort, la Mère les accueille pour une toute dernière fois dans ses sanctuaires.

Le septième thème se fond dans la nuit.

Prélude à la fin de la symphonie du *déclin*.

VIII.

« *Tréas.* »

Gorge serrée, l'artisan brisé sent les pleurs lui monter en-dedans. Images et visions l'assaillent dans ses rêves. Hantise. *Je ne la reverrai plus jamais.* Frayeur. *Mes frères sont morts.* Effroi. *J'ai vengé mon fils mais rien n'est gagné.* Tout s'embrouille; le spectre de la nuit recouvre toute pensée, brouille les pistes, mélange aux songes son impénétrable teinte indigo. Le sommeil embrume ce qui restait du *courage* et de la *foi*. Tristement, Henrik ouvre les yeux sur la désolation de *Cúlú*.

« *Fuilteach tréas.* »

Freyr lance des murmures d'injure dans sa langue, et l'autre n'y comprend rien. On devine sa tête appuyée contre la paroi rocheuse, le regard perdu au loin.

« *Damanta tréas.* »

La nuit est complète maintenant. Une fine pluie est audible dehors, elle perle sur les rameaux secs, dégoutte sur les mousses givrées, s'infiltre dans le tapis de feuilles mortes. L'artisan brisé ne peut s'empêcher de constater que personne n'est venu au repère.

« *Cinniúint dubh.* »

Henrik s'adresse à la noire silhouette devant lui.

« Frère... donne-moi espoir. »

Un silence. Un soupir; quelque chose qui ressemble à des pleurs, ou de l'exaspération. Et puis plus rien. Après un long moment, une voix pleine de peur – de peur – lui répond.

« Saraband. Je te poserai une question. »

« Saraband? »

« Oui, toi, Saraband. Réponds-moi. Des femmes comme Muírrean, il y en a combien sur Terre? »

Henrik ne sait pas quoi dire. Après une pause, l'autre poursuit d'un ton de souffrance. Angoisse s'efface et le huitième thème approche.

« Ô, mon désespoir! Comment oublier, seulement, comment oublier? Ah! *Bantiarna lasánta... alainn banríon...* »

Et Freyr, le plus vertueux, plus courageux Llae Sidhe se met alors à pleurer, tremblant de frayeur.

« Les étoiles ne chutent plus du ciel pour enfanter de telles merveilles... et ses yeux, ses yeux, Saraband! Tu les as déjà contemplé comme il se doit? Non, tu n'as rien vu. Elle me manque, tu sais. *Cinniúint damanta!* Pourquoi, Loerya, pourquoi donc? »

Henrik tremble de froid et de frayeur, son corps tout entier se secoue. Inquiet, il murmure.

« Tais-toi. J'entends des bruits dehors. »

Mais l'autre ne l'écoute plus.

« *Tréas*, Saraband! Trahison! Des plus verdoyantes forêts j'ai erré, et mes corbeaux, mes doux corbeaux m'ont enseigné de tels secrets qui ne s'oublient pas. Loerya, *cailleach lonrach* m'a dit si souvent qu'un grand destin s'étalait devant moi. Lithe aussi. Mais regarde où nous sommes maintenant, Saraband. Peut-être tu comprendras. »

Un silence.

Le dernier thème résonne. Son nom est *trahison*.

« Elle m'a quitté, Saraband, elle a arraché ce cœur de ma chair et a fui avec jusque dans l'Est! Denikin disait de ne pas s'inquiéter, qu'il n'y avait pas d'autre âme à rejoindre la fougue de Muirrean. Elle reviendra, disait-il. *Bréag!* Mensonge! Car la voilà, mon seul amour, elle revient à ton bras *six ans* plus tard. Tu te rends compte, Saraband? Six ans! »

Trahison, trahison.

« Et elle n'avait jamais été si belle. »

Henrik, dans l'obscurité, met la main sur le couteau à sa ceinture. Subtilement, il écoute dehors. Il y a un bruit, c'est vrai, mais ce n'est pas un bruit de pas.

« *Is fuath liom é*, Saraband. Je déteste de ne pas pouvoir oublier... ni la tenir près de moi encore. Tu ne sais pas ce que c'est. Elle t'a tombé dans les bras, fou! Tu n'as pas *souffert*. Et je sais maintenant que votre bonheur ne sera jamais le mien. Mon âme sœur ne *m'aime pas*. Alors je te nomme Saraband, à jamais. Ami perdu. Ami égaré. Contemple alors ce que Rhea garde pour toi; tes épreuves ne font que commencer. À la fin tu comprendras qui je suis : *damhain an cioll*. »

Le bruit s'intensifie, il croît sans cesse. Un rugissement sourd, une plainte inhumaine. Et là, des pas, quelque part. Henrik est paniqué.

Trahison.

« Freyr, écoute-moi. Tu entends, dehors? L'hélicoptère revient. Et il y a des mouvements. Il faut sortir d'ici – »

Des flashes de lumière retentissent dehors. Un projecteur puissant parcourt la vallée, la machine arrive. Freyr se recroqueville, la tête entre les mains, et se berce comme un enfant. Entre ses gémissements, il murmure « *Mathair an domhain, mathair an tallamh...* »

Trahison.

Et le Saraband sent quelque chose briser en lui. Cybèle ne reviendra pas. Les trois frères non plus. Seul. Secoué par la rupture, il frappe un poing au sol et se relève. Fort comme une montagne, il se tient droit, saisit Llalaith et encoche une flèche. Sèchement, il souffle à Freyr: « Je t'aime, mon frère, mais nos sentiers se séparent si tu restes ici. Ils vont t'avoir. Viens. »

Trahison.

Et les pleurs de l'autre redoublent, il crie, gémit, s'étouffe dans ses pleurs... et ne dit rien. Des prières natives à la Mère résonnent dans *Cúlú*. Déchiré, le Saraband reprend son sac à dos et cours dehors.

Laissant l'autre derrière, la nuit l'engloutit et la pluie fouette son visage, les flashes de lumière s'agitent partout autour, des voix résonnent – ce ne sont pas des voix familières – il encoche une flèche, tir, cour, tir encore, des hurlements tonnent sous la pluie – ils ne sont pas familiers non plus – l'hélicoptère vole là-haut, non, deux – trois hélicoptères, il tir encore, touche, et tir à nouveau – il lui reste trois flèches – il court, saute d'une agilité remarquable – c'est un animal en fuite – se cache et avance encore, les voix sont loin derrière, les flashes ne le suivent pas, il fuit ardemment, la vie brûle en lui et la *trahison* exige son dû, triomphe, la folie gagne du terrain, et la nuit ne retraite pas sa douce caresse, les rires font écho, le *déclin* est partout et tonne une dernière fois avant se s'estomper dans l'hiver qui approche, une douce neige succède à la pluie et gèle espoirs et branches de chêne – une caresse blanche – au *déclin* qui séduit toute Vengeance.

Le Saraband est libre. Une image le soutient, lui donne force: c'est la vision du Cygne Noir qui le possède et hante chacun de ses pas... il perd l'esprit...

Et fui vers l'Est.

Livre III

MegaEra

Le respect d'antan, invincible, indestructible, inattaquable, qui pénétrait le cœur comme les oreilles du peuple, maintenant s'est évanoui : la crainte règne seule. Le succès, voilà ce dont les mortels font un dieu, plus qu'un dieu. Mais la Justice vigilante atteint les uns promptement en leur midi; à d'autres, c'est l'heure frontière de l'ombre qui réserve les plus tardives souffrances; à d'autres enfin la nuit même n'apporte pas de sanction.

Le jour se lève sur la cité.

Ses rubans dansent dans la brise.

« Des années. Lorsque l'amour est mort, le temps s'est effacé. Mes murs sont tombés, et cette journée-là ne s'est pas terminée. Les ténèbres ont recouvert mes yeux, j'erre maintenant dans un royaume de fantômes et de remords, prisonnière dans mes rêves. Si je dors, ce n'est pas du sommeil, si je ferme les yeux, je vois encore trop clair. Et tout ce poids...des années, je porte tout sur mes épaules, les larmes et la poussière. Des années pour que ce jour-là se termine. Des années, de tristes années...»

Monde fable, plaine grisaille là-devant comme une foule de poutres tronquées, criblées de petites lumières jaunâtres, lorsque la nuit retire ses brumes c'est un empire froid qu'elle présente. À son centre, un sillon surmonté de multiples ponts et le fleuve coule d'un épais liquide rance; la plaie de la Mégapole qui s'infecte et dégouline vers l'ailleurs, et l'ailleurs c'est la mer, à l'Est.

La mer.

Du toit rocailleux d'un modeste édifice de trente-huit étages, elle s'appuie au rempart d'acier pour respirer la puissance du vent. Ses noirs rubans dansent librement. Pas un son, pas un bruit, ni concept ni théorie, non, seulement la rafale

terrible qui surgit de la mer prend tout avec elle, inonde les sens, sans un son, il n'y a que son soupire, à elle, défier le ciel pourpre qui défile sauvagement vers l'ouest.

Un ciel pourpre comme le datura, un drap de velours qui retire les ténèbres avec lui; un roulement de mémoires inachevées, un avertissement, peut-être. La grisaille sera blanche à l'aube.

Dans sa main, une bouteille de vodka, elle la tient par le goulot: il reste quelques gorgées encore. Derrière, la cour déchue de Vengeance sommeille à l'abri du vent. Ce sont des corps enchevêtrés, enlacés, éperdus, inconscients, maintenant que la nuit est morte, maintenant que l'obscurité se lève, la somnolence et l'ivresse se marient et reposent tourments et deuil dans l'oubli.

Là, Erynie contemple la Mégapole avec des yeux avides. Comme il est étrange, ce monde. Comme il est froid, sordide, comme il est cruel! De fausses réponses à des vraies questions, et la voilà cette grisaille, la bête immonde. Le Léviathan! Le voilà qu'il s'éveille, ses veines se débouchent, ses grognements et sa souffrance font trembler les fondations.

La voilà, la bête.

...il y eut une aube, il y a longtemps de cela. Elle était belle, recouvrait la nuit d'une étreinte si délicate que même les étoiles devaient s'évanouir à son toucher...

Il y eut une aube, et elle était belle. Il y avait une peinture accrochée au mur, des couvertures chaudes, un lit d'une tiédeur amante, ce parfum dans l'air, mais surtout, surtout, sa présence à *lui*, et ce silence léger... il y avait une rose blanche dans un vase, ses pétales entrouverts tels des lèvres pour un baiser.

La nuit ne coupe strictement rien, c'est à peine le temps de cligner des yeux, de faire une sieste, de tenter le sommeil éternel. Et à quoi bon? Ce monde n'aura pas changé au réveil. Pourquoi dormir?

Cet acte est trop long. Fermez les rideaux pour de bon.

Le Cygne Noir n'est pas vaincu.

La brise se calme quelque peu, et tout à coup l'aube se fait blanche, le monde d'une pâleur translucide, là, sans fin, et Vengeance lance sa bouteille dans le vide, un air froid lui engouffre les poumons, elle se met à rire, d'un rire fou, un rire

défiant : dans le ciel la Mégapole est en train de brûler, les écrits de l'Apocalypse reluisent sur le béton des trottoirs, le mugissement de la bête enterre les pleurs des enfants de la famine, là-bas, et par centaines de milliers les cardinaux de l'Est – venant de la mer – volent librement tel un flot sanglant sur le cancer du monde ou un trait de pinceau rouge sur la toile moisie de la Mégapole, et rire, *rire*, l'océan gris se fige en pierre et la brûlure acide de la foi se perd en rimes lubriques – le conte d'un meilleur jour – puis, par-dessus le théâtre, un soleil noir – noir opaque, noir infini – jaillit depuis la distance entre les étoiles...

III

« Dix minutes avant l'action. »

Dans une ruelle humide, le groupe d'affinité s'équipe. Agenouillée contre le mur de brique taché de suie, Vengeance attache le foulard autour de son visage.

Son sac devant elle, elle fouille à travers le matériel épars d'une précision calculée. Du métal. Du linge. Quelques chaînes. Des cadenas. Devant elle, la comtesse de noir vêtue, cagoulée, appuie la main à son oreille pour tester l'écouteur. Sans quitter des yeux le cadran digital à son poignet gauche, elle parcourt des calculs machinalement, absorbée par ce qui s'en vient.

« Huit minutes, trente secondes. »

Un tuyau de métal glisse hors du sac. Un autre. Rapidement, Vengeance en visse les extrémités, continue. Même les tintements métalliques sont étouffés par sa froide précision.

« J'ai eu un rêve cette nuit. »

« Sept minutes. »

« J'ai vu Cybèle dans sa robe bleue. Elle avançait dans un champ de fleurs sous le soleil, c'était si beau. Dans le ciel, c'est toute la Mégapole qui brûlait, un foutu bordel. Son visage faisait contraste aux papillons qui volaient près de ses cheveux. Tellement triste, tu sais, son regard... »

Un bâton est complété. Le dernier segment de métal a un drapeau enroulé autour. Un drapeau noir.

« Six minutes. Tantale est à son poste. L'imbécile. Il n'arrête pas de rire. »

« C'était un tel contraste, elle ne voyait pas l'enfer dans le ciel. Je savais pourquoi elle était triste. Tu sais, ce sont les lettres, toutes ces lettres qu'elle m'a envoyées. Étrange. On dirait qu'elle a commencé à ouvrir les yeux. »

Un silence. Vengeance attache un autre foulard autour de sa tête, bien serré pour cacher ses longs cheveux et ses rubans. On ne voit plus que ses yeux. Elle monte un autre bâton d'acier.

« Et dans mon rêve elle avançait dans son espèce de paradis vers une falaise immense, et une fois à la falaise c'est l'autre monde qui s'ouvrait, *notre monde*, un fleuve noir d'immondices

sans nom qui coulent et agonisent. Et la surprise sur son visage!»

Hecate parle au micro. On lui répond. Elle se retourne vers Erynie à ses pieds, prononce d'une voix glaciale. « Il n'y a personne. Juste des pingouins. » Un silence. « Quatre minutes trente. »

« Franchement, » Vengeance se relève. « Quand une camarade a un pieu au fond du ventre, que faire? »

« Quatre minutes. »

Un silence. Une réponse.

« Tu enfonces plus creux. »

Vengeance ricane haut et fort. Elle plonge la main dans son sac une dernière fois, en tire un loup de carnaval à l'effigie d'une corneille et l'installe sur son visage; elle est maintenant complètement couverte. Sac à l'épaule, elle lance un drapeau à son amante et saisit l'autre à deux mains.

« Trois minutes. »

« Action. »

IV

À la cour des ondines, toutes les sources sont empoisonnées. Une fine neige chute du ciel et traverse les branchages, se figent délicatement dans les cheveux mêlés de celle qui traverse la forêt en grelottant; ses pas effleurant à peine le sol, pour toute la beauté des lieux et sa grande faiblesse. L'aube s'est levée il y a peu de temps, elle a découvert une épaisse couverture blanche aux alentours, chargeant les rameaux de sa poudre légère. Là-haut le ciel est un mariage de bleu et de pâleur incandescente, une sorte de rivage célestin bordant les berges d'un monde beau et épuisé.

Doucement, l'haleine s'échappe de ses lèvres entrouvertes en minces plumes de chaleur; un souffle près de s'éteindre. Son visage est recouvert de désolation, la symphonie du déclin ayant laissé ses thèmes gravés en son esprit – tout en lettres baroques – et quoiqu'elle cherche, quoiqu'elle avance, la paix est inaccessible. Tournant et retournant la situation, cherchant à mettre de l'ordre au chaos. En vain.

Elle est loin maintenant, cela fait plus de dix jours qu'elle erre dans les bois vers le sud. Elle ne s'oriente pas. C'est simple. Le soleil se lève à sa droite. L'océan est à sa gauche. Et elle avance. Lèvres sèches maintenant, sans plus de provisions et incapable de boire aux sources teintées de la forêt, une certaine légèreté porte ses pas, comme si par sa tendresse elle allait enlacer la Mère avant d'expier pour offrir sa vie à la forêt.

Elle se laisse choir sous un grand pin blanc, dépose sa lourde tête contre le sol et se laisse recouvrir des flocons, un à un, alors qu'ils chutent délicatement des cieux. Là-haut, les branches valsent sous la brise, leur mouvement hypnotique dans la paix solennelle de la nature. Peut-être ne va-t-elle pas retrouver la voie... il semble que tous sentiers sont piégés pour les âmes innocentes. Cet endroit reste encore d'une beauté sans nom, cela fera la plus belle sépulture.

Abattue, attristée, Cybèle referme ses paupières.

Là, une telle finesse, une telle légèreté la soulève, dépose sur son front un baiser de soie, une fine caresse...

V

Dans cette partie de la Mégapole, le plus petit édifice fait vingt-sept étages; c'est un labyrinthe aux murs trop hauts, et dans son centre une petite cour parfaitement minable: le Square.

...elles jaillissent hors de la ruelle; une pénombre de feu et de glace enlacée de drapeaux claquants, soufflantes de brume blanche dans la grisaille d'Acheron: et elles courent, elles dévalent la rue à toute vitesse; les autos, les passants, toutes elles les percent de leurs éclatantes ténèbres.

Elles ont décidé de peindre la dérision sur la toile grisâtre du quartier des affaires. Pas de cadre, mais des pinces de métal.

... dans le Square, c'est midi pile. Ça parle au téléphone. Vrille et grouille, clapote et klaxonne, ça vaille à des occupations. Des quelque-choses. Mais voilà, deux iconoclastes brisent la monotonie et accourent jusqu'au front de l'apathie. L'autre apparaît de nulle part et bondit devant elles, c'est le champion. Regardent autour. D'une ruelle à l'autre, ils sont deux - trois - quatre points noirs à courir là-bas, puis dix, douze, vingt, ils et elles déferlent dans le square comme un raz de marée, crient, hurlent, saccagent tout sur leur passage. Effluves rances, explosion de peinture, éclats de vitre, le feu d'ambre, et voilà: les passants fuient à toutes jambes. Et le regard pitoyable de ce complet-cravate, la terreur dans ses yeux!

Vengeance fait tourner son bâton et frappe sur la première voiture qu'elle voit. Le pare-brise vole en morceaux. Hecate se saisit de chaînes épaisses.

« Il reste combien de temps? » lui demande Erynie.

« Neuf minutes vingt trois. »

C'est maintenant dix-sept groupes d'affinités qui s'agitent dans le square, posent des banderoles, écrivent des graffitis, foutent le feu, renversent tout. Sur l'édifice de la banque, une grande bannière est déroulée de nulle part, elle a un soleil noir qui se lève et les lettres *Aube Noire* inscrites en gros.

« Six minutes quarante-deux! »

Révolte! Action! Vengeance jubile, la comtesse à sa droite et le champion à sa gauche, elle se vautre aux portes d'un édifice à

bureau et cadenas les poignées. Et une autre porte, et une trappe ici, et tout virevolte dans le square: des cris de joie et des rires, des papiers dans le vent, un tourbillon de couleur. Des messages sont peints à la hâte n'importe où. *Le capitalisme tue / autogestion / terre et liberté / guerre de classe / solution révolution.* Et en gros, *anarchie.*

Tout est cadennassé, enchaîné.

« Deux minutes huit. »

Vengeance vole sur le macadam, on la suit de près et son masque de corneille renvoie la brillance de l'émeute-éclair. Quelque part, le Cardinal déploie ses ailes rouges et contemple les flammes avec elle.

Tantale jubile, « on a tué le Square! » Hecate lance, essoufflée, « tout juste une minute! Dépêche! »

Elles escaladent les marches les plus hautes et contemplent le spectacle, et peu à peu les alternes se retournent vers elles. Sans un mot, Vengeance, Hecate et Tantale leur tendent le poing gauche, bien haut. *Courage, défiance!* Chacun et chacune retourne le geste en hurlant: « Aube Noire, Aube Noire! » Puis, la voix familière du Cygne Noir fait écho dans le quartier des affaires.

« Dispersion! »

Et les oiseaux noirs s'agitent à droite et à gauche, bondissent, courent, se glissent dans les recoins et les corridors inconnus, s'effacent aussi rapidement qu'ils sont venus, laissant la victoire derrière eux; la preuve d'un nouveau jour.

Le Square brûle.

« Zéro. »

Malik entend moi!

L'Aube Noire surplombe la cité.

VI

Le temps passe, une éternité en silence. La neige tombe toujours et les arbres délibèrent sans autre mot que ce grincement dans les branches suivant la valse du vent. Lorsque la mélodie survient, Cybèle ouvre ses yeux à nouveau.

Sept mésanges à tête blanche sont perchées tout autour, et elles chantent gaiement. Simplement là, toutes petites, et elles chantent.

Elles sont si belles, ces mésanges.

Cybèle respire à nouveau, ressent la violente morsure du froid au bout de ses doigts, au bout de ses pieds, et sur ses joues.

Espoir.

D'un coup, elle arrache la caresse de la neige et se relève, difficilement, sous les yeux noirs des oiseaux. Et elle avance, elle présente ses dernières forces.

Au loin, une ouverture dans la forêt. Une autre coupe, peut-être, mais les mésanges la poursuivent, espiègles, chantant bien simplement, curieuses.

Là, des champs de blé familiers.

Malice enflamme les rideaux.

Cinq ans ont passé depuis la mort du Cardinal, et le royaume houleux du Cygne Noir s'est déchiré tout autour d'elle, les cris se sont multipliés et la saveur amère de la défaite à roulé sur sa langue pour ne faire d'elle qu'une ombre dans l'ombre, encore fascinée de la lumière, toujours avec ce même espoir de la Fin ou de la Révolution: peu importe laquelle devrait venir en premier.

Tout a changé depuis le S-17. Le mouvement a retraits sous terre. Oh, certes, il y eut quelques tentatives. Même la classe moyenne a voulu réformer le projet. Un échec minable. Quelques manifestations ont eu lieu... le fouet a claqué: arrestations de masse, répression, etc. Dix fois, vingt fois. Ainsi l'Aube Noire est née. C'était facile. L'argent, les contacts, quelques connaissances techniques. Mais c'était long. Mettre en œuvre la *MegaEra*. Rassembler, mobiliser le Front Culturel, mais surtout réfléchir. Comprendre le schéma de Malik, entrevoir sa vision de la nouvelle Aube, établir les bases sécuritaires. Tout s'est fait sous le nez des Anges Gardiens qui volaient dans les ruelles infectes de la Mégapole. Oui, difficile de les contourner, mais possible. L'État-Prison comporte encore des contradictions, et Malik les connaissait toutes par coeur.

Une sorte de miracle, si on pense à ce qui aurait pu mal aller... non, vaut mieux ne pas penser à ça.

Six mois après le Congrès Mondial paraissait la première édition de la *MegaEra*. Le livre explique toutes les bases théoriques que Malik a conçues. Du moins, ce qu'elle, parmi ses effluves de datura, a compris. Des méthodes. Des stratégies. Mais plus encore: un fondement philosophique inclusif et imaginatif qui rend l'œuvre intemporelle, souple à tout changement, décrit un mouvement organique qui résiste à tout, tel un virus pandémique. Le Cygne Noir a frappé un grand coup. Un autre brave projectile enflammé contre le mur étatique et policier; un poing serré, finement gantelé. Exactement un an après la mort du Cardinal la première bombe éclatait. Incendie généralisé. Quelques millions de crédits en

dommage. Ça a tiré les adultères de leur lit poisson, ils ont fait toute une conférence de presse. Moreau suait au micro. Hilarant.

Tout ce qui était militant s'est scindé. D'un côté: les radicaux – effrayés, traqués. De l'autre: les réformistes – institutionnalisés, quasi-muets, impuissants et complices passifs. Il y a maintenant un grand parti de gauche dans la nation, le Regroupement Progressiste Populaire. Des anciens membres de l'Aube Rouge. D'autres réformistes. Des syndicaux. Des gens de talent, il faut dire, à l'abri du S-17, et une sorte d'écran pour l'Aube Noire. Une sorte. Il faut croire que Vengeance ne s'attendait pas à rester libre très longtemps. Maintenant que le temps a fui, elle se demande pourquoi elle n'est pas derrière les barreaux. Ou simplement morte, ce qui serait mieux. Elle a sa petite bouteille sur elle, tout le temps. Pas de peur, c'est la solution. Que la mort vienne. Tard... ou tôt.

Pendant ce temps, dans la Mégapole, des centaines de groupes d'affinité décentralisés, autonomes, sabotent de l'intérieur le mécanisme d'une bête assoiffée.

Et voici le conte du Cygne Noir: envolée d'une marre sanglante à une autre. Dans la glace, c'est la fragilité du papier de soie, une ombre que lance une orchidée sur des eaux parfumées. Elle boit aux lèvres de la comtesse le venin qui la garde en vie, l'Aether Nox est un dernier sanctuaire. Son loft, elle l'a gardé un temps. C'était trop cher. Ce vieux proprio soudainement plein de succès dans son art abstrait a eu la brillante idée de monter le prix du loyer. Alors de un, elle l'a envoyé au diable, et de deux a déménagé ses chevalets et ses huiles dans la coopérative décrépite d'une maison qui ne tient plus exactement debout, juste un peu inclinée. Hecate ne demandait rien de mieux. Les artisanes du Nox vivent ensemble maintenant dans leur univers d'Abysses et de miel, c'est le mariage du feu et de la glace. Et la création continue.

Oh, l'art sait garder un esprit vif. Observation par dessus observation, jusqu'à la treizième et son étrange célébrité. Souvent à la Crypte. Puis ailleurs, et de retour à la NeoCrypte. Erynie est reconnue maintenant. Fléau peut-être, mais une sorte de consolation dans la perverse fascination qu'on offre à son art. C'est une icône absolue. Elle est protégée. Franche

stratégie, Malik lui avait indiqué qu'il s'agissait d'un recours risqué. « La résistance n'a pas de visage », disait-il « et un seul icône peut être un masque plus faux pour ceux qui le soulèvent que pour ceux qui le fuient. »

Le Front Culturel Engagé a réifié l'image de la peintre révoltée. Elle a eu le contrôle créatif. Masque d'argile, mêlé de sang et de pâle beauté, ses ailes noires entrouvertes sur un monde décadent qui n'attendait que le visage de l'Apocalypse pour se souvenir d'un honneur supérieur. Son visage est partout, si on sait regarder. On la connaît, c'est Yano, c'est Vengeance, c'est *elle*. La prophétesse. L'élue. Et pendant qu'on l'étiquette de meneuse, elle répond *nous n'avons pas de chef*, lorsqu'on croit qu'elle dirige tout, elle ricane *l'Aube Noire est dans le cœur de la révolte, moi je ne suis rien...*

et quand ils chuchotent « la Révolution arrive »

elle murmure

simplement

en riant

oh que oui

Domaine enneigé, la nuit. La pâleur hivernale s'étend sous la forêt silencieuse, un croissant de lune envoie quelques ombres sur la blancheur du jardin endormi. Ses parfums éteints, une certaine pénombre recouvre toute chaleur, étouffe tout son, retient le temps de s'écouler... l'heure n'existe pas, sauf à l'intérieur de ces murs, au détour d'un autel poussiéreux, d'un atelier vide, de feuilles de thé séchées, et là, au coin, une vive lumière jaillit, et devant elle une femme: c'est la dernière ondine d'une cour désenchantée qui repose de sombres réflexions sur son royaume déchu.

Nonchalamment, elle balance une autre bûche dans le foyer. Celle-ci percute la braise, crépite, soulève une rafale de tisons, et le feu, gronde, rugit, envoie une bouffée de chaleur sur son visage. Une lumière si vive, presque insoutenable, qui se mue, se brouille, s'agite au-devant et monte tout haut, lèche la pierre et consume le bois.

Elle se tient, nue, défiante contre la danse ambrée. Devant l'enclave lumineuse, une simple silhouette. Sur sa peau, des gouttelettes d'eau miroitent les flammes et perlent doucement, s'évaporant d'une telle délicatesse qu'elles l'effleurent à peine au passage. Ses longs cheveux d'écorce sont collés à sa peau, les mèches s'écoulent sur ses épaules, sa nuque, ses seins, jusqu'à son ventre et ses hanches. Mains derrière le dos, elle médite et se laisse bercer aux faveurs de la chaleur immense.

Mais des visions l'assaillent dans son effort de pureté; images percutantes, voire violentes. Les planches qui recouvraient une fenêtre du salon. Comment elle les a arrachées. D'une pierre, fracassé la vitre. Comment elle s'est jetée au sol, triomphante et brisée, la frénétique impatience avec laquelle elle a réactivé l'eau et le gaz, foutu un feu maladroit dans le foyer, et surtout, surtout, comment elle a lancé au loin ses vêtements puants de mort aux quatre coins de la salle de bain, pour se vautrer sous les eaux tièdes de la résurrection. Lorsqu'elle s'est lavée, elle aurait voulu tout enlever, saleté, sueur, remords et souvenirs, laisser couler de sa chair toute trace

de conscience, dissoudre toute allusion à son passé tragique et à la charge trop lourde des décisions.

« Ce sont mes rites de passage », pense-t-elle.

Outre le cercle de glace, passé le cercle d'eau, et enfin le cercle de feu, où un récital noie l'instant présent; une peine de l'âme bordant la volonté de beauté de la cantatrice sans voix. Dame de l'océan confinée à l'exil solitaire, Cybèle provoque les flammes ainsi, découverte et désolée, au centre d'un palais de bois fendu, de pierre froide, où tous parfums et rires se sont envolés.

... devant l'enclave qui vrombit de rage féline, elle attend le retour de son amant.

Toute la nuit, elle attend son retour.

Vengeance est son nom.

Au départ des bohémiens, le tissu de soie de son âme déjà vieille s'est déchiré de part et d'autre, mais au même instant, sa haine d'eux, son rejet absolu de leur effroi, de leur défaite, agit comme un contre-poison et lui a permis toute la hargne qu'il faut – la brûlure assez vivante – pour amener la tâche à sa fin. Une dernière œuvre. En revenant du cimetière où elle avait peint *victoire*, elle se murmurait à elle-même « juste terminer le bouquin, et je peux mourir en paix. » Un triste murmure.

Je veux juste mourir en paix.

Première année. Loin des Anges Gardiens elle a recroquevillé ses noires ailes autour de son isolation, le temps de créer. Payer le loyer, boire du café, peindre la sixième observation – et selon les critiques, la plus optimiste – chaque nuit comme ça, analyser les textes du Cardinal un à un et les rapiécer, les coller, leur trouver une place. Un exercice désagréable pour une peintre mais pas pour une veuve. Un *corpus delicti*, en quelque sorte; où chaque note est un fragment, chaque mot à sa couleur, chaque pièce se case dans la vision ultime de la MegaEra. Et les lettres de Cybèle entraient par la poste.

Deuxième année. *Je l'ai terminé ce foutu bouquin.* Après la première publication elle dut se résigner à mourir. Il n'y avait rien d'autre à faire. L'Aube Noire n'était qu'un fantasme, une fiction. La défaite, elle, était réelle. Alors elle serra les rubans dans ses cheveux un peu plus, et toute une matinée de temps, travailla à amasser deux douzaines de graines de sa plantation de *Datura* – les faire infuser avec de l'alcool, en extraire le poison: une mixture suffisante à tuer n'importe quoi, sans souffrance, sans risque d'échec. Le liquide était d'une teinte sombre, d'une odeur écœurante. Un suicide parfait. *On ferme les rideaux.* Mais voilà: au moment de le boire, Erynie se sentit l'envie de peindre. Embêtant. Entre la mort et la peinture, le choix était difficile. Mais entre l'Art et Nihil, seul un pouvait attendre, alors elle transféra le poison dans une petite fiole et la mit dans sa poche pour plus tard.

Aux nouvelles, pendant le premier procès des arrêtés d'Asphodel, un édifice de la Corporation était incendié de manière particulièrement criminelle et délicate. C'était à rire. L'Aube Noire semblait devenir autre chose qu'une rumeur. À croire que les groupes d'affinité avaient réellement envie de travailler pour la même finalité. Détruire ce monde une fois pour toutes. Un espoir, et Cybèle là-bas rayonnait de joie.

Troisième année. Vengeance rejoint Hecate en toute fascination. La fiole toujours dans la poche, c'est avec la mort qu'elle marchait vers le nouveau Nosfë, et toute décadence résonnait d'une invitation indéniable. Messaline et Hécate ne s'entendaient plus. La chanteuse avait poussé trop loin. Plus personne ne la reconnaissait. La comtesse la rejeta vulgairement. L'autre creusa plus loin dans la fosse ardente de la Mégapole pour ne pas revenir. C'est Vengeance qui déposa le premier baiser. Elle y vit une autre raison de retarder le dernier jour. *Tu souffres et je souffre. Tu es seule et je suis seule.*

Quatrième année. Les observations à grand succès, assez d'argent pour survivre. La *MegaEra* à plus de dix mille copies. L'Aube Noire à plus de dix millions de crédits en dommages. Une certaine célébrité, alors, puisque Vengeance a accepté de devenir une icône. Son masque, pourtant, n'était ni sa véritable nature ni même une image qu'elle souhaiterait incarner dans le futur; c'était simplement un outil, une image, tout comme celles qu'elle pouvait peindre sur des toiles blanches à grand coup de haine et d'esthétisme.

Je suis devenu ce que je suis devenu.

Cinquième année. La question du Nihilisme est posée. C'est un chemin sans issue. Chaque jour la lassitude et la douleur s'alternent. Elle fait pousser une vingtaine de daturas maintenant. De temps à autre elle doit refaire le poison. À chaque infusion, elle s'arrange pour qu'il soit plus concentré. Elle craint de manquer son coup. En son sein, elle sait que l'heure approche. Le monde avance peut-être quelque part, mais les lettres de Cybèle ont révélé que son rêve à elle est finalement terminé. Et donc le dernier sceau est brisé. Si les bohémiens aussi sont détruits par la vie, Erynie n'a plus aucun sanctuaire où se réfugier.

Mais je n'aime pas ce que je suis devenu.

Puisque Vengeance est son nom...

Vengeance est son nom, elle ne se souvient plus exactement des autres, quoi que certains oiseaux sachent bien signer les caractères intrigants de sa signature – si Malik la voyait maintenant, lui seul saurait quoi lui dire, en son esprit les chuchotements ont mués en hurlements, d'action en action le bruit de la Mégapole s'éteint, il ne reste que le chant du désir de la comtesse et le goût du venin sur ses lèvres – l'abstrait souvenir de quelque chose d'autre qui existait avant le fil du temps – quelque chose de troublant, innommable, dans l'escalier tournant d'une charmante...

Vengeance est son nom, mais Décadence lui ferait tout aussi bien, maintenant qu'elle habite un monde sans limites, les Anges Gardiens talonnent chacun de ses efforts et la fine pointe de son meilleur pinceau paraît immensément trop grossière pour tracer le parcours de sa...

Vengeance est son nom, mais Démence lui ferait grand honneur, maintenant que l'Art ne suffit plus à transporter les méandres de son insanité ailleurs que sous ce masque de plâtre sans expression; il ne miroite guère que son...

Vengeance est son nom, mais Absence est la seule épitaphe pour sa pierre tombale, gravée à coup de jouissance sur les draperies d'ébène du Nox, nuit après nuit, sous un regard perfide d'une Mégapole à l'agonie.

Douce folie, fait de moi autre chose.

Vengeance est son nom...

Vengeance est son nom.

Vengeance.

Vengeance

Vengeance vengeance vengeance vengeance vengeance
vengeance vengeance vengeance vengeance vengeance
vengeance vengeance venggece vengennce vangaacc vngcc vc
angg enge cgnv neacgvnceacnecvvnceaan



Nihil, par Malik

notes et transcriptions, non chronologiques

Lassitude et Ennui

Lassitude et Ennui, comment elles viennent dans mon heure la plus sombre; sœurs séductrices du néant, et j'ai passé trop de temps sur Terre pour leur résister encore longtemps. N'est-ce pas vrai? En force, en toute énergie, nous voyons le bonheur comme l'alternance entre création et contemplation, mais au même instant, le malheur est douleur et ennui : les deux faces cachées qui viennent, mal à point, dans toute histoire.

'Oh', disent-ils, 'pauvre fou qui se tourmente sans raison. Pourquoi doit-il concevoir un sens à la vie? Pourquoi douter? Il faut vivre! » Ils me diront que je dois attendre quelque chose. Que je dois accepter l'horreur insensée de l'existence. Ou Dieu. Ou le mariage. Peut-être une carrière. Une nourriture de quotidien et de névralgie. Quelque chose d'extérieur à moi, comme un miracle.

Aucune parole ne me libère de l'emprise de nihil, du rien, du néant. Je sympathise avec les suicides : je les comprends d'une pénétrante acuité. Je ne saurais les sauver : ils ont raison, et je me contente d'avoir tort.

Les Oiseaux

... difficile à expliquer, comment je refuse le néant et me sens irrémédiablement aspiré vers lui; nihil, l'absence autoréférentielle. Chemins théoriques, routes d'insatisfaction et d'angoisse; voies vers la Raison toute-puissante et stérile entremêlée de peine, de puissance et de confusion; errance dans l'inconnu pour regretter le jour où tout développement était encore devant soi, toute peine consolable, tout

manque facile à combler...alors, il semble, oiseaux que nous sommes, avions deux ailes fortes et la poitrine fière.

Oiseaux de liberté... nous avons volé dans un vent contraire, planant au dessus d'étendues plus grises les unes que les autres, s'essouffant, chutant, vers la Raison terrifiante et notre perte. Chaque sentier nouveau, nous nous y sommes gorgés hâtivement – impatientement – et avons bu des sources jusqu'à sec, tué chaque plaisir en disséquant sa nature contradictoire, si bien épuisé chaque filon que c'est à grands coups de poings qu'on a caressé la Vie et enfin, l'océan approche, là-dessous, nous volons d'ailes brisées, plumage grisâtre, plus bas, plus bas encore, incapables de chanter parce que le chant est stupide, sans épaule où pleurer parce qu'elles sont trop molles, sans jamais reculer parce que reculer c'est la mort, plus bas, plus bas, livres ouverts sur des questions sans réponse, têtes lourdes de massacre et d'ennui, et toute cette lassitude, cette lassitude profonde qui retire goût au vin, douceur à la peau, beauté au simple, cette lassitude morbide du « tout est vain » et du « à quoi bon », plus bas, plus bas, plus creux que l'océan, plus creux que la Terre, plus creux que la Vie, vers le rien, vers la suite logique, vers la Fin, et Nihil écarte ses bras ensanglantés. Un dernier songe avant de soupirer : « pour voler ainsi au tout début – oui, au tout début – nous fuyons justement la mort, et finalement nous l'avons trouvé... »

Oiseaux de liberté, nous devenons des démons cyniques.

Le Chaos

Tout le reste, tous les autres chemins je les ai parcourus, je suis arrivé au cul-de-sac, tombé dans des puits si creux qu'on n'y voyait pas à deux concepts devant; toutes les eaux je les ai bues, et finalement, tout de la sacro-sainte Raison est devenue insipide, inodore, incolore, et douloureux, si souffrant parce que le Nihil renie aussi ce que je suis, et plus je poursuis ces routes sur lesquelles j'ai embarqué pour détruire l'autorité – détruire mes chaînes – je me retourne maintenant vers le ciel d'un regard accusateur. « Est-ce tout, » je lui demande. « Je ne suffis pas à me libérer. Et donc je suis damné. Si je ne peux pas faire payer *quelqu'un* les frais de ma servitude, je ferai payer *quelque chose*. Je me donnerai au Chaos en riant. »

Apocalypse

Fermez les rideaux, nous voulons changer de spectacle.

Et si nous songeons à la fin, c'est bien parce que le monde n'en finit plus de souffrir; c'est une pathétique lèpre qui fait pitié à voir, à l'intérieur – dans le fort le plus secret – on espère que ce monde expire, que le malade crève comme un chien, une fois pour toutes! Ah! Et qui veut donc frapper le dernier coup? Ou plutôt, qui en est capable? Personne. Le Pouvoir se veut éternel. Pour nous qui le refusons, c'est l'horreur. Car dans les yeux du malade, c'est notre propre misère qui est reflétée, nous attendrit, « mais non, non il ne faut pas, il y a espoir ». Horreur. Dis-je aux masses gorgées d'illusions lubriques : l'espoir, il n'y a jamais que ça! C'est tout ce que nous avons! L'espoir, on le crée à partir de rien! On donne sens à nos jours parce que c'est l'absurdité qu'on ne sait pas endurer. Souffrir, c'est déjà quelque chose; si ça a un sens, on se dit, c'est un peu mieux. L'espoir.

Quand les châteaux s'effondrent, quand les enfants ont faim, quand la lèpre du monde se détache des parois cancéreuses et nous infecte à notre tour, que nous *devenons* la Mégapole, que nous *devenons* la grise indifférence du monde, l'espoir c'est bien tout ce qu'on peut s'inventer pour que le moment présent – si insoutenable est-il – puisse, dans nos têtes, avoir une fin. Une fin. Quelque part, là.

L'Apocalypse, c'est autre chose. Les rideaux qui veulent se fermer dans nos têtes : le désir de jouer une autre pièce. C'est le seul endroit où anarchistes et capitalistes se retrouvent de temps à autre : des fois nous nous entendons que la Fin doit venir et que la race humaine arrive à sa seule issue possible, la mort, l'extinction. Mais fous que nous sommes tous encore, nous n'avons pas compris que la Fin, la sainte Apocalypse que nous attendons à genoux depuis que nous avons souillé notre innocence, elle ne viendra pas. C'est faux. Il n'y a pas de Fin. La mort d'une espèce, ça se prolonge à n'en plus voir ni introduction ni conclusion. Des générations de l'Apocalypse, il y en aura plusieurs. La souffrance ne se terminera pas de si tôt, et c'est ce qui est horrible avec tout espoir de la fin; ce ne sera pas un

clignement de paupière, une étincelle, un éclair; ce sera un siècle entier de souffrance et de mort.

Nihilisme affirmatif

Admettons que notre monde soit la représentation d'une volonté collective, donnée dans sa positivité, c'est-à-dire un 'plus' (+). Admettons par la suite que nihil, le vide, est l'absolue négativité, une absence, un 'moins' (-) qui dissout notre consistance morale et physique.

La fascination, la séduction, la dérape éthique et matérielle vers le néant de façon volontaire : cela s'appelle nihilisme. Toute pensée qui emploie le concept de néant : cela s'appelle nihilisme. Les symptômes de son existence sont partout autour : consommation de psychotropes variés ou drogues communes, fascinations perverses, relativisme pathologique, célébrations vicieuses et maelström hédoniste, dépressions destructrices ou créatrices, suicides multiples devenus banals, écocide à grand déploiement, art obscur, destruction des préacquis de toutes sortes, idéalisme libertaire poussé; voici la décadence qui est porteuse du nihilisme : le glissement vers le bas.

Nous pouvons considérer que le nihilisme est un cycle : du passage de la positivité à la négativité. La lucidité et l'intellect guident le marteau de la libre pensée contre toute construction, toute illusion, et suite à leur mort survient nécessairement un mélange d'euphorie et un sentiment de deuil. L'euphorie témoigne de l'inclination naturelle vers la liberté, il s'agit du plaisir d'émancipation. Elle encourage à poursuivre la déconstruction, tandis que le deuil, telle une récession psychique, pèse sur les épaules et cause une lourde souffrance; peine qui ne disparaît que lorsque le deuil est acheminé à conclusion, processus qui peut prendre de quelques instants à une vie entière. Ex. : détruire Dieu à l'intérieur de soi, enterrer tout espoir d'un Paradis, etc.

Si effectivement le nihilisme est un cycle, il contient une phase négative : la chute vers le bas, et une phase active (ou affirmative), c'est-à-dire où toute prémisse se situe directement au niveau le plus près possible du néant : à partir de zéro.

La théorie principale du nihilisme affirmatif consiste à croire qu'une fois au fond de nous-mêmes, au bout du néant, le crépuscule n'est pas éternel : une fois le deuil acheminé nous pouvons renverser dans notre perception de la réalité négatif (-) et positif (+), retourner les polarités pour que le néant devienne un '+' et que ce soit le monde qui devienne le '-'. À ce moment-là, on peut émettre l'hypothèse selon laquelle l'existence sera soutenable (et le suicide écarté) puisque c'est bien dans le néant que nous serons à l'aise, et nous nous retournerons avec dédain du monde, comme l'aiglon qui quitte le nid et tombe dans le vide, seulement pour réaliser qu'on est encore mieux dans l'infinie distance de l'absence que dans le confinement matériel initial.

Le nihilisme, quoiqu'il côtoie le suicide de près, est beaucoup plus une question de lucidité que de dépression. Effectivement, il succède à la décadence et renvoie au suicide parce que le néant est une négation de notre positivité naturelle, et donc de nous-mêmes, et appelle à notre dissolution, et donc, à la mort. Mais ce n'est pas *la* fin, ce n'est qu'une fin. C'est le début du nihilisme affirmatif. La question en est une de persévérance et d'acuité, principalement, puisqu'une fois le deuil des illusions portées à conclusion, une fois arrivés au bout de nous-mêmes, si seulement on se garde de se trancher les veines, il est tout à fait possible de se retourner sur l'univers qu'on a délaissé et de voir en lui une construction, un accumulé, une structure perméable. Être réaliste, cela implique aussi de considérer l'irrationalité et la déraison; traits abstraits qui se manifestent dans tout projet humain. À ce moment, la perception est modifiée. On voit le néant partout, sous chaque pierre, derrière chaque regard, on voit le vide masqué simplement. Là, tout est clair. Chaque fibre de la société, chaque décision, chaque projet gagnent un second sens qui le situe dans sa totalité symbolique.

Au bout de la marche funèbre, peut-être que vos habits noirs deviendront confortables et vous voudrez les garder sur vos épaules. D'ici là, iconoclastes, vous prendrez sur vous la décadence et la retournerez en une fête incandescente. Si la vie manque de valeur transcendante affirmative, le néant sera la vraie valeur transcendante, négative par nature, et le nihilisme affirmatif sera la

corniche d'où vous regarderez les halles puritaines enflammées dans leur sanctuaire. On vous demandera, 'pour se vautrer ainsi sur nos symboles, n'êtes-vous pas nihiliste?' et vous direz 'peut-être, mais là où nous nous tenons nous sommes libres, et avons aussi envie de créer. Le monde a besoin de nouvelles valeurs.'

Ceux et celles qui ne savent pas soutenir le deuil croulent sous la terre humide des cimetières de la Mégapole. Les autres se tiennent en force devant des glaces argentées, marteau à la main, le sourire au visage; enfants d'un monde sans limites.

Les siècles

On se souviendra du philosophe marteleur qui avait prédit que les deux siècles prochains seraient teintés par le nihilisme, et que cette page d'histoire pouvait être écrite à l'avance. Quelle prescience, quelle justesse, et quel salut pour son œuvre : on se souviendra de ces paroles du simple fait qu'elles étaient exactes. Effectivement, nous subissons l'ère d'un nihilisme non-avoué, mais omniprésent.

Et si on invoque la post-modernité à outrance pour se situer dans l'histoire, de quoi s'agit-il donc, si ce n'est que la manifestation du désir de déclin, de rupture, d'une brève tentative de s'approcher du néant? Les siècles ont coulé, noirs, depuis le philosophe marteleur. L'ombre d'un Dieu nous hante encore, mais c'est son deuil que les masses sont incapables d'assumer. Tels des enfants attristés, les gens s'accrochent du bout des doigts aux filaments de leur Dieu dont la tapisserie antique fut lacérée et déchirée par des millénaires de révolte.

Et l'individualisme, l'indifférence et l'hédonisme des vivants de cette ère, ô combien ils et elles se lancent, à droite et à gauche, dansent, boivent, ricanent : et savent que l'équation de leur vie est ainsi acheminée à zéro. Annulée. Les masses incarnent bien le rôle du dandy qui ne croit en rien sauf en ces quelques menus plaisirs que sa pièce dorée saura acheter au marché.

La scène populaire, d'autant que la sphère bourgeoise, est marquée par le crépuscule des idoles, la chute des icônes; remplacées

maintenant par des figures humaines fragiles et éphémères : des déités jetables. La lassitude est la sœur de la diversion, toujours elles marchent ensemble : il n'y a pas assez de monnaie pour acheter la paix éternelle, mais chacun et chacune tente l'entreprise, en cherchant secrètement une autre voie pour mourir. Dans la 'nouvelle' ère, le relativisme est devenu foi et loi, piège d'imbécile et cercle de rhétorique où la seule et unique raison d'argumenter est de ne pas sombrer dans le néant, de réfuter toute vérité, de construire un tissu de mensonges et de paroles vides tout autour des questions les plus cruciales de l'humanité; creuser des fosses et des culs-de-sac dans les avenues qui mèneraient – difficilement, soit, mais certainement – à une destruction des valeurs morales et des pratiques sociales pour amener, par affirmation, à l'aube de la décadence qui transcende, de la parole et de l'acte, les sophismes circulaires de ceux qui profitent, justement, du fait de ne pas dévoiler la vérité.

Certes, peut-être que tout a déjà été dit, mais presque rien n'a été lu, et une fraction de cela a été compris. Combien triste est-il de constater que nous nous révoltons, seuls et seules mais liés dans le désarroi, à travailler sur notre propre conscience et nous éduquer, nous élever, cultiver notre esprit puisqu'*être* nous intéresse infiniment plus qu'*avoir*, mais voilà : ces hardis sacrifices, il n'y a que nous à les présenter sur l'autel de la supposée scène politique. Et ces tortionnaires du stylo, les politiciens, économistes, banquiers, notaires, avocats, spécialistes de tout vêtement; tous et toutes ils et elles signalent le revirement sociétaire, le désespoir contenu à l'intérieur de toute science, ce néant, cette perte, cette négation perpétuelle de l'esprit et de la chair, cette absence de valeur affirmative qui permettrait de compléter le cycle du nihilisme jusqu'au bout et de déployer les forces du néant pour créer autant de merveilles que notre talent peut traduire dans la réalité. Tout a déjà été dit – c'est vrai – mais il manque encore d'esprit aux mouvements de la décadence qui marquent notre époque.

Quel dépassement de soi, alors, lorsque le déclin ne sert qu'à justifier les faibles? Quelle pitié lorsque d'aider les plus abrutis d'entre nous consiste à arracher les seules illusions qui les retiennent de s'effondrer, et ce, à grands frais de notre part? N'avez-vous pas quelque parent proche ou relation quotidienne à qui vous n'osez

détruire les rêves parce qu'il n'y a aucune substance derrière ceux-ci? Par quel sortilège tordu est-ce que la vérité s'est transformée en cruauté? La Civilisation, ici et au dehors, la négation systémique de la nature et l'esclavage de l'humanité entière par ces codes de culture réifiée. Nous ne faisons pas ce que nous pensons et ne pensons pas ce que nous faisons : nous sommes divisés plusieurs fois en nous-mêmes, et il ne faut déroger que d'un instant pour se faire éjecter de la société qui nous a enfantés. Personne n'a dit qu'être révolutionnaire serait facile.

Les visions les plus belles

Dans les visions les plus belles, nous pouvons croire qu'un jour, il ne sera plus question de savoir si Dieu existe ou non, si la liberté doit être collective ou individuelle, si la Révolte est négative ou positive; dans les visions les plus belles, nous admettons 'a priori' le néant, c'est là où naîtra toute création, exempte des sottises humaines, exempte des principes creux, exempte de tout fantasme d'une quelconque divinité qui nous donnera valeur – non, nous serons la révolte perpétuelle d'un art changeant, créateur, vrai; nous serons notre propre valeur; nous serons les seuls artisans et artisanes d'une existence dans l'acceptation rationnelle qu'il ne reste plus qu'à vivre et de la prise en charge irrationnelle que le néant retire toute finalité – et toute autorité – au phénomène indéniable de la vie.

Après la nuit, l'Aube : nous vivrons ensemble finalement.



Et, sous son front une fois ployé au joug du destin, un revirement se fait, impur, impie, sacrilège : il est prêt à tout oser, sa résolution désormais est prise. Car, à la source de tous les maux, la funeste démence aux desseins honteux est là pour souffler l'audace aux mortels.

Ouverture sur Acheron.

C'est une sale pluie qui tombe. Elle fait fondre ce qui reste de neige grisâtre. Maintenant le sol est humide. Le Saraband trébuche, grogne misérablement et s'écroule face contre terre dans la boue du cimetière. Un éclair pervers traverse le ciel. Il se relève, couvert de saleté, et grogne des insultes à une déesse éloignée. Vêtements abîmés, la barbe hirsute, mains éraflées et lèvres gercées, il jette au tonnerre un dédain teinté de peur et se remet à courir.

Les visions du Cygne Noir le possèdent.

Les muscles étirés de ses jambes croulent comme de la cendre, genoux esquinés d'avoir chuté trop souvent, articulations rouillées comme une défectueuse, les bottes usées, trouées. C'est un dément rictus qui traverse son visage.

Il entend un murmure familier.

Saraband, tu es loin de chez toi.

Et il erre entre les tombes, divague de gauche à droite, incertain maintenant de la voie à suivre. Passé un obélisque pointu, luisant sous les éclairs, la crypte se présente, ténébreuse même dans l'accablante folie du cimetière, elle est là. Dans son esprit, c'est le Cygne Noir qui déploie ses ailes.

« La voilà. »

La voilà.

La même voix rauque se fait entendre, il l'écoute à peine. Non, cela n'est rien. La pluie change tout, elle change tout. Il

fait bien trop froid. Alors il avance, yeux hagards, et regarde la petite porte en bois, tâte le granite poli d'une admiration perverse parce qu'il n'a simplement jamais maîtrisé la pierre. Mais le bois.

« Je me souviens... »

XIV

C'est qu'ils sont partout. Et elle, elle est nulle part.

Les Anges Gardiens, ils sont partout, ils patrouillent la Mégapole en entier. Leur échapper risque d'être difficile. C'était plus facile en forêt. Ici c'est *leur* terrain. Il ne reste pas beaucoup de temps. Peut-être assez pour retrouver le Cygne Noir et lui poser les bonnes questions.

Mais où est-elle?

Damnés soient les Anges Gardiens! Les ailes blanches brodées sur leur uniforme, l'allure si bien symétrique, une ceinture chargée à bloc. Un fusil à viseur laser quinze coups gravé dessus *garder la paix*. Une matraque. Un bâton électrique. Des menottes. Une radio. Un couteau. Un autre pistolet semi-automatique sur la cuisse.

Toutes leurs femmes ont des mèches blondes.

Sur le torse, un matricule à quatre chiffres et les lettres suivantes: *Anges Gardiens; agents de la paix; pour servir et protéger*. Dans une ruelle un soir le Saraband les a vu à trois battre ce jeune jusqu'à l'inconscience à grands coups de bâton et de coups de pied. Une autre fois ils étaient à quinze à arrêter tout le monde – un petit groupe de je-ne-sais-quoi – criant ça et là avec leurs sirènes et leurs haut-parleurs. Sur le trottoir il y avait du sang. Et sur les murs, juste une coulisse.

Le Cygne Noir doit avoir fui... mais où?

XV

Prémisse: l'Aube Noire existe.

Aube et *Noire* sont des mots accrochés aux lèvres de chaque esclave de la cité. Et les graffitis, il y en a partout, de toutes les couleurs, toutes les tailles, sur les cabines téléphoniques, trains souterrains, façades de banques, trottoirs, bois et brique et métal et plastique; la Mégapole en est recouverte. Certaines constantes reviennent: ce rond noir qui symbolise le soleil, et les mots *megaera* et *liberté*.

Et parfois, parfois le Saraband entend des explosions. Dans la cité-dépotoir, des urbanistes ambitieux veulent redécorer. Le Saraband comprend. Seules les personnes qui n'ont plus rien à perdre savent apprécier la splendeur des bombes artisanales.

XVI

... n'a jamais maîtrisé la pierre, mais le bois. Le bois c'est autre chose. Celui-là est en piteux état. Le Saraband murmure.

« Est-ce qu'ils sont tous devenus fous? »

La pluie ne cesse de tomber, elle lui parle à sa façon et il grelotte. Mais derrière la porte, on lui répond.

Ils sont devenus ce qu'ils sont devenus. Toi aussi. Mais l'autre, ah, l'autre. C'est une autre histoire, ça.

Et la voix rauque ricane.

« L'autre. »

C'est alors que le Saraband recule de la crypte et les murmures s'estompent un peu. Hagard, effrayé, il lance des regards nerveux autour de lui. Personne encore. Satané cimetière. Oui, Malik a été enterré ici quelque part.

Avec un élan, le Saraband enfonce ses bottes dans la boue et se propulse en avant, se jette de plein fouet l'épaule contre la porte. L'impact sourd est étouffé par la pierre et l'eau qui perle sur la sépulture. Frappé par la violence du choc, il s'écroule comme une montagne sur la terre mouillée.

Étendu nonchalamment sur le dos, une douleur lui déchirant l'épaule, les images assaillent son esprit et les flashes se succèdent en une parfaite combinaison hérétique – et il les revoit tous, Baccus, Messaline, Jacynthe...

« Je casserai le sablier, j'éventrerai Prospero... »

Avant leur mort.

« Avant leur mort. »

Dans ses visions, il y a cette torture de comparaisons, entre le soir d'été où Cybèle avait chanté avec lui et les funérailles d'Elendae, la première fois où ils avaient fait l'amour et le sang de Lambert en grosses gouttes sur ses vêtements, la dernière beuverie avec Malik au Kief et son cadavre froid au Congrès

Mondial... et la peinture *Seraphime* d'Erynie et l'accablante stupidité de Baccus.

Ah, Baccus.

Des rires viennent de l'intérieur de la crypte.

Étendu dans la boue, la pluie lui fouettant le visage, le Saraband regarde le ciel noir et lance un rire incontrôlable.

XVII

La recherche pour le Cygne Noir avait été un échec misérable. Impossible d'aller voir Gus, impossible de contacter de l'aide, mis à part certaines personnes de *confiance* – un terme tout ce qu'il y a d'incertain. À l'ancien loft, il n'y habitait plus personne. Alors chercher ailleurs. Toute une matinée il était resté planqué sur le balcon à grelotter avec sa faim et ses remords – tout ce sang sur ses mains – et c'était là un instant de lucidité particulièrement rare. Le Saraband arrivait à la fin. Llalaith à ses côtés, enroulée dans le même linge sale : vestige d'un art révolu. Quelques pensées pour ses frères Llae Sidhe et son fils enterré, quelques-unes pour Cybèle enfuie – ne pas trop penser à elle surtout – beaucoup plus pour le Cygne Noir qui avait, à ses yeux, toutes les réponses. Après l'avoir rencontré, pensait-il, il serait possible de recommencer. Case départ. Sans remords, sans rien. Peut-être même retourner à son atelier. Qui sait. Mais avant, retracer le passage d'un oiseau échappé.

Toute la matinée à se geler les fesses et surveiller les alentours pour l'arrivée des Anges Gardiens. Dans l'esprit du Saraband, il y avait la symphonie du déclin en refrain, il y avait l'hiver et la froide cruauté d'Achéron, mais aussi, le souvenir de ce couple de soleil et de joie : Bacchs et Jacynthe. Un fragment étoilé du passé. Quelque chose de transcendant, d'immuable, quelque chose de sacré.

Il était en train de s'endormir lorsque des pas s'étaient arrêtés près de lui. Des souliers de cuir vernis. Petits lacets bruns. Bas de nylon délicats avec des petits losanges dans les mailles. Pantalons bleu cobalt d'une coupe impeccable. Un bourgeois. En plus, un bourgeois qui parle. On aura tout vu.

« Eh ben dit donc. »

Le Saraband a relevé les yeux. Derrière cette gueule rasée, cette mallette, ces cheveux en croupe, des petites joues familières, et un sérieux complètement inattendu : une façade de macadam. Ah ! Dire que ces joues-là se bombaient de plaisir, maintenant ses traits gardent une sorte d'optimisme d'après-rasage.

Tout ce que Baccus trouve à dire c'est *eh ben dit donc*. Après
cinq ans et tout ce sang. Après la mort, l'agonie, l'euphorie.
Dit donc dit donc dit donc

Le café fume. Saraband y plonge les lèvres un peu. C'est de l'instantané. Très mauvais, avec un arrière-goût de plastique. Mais c'est chaud, et c'est déjà ça.

« Tu es dans un sale état, mec. Et tu pues. Qu'est-ce qui t'est arrivé, bon Dieu? »

Baccus est assis devant lui, il a enlevé son veston et desserré sa cravate grise. Tout cela l'inquiète, mais, il faut dire, semble l'amuser un peu. L'autre ne relève pas les yeux.

« Où est Yano? »

Une seule question. Droit au but. Un peu comme un animal trappé, le Saraband flaire un piège par-dessus l'apparat. Mais Baccus fait outre de la prérogative.

« C'est Cybèle, c'est ça? Elle t'a foutu dehors? »

Il ne sait pas pour Elendae. Sympathique, peut-être. Le Saraband regarde autour dans l'appartement qui était autrefois si beau. Maintenant, c'est plaqué, plastique, ordonné, impec, chrono, en teintes de blanc et de gris.

« Ça a changé ici. Je pourrais te demander la même chose. »

« Jacynthe? Ah ben non, tu vois, c'est moi qui l'a foutu dehors. Bien fait. Elle a repris ses affaires. »

Un silence s'installe. Baccus semble inconfortable. Il se lance.

« Le complet, c'est ça? Ouais, je sais. Faut manger. »

Nonchalamment, l'autre lui rétorque :

« La comptabilité? »

« Non. Les autos usagées. Ça paie le loyer. »

Le Saraband repose son café. Il sent la nausée le prendre.

« Les autos usagées? »

« Ouais. Rembourser les dettes, tu sais. »

Sur un mur, il y a un trousseau accroché avec un petit porte-clef en forme de décapotable. Dans cet appartement, il ne reste plus rien d'autrefois. La chaleur a fui. Les souvenirs du passé ne peuvent pas revenir à la vie, et le Saraband est en train de le réaliser amèrement. Malgré la fuite de toute bohème, Baccus poursuit.

« Au juste, la lutherie, tu fais assez, hein? T'as pas l'air bien. Je veux dire, t'as peut-être besoin d'aller chercher de l'aide, mon vieux... »

Et le Saraband relève les yeux pour la première fois.

La montagne surgit : il se lève et rejette la torpeur, s'en est trop, beaucoup trop, les murs pleurent d'horribles pleurs et cela ressemble aux cris d'Elendae, toute lumière s'estompe dans l'abysse – le Cygne Noir n'est nulle part – cette pathétique loque avec sa cravate – la Mégapole qui souffre – d'un tout petit effort, le Saraband fait basculer la table – elle virevolte jusqu'en dehors du salon – la tasse éclate et Baccus se lève pour protester mais l'autre le rassoit d'une large main sur l'épaule, lui tend un crayon – *Yano, Yano!* – et lui dit, il lui dit – et à ce moment dans ses yeux ce sont le deuil d'un père, la fougue d'un artiste, la rage d'un assassin, celle du daemon, tout cela brûle de milles feux – fait comprendre le prix misérable qu'exige la vie – et il lui dit :

« Yano. Je dois la retrouver. »



Rien n'est pareil dans la Mégapole.

La Crypte n'existe plus. Le loft où habitait Eryn est désert. Et les anciens locaux de l'Aube Rouge occupent maintenant la franchise d'une chaîne de café quelconque. Étrange. Tout se mue, ici, les rues sont les mêmes, mais au fil du temps, il semble, le fleuve d'Acheron a fait coulé le béton de gauche à droite, et de bas en haut, les néons de différentes couleurs, les portes de diverses tailles, les autos, les mendiants, les jeunes de la rue. On remarque bien qu'il y a des foules d'alternes – Saraband les a vue, ici et là : des ombres dans l'ombre – mais on n'y voit jamais à plus que deux pas.

La question n'est pas *que faire ici* mais *que faire si on revenait en arrière*. La symphonie du déclin s'est drapée du ciel et de la terre, a épousé la façade des gratte-ciels de la Mégapole et s'est nichée sous chaque feuille de chaque arbre de chaque forêt. Et comment retourner? Déclin, crépuscule des idoles! Et les icônes, comme ils chutent, comme ils chutent toujours et toujours! Et que faire si jamais la quête faisait échec?

Non, cela n'est rien. Symphonie du déclin; chaque note est là au-dessus et au-dessous, et avant d'entamer un autre vers à sa chanson, le Saraband doit avant tout déconstruire les mouvements passés et les réduire à néant – *néant* – et celle qui a les ailes assez fortes pour s'arracher de telles eaux boueuses a démontré sa puissance plus d'une fois, son éloquence et sa cruelle beauté, tous les rêves sont du Cygne Noir maintenant. Maintenant qu'il ne peut pas la trouver, le Saraband l'aime plus que jamais.

Il n'y a pas de doute que tu as perdu l'esprit.

« Mais tout ce que je vois, ce que je respire, ce que j'entends est dénué d'esprit. »

Rien n'est pareil, mais les pas foulés sur les trottoirs infinis du fleuve gris s'estompent au fur et à mesure que la marche se poursuit vers l'Ailleurs.

Des souvenirs, quelques fois. Des souvenirs, d'elle et de l'autre qui est resté derrière... la dame de l'océan.



Quand le poison de haine a attaqué un cœur,
c'est double souffrance pour celui qui le
porte en soi : il sent le poids de ses propres
malheurs et gémit au spectacle du bonheur
d'autrui. Je sais ce dont je parle; je connais le
miroir de l'amitié : elle s'est révélée le
fantôme d'une ombre, l'affection de ceux que
je croyais être mes vrais amis!

Les rires se taisent et ses traits se tordent de douleur. La
pluie dégouline entre ses yeux, il relève le regard vers l'orage et
hurle sa peine à Rhea quelque part.

Cybèle, Cybèle!

« Vas-tu me pardonner... »

Elle de son côté et lui de l'autre, et la rupture lui scinde le
cœur, tant de deuil et tant de sang, qu'en est-il de l'amour dans
ce bas monde? Croire au bonheur alors que le fleuve d'Acheron
coule encore pour jeter ses poisons visqueux dans l'océan qu'elle
affectionnait tant?

Là il y avait leur estuaire et la mezzanine, les chandelles
bleues et son chant, de l'hydromel, ses murmures au sommeil,
la douceur – oh, la douceur – de ses joues sous ses doigts. Mais
laisser cela de côté? Et lorsqu'elle s'appuyait à la tombe de
l'enfant, lorsqu'elle le regardait avec ces yeux là – ces yeux de
Vengeance – il était déjà trop tard, Llalaith allait chanter dans la
forêt.

« *Damanta tréas!* »

Destinée maligne, existence fourbe! Le Saraband se replie
sur lui-même et les remparts abîmés de son âme grondent
d'effroi. Un instant de lucidité, et il se promet de retourner vers
elle quand tout sera terminé. Mais avant, mais avant...

« Je suis peut-être encore vivant. »

Sans hésiter, il recule une fois de plus pour enfoncer la
porte. N'écoutant ni la voix derrière le mur ni la souffrance
déchirante de son épaule, le Saraband enfonce ses bottes dans la

boue et se propulse en grognant vers la porte de la crypte. Alors, le choc retentit dans le cimetière nocturne, étouffé par la myriade d'obélisques et de cyprès, un bruit sourd fait écho et les tentures se décollent des clous qui les retenaient. Le luthier avait vu juste : le bois était en mauvais état. La porte s'ouvre tout grand sur l'obscurité.



Baccus t'avait bien dit où la trouver, la marquise du néant, la reine rubis. Avoir su, peut-être, aurais-tu fui, maintenant il est trop tard, Saraband.

L'orage dehors semble se calmer quelque peu. La nuit est bien avancée. La crypte est tiède et humide, mais il n'y a plus de vent et cela suffira. Elle est grande, cette sépulture. Immense. Le Saraband est assis, recroquevillé dans un coin, les bras autour des genoux pour garder sa chaleur, un peu comme un enfant. Le sommeil pèse sur lui. Dans son sac, il reste un peu de pain qui a malheureusement écopé de l'averse. Tristement, il en mange un bout et se force à mastiquer. Puis, il sort de son sac la copie abîmée de la *MegaEra* et la parcourt rapidement, sans s'attarder au contenu, pour se réconforter quelque peu. Subitement, une certaine frivolité le prend et il regarde au-dessus de lui : là, dans les ténèbres impénétrables de la crypte.

Deux yeux rouges en forme de crocs qui scintillent de malice archaïque. Un souvenir sanglant d'écrits perdus qui se plient sous l'aspect de pointes impardonnables... ces yeux-là savent séduire. La créature possède un souffle rauque qui bat la cadence de la symphonie du déclin.

Sa voix parle encore, elle est glauque, suppurante d'intelligence. La chose doit être perchée au plafond, cela va de soit. Ses traits sont imperceptibles. Mais le Saraband n'est pas dompté et répond néanmoins.

« Je sais qu'il est trop tard. »

Un déchirement, un gargouillis s'échappe des lèvres sèches, difficilement, tressaillant – un rire sournois, extatique, pervers. Les yeux se muent en triangles courbés, comme deux incisives prêtes à croquer. Derrière eux bouillonne une vérité trop ardente : trop d'authenticité, trop d'acuité.

Le Saraband frissonne de dégoût et se détourne, repose la tête contre la pierre et songe à Messaline. Ses yeux, pense-t-il, ce sont les mêmes yeux. La pensée le trouble et il demande à la créature :

« Pourquoi m'appelles-tu Saraband? »

La créature, amusée, lui jette du plafond son humide condescendance. Apparemment, il y aurait plus pertinent comme question.

Parce que tu es un ami perdu, tu as fui, et tu es très loin de chez toi. Ici, ce n'est pas ta demeure, et tu es en train de le réaliser amèrement. Oh, Saraband. Tu as perdu l'esprit.

Le Saraband rétorque, offusqué :

« Mais qui es-tu pour me parler ainsi? »

Un silence... et un autre rire.

Tu sais très bien qui je suis

Et l'autre réfléchit. Les souvenirs reviennent, il revoit la pièce, les draperies, et les cicatrices – les cicatrices horribles – et la pâleur de sa peau, l'acier à sa gorge, le velours du chant de rubis et sa propre terreur – sa terreur – cette créature – cette créature et le néant.

Tout est clair, maintenant.

« Tu es le Daemon de l'Automne. »



Muirrean hante un domaine enneigé.

Aux fenêtres, c'est un pâle reflet, esquissé à la hâte et aussitôt disparu dans l'oubli. De vieux halls accueillent ses pas lorsqu'elle erre près de ses fleurs mortes. Sous des miroirs poussiéreux, elle vaque, ses robes la précèdent en mouvements spectraux, enlaçant la décrépitude de la demeure ancestrale, sensuelle et défaillante. Toute la journée elle divague d'un désespoir las, les fines lignes de son visage atténuées par la tristesse... et elle murmure. Elle murmure son désarroi à la déesse anémique qui s'estompe dans l'éther, cette Rhea qui a abandonné ses enfants dans l'automne de la révolte.

Mais Muirrean ne pleure plus.

Patiemment, elle attend le retour de son amant, le retour de ses champions; les rites de passage du cercle de feu l'ont lavé de sa rage, maintenant que sa terre natale dort sous ses pieds, un calme ténébreux la surmonte et la page du conte ne tourne pas, le temps se fige dans le ciel gris, le mouvement de cette saison est glacé et virevolte en cycles abstraits. Et elle attend. Logée entre les murs de pierre et de bois, elle épie les moindres sons, guette la neige et ses flocons – furtive – régente solitaire d'un royaume solitaire... et les jours filent, la dame de l'océan mène sa vigile infatigable. Elle fait l'état des provisions. Calcule la distance et les jours, les plans et machinations, observe les cartes, tente de concevoir le schéma qui expliquerait ce retard. Il n'y a nul doute, en son esprit, qu'après toute cette violence les hommes n'iront pas jusqu'aux natifs mais que Henrik, au moins, reviendra.

Mais Muirrean ne chante plus.

Parfois elle songe au meurtre et se mord la lèvre jusqu'au sang, souhaitant contenir la haine qui fourmille en son sein, sa haine de tout, sa haine de l'État et de l'Industrie, mais aussi sa haine secrète contre Rhea, et sa haine des hommes qui l'ont malmenée, l'ont laissée seule lorsqu'elle a fuit leur démente. Chaque soir, à chaque matin, l'hiver recule d'un pas et la

symphonie du déclin s'estompe lentement, question de pardon et de remords.

Chaque soir elle quitte sa hantise pour aller chercher des bûches dehors. La nuit l'accueille et la forêt chuchote son nom en tremblant. La blanche couverture de l'hiver reflète la lueur des étoiles et du croissant de lune, comme un pays merveilleux, là-haut, mais inatteignable; une lande de lumière et de parfums de lavande qui échappe aux mortels et ensorcelle les âmes sensibles qui s'y égarent par faiblesse. Muírrean frissonne dans la nuit, et dans les ténèbres elle se sent si seule, aspirée, translucide, happée et séduite par le vide et le néant, tentée par cette absolue douceur. Chaque soir. Et elle regagne la demeure alors, bourre la cheminée et y jette le feu – un grand feu – pour que sa lumière, sa chaleur et sa fumée guident les combattants jusqu'à elle et la sécurité du Havre. Troublée entre son dégoût de la violence et son amour des Llae Sidhe, de Freyr et Henrik, son inquiétude la ronge de tous côtés, elle refuse de répondre à ces questions mais regarde dans l'abîme d'yeux secs. Finalement, elle s'endort devant l'enclave, sa vue brouillée de flammes dansantes.

Chaque matin les ambres caressent sa peau et de douces pensées la tirent de l'autre monde. Elle imagine qu'ils sont revenus, que la main de l'artisan frôle son visage, que les épreuves sont terminées. Elle imagine ses grands yeux heureux et ses cheveux ébouriffés, mais sa propre solitude se reflète dans le givre qui borde les fenêtres. Chaque matin, le désastre se creuse, elle reprend ses châles et erre dans les pièces vides, tentant d'ignorer les rires d'enfant qui y rôdaient avant Persephone. Elle observe les cartes, mais quoiqu'elle essaie, la sorcellerie de la forêt n'a rien de commun avec ces petites lignes étroites et ces mesures métriques.

Mais Muírrean n'espère plus.

Chaque matin un morceau de son âme se décroche, chute comme les tableaux d'Erynie lorsque Malik sombra sur l'asphalte d'Acheron. Et elle murmure pour se consoler :

« Le premier de nous quatre à tomber. »



Nausée

Nausée du fleuve noir et son ventre se tord elle se plie en deux et la douleur – la douleur – un spasme éternel qui crispe et coince son âme aux tréfonds de cette ruelle oubliette infecte et rance

Cancer du monde, souffle court d'une révolte qui s'époumone pour des sourds

Nausée, et son ventre se tord.

Alcool, trop d'alcool.

Seule. Elle est sortie seule de la NeoCrypte et son manteau rabattu sur ses épaules découvre sa gorge blanche qui tressaille lorsqu'elle érafle sa main fragile sur la brique grise et tremble, se courbe, crache et se fige, râle – vomit – telle une vipère, ses poisons et sa haine du monde sur l'asphalte gelé.

Elle se souvient encore du communiqué de presse venu durant l'après-midi. C'était avant la NeoCrypte. Avant la nausée: mais les paroles étaient arsenic et vitriol pour la décadence d'un monde malade souffrant béat et drogué
une nouvelle de plus

[...] trois suspects ont été appréhendés aux abords du secteur de coupe de TecProFor au sujet de la série d'attaques terroristes dans la Réserve faunique de La Pointe plus tôt cette semaine. Une vague de violence s'est abattue sur la région tandis que plusieurs machines forestières ont été vandalisées. On estime les dégâts à 2.3 millions de crédits. On ignore toujours l'identité des suspects mais quelques sources affirment qu'il s'agirait d'autochtones du nord-ouest de la Nation. Rappelons que la série d'attentats s'est terminée par une attaque du Centre Opérationnel de TecProFor qui a fait onze blessés et deux morts : Édouard Lambert et Michael Stanley. La Première Ministre Moreau commenta tôt cet après-midi que ces événements constituaient 'un acte de terrorisme sans précédent qui serait sévèrement puni'. Certains analystes, dont K. Stuart et A. Ferland, affirment que des mesures législatives drastiques seront entreprises pour faire face à cette menace de plus en plus inquiétante. On ignore

toujours s'il y a un lien à faire avec l'organisation terroriste Aube Noire et les protestations récentes face au Plan Persephone. Nous reviendrons avec plus d'information après ces quelques messages [...]

Quelques temps. Deux soupires, une dernière crampe. Dans les méandres de son esprit, Erynie réalise que la vie, c'est un peu ça aussi. La vie comprend ses mensonges, ses ruelles et des entrailles souffrantes une ivresse de dépotoir qui recouvre la laideur d'épaisses couches tout aussi malsaines le monde entier c'est ça c'est ça il y a huit cent autres Mégapoles l'existence et sa réalité *écœurante* s'apprend à coup de nausée

Seule, elle se sent désincarnée. Trois âmes se sont lancées dans une action courageuse, ont même tué – tué – cet enculé de Lambert, mais font face à pire que la mort. Ils seront brisés, humiliés, bafoués: et l'État se prépare à récupérer ce qu'ils ont fait à son avantage.

Comme une mère en deuil, Vengeance se penche sur leur triste sort de par son royaume déchu, d'un désarroi solidaire mais impuissant. Si leur liberté est la sienne, alors leur captivité est aussi la sienne.

La mort en poche.

Et si c'était un peu plus simple? Si les enfants pouvaient cesser de rire, les branches de valser, Hecate d'aimer, si le vin pouvait cesser de goûter si bon, la folie d'être si libératrice, si le ciel pouvait cacher ses couleurs merveilleuses et la nuit, sa sombre douceur? Le suicide est si facile.

... juste au moment où Erynie croit pouvoir tirer le trait sur l'existence, peindre la conclusion, dessiner la ligne oblique sur la vie pour la décréter défectueuse et vaine à jamais, les spasmes de son ventre se calment, ses nerfs se détendent. Là est une leçon plus difficile à accepter: la souffrance, elle aussi, a une fin.

Et la soirée fut belle.

Elle ferme les paupières. À partir d'ici, ce qu'il faut faire est particulièrement évident. L'air froid s'engouffre dans ses poumons et rafraîchit les remords qui y pèsent lourd. Même accroupie dans une ruelle morte, la légèreté n'est pas hors de portée.

Fin de la nausée.



L'aube se levait à peine que déjà les corbeaux avaient cerné le Havre. Leur chant envahit chaque recoin, chaque espace, chaque silence de Muírrean et sa voix muette. Seule, elle est inconsciente devant l'enclave du foyer, perdue dans ses laines, ses linges et ses cheveux, telle une enfant endormie.

Trois plumes noires et une fleur bleue

Évoquant Llaure et Laertes lors des marches romanesques dans le verger – il y a de cela cent vies passées, au moins – avec Freyr, main dans la main, et ses légendes d'autrefois, ces guerres racontées avec fougue et entrain... et son courage, le calme noir dans ses yeux. Kemenmirë réincarné.

La dame de l'océan se souvient

Tout près d'elle il y a Featinwë. Hier soir, elle l'a raccordée à l'oreille. Elle s'est dit que Henrik aimerait ravoïr sa guitare prête pour lui alors de son retour. Mais au sommeil, Muírrean jurait que jamais il ne reviendrait. Sa foi morte et enterrée.

Symphonie du déclin et une larme sèche

L'aube se lève à peine et déjà les corbeaux sont partout. Ils crient vengeance, ils crient pour le printemps. Et la dame de l'océan ouvre les paupières. Son regard se fixe sur les poutres du plafond. Les corbeaux, les corbeaux sont là, au-delà. Braves, ils tournoient dans le ciel d'hiver et lancent leur puissant croassement sur le pays.

Amaranth se réveillera à tout prix

Lancée par la beauté, Muírrean jette ses laines par terre et se lève. Lorelei entonne son hymne désespéré mais la cantatrice ne lui prête plus l'oreille... elle accourt vers la porte en espérant que sa longue vigie sera récompensée par le retour des siens.

Ses robes bleutées se lancent dans le vent alors qu'elle reste, immobile, sur le seuil de la maison. Les corbeaux font de grands cercles dans le ciel gris, et sous eux, une douzaine de silhouettes – sept femmes et cinq hommes – marchent ici et là dans la forêt. Leurs longs cheveux valsent librement, mais dans leurs yeux, il n'y a plus rien de l'innocence d'entant.

La guerre des Llae Sidhe.

À leur ceinture, les cordes cérémonielles de combat, et à peine réalise-t-elle leur signification que Cybèle reconnaît certains visages. Avant tout, il y a Ariell, fleur blanche des Nínarin, à la tête de la procession. Ses yeux sont rouges et enflés, le désarroi dans ses traits, comme si elle subissait l'attaque répétée des mains de l'État. Mais une corde est à sa taille, et de la dramaturge, il ne reste plus que la tragédie. Derrière elle suivent nonchalamment Maude et Gabriel, ainsi que Sylvain, le cordonnier. Tous, ils venaient souper avec le couple et l'enfant, lorsque la demeure était encore chaude de sauces épicées et de musique enivrante.

Cybèle songe au danger pendant un instant. Est-ce que sa fuite lors du carnage de Lambert ferait d'elle une traître? Vont-ils donc la tuer, elle aussi, en la garrottant, vulgairement, ainsi que le thème du meurtre s'inscrit dans la chanson, là-haut dans le Nord? Une vie. Un vers. Au fait, personne d'autre n'est ressorti de La Pointe. Mais ces pensées appartiennent au domaine des cauchemars. Ces gens-là sont ses amis, et elle n'a pas perdu tous ses charmes.

Ariell s'avance et étend les bras.

«Oh, tu es seule...» chuchote-t-elle d'une voix étranglée, déçue.

Et le mur tombe. La gardienne du Havre redevient la mère qui a souffert et ses yeux d'océan – ses yeux qui aimaient, ses yeux qui riaient – se submergent de larmes. Elle se lance dans les bras de son amie et la serre aussi fort qu'elle peut.

À ce moment, les natifs font un cercle autour des deux réunies. Une certaine urgence maîtrise leur posture, comme si la bande redoutait une quelconque attaque. Ariell se ressaisit, et dans sa voix on constate l'assurance d'une guerrière déterminée.

Une autre femme brisée

«Brhan... ah! C'est horrible, *mo deirfiúr!* Tous les trois ont été capturés. On pensait que vous étiez réfugiés chez les Sidhe, mais Gabriel a vu de la fumée ici et, on s'est dit... oh... Cybèle, mais qu'est-ce qui est arrivé?»

Et Ariell lui caresse le visage tendrement, à deux mains, et lit en elle de par l'expression de ses yeux. Cybèle flanche finalement et s'écroule dans ses bras, hurlante de douleur.

«Tués, ils sont tués...»

Mais les corbeaux n'arrêtent pas de crier. Maude lui touche le bras et dit fermement, en regardant aux alentours :

« *Ach deifrigh!* »

Ariell acquiesce.

« Dépêchons-nous, ma sœur. Il faut partir d'ici, et rapidement. Tu veux venir avec nous? Tu ne peux pas rester ici toute seule. »

Cybèle gémit.

« Quelqu'un doit rester, quelqu'un... pour Henrik, pour Freyr... j'ai veillé. Ils doivent revenir. »

« Nous reviendrons. L'armée est dans la forêt. Les corbeaux sont agités. Il faut partir. »

Cybèle concède finalement à partir. Il n'y a plus rien à espérer, si ce n'est que de voir les vagues de l'océan une fois de plus.

Ailleurs

Et en peu de temps, la porte se referme pour de bon. Tous, les natifs repartent, accompagnés des sombres oiseaux qui tournoient dans le ciel. Le Havre, seul dans l'hiver, demeure là, stoïque, invulnérable, et vide du rire des enfants.

Ailleurs et n'importe où



L'Équation de Caïn, par Malik

Préface

Si je te parle de l'Équation de Caïn, c'est pour te mettre face à face avec la plus sordide réalisation qu'un esprit révolutionnaire pourrait concevoir. Si je t'en parle, ce n'est pas pour te décourager. Comme notre liberté est un tout collectif, alors notre capacité à renverser un cycle destructeur est tout autant amplifiée par notre jugement collectif et conscient. Les militants et militantes doivent savoir ce à quoi ils et elles s'affrontent. Sinon, cette réalisation va les frapper tôt ou tard, mais ils et elles seront alors seuls et seules. Vaut mieux en parler tout de suite. Trop d'entre nous ont déjà quitté la lutte.

L'Équation est le cycle de reproduction de l'autorité, mais surtout, dans son incarnation contraignante : la violence. J'essaie ici de comprendre, de façon strictement rationnelle (et, j'espère, biaisée) la raison de l'échec de toute révolte contre le pouvoir. À noter que cette analyse est grossièrement empirique, et c'est ainsi que j'ai choisi de la conduire. La violence physique étant la concrétisation de l'empirisme, je n'ai pas cru pertinent de parcourir la qualité cognitive du problème en profondeur.

Question préalable : Est-ce que la Révolution est possible?

Introduction

Prenons symboliquement Caïn en tant que premier meurtrier de l'histoire. En enlevant la vie et laissant paraître la menace apparente de la mort (en effet, en supposant qu'un acte physique accompli volontairement peut être répété au besoin) il aurait instauré le cycle de l'autorité qui, une fois mis en branle, se reproduit par lui-même. L'oppression initiale engendre une autre oppression, et ainsi de suite,

du fait que sa manifestation dans la réalité est contraignante et totalisante. Caïn, en tant que premier tyran, façonnait physiquement le sentier de la servitude. S'appropriant les moyens matériels de tuer, il dominait dans la réalité sur les dominés.

Développement

Les dominés ont deux voies possibles : la révolte ou la soumission.

La révolte est une volonté qui se traduit dans la pensée et dans l'acte. En premier lieu, dans la pensée, il est donné de réfléchir et de communiquer, de théoriser sur le Pouvoir et sur les façons de le faire tomber. Nous pouvons nous préparer, discuter, faire valoir notre propagande avec les appareils les plus sophistiqués. Il est possible de prouver, rationnellement, que le Pouvoir est une abomination et doit être détruit. Nous pouvons aussi concevoir des valeurs affirmatives à notre combat qui lui retire son absurdité. D'apparence, peut-être même de nature, notre lutte est absolument idéale et juste.

Seulement, la pensée seule ne permet pas de déloger les tyrans, pour la simple et bonne raison que le Pouvoir qui repose en leurs mains, par définition, ne sera pas aboli de lui-même, ne sera pas déposé au sol pacifiquement. Les avantages que procure la tyrannie sont nés de telles émotions (telles que l'accoutumance au confort matériel issu de la division du travail et la hiérarchisation de la vie sociale) qui, de nature, refuseront la proposition de 'cesser d'exister'. Le Pouvoir se veut conservé. La parole seule, même si elle était parfaite et exacte et que les tyrans consentaient à nous écouter, ne suffit pas à tuer l'Autorité. Elle, si on veut la personnifier, ne reconnaît pas la raison dans son entièreté. De plus, il ne nous est pas donné, nous humains, de pouvoirs surnaturels ou de dons métaphysiques qui nous permettent de projeter notre volonté concrètement hors de nous-mêmes.

(note : si cela était possible, cette 'Aube' n'aurait pas eu besoin de voir le jour!)

En second lieu, dans la matérialité, il est possible de frapper de nos poings, nous battre avec bâtons, pierres, ongles, dents, explosifs et

cocktails Molotov, même prendre les armes (et accepter de tuer pour nos idées), contre les tyrans qui nous oppriment. En agissant de façon conséquente avec la phase de réflexion qui précède la révolte armée, il est possible, quoique les foules aient parfois un comportement imprévisible, de frapper les bonnes cibles et de poser une opposition physique aux tyrans.

Seulement, les tyrans et ceux qui les suivent (de circonstance ou de choix) nous précèdent dans l'acte de la violence. Il s'agit, si on peut se permettre, de 'leur' terrain d'expertise. Ils ont donc une longueur d'avance et se sont approprié les moyens technologiques et logistiques pour étouffer la révolte. Un excellent exemple de ceci est la configuration des villes modernes : façonnées telles qu'on façonne les prisons, elles se replient sur elles-mêmes, centralisent à la fois la masse d'esclave, la force policière et l'influence étatique au même endroit, retirent tout moyen de production substantielle (nourriture et eau) au peuple de façon à le rendre dépendant de la main qui le nourrit et alignent les corridors et espaces publics de manière à rendre toute intervention militaire rapide et efficiente.

(Parenthèse : La victoire matérielle sur le Pouvoir peut toutefois rencontrer un certain succès, comme il a été démontré dans quelques révolutions communistes étatiques. Les moyens entrepris pour y parvenir, par contre, furent les même que celui du Pouvoir en place, et une fois les élites au sommet de la pyramide et les anarchistes fusillés, il ne fut pas surprenant de constater que ce n'était pas là une Révolution mais bien un simple changement de nomenclature dans l'ordre totalitaire. En effet, on ne peut vaincre le Pouvoir par le Pouvoir. Je veux toutefois rajouter que le Nouvel Ordre Mondial est une réponse à ce type de révolution et que tel succès militaire n'est plus possible.)

La soumission, comme nous savons tous et toutes, est l'autre option. Elle est soit active (supportant l'Équation) ou passive (la subissant). Elle vient parfois avant, pendant ou après la révolte, mais il est très rare qu'un être humain, dans sa vie, ne se révolte jamais une fois ou ne se soumette jamais. Chacun et chacune savent qu'il y a deux options : accepter ou refuser, et la plupart s'entendent pour dire qu'on ne peut pas être dans l'acceptation totale ou le refus total,

puisque même en contribuant volontairement au système autoritaire (dans l'acte et dans la pensée), on souhaiterait intérieurement le voir changer. (Il n'y a donc pas de réel spectre révolte-soumission, mais une infinité de nuances. J'emploie le terme par simplification.) Lors même qu'on se révolte le plus radicalement possible contre le Pouvoir, puisque nos vies (et notre liberté, en défiant les lois) en dépendent, on n'est jamais totalement 'en dehors' du système. L'espoir des radicaux est que le système soit aboli, l'espoir des esclaves résolu est de le voir s'améliorer.

La soumission est donc soit le fruit de la révolte échouée, soit l'état initial d'une révolte prochaine. Elle ne peut être complète chez l'individu que lorsqu'il ou elle est en état de jouissance matérielle et psychologique perpétuelle (retirant toute insatisfaction, et par la même occasion, tout sens moral à la vie), ce qui, à mon avis, n'est le cas que des plus prospères tyrans. On pourrait ainsi affirmer que les plus soumis sont ceux qui ont le plus de pouvoir, ceux qui ont effectivement 'accepté' l'Autorité au point de l'incarner dans l'acte et dans l'esprit : les soumis actifs.

Le problème principal de la soumission est son attrait de fuite, d'échappatoire : l'illusion que le fait de consentir au crime d'éthique va retirer toute souffrance durant et après l'acte. Oui, il est tout à fait possible de jouer le jeu du déni et de se complaire dans le sentier déjà tracé de l'Autorité, avec ses lois et règles, fonctionnements et préceptes communs; il est même possible de se plaire dans cette 'seconde réalité' remplie de défis et d'intrigues, dans l'espoir toujours infatigable de grimper, pas à pas, année après année, les échelons de la hiérarchie. Mais la valeur affirmative fait défaut. Les jouissances du Pouvoir ne peuvent incorporer que très peu d'éléments. Le nombre supérieur sera toujours celui des déshérités. Ainsi, la soumission n'est pas une échappatoire valable : elle retire toute dignité et instinct d'éthique supérieure. Par exemple, n'importe quelle discussion de sujet moral avec tel ou tel prolétaire (ou personne soumise, qu'importe son poste) ne demande jamais plus de trois ou quatre répliques pour aboutir au questionnement du système entier et des implications perverses qu'il force à l'humanité.

C'est là toutes les affres du réformisme, cet espèce de militantisme de la soumission, ce piège absurde si populaire parmi les opprimés-es. Un double discours se forge dans ses supports, en admettant de 1. que le système en place soit intolérable mais que 2. il faille le reproduire pour pouvoir un jour le modifier. Cet espoir ne sera jamais réalisé, puisque l'Autorité se reproduit inlassablement; il est dépourvu de finalité explicite, et par conséquent réduit dans l'avenir toute possibilité de 'nouvelle ère pacifique'. Les réformistes, pour défendre leur cause, doivent devenir conservateurs tôt ou tard, puisqu'ils et elles défendent l'ordre établi et le légitime de par leur unique présence. De tels critiques sont, si on peut dire, les 'porte-boucliers' de l'État et de l'Industrie. Leurs bonnes intentions, même trahies dans tous les sens, inspirent une confiance temporaire aux soumis qui seront tôt ou tard persuadés que jamais rien ne changera.

La soumission, active ou passive, est ainsi condamnée à être incomplète, ne serait-ce que dans la pensée, et n'offre pour ses partisans qu'illusion et négation. Elle réduit l'humanité à des rangs serviles de bêtes de traites qui, encore dans dix mille ans, souhaiteront toujours voir la lueur du soleil briller sur eux, sans toutefois pouvoir articuler leur désir de liberté.

Toujours est-il que les deux options en réaction au Pouvoir, la révolte ou la soumission, ne suffisent pas à détruire le Pouvoir en place, principalement pour les deux raisons que 1. dans l'acte, le Pouvoir est toujours plus puissant, et que 2. dans la pensée ou la parole, le Pouvoir dans sa nature ne peut pas se laisser mourir par lui-même.

Établissons maintenant le schéma factuel de l'Équation de Caïn :

Caïn est le premier meurtrier, il tue et s'installe en tant qu'assassin compétent. Il impose sa volonté et règne, contraignant toute liberté contre ses faveurs. Les gens qu'il domine peuvent se soumettre sans jamais le modifier, ou ils peuvent se révolter, sans jamais pouvoir le détrôner. Ils seront relativement libres de conspirer, pour autant que leurs actes ne prennent aucune substance tangible. Si leur lutte se concrétise, ils seront écrasés et le tyran réajustera sa position pour perfectionner son règne. La seule façon d'opposer matériellement le

tyran initial serait de devenir un nouveau tyran, à son insu ou en le trahissant, et de lever une force semblable (comme les communistes) en exploitant les opprimés et en générant du capital dans le même cycle. Si cette force peut le renverser, elle va conserver le pouvoir et le répéter. À l'instar de ces derniers, les personnes qui refusent l'Autorité et les moyens qui la reproduisent, les pacifistes, ne constitueront aucune menace physique et seront ignorés ou détruits sans pouvoir apporter de justice ni de revirement de situation, pour la simple et bonne raison que dans la matérialité, ils ne constituent aucune 'contrainte' ni 'résistance'. La question de la Révolution devient donc aporétique, où chaque voie est obstruée par la défaite, la servitude et la prison. La seule voie de sortie est la mort. L'Équation de Caïn est telle : une fois amorcée, il n'y a plus rien pour l'arrêter parce qu'elle est supérieure dans la matérialité. La faute réelle repose dans la blessure originelle; le tout premier meurtre, la toute première oppression, qui engendra le reste du mécanisme et structura le monde et la société en conséquence.

Conclusion

L'Équation de Caïn est une allégorie de la Civilisation. Caïn n'a pas existé, il n'est qu'une figure mythique révélatrice. On pourrait transposer mon argumentaire à la question civilisationnelle, il s'agit en fait du seul et même problème : l'introduction de la symbolisation par l'abstrait dans la pensée humaine et les médiations sociales qu'elle a entraînées (castes, classes, genres, etc.). La naissance de l'autorité telle que je la décris signifie la révolution néolithique. La question reste cependant la même. Une fois que l'on connaît le cycle autoréflexif et autoréférentiel de l'aliénation, est-il possible de contempler la démarche révolutionnaire sans broncher, sans détourner le regard? Surtout, est-il possible de renverser l'équation, de la retourner sur sa tête, de la vaincre? Quelle praxis faut-il inventer, que faudra-t-il créer à l'intérieur de nous qui sera une réponse adéquate à l'Équation? Que faut-il 'devenir' pour briser le cercle et infecter le système, le jeter à terre?

Comment doit s'orienter notre contre-culture pour contrer la reproduction incessante de l'Autorité? Si tout 'avoir' fait défaut, que faut-il 'être' qui puisse constituer, transportant son propre sens en

soi, et acheminant sa finalité à travers ses moyens, la réponse ultime, la valeur supérieure qui rallie révoltés-es et soumis-es tout en étant le poison mortel de tout Pouvoir?

Réponse :

Nous devons être le virus à l'intérieur de l'hôte. Nous devons infecter le système et le tuer.

Là est le véritable projet de l'Aube Noire.



Ô ma mère, mère Nuit, toi qui m'as enfanté
pour châtier également ceux qui voient la
lumière et ceux qui l'ont perdue, entends ma
voix!

« Cinq ans », pense-t-elle, « et s'aurait pu en être cinquante,
pour ce que ça change. Si la Révolution est en marche, est-ce
qu'une seule vie suffit à en voir le moindre pas? »

Dans la chambre du Nox, deux chandelles dansent et
baignent le sanctuaire d'une lueur mielleuse, chaude. Erynie
reste, attablée sereinement devant ses papiers entremêlés, une
coupe de porto en étain gravé reposant là, à portée de main.

La robe du nectar a l'attrait du sang, tant la pièce est sombre.

Cheveux enrubannés avec de la soie noire, la peintre revêt
aujourd'hui les traits d'une paix solennelle, rare et délicieuse. En
cet instant, sa plume se jette sur les papiers en déferlant une
encre épaisse à grands flots.

Cette nuit, Erynie mue la lassitude en pensée, et
amoureusement, écoute le souffle lent de la comtesse qui dort,
là, sous les couvertures du lit à baldaquin. Dans la pénombre,
on devine des formes invitantes qui se soulèvent discrètement
avec chacun de ses respirez. Quelques mèches bleutées coulent
sur l'oreiller de satin, la blancheur de sa joue reluisant par la
flamme de la chandelle, teintée d'un affectueux reflet. Une telle
intelligence chez cette femme, une telle grandeur d'âme.

« Cinq ans », compose l'autre, « et cette Mégapole, quelle
étude psychosociologique ça ferait si on essayait de comprendre
l'effet déterminant que sa configuration fonctionnaliste et son
architecture phallique exercent sur les esprits nés, hurlants,
dans son ventre, pour jaillir, là, des bouches de métro, des
tunnels grisâtres, éjaculés d'une porte à un ascenseur, vautés
sur le vernis d'un bureau d'acajou à vomir d'excellence sur un
tapis pourpre, nageant dans les muqueuses prospères d'un égout
jusqu'au cimetière où repose encore la dépouille de Malik.
Quelle étude, si scientifiquement, rationnellement, on pouvait
prouver hors de tout doute que toute essence, toute construction

capitaliste est *néfaste* et *contraire* à la santé mentale et physique de ses occupants et occupantes? »

Elle emmène la coupe à sa bouche et y plonge les lèvres doucement, goûte la finesse du nectar sur sa langue, la texture sucrée sur son palais, et embrasse le métal froid en songeant au Cardinal.

« Néanmoins, un texte reste un texte. Il devient évident que le Nouvel Ordre Mondial n'est pas rationnel. Et le patriarcat est en train d'accomplir sa totalité. Il n'a plus de barrières. Nous voyons les hommes-objets. Il n'est plus question d'*inégalité* entre genres mais bien de *comportement* patriarcal totalisé aux deux sexes. Il est peut-être trop tard. Il faut changer notre façon de voir. Le système autoritaire n'est pas rationnel, ça lui donne le pouvoir de se transformer, constamment. Il aurait cessé d'exister si c'était autrement, aurait freiné son avance pour se perfectionner, se serait flexibilisé, au point de permettre un changement depuis son centre. Mais non, cette Hydre-là, elle se projette rationnelle... mais au fond, c'est un enfant qui pleure. »

Une pause.

« La *lucidité*, la prise en charge consciente de sa subjectivité et de sa situation en toute raison, nous emmène à une croisée de chemins écarlates où deux voies s'offrent : suicide ou révolte. Ah! Mais n'est-il pas facile de choisir? *Diviser* entre une chose et une autre, voilà ce que nous faisons toujours, nous, les radicaux. Le schisme entre le réel et l'idéal est la blessure originelle de la pensée moderne. Binaire. Dichotomique. Et fausse, surtout. La dialectique négative doit se retourner contre elle même, tôt ou tard. Pour preuve, depuis que je transporte la mort dans ma poche, c'est fou comme je veux vivre. *Être la révolution*, voici la voie cachée, la seule qui ne soit pas un piège. La vraie révolte transporte son sens en elle même, n'exige aucune finalité autre que ce qu'elle constitue. »

Erynie se met à sourire.

« Mes écrits sont vains. Le langage est le paradigme de l'idéologie; les mots servent à mentir, ils ne peuvent jamais dire la vérité. Regardez le ciel, Il est toujours le même, nous renvoie l'absence de limites à la base même de notre existence; le néant, mais surtout, la possibilité de créer. Aussi merveilleusement que ça : nous n'avons pas à être sauvés. »

Elle vide la coupe d'un trait.

« Parce que nous ne sommes pas perdus. »

Et voilà, c'est fait.

Elle se lève, referme ses cahiers, inspire. D'un mouvement las, tire les rubans hors de ses cheveux qui, libres, inondent sa nuque et déferlent sur ses épaules. Elle porte deux doigts à sa langue et les embrasse délicatement pour pincer les flammes de ses chandelles, qui meurent dans un sifflement. L'obscurité totale la recouvre telle une amie oubliée; Erynie s'abandonne à la nuit et se dévêt, ressentant la fraîcheur de la pièce la parcourir, ajoutant à l'amertume de vingt-cinq hivers trop froids. Mais son cœur tressaille en son sein puisqu'elle entend toujours le souffle familial, là, et, s'immisçant doucement sous les couvertures, sent son désir attisé.

Le parfum du corps d'Hecate est partout, une mixture de rose, lavande et feuilles brûlées. Glissant sous les draps, l'autre s'approche d'elle et, effleurant à peine, dépose une main sur son ventre. Aussitôt, elle enlace son amante et se colle toute entière à la nudité de sa peau, enflammée en sa paisible somnolence.

Logeant son nez timidement dans le cou de la comtesse, ressentant toute sa chaleur sur elle – humant son odeur intoxicante – elle abandonne sa lassitude à la nuit et referme ses paupières, souriante, souhaitant dormir pour l'éternité.



Mais pour notre victime, voici le chant délire,
vertige où se perd la raison, voici l'hymne
des Érinyes, enchaîneur d'âmes, chant sans
lyre, qui sèche les mortels d'effroi.

Encore dans la Mégapole.
Et c'est la nuit.

Oh, cruelle Messaline

L'affiche blanchâtre à moitié déchirée, collée hâtivement (et sans finesse aucune) sur le lampadaire d'un boulevard achalandé – peut-être la première avenue ou la troisième, qu'importe – disait vrai: il y aurait un spectacle d'Algol durant le milieu de la semaine.

Ah, comme tout a changé depuis les années! Il se souvient d'elle; amante d'Hecate et fanatique de Malik, certainement la plus sycophante de ses camarades. Une artisane du Nosfë, il faut dire, et plutôt paradoxalement puisqu'il s'agissait d'une féministe radicale effectivement prompte à la déconstruction des genres et par conséquent critiquée par au moins trois collectifs d'anarcha-féministes à cause de son dévouement à la confection de vêtements. Enfin.

Un dernier lien avec le Cygne Noir des légendes.

La réponse.

Cybèle disait bien que cette trame de féministes sont anti-hommes et sexistes, qu'elles reproduisent les catégories d'exclusions et commettent le même crime existentiel de construction symbolique. Mais il y a un recul géographique étourdissant entre le Saraband et la dame de l'océan, maintenant, et pour lui, il semble que personne ne se soit réellement jamais compris. Il est facile de parler avant de penser. Mais la patience du jugement, cette leçon-là, seul un artisan peut l'apprendre.

Ça, et un Saraband en quête de vengeance.

« *Fuilteach banríon.* »

Reine sanglante et un océan de souvenirs. Peu importe, le Saraband avance maintenant dans la rue qui mène à l'endroit inscrit. Des dizaines d'alternes d'une beauté désastreuse abondent devant l'entrée en train de fumer et de discuter, à peine vêtus pour l'hiver d'Acheron.

C'est là qu'il fait son entrée, maugréant des insultes à Rhea au travers d'une barbe hirsute, deux grosses mains en poings à ses côtés.

En avant, en avant.

Le bar s'intitule Neocrypte et le Saraband n'en tient pas compte, remerciant simplement Malik d'avoir entretenu de si mauvaises fréquentations.

Là, le spectacle est frappant. Il pénètre la plaie visqueuse et matricielle de l'Abyse, au comble d'une praxis extatique et profane. Ceci est encore trop réel. Outre le cadre décrépît d'un quartier misérable dans l'ouest de la ville, la voilà, la note cachée de la symphonie du déclin.

Les alternes sont en célébration, ceux-là mêmes qui ne mettraient jamais le pied au Kief. C'est le cancer d'Acheron en fête, où les oiseaux blessés se nouent dans l'agressivité et la haine – la haine.

Partout, sur les murs, des peintures aux traits apocalyptiques sont affichées, et chacune contient un élément pur et innocent pour fausser l'ensemble et lui donner vie : il ne peut s'agir que des toiles du Cygne Noir. Et le Saraband se met à trembler. Si près du but, si près encore ! La fin du calvaire approche. Erynie aura toutes les réponses.

Devant s'entassent près de cinq milles alternes, sur le parterre, aux autres salles et aux balcons du second et troisième étage. Et dix milles yeux sont posés, sans broncher, sur la scène plongée dans l'obscurité.

En avant, en avant.

Tout est sombre, sauf pour les quelques lumières de bars éparpillés et les pentacles enflammés qui éclatent sur les comptoirs, évoquant les nuits passées aux Observations du Cygne Noir, des siècles passés. Et la foule crie *Algol! Algol!* à l'unisson, jusqu'à ce que de puissants haut-parleurs émettent un son de rafale de vent entremêlé de pluie torrentielle.

Quelques chuchotements incompréhensibles s'élèvent en crescendo – tout cela, un enregistrement – et c'est alors que s'élève un chant, une voix d'alto – la lamentation d'une femme, à la fois harmonieuse et séduisante, mais non chaude et claire comme la voix de Muírrean – plutôt, entrecoupée de syllabes rauques au moins deux octaves plus graves. Le chant de cette femme-là est un véritable requiem, complètement dénué d'innocence, et à l'entendre, la foule redouble ses cris de fureur, levant des milliers de poings vers la scène.

Soudainement, un cri strident perce l'harmonie – c'est un homme qui hurle.

« *Du, mörk lilia, natt stjärna!* »

Un roulement de percussions assaille la scène et des rayons rouges filent sur l'audience. Puis, on remarque huit silhouettes – huit musiciens – et leur œuvre est destruction d'une précision chirurgicale, rapide et agressive, entrecoupée de cordes angéliques. Là, ce sont des démons en liberté, de chaînes, pics acérés, le visage blanc crème et d'épais abîmes d'ébène au creux de leurs orbites – jaillissant de là telles des flammes pour lécher la peau tendue de leurs visages grimaçants. Il y a deux chanteurs, un qui émet des grognements de basse profonde et l'autre qui hurle au sommet de ses poumons. À tour de rôle, ils crachent quelque chose qui ressemble à du sang noir dans la foule jubilante. Le liquide épais leur coule le long de la gorge et gicle alors qu'ils crient à tût tête, précédés d'un flot d'accords distorsionnés, martelés, précipités devant un océan avide et prêt à le recevoir, la bouche grande ouverte.

Mais derrière – derrière – est montée sur un piédestal une cantatrice rubis; l'incarnation vivante des toiles d'Erynie. Ses longs cheveux rouges sont tressés sur sa tête pour retomber librement jusqu'à la courbe de son dos. Elle porte un robe de dentelle noire qui marie ses formes mais couvre toute sa peau – de sa gorge à la toute paume de ses mains. À son cou reluit une croix de fer forgé, retournée à l'envers, et son visage a la pâleur de la porcelaine.

Et sa voix, sa voix désespérante est d'une telle profondeur, maculée d'émotions lointaines, troublantes – des impressions telles que Cybèle ne saurait pas maîtriser. Le Saraband, là dans la salle, ne savait pas qu'une femme pouvait chanter avec cette

voix là. Et il reste sidéré, réalisant, comme s'il était projeté dans le vide, à quel point la beauté de Messaline le distance de la laideur d'Acheron, à quel point il la désire – la désire – et comme il se sent loin, si loin d'elle, séparé par cinq ans et une poignée de cadavres.

Plus d'une heure s'écoule et le sortilège s'accomplit; tous les alternes aux pieds d'Algol, pendus aux lèvres écarlates de Messaline, chantant et levant le poing à chaque percussio, se fracassant les uns sur les autres, et leurs corps ainsi martelés tourbillonnent en une masse difforme et violente, presque imperceptible dans la lumière rougeâtre. Et la sueur perle, la fumée s'installe et les gorges deviennent rauques, agonisantes, la rage s'élève dans la NeoCrypte pour créer un maelström à l'image des diables perfides qui auraient décrété, il y a de cela des millénaires, que l'empire humain allait un jour chuter.

Il y a un certain momentum dans le spectacle d'Algol, et avec les heures on ressent une certaine gradation; l'aboutissement vers sa complétion finale, un crescendo vers le bas. Les démons libres font référence à d'anciens êtres, au néant infini, à la souffrance insupportable et à la beauté décrépite; des thèmes qui sont maîtrisés et acceptés par l'audience à leurs pieds. Tous et toutes, ils et elles s'amassent plus près, toujours plus serrés, devant la scène où les voiles écarlates et le sang noir volent en éclats.

La dernière chanson arrive, et l'excitation est à son comble.

Elle dure depuis longtemps – n'avait peut-être ni début, ni milieu – et pour un instant, c'est tout ce qui a jamais existé: ses thèmes reviennent à l'assaut, encore et encore, entrecoupés de hurlements glauques et des chants glaçants de la cantatrice rubis, longtemps, trop longtemps peut-être, un charme auditif dans une succession d'accords ininterrompus, encore, comme un souffle qu'on retient jusqu'à la toute dernière seconde.

Une note cachée dans la symphonie du déclin et le Saraband observe. Il y a là plus de sagesse que dans le reste de son trajet, jusqu'ici, non pas en mots mais en subtile ironie. À un instant précis, la musique infernale se fige en une seule et unique distorsion aiguë, soutenue, assourdissante, et par un quelconque tour ce n'est plus les musiciens qui l'entonnent: les haut-parleurs reprennent la note étourdissante sans l'interrompre.

Quel son détestable, maintenant, décuplé, devant la foule jubilante. Les sept musiciens, suivis de Messaline, laissent tomber leurs instruments et quittent leur position respective pour se regrouper au centre de la scène, en cercle. Toujours, la pénible distorsion vibre dans la fumée ambiante et en déchire la fabrique. Puis, le cercle se brise et on remarque – oui, juste à peine – un reflet métallique, distant – mais alors, *oui* – on remarque, il s’agit de couteaux – de longs couteaux, des poignards – dans la main – un chaque – dans la main gauche de chaque musicien, et ils s’avancent, Messaline au centre – au centre, Messaline! – et s’alignent en rang, et toujours la note horrible qui oscille, détestable et perçante – biens en rangs, sous la lumière rougeâtre, devant les foules qui s’entassent et se piétinent, s’écrasent, grouillantes sous eux – et les couteaux, les couteaux, ensembles, soulèvent le bras droit dans l’air, regardant les alternes d’yeux défiants, malicieux – malicieux – et d’un coup... d’un coup... le poignet tranché. Et ça saigne, ça gicle, et ils serrent le poing. Le regard de la cantatrice rubis est ainsi, fixé, beau et terrifiant, tandis qu’elle accueille les masses sans fond comme une bonne mère et laisse goutte après goutte perler de sa chair meurtrie jusqu’aux corneilles amassées là – une myriade de petites mains levées vers elle en supplication, rougies par les gouttelettes – puis ses yeux – ses yeux rouges, *rouges!* – errent dans les ténèbres et vont, de tête en tête, jusqu’à ce que le Saraband, là, loin derrière, croit que le regard de Messaline ne fait qu’un avec le sien et, pour un moment, il en oublie l’insoutenable distorsion et sa propre douleur de vivre.

Mais alors, tout s’éteint.

Le son s’évanouit pour laisser place à des hurlements sauvages et à des applaudissements, des sifflements; un vacarme dans le néant.

Quelques lumières s’allument, çà et là, révélant quelques visages épars; des airs hallucinés par centaines. Mais ça ne peut pas en rester là – non – Messaline, il faut la retrouver, ou sinon, sinon – ah, *goimh magairlín* – et le Saraband panique, se rue à travers la foule, en avant, en avant, jusqu’à la porte qui mène à l’arrière-salle, où un garde reste les bras croisés.

« Je dois voir Messaline. »

L'autre le regarde et ne bronche pas. Il doit y avoir un protocole, c'est certain. Machinalement, il répond :

« Et alors? »

« Henrik » dit-il fermement, « dit 'Henrik de l'Aube Rouge', et elle comprendra. »

Et l'autre s'en va. Les moments filent. Autour, la fête se poursuit. Peut-être n'avait-elle pas de début. Quelle heure est-il de toute façon? À Acheron, la nuit ne cesse jamais. L'alcool coule à flot, sur fond de musique bestiale. Encore, le Saraband préfère rester là que de retourner dehors en ayant échoué. Exalté par l'adrénaline, il se demande s'il y a du porto au bar lorsque la porte s'ouvre finalement.

« Entre », dit le garde.

Et il entre.

C'est un long couloir mal éclairé qu'ils traversent tous deux, compagnons plus creux dans l'Abyesse et les coûteuses révélations qu'elle procure. Le Saraband commence à se sentir comme un animal en chasse, flairant les pièges, flairant sa proie, soucieux de peser chaque pas, filtrer chaque son, goûter l'atmosphère pour en démystifier la substance, mais une lourdeur d'encens pèse dans l'air et brutalise ses sens. Et des rideaux – il y a des rideaux partout ici – pas de portes, mais ce couloir qui se poursuit – c'est certainement un autre édifice – étrange, étrange. Et il y a des sons, des félicitations, des réjouissances : Algol qui festoie quelque part.

Puis, le garde annonce un rideau entrouvert qui donne sur une pièce mieux éclairée, et il tourne les talons vers la sortie.

Angoisse.

Dilemme.

Mais comment dire, comment lui faire comprendre, à elle, que Freyr était amoureux de Cybèle tout ce temps, que Lambert n'était pas capable de hurler parce qu'une flèche lui traversait la gorge, et que le regard sur son visage démontrait qu'il ne comprenait pas du tout la situation ni le pourquoi de son assassinat – et combien il fait froid de dormir dans la rue, comment ça fait mal au cœur, et que Llalaith a la plus jolie mélodie lorsqu'on en décoche une flèche dans le vent, que les campagnards d'Amaranth n'auront jamais la volonté qui anime la plus petite des vagues de l'océan sous les récifs de Lorelei?

Comment, comment, sinon que d'exiger la présence d'Erynie, là comme ça, avec violence comme il avait fait à Baccus, en serrant les poings et en haussant la voix?

Ah, insanité de la Mégapole.

Le Saraband avance et rabat les rideaux, pénètre à l'intérieur délicatement.

Le bois au sol est usé et il craque lorsqu'on marche dessus. Les murs sont peints d'un beige foncé, maintenant vieux et craquelé, parsemés de cadres – des peintures – de toutes tailles, de toutes sortes, mais les toiles sont toutes entièrement peintes en noir – des fenêtres sur le néant – en noir et rien d'autre ne peut obstruer cette fresque opaque, sans fond, sans issue, sans espoir. Des toiles noires. Et ailleurs, des velours ont été accrochés, ici et là, cloués aux murs. Dans un coin, il y a un vaste foyer mais il est condamné avec des planches et ce qui ressemble à de la broche d'acier. La seule lumière – si vive soit-elle – vient d'un vieux chandelier où brûlent six chandelles qui sont, ironiquement, blanches comme neige.

Le Saraband épie et renifle, suspectant d'être la proie d'un projet artistique enfanté par un esprit dément. Puis il constate, à la lueur des flammes, la cantatrice qui est là, assise sur un large fauteuil capitonné, une bouteille de vin entrouverte, et un livre sur la cuisse.

Mise en scène.

Elle ne le regarde pas, et une de ses tresses retombe devant son visage alors qu'elle lit. La manche de son bras gauche est relevée, et à la place de la blessure, il y a une bandelette de gaze enroulée. Dans l'obscurité, une tache noirâtre démontre qu'il faudrait changer le pansement.

« Je ne t'ignore pas », dit subitement la chanteuse tandis qu'elle poursuit attentivement sa lecture. Sa voix est froide, distante. « Mais je me demande ce que tu es venu faire ici. »

« J'ai besoin d'aide », rétorque-t-il misérablement.

Elle relève les yeux vers lui et referme son livre.

« Apparemment. »

Il y a quelque chose de troublant dans son regard, quelque chose de tordu, outre les fines lignes noires qui peignent ses paupières en fines familles, telles les feuilles d'un chêne ou les ailes déchirées d'un papillon de nuit. Ça y est; rouges. Ses yeux

sont rouges. L'iris est écarlate – un coup de théâtre. Comme si le malice de son chant avait suppuré le nectar de ses veines jusque dans ses orbites.

Messaline se lève debout, et sa beauté est terrifiante. Devant le Saraband, une marquise sanglante s'avance, un air mélancolique sur le visage. À deux pas de lui, elle s'arrête, et l'air en mouvance transporte sa fragrance toxique, de fleurs inconnues, probablement synthétiques. Pour une raison quelconque, il est évident qu'à cette femme-là, il n'y a aucune raison de mentir.

« Je veux retrouver Erynie, je... je n'ai plus nulle part où rester. » Il hésite, puis rajoute. : « Je veux connaître la fin. »

Un sourire attendri éclaire le masque de la marquise et elle glisse une main délicate sur son visage abîmé. Celui-ci sent des larmes remonter jusqu'à ses yeux.

« Pauvre Henrik », dit-elle. « Tu étais tout de soleil, si brillant avec ta guitare et ta fleur bleue à tes côtés. Quelle voix elle avait sur tes mélodies... dis-moi, maintenant, où est-elle à cette heure? »

« Probablement à la tombe de notre fils. »

Messaline sourit.

« La tragédie te va bien. Je vois la lueur de la lune sur ta peau, Månsken. »

« Månsken? »

« Oui, seul dans un océan noir, à la recherche du jour. Månsken: lueur de lune. Tu es plus beau que tu n'as jamais été. »

« Mais Erynie... »

« Erynie n'existe plus, Månsken. Elle a disparu sous un soleil noir. Après la mort de l'ancienne Aube, je ne l'ai pas revue. J'étais de celle qui tuèrent l'organisation, à contrecœur. C'est elle qui nous a convaincus. Ah! Je croyais que Malik aurait refusé telle couardise, mais nous voulions le consensus, alors vois-tu: j'ai consenti. Quelle idiote j'étais alors. Eryn nous a trahis. Nous voulions encore nous battre, mais elle a saboté dix ans d'efforts en une seule nuit. Sans l'Aube Rouge, ce n'était plus un mouvement. C'était l'inertie. Tout le monde est parti sous peur de la répression. La première chose que j'ai su, c'est que toi et Cybèle aviez fui sur sa terre. Justine est partie refaire

sa vie de l'autre côté de l'océan. Seth s'est réfugié avec ses petits-bourgeois dans le FCE, histoire de révolutionner la sculpture. Lupin s'est enfermé dans sa librairie, Hecate s'est remise à ses machines à coudre, et Eryn à ses pinces. Et c'était fini. Le S-17 nous a écrasés effectivement.»

Elle regarde une des toiles noires, distraite. Puis, elle poursuit.

« Pour ce qui est de Vengeance, puisque c'est d'elle dont tu me parles, ses peintures se vendent. Le FCE se sert d'elle et de son visage à outrance, comme point de ralliement, j'imagine. Enfin, ça vend. Et Achéron... »

Le Saraband cache sa joie. Il retient que le Cygne Noir peint encore. « Oui », pense-t-il, « elle *doit* avoir les réponses ».

« La Mégapole saigne comme une bête blessée et tous ses enfants têtent la plaie pour qu'elle expire enfin. »

« Mais Eryn - »

« Oh, tais-toi, Månsken! Je ne sais *rien* d'elle. Elle se mérite les caresses d'Hécate. Ma part s'est terminée. »

Il y a du regret dans la voix de Messaline.

« A-t-elle seulement le même maquillage? »

« Toujours. »

« Mais son rôle dans le mouvement militant... »

« Mouvement militant? Ah! Où étais-tu, Månsken? Après le S-17, quatorze des dix-sept groupes radicaux du pays sont morts, en commençant par l'Aube Rouge. Des trois derniers, seul le FCE a survécu, par son attrait culturel à double tranchant, c'est-à-dire symbolique et inoffensif. C'est une usine à kitsch militant. Et je ne te parle pas du parti de gauche ou des communistes étatistes. On sait déjà qu'ils n'amèneront pas la Révolution. Ils n'amèneront pas *notre* Révolution. »

« Mais Yano là-dedans? »

« Yano s'est jointe au FCE. Elle a amené un ouvrage qui, disait-elle, était le dernier travail de Malik, qu'elle édita elle-même, nommé la *MegaEra*. »

Elle saisit le livre qu'elle lisait lorsqu'il est entré et lui lance. C'est un tome assez épais, relié par ce qui semble être une couverture de cuir, toute noire. Des lettres métalliques creusées annoncent le titre.

« C'est le compendium pour petit activiste libertaire parfait; l'œuvre du regretté Cardinal: l'idéaliste le plus sentimental que la Terre ait jamais porté. » Elle se moque. « Si bien écrit, couvrant *chaque* sujet, livrant tout le savoir de Malik à son apogée dans l'Aube Rouge. On peut dire aussi que c'est la plateforme d'un groupe décentralisé, appelons-le, disons, 'Aube Noire', avec directives et cibles, conseils et techniques. Il décrit la totalité du contexte actuel, le Nouvel Ordre Mondial, et explique comment et pourquoi nous le ferons tomber. Ah, ridicule! Moi, Månsken, je t'invite à porter particulièrement attention sur ce qu'il dit à propos du nihilisme et de l'Équation de Caïn. Je crois qu'il s'agit des derniers segments qu'il a composés, et on pourrait dire, le climax de son existence, juste après Asphodel. Enfin, tu découvriras, Månsken, les deux secrets qui détruisent l'opacité triomphante de la *MegaEra*: le nihilisme affirmatif n'existe pas. On ne crée rien à partir du néant. Et l'Équation est absolument... irréversible. »

Messaline devient songeuse. Le regard dans le vide, elle poursuit avec sarcasme.

« Ils ont repris la mort de Malik contre l'autorité et toutes ces petites brebis qui s'étaient égarées du gauche chemin se sont ralliées à sa vision. Ne me demande pas comment, je l'ignore. Les gens ont besoin d'espérer. Malik a toujours espéré, lui, même dans ses pires temps. Sa force – ce qui est particulier à propos de Malik – n'a rien avoir avec son savoir, mais avec son ignorance. C'est bien le fait irréversible qu'il est *mort* avant de découvrir que ça – toute la lutte, elle ne mène à rien. »

« À rien? »

« Même si l'Aube Noire est une réalité. Les Anges Gardiens n'y peuvent rien... pour l'instant. Ah! Ils cherchent toujours un chef. Mais l'Aube Noire n'en a pas, et ça, les porcs ne l'ont pas encore conçu. Mais ils n'ont pas besoin de concevoir. Ils n'ont qu'à décapiter, et décapiter... Chaque année, Månsken, à la date où Malik est mort, la Mégapole brûle. »

« Mais Yano? »

« Toujours Yano! Il n'y a rien à dire. Elle vit une existence secrète, maintenant. Plus personne ne sait où elle vit. Elle apparaît quelques fois pour une exposition, ou une conférence de presse... »

« Je veux simplement comprendre – »

« Quoi? Ça ne te fait pas vomir qu'elle existe encore dans l'ombre de l'homme avec qui elle couchait? Les gens l'apprécient par procuration. Ou pour son maquillage. Elle est réifiée, Månsken. Je te répète : elle n'existe plus. »

« Mais elle n'est pas morte! »

« C'est un point de vue... »

« Ça n'explique pourquoi elle nous a fuis. Toi et moi. »

« Et bien... je ne prétends pas interpréter les mouvements superficiels de son esprit, Månsken. Mais culture de sécurité oblige qu'on ne parle d'une action qu'avec les gens avec qui on la pratique. »

« Mais nous ne voulions qu'être amis... »

« L'amitié est une action. Les implications sont nombreuses. Tous ceux et celles qui entouraient Malik étaient ciblés pour être les prochains terroristes. »

Le Saraband est défait. Tristement, il lui demande :

« Et toi? Qu'est-ce que tu en penses? »

Et Messaline sourit de plus belle.

« Très peu. Je suis contente que le chaos s'installe et j'aime les flammes. Mais je sais qu'il n'y a pas d'espoir. »

Tout est vrai : ces lèvres écarlates ne mentent pas. Et partout, les peintures noires projettent le vide infini de l'existence. Le Saraband sent une frayeur sans nom monter en lui, mais demande néanmoins :

« Pourquoi tu dis ça? »

Dans la lumière des chandelles blanches, elle lui tend les poignets en symbole de confrontation, les manches de sa robe découvrant les traces sur sa peau : ses avant-bras sont couverts d'épaisses cicatrices.

« Regarde, Månsken! La vie refuse de me quitter! Ah, j'y ai cru moi aussi, idiot que j'étais; amourachée d'Hecate comme une poupée à une petite fille! Moi aussi je me suis brûlée dans l'activisme, comme toi, comme Malik, comme Eryn, comme tout le monde... mais j'ai compris, Månsken, que l'humanité survive ou non ne me concerne pas; cela ne m'enlèvera jamais la haine que j'ai de ce monde si *bas*. On dit qu'il faut éduquer les masses, mais penses-y : le concept de 'masses' n'existait pas avant qu'on se *sépare* d'elles. Les masses ne veulent pas s'élever.

Elles préfèrent consommer et jouir. La Civilisation se dévore elle-même, elle n'arrêtera pas avant que tout y passe, nous y compris. Nous ne pouvons pas l'empêcher. Il faut se contenter d'observer. Et c'est naturel. Nous allons mourir. Ce monde va mourir. Il faut arrêter de s'en faire. »

Elle arrête un moment, puis ajoute :

« Moi, Månsken, j'ai été de l'autre côté de la vie, et j'ai vu ce qu'il y a. »

Le Saraband se sent à bout de souffle, mais les yeux rouges de Messaline le retiennent. Trop de vérité, trop de vérité.

« Et qu'y a-t-il ? »

« Les ténèbres, Månsken! Les ténèbres, l'Abygge! La vérité ne s'endure pas. Regarde-toi un instant! Tu es *dément*, je peux le voir dans tes yeux. Quelque chose s'est brisé, et peut-être que tu ne sais même pas ce que c'est! Tu as aimé, et maintenant ton fils est sous terre et ta femme pleure sur sa tombe pendant que toi, toi tu erres dans une prison en béton à chercher les réponses dans une femme égoïste qui t'a *rejeté* pendant près de cinq ans! Ah! Et tu as besoin de quoi d'autre? Justice pour ton enfant? Vengeance? Qui l'accueille maintenant? Dieu, le Diable? Rhea? Non, Månsken. Le néant. »

Et le Saraband se met à sangloter.

« Tu es devenue si cruelle. »

Elle se met à rire.

« Tu te crois courageux parce que tu veux encore te battre, mais tu le serais encore plus de réaliser, consciemment, que ta lutte est totalement vaine. Nihil enrobe la terre de ses noirs vêtements. Cette nuit même, nous goûtons aux vins de l'Apocalypse. De pauvres âmes se délectent sous les perles de mon sang, *eux aussi* ont compris. Oh, Månsken, sûrement, toi aussi, dois savoir ce que c'est? »

« Mais je t'ai connu, Mess. Tu n'étais pas si... froide. »

« J'étais imbécile. Maintenant froide, peut-être, mais *lucide*... si misérablement, parfaitement lucide. C'est pourquoi j'ai embrassé le néant comme *unique* vérité. Tu ne vois pas, Månsken? Mes sens à l'affût de notre monde d'une remarquable acuité, je me suis brûlée, écorché les yeux et tordu l'esprit mille fois, tout ça parce que je *comprenais* trop, pendant que les autres fermaient un œil pour ne pas perdre espoir, moi j'ai vu clair, au

quotidien, à chaque minute, chaque seconde détestable de ce monde laid. Je percevais la misère et la souffrance des gens, je voyais leurs mœurs conservatrices, leurs modes perverses, j'écoutais chacune de leurs plaintes égoïstes – leurs tracas inconséquents – et pour autant que je militais, je sentais par *tous mes pores* l'absurdité de ce sacrifice idéaliste, et ô combien preux et narcissique, je *saignais* d'être si sensible au peuple qui me percevait comme une autre sorcière à brûler, une incompréhensible barbare aux limites de l'empire. Et en bout de ligne, en bout de ligne, Månsken, il ne reste de mes illusions de la Révolution et de l'utopie libertaire que les cauchemars de ces masses de chair en putréfaction, suantes, chiantes, se plaignant : la sordide réalité, qu'il faut vivre à chaque jour, au quotidien... ces imbéciles, crachant des idioties à droite et à gauche. Et quoi? Des pauvres qui se plaignent parce qu'ils voudraient bien être riches eux aussi, voilà! Les fascistes oppriment, et les masses se laissent piétiner, tandis qu'une poignée d'activistes tuent leur temps au Café Kief en théorisant sur la façon d'y arriver, parlant, marchant, baisant... pendant que le monde meurt.»

Elle songe et rajoute, mélancoliquement :

« J'ai eu le courage d'ouvrir les yeux et de les garder ouvert. »

Et le Saraband est silencieux. Messaline, Sourire en coin, poursuit, la gorge soudainement nouée.

« Et j'ai eu mal! Si mal, Månsken, oh, tu sais ce que c'est? »

Et il le sait.

« Mais bien sûr, tu sais ce que c'est... au début, la souffrance. L'esprit se plie alors et ô, arrive le Désespoir sous sa plus pure forme. Suffit de demander 'à quoi bon?'. Commence l'autodestruction, la douce décadence. On se gruge, on se frotte aux épines empoisonnées de la révolte, avec la peine aux lèvres et une plaie dans le cœur, mais nous n'avons plus peur, non! Plus peur de rien, parce que ça fait trop mal d'espérer! Vient ensuite la vraie liberté, Månsken, celle que les libertaires les plus dogmatiques ignorent. Seuls visionnaires de cette valse de construction et de destruction, en contrôle de ces remarquables crises aux extrêmes du désespoir, nous abattons ces murs gris dans l'âme, et voilà, nés à nouveau dans l'Abysses, nous savons

que la fin n'approche pas, elle est à nos portes déjà, et dès lors, nous aurons toute la force de contempler...»

Elle pose sur le luthier un regard rubis.

« ... sans cligner des yeux. »

Puis, le silence. Le Saraband se perd en elle, et il la veut et la déteste à la fois. La réalité s'effondre. Elle poursuit, un chant dans la voix.

« Bohémien, si Malik était ici, cinq ans de plus dans sa lutte, tu crois vraiment qu'il me contredirait? Ah! Tu crois qu'il aurait survécu au S-17, à la répression? Voir l'État-Prison se refermer sur nous peu à peu et les Anges Gardiens nous écouter au téléphone, ouvrir nos lettres, marcher dans notre ombre: d'assister à la défaite absolue du mouvement militant? »

En triomphe, elle ajoute.

« Månsken, il n'y a pas d'espoir. »

Et il recule, amèrement battu. La folie s'empare de lui et ronger les restes de sa détermination. Lentement, il s'accole au mur et se laisse choir au sol. Les bras inertes à ses côtés, il laisse son sac près de lui. Des tremblements le secouent et il est incapable de retenir les pleurs. Et ces peintures noires, et ce foyer condamné, ce livre épais, et elle, Messaline, avec ses cicatrices et son pansement regorgeant de sang chaud... c'en est trop.

Elle le contemple dans sa détresse, et, sans émotion, retourne s'asseoir. Elle semble réfléchir quelque peu, puis se relève et lui amène la bouteille de vin, à laquelle il boit goulûment, à deux mains. Elle passe une main sur son front, d'une certaine pitié.

« Je ne puis t'aider à retrouver Erynie, même si tu le veux encore. Les années nous ont séparés, moi et elle, comme toi et moi. Mais je te comprends, Månsken. J'ai passé par là. Et si tu me promets de te tenir droit, tu peux venir chez moi quelques jours. L'hiver est froid. Peut-être que d'ici là tu trouveras une piste, même si je te le déconseille. Je ne peux pas faire plus, tu dois te sauver toi-même. »

Il acquiesce, profondément ému de ce seul geste d'amitié. Tristement, entre deux pleurs, il tente de prononcer une dernière question. Chaque mot sort de sa gorge comme un pas vers sa tombe, et il quémande :

« ... et après tout, ça ne t'effraie pas, toi? »

Puis, elle se rapproche de lui, le prend par la main, et approche son visage du sien. Ses parfums l'entourent et le goût du vin dans sa bouche évoque la splendeur de l'automne. Clairement, il les voit, ses yeux rouges, plongés dans les siens, et l'horreur le secouent tout entier. Là, il y a la vérité et une condamnation à mort. Tant de malice, mais pourtant tant d'acuité et d'intelligence, tant de beauté! Ainsi sont peintes les toiles du Cygne Noir.

«J'ai découvert mon Daemon», murmure-t-elle, « et il est avec moi tout le temps. Oh, quand tu le trouves, quand tu le trouves, tu n'as plus peur. »



Mon angoisse pressent quelque coup ténébreux : qui a versé des flots de sang retient le regard des dieux; les noirs Erinyes finissent, avec le cours des changeantes années, par anéantir l'homme dont le bonheur offensait la justice, et en ceux qu'elles détruisent nulle force ne subsiste plus.

Et le Daemon se met à rire.

Avoir su, peut-être que tu l'aurais évitée, la marquise sanglante, la reine rubis, ô courageux 'Henrik de l'Aube Rouge'! Elle t'a appris la meilleure leçon jusqu'à date. Si seulement tu avais écouté Freyr attentivement...

Sarcastique, il cite les dernières paroles du Llae Sidhe.

À la fin tu comprendras qui je suis. Deamhan an cioll.

« Non », répond brusquement le Saraband. « Freyr n'est pas mort, et il n'a pas été capturé comme les autres. Il a dû... il a dû fuir après mon départ. Kemenmirë - »

Et d'autres fantômes de ta fierté, Saraband? Tu y crois toujours, dis-moi? Mais tu es luthier sans outil, romantique sans amour, bohémien avec nulle part où aller, révolutionnaire sans espoir et petit-bourgeois sans le sou. Au juste, vas-tu rester dans cette morbide demeure encore longtemps?

Et le Saraband se met à pleurer, les jambes recroquevillées.

« Ce que je veux... je veux rentrer chez moi. »

Et le Daemon se met à rire de plus belle.

Mais le chemin qui t'y mènerait n'existe plus.

« Et ils vont mourir. »

Brhan, Synn et...

« Denikin. »

Le Saraband se ressaisit et reste silencieux un temps, songeur. Puis, il demande, bien sincèrement :

« Daemon, veux-tu garder la porte pendant que je dors? »

Bien entendu, Saraband.

« Merci. Demain, je trouverai le Cygne Noir. Et je vais te montrer, à toi, et à tout le monde, qu'il existe encore un chemin à suivre. »

Ah! Je me tue à t'expliquer qu'elle n'a pas les réponses! Tes questions sont sans fond. C'est là le problème.

« Daemon, cette femme-là te surpasse. Tu ne peux pas interpréter tout son savoir. Attends de la connaître. »

Allez, bonne nuit, Saraband. Fais de beaux rêves.

« Bonne nuit à toi, Daemon. »



- Et pour lui, à quel terme s'arrête la poursuite?
- Au royaume où la joie jamais ne fut connue.

Tard dans la journée, le Saraband quitta le cimetière et la crypte humide. Il se traînait avec difficulté. Ses forces épuisées, désormais. Tout l'hiver il a cherché, et voilà que tant d'années d'une santé de fer sont réduites à cela. La *MegaEra* pèse dans son sac. Le souvenir de Caïn est trop douloureux encore, à elle seule l'Équation a retiré tout sens à la vie. Messaline avait raison.

Bientôt incapable de marcher, et il halète constamment. Les rues, toutes les rues sont les mêmes. Nul espoir, nulle chaleur. Monde cruel et distrait, et c'en sera bientôt fini.

Un bohémien de moins.

Le Saraband tremble maintenant. Et il n'y a plus de piste, plus de filon. Le Cygne Noir est introuvable, c'est un animal d'une rare beauté dont le Nouvel Ordre Mondial ne peut permettre l'existence. Alors elle a volé d'un étang à un autre. Ah! Qui eut été assez sot pour croire qu'une colombe blanche avec du sang sur le bec et l'aile blessée par la vie trouverait sanctuaire dans la lande grisâtre qui l'avait forcé à migrer déjà? Tout est derrière: treize mois d'errance à travers le monde entier pour découvrir qu'il n'y a nulle part de mieux où vivre. Puis, un paradis qui s'éteint sous une déesse sourde et la mort de l'étoile la plus vive. La nuit a suivi: le crépuscule du plus beau jour. Puis, le meurtre, ah, le meurtre.

Tout le monde sait que ton plan a échoué.

Le Saraband ne voulait pas passer tout l'hiver à Acheron. Il a trop perdu. Quelle vérité reste-t-il, sinon celle de l'impossible victoire sur la haine et la répression? Voici la dernière leçon.

Les trois frères sont emprisonnés.

Elendae est mort.

Et Malik est mort.

Et Lambert est mort.

Et le Saraband, tout le monde a délaissé le Saraband. Il est tout seul, tout seul et insignifiant. Et il le sait. Tout seul au monde.

La dernière leçon à apprendre.

Il n'y a pas d'espoir.

... il marche dans les ruelles sales d'Acheron, encore une journée. Ses poings se crispent de rage défaillante tandis qu'il songe aux trois frères qui se meurent dans leur cage d'acier. La malédiction de Messaline s'abat sur sa conscience de plein fouet.

Et la nuit vient, terrible. Les heures s'écoulent, noires. L'insanité arrive à la charge au même rythme que le jour qui s'éteint petit à petit. Quête stupide, cul-de-sac, et la Bête se moque des rêveurs et des luthiers.

Il reste une idée dans l'esprit tordu du Saraband. Deux idées, à vrai dire. La première, c'est la bière forte de Priam, et la seconde, c'est le pont principal qui traverse le fleuve d'Acheron. Boire une bière. Boire une bonne bière d'orge et de sarrasin, sur lie, dans un bock, plein à rebord.

Et sauter en bas du pont.

Saraband, il n'y nul doute que tu as perdu l'esprit.

Mais je veux que tu saches.

Je veux que tu m'écoutes.

Et là, dans ce pays, dans cette Mégapole, cette cité infinie, près de la mer – la mer – et du fleuve rance – de la plaie béante – le Saraband est sur le trottoir, près de la rue, entre un édifice et un autre – il n'est nulle part, finalement, et pourtant d'autres êtres humains marchent là – c'est fou – et il tremble, une voix rauque chuchote – oh, elle chuchote – quelque chose, que le Saraband n'aurait jamais voulu entendre.

La voix parle dans sa tête et il l'écoute, et c'est horrible ce qu'elle a à dire, mais il n'y a pas moyen de l'éviter – non – toutes ces routes ont déjà été empruntées maintenant il n'en reste qu'une seule – nulle part où courir, nulle part où aller, et ça y est, tout s'écroule.

Tout s'écroule.

Jusqu'à ce qu'à genoux, le Saraband se met à hurler, il met ses mains sur ses oreilles, et les quelques passants ont peur et s'enfuient à toute jambe, et il est seul – seul encore – jusqu'à ce que, jusqu'à ce que, jusqu'à ce que...

... jusqu'à ce que...

Le silence.

Et un mot.

Écoute!

Ça vient d'une ruelle pas très loin. C'est un sifflement, un *pssht* synthétique. Et il y a un sourire, c'est celui du Saraband alors qu'il se relève, se lance, s'engouffre dans la ruelle, dément avec son Daemon qui s'essouffle entre ses oreilles, prêt à jouer ou à tuer.

Là, devant lui, trois silhouettes noirâtres qui – oui – manient une petite canette de peinture – c'est un coup, un graffiti! – où un soleil noir – et en dessous – *révolution libertaire* – et le Saraband a un rictus fou sur les lèvres, il murmure

« Camarades, camarades! »

Devant, un homme s'approche avec une allure défensive. Il est tout percé, déchiré, vêtu de haillons et blasons politiques, écussons et macarons, des bottes hautes avec des boucles par-dessus ses pantalons, mais son visage, maigre et intense, mal rasé et ses yeux – ah, horreur, ses yeux! – sont blancs, entièrement blancs – supercherie de théâtre, sûrement – mais surtout, on les reconnaît parce qu'ils brûlent toujours, après ces cinq dernières années, de la même excitation, de névrose, d'agressivité. Mais ses cheveux ne tombent plus devant ses yeux, il sont rasés et dressés en longues pointes sur son crâne. À son cou pend encore le symbole de l'Aube Rouge.

Et derrière lui – oh – une femme aux cheveux bleus, et une autre... *ah, c'est elle, c'est elle... c'est elle.*

Et le Saraband, comme s'il eut été frappé par une vision angélique, se laisse tomber au sol. Ses forces l'abandonnent, mais cela n'est rien maintenant : la nuit peut l'avaler tout entier.

C'est elle, c'est elle...

Puis, tandis qu'il s'écroule le sourire aux lèvres, Llalaith tombe de son sac et se déroule sous l'impact; parfaite et pure, sa clarté reflète cent fois la faible lumière ambiante, et elle luit, près de Henrik écroulé par terre, telle la plus brillante des étoiles.

Livre IV

« Un monde où il y a tant de beauté »

s p a s m e

« Les tragédies que créent les poétesses... »

Les brumes grisâtres se lèvent au large et tournoient vers la dame de l'océan qui se tient, là, seule sur la falaise. Les vapeurs d'eau jaillissent du large et s'élèvent en sinistres voiles à ses pieds; elle, âme de tristesse dénuée de voix. Silhouette sylvaine, son châle et ses cheveux d'écorce sont entremêlés dans la danse du vent, et ses yeux appartiennent aux distances lointaines. Ce serait ça, le printemps, mais il fait encore si froid.

Dernière à la vigie, elle défie l'océan.

Esprit rongé par la lassitude, elle glisse une main dans la poche de son manteau et en ressort un petit pendentif avec une cordelette en cuir qu'elle élève devant elle, à la hauteur de son visage. Il s'agit d'un cercle en métal avec de multiples pointes qui en crèvent la ligne, ressortant vers l'extérieur.

Le symbole de l'Aube Rouge.

Tremblante, elle pose au vent son accusation :

« Rhea, les tragédies que créent les poétesses t'ont tissé une couronne de ronces. »

Là-dessous, les vagues ragent et rebutent les récifs inlassablement – tourbillons éternels qui reprendront en eux le seuil de l'univers; le socle du monde en entier. Dans ces paysages étrangers à l'empire humain, encore les mouvements se poursuivent, sans fin, et cette beauté qui ignore les sanglots d'enfants, l'abandon, néanmoins ces charmes sauraient vaincre... vaincre de ses noirs enfants.

Mais la déesse est silencieuse.

« Moi, » poursuit Cybèle. « Je n'ai pas cette patience-là. »

Méandres d'un passé morne, encore les visions d'Elendae l'assaillent. Comment vivre, alors, comment croire? L'amour, le grand amour, lui aussi l'a fuit, loin vers l'Est, d'où on ne revient jamais en un seul morceau. Et si tout peut être réparé, il semble néanmoins que le destin sache retirer de son centre les outils d'une reconstruction parfaite. La cicatrice va teinter la réussite. Aucune voie de sortie. Aucune. Désespoir! Rien qui n'ait été peut-être amendé si le temps demeure immuable et les

mémoires humaines indélébiles: on ne peut pas oublier.
Guérison; cela n'est rien maintenant.

Un châle gris valse dans la brise
et des paupières mouillées vont se clore sur un monde triste
là-dessous, une chute spectaculaire
sans aucun doute, la plus belle mort qui soit

r e f l e x i o n

Contiens-toi, ne te laisse pas égarer par la joie; car, je le sais, ceux qui nous doivent l'amour ne nous paient ici que de haine.

La première vision, ce sont les ténèbres au-dessus, au-dessous, aux côtés; un siècle de tourmente cernant les frontières imperceptibles de la réalité; un vortex fixé sur la mélodie du néant, aspirant toute lumière et tout reflet. Ici, les ténèbres absolues. Un ciel sans étoile dans un espace sans soleil, et la séduction de la nouvelle lune. Ni rayon, ni étincelle, mais la familière – familière – présence de l'absence. Les ténèbres...

La deuxième vision, c'est une sensation de faiblesse extrême, de fatigue dans les os, des muscles somnolents, des membres inertes. Tel un granite dans l'enclave d'une terre argileuse et immuable, condamnée à observer le temps qui file, sans révolte ou protestation. Ici, impossible de bouger, de remuer, il ne reste rien, non, rien, mais une vie qui s'évapore, victime maintenant d'un état qui lui retire toute puissance. La faiblesse...

La troisième vision, c'est une douceur à fleur de peau. Des draps – du satin, peut-être – étendus là, et le confort d'un matelas au-dessous, quelque part. Puis, il y a cette main – cette main! – sur un front; cette tendresse, emplie d'inquiétude et d'amour. Ah, mais seulement de pouvoir pleurer pour cette chair si tendre, si délicate! Déposée là, et elle insuffle une chaleur humaine, spirituelle, un courage, un espoir, même. La douceur...

La quatrième vision, c'est un parfum dans l'air, une certaine lourdeur envoûtante, des plumes d'encens qui virevoltent dans une ambiance déjà saturée de safran, myrrhe et oliban; une épaisse fumée qui enchaîne les sens et soulève l'âme de légers baisers. Un spectre éthéré qui hante l'air d'une intoxicante beauté; ce parfum caresse chaque recoin d'images sensuelles, érotiques, chargeant ce lieu de souvenirs extatiques. Le parfum...

La cinquième vision, ce sont des voix. Des voix tout autour, et elles parlent entre elles. Des mots posés, des propos articulés avec finesse et éloquence. Bribes éparses, le discours est impossible à traduire en pensée, mais là, là, des méandres de la perte, survient tranquillement la clarté, le sens, et alors, alors, voilà.

«... si mal en point,» un homme affirme.

« Épuisement, malnutrition, et je ne sais quoi d'autre... » répond une femme.

« Pathétique – » reprend une autre.

« Pathétique... » confirme l'homme.

« Mais malgré tout... » lance la première femme.

« Malgré tout? » demandent les deux autres.

« – nous avons devant nous un sale personnage – »

« Un indic? », s'enquiert l'homme.

Puis, un silence.

Et rien d'autre.

La sixième vision, c'est un effort – un grand effort. Des nerfs qui se tendent, des articulations qui grincent, et des poings qui se referment. Et les paupières, lourdes par des saisons d'horreur, doivent se plier, se déchirer, et à tout prix s'ouvrir, il le faut, il le faut! Ah! Une lumière qui vient cingler la première vision et confirmer la teinte ocre de quelques petites flammes, ça et là; des cierges dans la pièce obscure. Un effort, ici, un mouvement impossible, mais sûrement, et le cou se tend, la tête remue quelque peu. Deux yeux s'ouvrent sur un autre monde. Un effort...

Et la septième vision, c'est un visage.

Les ténèbres...

La faiblesse...

La douceur...

Le parfum...

Les voix...

Un effort...

Et un visage.

Il y a ces traits d'une pâleur mortuaire, et sous des mèches droites reluisent deux yeux d'une profonde pitié, déposés aimablement sur la loque humaine clouée à ce lit – cette espèce de lit, avec des poutres gravées, creusées d'étranges symboles; et

des morceaux de miroir brisés sur les murs, des tissus épars accrochés un peu partout, et cette fumée blanchâtre et parfumée qui plane dans l'air; un songe nécromant incarné dans cette pièce – cette sombre pièce – et ce visage... ce visage. Des traits d'une pâleur incandescente, et elle est là, toute là, près de lui, et sa main sur son front – une caresse, presque un mot : *je suis là*. À sa peau, nulle inscription, nulle rune orientale; rien, sauf l'intelligence éclatante et l'émotion prenante du plus pur désarroi.

Elle est là.

La voix d'une femme intervient, surprise.

« Ça y est, il ouvre les yeux. »

Dans la pénombre, on reconnaît à peine ses traits, mais quelque lueur enflammée se jette sur son spectre et l'indigo de sa chevelure reluit faiblement, elle marche autour du lit à baldaquin, songeuse; la déesse de la glace, l'esprit nocturne. Lentement, elle se fond aux côtés de son amante et glisse ses mains à sa taille, l'enlace délicatement, déposant un baiser discret quelque part, logée dans son cou.

À cet effrayant, somptueux saphisme s'ajoute le malice d'un homme qui ne craint nul outrage; l'autre qui est loin dans la pièce, assis les jambes croisées sur une haute commode, guettant la scène; les yeux reluisants dans l'abysse comme deux quartz béants. Sournoisement, il souffle :

« Debout, Henrik... »

Et l'autre ainsi cloué au lit à baldaquin se met à gémir. Sa gorge est rauque, sèche, désertique; il a soif pour le puits du Havre. Ses lèvres craquelées bougent quelque peu, et il chuchote, difficilement :

« *Deamhan an cioll.* »

Hecate et Tantale s'éclatent de rire. Vengeance s'approche de l'homme ainsi étendu et prend son visage entre ses mains, délicatement. Puis, elle approche sa bouche de son oreille. Distant, blessé, il cherche les forces pour bouger mais en reste incapable. Tourmenté, il ressent néanmoins la poitrine presser sur son torse. Elle lui chuchote alors, d'une voix intentionnée, et lorsqu'elle lui parle ses lèvres frôlent sa peau :

« Henrik, je ne parle pas la langue des natifs. S'il te plaît, dit-nous ce que tu fais ici. »

Discrète, elle se retire et reste assise sur le lit, l'observant.
C'est un test.

«Tu ne comprends pas», pense-t-il. «La nuit, la nuit est partout, obscurcit toute tentative, silence tout cri, détruit sa fougue tout entière.»

Vainement, sa tête oscille de droite à gauche et il essaie de trouver la force pour bouger. Dans son esprit, il revoit les braseros devant l'édifice techno-industriel, loin dans la forêt ancestrale. Il entend les corbeaux, ressent la chaleur du soleil levant sur son visage. Il sent la corde de Llalaith s'étirer, se tendre, retenir sa puissance – et là, le visage mesquin de Lambert, avec sa chemise et sa cravate, sa montre en or, sa gueule rasée, et des millions d'arbres morts gravés dans la stupide résignation de son regard – et la corde qui se relâche tel un rire à l'envolée, et la flèche qui file, qui perce l'air d'une finesse étincelante, aussi douce qu'un flocon de neige.

Et là, les yeux rouges du Daemon qui bloquent l'aube. Son rire, son gisement malicieux, suppurant de haine et d'intelligence, giclant d'une séduction sanglante, et l'horreur! La douleur! La grande douleur!

Henrik se met à crier! Il hurle, il serre les poings... Llalaith, où est donc Llalaith? Là, trahison, brûlante trahison! *Tréas, fuilteach tréas! Damanta tréas!*

Mais il n'est pas battu : le Cygne Noir est là devant.

Ses muscles se détendent. Il a les yeux grands ouverts, ses mains s'ouvrent aussi, accueillant les ténèbres du Nox. Les appuyant au lit du mieux qu'il peut, il cambre son dos et change son appui pour être capable de se lever à moitié. Pris de vertige, il défie même l'étourdissement et la brume dans sa vision pour la contempler, elle, le Cygne Noir, devant lui. À peine l'observe-t-il dans toute sa beauté qu'il est près d'elle, sent son souffle sur sa joue, et l'entoure de ses bras meurtris en une étreinte désespérée. À cet instant, elle est là, et il la sent dans ses bras, et pour un moment inespéré, elle retourne son accolade, lui caresse le dos d'une tendresse emplie d'amour; en cet instant deux âmes éprouvées se retrouvent enfin.

Lorsqu'il se sent faiblir, il cesse de l'enlacer et sent deux larmes chaudes couler sur ses joues. Dans la lueur faible, il la regarde attentivement. Les yeux noirs brillent d'une

compassion sans fin, mais une autre note s'y cache – oui, une autre note – et ça ressemble à du *mépris*.

Dans la main blanche de Vengeance, il y a une lettre. La texture en est étrange; ondulée, fibreuse, fragile.

Du papier de riz.

Sa voix tremble alors qu'elle lui demande, tristement :

« Qu'est-ce que tu fais ici? »

la télévision s'allume
l'écran embrouillé dissous cathodique
c'est une salle en marbre et en bois
avec des caméras, des micros partout
et tout le monde en uniforme
quelques bancs
des chaises
des lumières lampadaires
des crayons à l'encre
et des barreaux en métal
et trois coups sonnent
une femme en noir préside sur un trône en acajou
les cheveux gris et la robe solennelle
lèvres pincées et lunettes en acier
il se trouve que la Juge est une femme
comme si ça allait changer quoi que ce soit
devant un Juré qui fourmille en tout silence
monsieur et madame tout le monde
devant les caméras
et il y a des gardes de sécurité
sur qui on peut lire
'servir et protéger'
la salle de cour est prête
entrent par la porte de côté
quatorze policiers
et trois prisonniers
pieds et poings liés

Il y a la mer – et qui l'épuiserait ? – la mer qui nourrit et toujours renouvelle la sève précieuse d'un pourpre infini pour teindre nos étoffes.

La tempête fait rage maintenant.

Amaranth est une petite ville touristique. L'hiver, les petits bourgeois de toute sorte y abondent pour divers sports de la saison. Et les boulangeries. Et les café-concerts. Et le cidre chaud.

Amaranth est une petite ville touristique, mais tandis qu'à l'Est gronde une tempête d'acier et de sang, ici, dans les vieilles rues au pavé usé, on a fermé les volets et verrouillé les portes. Des visages d'enfants sont collés aux fenêtres, épiant le spectacle.

La guerre des Llae Sidhe.

Un millier de voix se sont amassées sur la côte contre Persephone et l'incarcération des fils de Caer. La moitié n'est pas Llae Sidhe. De ceux-là, il n'y a à peine une centaine qui soient réellement radicaux. Mais cela suffira.

En avant, en avant.

Amaranth est une petite ville touristique, soudainement assiégée. Et plus personne ne rigole; il y a des drapeaux vert et noir dans le vent. Ils témoignent de dix mille ans d'injustice, et leur soif de rétribution ne sera pas étanchée par des eaux boueuses. Il faut avancer.

Amaranth assiégée. D'une rue à l'autre les sirènes rouges et bleues du service policier fédéral scintillent faiblement sous la tempête; un éclair faux. Presque vingt-deux groupes d'affinité se lancent à gauche et à droite pour barricader les rues et leur bloquer la voie.

Un hurlement machinal retentit; c'est un coup de la police, et des ordres quelconques sont prononcés au mégaphone, mais non, cela n'est rien; la foule pousse, s'amasse, là sous les flocons blancs du village côtier, et tel un serpent la procession file entre les bâtiments en pierre et les chaumières fumantes. Des chuchotements parcourent les natifs, des rumeurs de terreur et de rage.

En avant, en avant.

Et un frisson les traverse; cette espèce d'éclair sans nom, sans mot, qui s'insufflé comme un choc et inspire la terreur. Là devant s'ouvre un espace carré avec du marbre et du granite poli, une statue de bronze au milieu. Et la statue est celle d'un homme avec sabre et mousquet; un des envahisseurs! De ces hommes méprisés!

Derrière : l'édifice du Conseil Régional.

Et la tempête s'abat partout, le rideau blanc s'écroule sur les acteurs, sous un soleil noirci quelque part là bas, le temps d'apercevoir quelques officiers s'enfuir par une ruelle et laisser déserte l'enclave du Conseil, la *terreur* parcourt la foule comme un feu de paille.

En avant, en avant!

Une brume – une fumée quelconque – enveloppe l'espace mais ce n'est plus la peur mais la *haine* qui brûle dans la tempête, les lacrymogènes empoisonnent les Llae Sidhe et embrouillent la vue des sirènes au loin, mais de là et d'autre part vont des dizaines de cruches de vinaigre de cidre, partout, d'une main à l'autre dans la procession.

Tout comme les autres, Cybèle s'asperge le foulard du vinaigre, et elle y goûte l'amère mixture de pomme sur ses lèvres telle une brûlure sucrée, étrangement réconfortante dans l'horrible brouillard. Mais l'humidité de l'air empêche les gazs d'être pleinement efficaces, et tandis que ses yeux ruissellent de souffrance, le vinaigre coupe la toxine de ses poumons. Cybèle connaît tout cela par cœur.

Un drapeau est jeté par terre et un natif se lance sur la statue, garrotte le conquérant – attache une longue corde épaisse autour du cou, devant, Cybèle et trois autres groupes d'affinité se ruent sur le Conseil. Des vitres sont fracassées à coup de pied, un sceau de peinture rouge sang est éclaboussé au pied de la porte comme une marque de damnation, la porte est fracassée à coups de bâton; elle s'ouvre tout grand dans les bureaux régionaux, accueillis par les gorges rauques et la fumée rance des gazs, et la corde de la statue est saisie par une vingtaine de mains vigoureuses qui tirent et tirent, et de l'intérieur de l'édifice jaillissent les dix bureaucrates du Conseil comme des esclaves en fuite, qui se crachent les poumons et glissent,

trébuchent misérablement sur l'asphalte gelé, et ceux-là déambulent, minuscules, rejoindre la police qui guette quelque part.

Un grand bruit sec retentit : la statue de bronze bascule et s'écroule de son socle en pleine rue; une centaine de poings levés accueillent la chute, «*Díbhheirceach éiri amach! Saor sinn deartháireacha!*». Cybèle et Ariell se hissent à la courte échelle avec l'aide de Maude et Gabriel, et au-dessus de l'enceinte profanée, fixent une bannière verte et noire, avec dessus, peint en blanc:

*Persephone est morte
Libérez les Llae Sidhe*

Mais d'autres explosions retentissent, inattendues; les flocons chutent dans la brume et tout à coup Gabriel hurle, il glisse sur la peinture, ses jambes s'écroulent sous lui – et Cybèle chute sur le pavé. Sa hanche s'écrase sous le choc et la douleur lui fait perdre le souffle. Dans l'air, des projectiles sifflent. Ariell se lance à terre, sur ses pieds, se tenant la poitrine à deux mains. Elle regarde autour. La police a tenté une sortie dans une ruelle, une lignée de boucliers et des tireurs derrière. Balles de plastique. D'autres approchent. Rapidement.

Tel le harfang, Ariell se lance vers sa soeur et la soulève d'une force surprenante. Tous dévalent les marches de l'enclave vers les leurs et s'engouffrent dans leurs rangs. Une pluie de projectiles – pierres, pavés, bâtons, n'importe quoi – jaillit des Llae Sidhe et tous les natifs crient à la mort des violeurs de Rhea.

L'émeute s'amorce.

La tempête fait rage.

Fin de la pause publicitaire.

La Juge ajuste ses lunettes devant les trois frères. Des flashes de lumière illuminent la salle de temps à autre. Les journalistes griffonnent quelques notes sur du papier blanchi, à l'aide de tous petits crayons de bois.

« Comment plaidez-vous? » , demande-t-elle.

Tous demeurent silencieux, menottés, ficelés et uniformisés. Bhuran prend la parole pour les trois, comme il en va de la tradition, étant l'aîné. Il a la voix d'un prince sans couronne.

« Nous ne plaignons pas, » affirme-t-il. « Vous n'avez aucun pouvoir sur nous. »

Après un instant il rajoute :

« Nous ne reconnaissons pas ce procès. »

La Juge esquisse un petit sourire en coin, comme si elle trouvait cela bien mignon, mais qu'il faudrait laisser de côté les plaisanteries.

« Vous devez plaider, » lance-t-elle d'un ton paternel, « coupables ou non coupables? »

Et Synn regarde un peu autour, il a les yeux rouges et enflés. Avec un signe de tête de la part des autres, il lève un doigt vers la Juge et lui dit, la voix déchirée par le désespoir :

“*Breitheamh an duáilceach!* Non, ma soeur. Vous êtes au banc des accusés... vous et votre Empire, tout s'achève ici. »

Une fois la malédiction jetée, Synn regarde ses frères, et un tendre amour traverse leur visage.

La guerre des Llae Sidhe.

Invincibles, ils se mettent à rire.

Dans la salle, l'outrage est au comble, et les flashes redoublent. Mais les frères enterrent le chaos de leur chant, à l'unisson, et ils crient : « *Díoltas, díoltas!* ».

Et cela signifie Vengeance.

Il subit les violences d'une funeste Persuasion, odieuse fille de l'égarement qui l'entraîne; et, dès lors, tout remède est vain. Le dommage ne se dissimule plus : clarté funèbre, il apparaît à tous les yeux.

La dernière chandelle s'est éteinte.

Henrik a les yeux ouverts sur l'obscurité.

Il erre entre le sommeil et la réalité... étendu sur le lit à baldaquin comme un cadavre, à moitié fiévreux, se demandant combien de temps il a dormi. Combien d'heures, combien de jours? Le Temps n'existe pas ici, dans ce lieu étrange, ce trou dans l'horrible Acheron. Le Cygne Noir... là-dessous, sûrement.

Avec son mépris.

Peu à peu, Henrik commence à redouter l'Aether Nox. Miraculeusement, la Daemon n'est pas là, et cette nouvelle liberté est inexplicable. Ce doit être le parfum qui l'éloigne. Le parfum. Cet alliage de myrrhe, safran et oliban – surtout, l'oliban – qui évoque une vie passée et oubliée, perdue à jamais.

Le trio. Erynie, Hecate et Tantale; les trois ont quitté la chambre il y a de cela quelque éternité... des bribes de cette rencontre l'on tourmenté dans ses rêves, dans son délire, sa perte. « Pourquoi es-tu là? » avait demandé le Cygne Noir, brandissant son petit bout de papier de riz comme une lame d'acier. « Pourquoi? » Mais il n'avait pas su répondre, s'était effondré sur le lit. La défaillance l'avait repris dans son étreinte. À peine se souvient-il ce qu'elle avait ajouté alors : « D'accord, vieil ami. » Son murmure était faible dans l'obscurité. « Cela aussi peut attendre. Tu peux reposer ici quelque temps, mais nous n'offrons pas un vrai sanctuaire. Tu vas devoir quitter bientôt, j'en suis désolée. » Se levant, elle avait ajouté tristement :

« Les Anges sont à nos portes. »

Après s'être occupé de lui et l'avoir embrassé – embrassé – doucement sur le front, le Cygne Noir et les siens l'avaient abandonné aux ténèbres avec trois chandelles comme unique compagnie.

Maintenant, la dernière chandelle s'est éteinte.

Henrik écoute – un animal dans la nuit.

En bas, il y a de la musique. C'est un quatuor à cordes avec un clavecin vieilli, doublé d'une chanteuse, mezzo-soprano, qui chante en quelque chose qui doit être du latin. Un air mélancolique... pour faire changement.

Henrik – seul au monde.

Ici il n'y a pas de fenêtre – ni de voies de sortie, ou elles ne laissent pas entrer le moindre rayon. D'accord. Il y a une porte. Une seule. Là, juste à gauche. Huit pas, sans plus. Trois enjambées. Un souffle. D'accord. Un escalier, ensuite – sûrement – qui mène vers le bas. Ceci est un étage supérieur, ou un grenier.

Piégé. D'accord.

Une seule pensée, alors.

Llalaith, Llalaith?

Et il se résout à bouger. Des forces... besoin de forces. Et soif, si soif! Aussi précautionneusement que ses muscles abîmés le lui permettent, il étend un bras jusqu'en bas du lit, tâtant le plancher de bois – du bois! – usé, d'un grain grossier... quelque chose de vieux, oui. Et là, ses mains trouvent leur récompense; de la céramique froide, là, épaisse, lourde; une cruche. Il parvient à s'ériger sur le lit, à moitié assis. Oh, quelles ténèbres...

Gémissant, il relève la cruche d'un bras tremblant et amène le bec à ses lèvres gercées. La mixture s'écoule dans sa gorge à grandes goulées, et le goût est celui du nouveau printemps. Il y a là de l'eau, principalement, mais un léger picotement salé et minéral, suivis de la douceur d'une quelconque infusion herbale difficile à déceler – peut-être de la cathare ou de l'ortie – tout cela parfumé du nectar sucré d'une sorte de fruit exotique. Étrange, mais réconfortant, le mélange traverse sa bouche et envoie des frissons sous sa langue. Il boit à grandes gorgées, autant que son ventre peut soutenir. Puis, son poignet faiblit et son estomac se noue. C'est assez.

Il retombe sur le lit.

Une pensée l'égaye, alors; ces gens en bas ne veulent probablement que son bien. Une des femmes – Hecate, peut-être – a laissé cette concoction avant que les trois ne quittent les

lieux. La personne qui lui a fait ce mélange savait ce qu'elle faisait. Cela suffira.

Après quelques instants dans cette impénétrable noirceur, il se concentre et se relève, dépose des pieds abîmés et se lève. La tête lui tourne, et il s'accroupit au sol pour ne pas s'effondrer. Alors, tel un loup, il se glisse discrètement à travers la chambre à la recherche de son arc. Des voiles le bloquent, des tissus épars, des meubles, quelques objets étranges, de cuir et d'acier, et ce vieux plancher qui craque malgré ses meilleurs efforts.

Quelque objet là, d'une texture abîmée – cuireuse, une botte sûrement, oui, la sienne, là, avec ce lacet misérable – il faudra bien le changer, en temps et lieu; et du tissu, oui, du tissu familier, enroulé... et là, découvrant le linge, du bois lisse, sablé délicatement, léger, solide. Un rire dans la nuit. Llalaith dévoilée.

« Llalaith. »

Puis, à l'autre bout de la pièce, un *click* sonore, discret, suivi d'un flot de lumière mielleux. Dans la clarté, une silhouette féminine et noire, fragile, avec de longs cheveux qui déferlent jusqu'à un ventre où deux mains reposent.

Henrik retient son souffle. Ses mains tremblent. En tenant Llalaith dans ses bras, il revoit La Pointe et l'automne dernier, le sang et la défaite de Cúlú.

« Henrik? »

La femme l'appelle doucement. Lui reste immobile, comme un loup, et ses yeux luisent dans les ténèbres.

Rongé par le regret, il soupire tristement.

« Que... que sommes-nous devenus, Erynie? »

Et le Cygne Noir s'avance tranquillement vers lui. Son visage est pâle dans la chambre sans fenêtre.

« Des oiseaux blessés, » répond-elle froidement. « Allez, descends avec nous si tu te sens mieux. Hecate a fait à déjeuner. Tu peux aussi prendre une bonne douche et laver tes vêtements. Moi, je dois partir au FCE jusqu'en après-midi, mais nous pourrions discuter par la suite. » Après une courte pause, elle reprend. « Je vais demander à Jacynthe si elle veut t'héberger. »

« Je comprends, » dit Henrik avec regret.

« Les Anges... » commence-t-elle.

« Les Anges, » conclut-il.

Après un temps, il reprend.

« Aide-moi à descendre, s'il-te-plaît. Je me sens... faible. »

Acquiescante, elle lui demande en pointant l'arc :

« Tu veux laisser ça ici? »

« Oh », dit-il, surpris. « Oui, oui... bien sûr. Pourquoi pas. »

« Nous voici à l'heure du verdict. »

Le temps a glissé entre des mains qui étaient pourtant décidées. Aujourd'hui est un autre procès. Le dernier. Le verdict sera rendu. Les voilà, les trois frères devant la même juge, la même assemblée la même salle et les mêmes polices les mêmes témoins mêmes micros caméras barreaux marbre bois

La Juge frappe de son gros marteau avec son petit poignet sur le bout de son office. Le coup crée un vacarme incroyable dans la salle. Partout autour la basse cour tourne en rond. Ce ne sont pas des mots, non, mais des cris, des râlements, des plaintes, des hennissements, glapissements, grognements. Dix agents de police entourent les Llae Sidhe – dix agents pour trois condamnés invincibles.

Et dans le tourbillon, Denikin prononce les paroles suivantes, calmement.

« *Sinn feic anord corraigh.* »

Voyant qu'un des accusés parle finalement, tous se taisent et écoutent un instant. Pour une fois – et c'est peut-être à cause de la gravité de la situation – la Juge tend l'oreille et ose demander:

« Et qu'est-ce que cela signifie? »

Denikin esquisse un sourire.

« Que nous percevons le Chaos en mouvement. »

Mais cela ne satisfait pas la Juge.

« Et que voulez-vous dire par là? »

Et il sourit de plus belle... à l'heure du verdict.

Il ne dit rien. Aucun besoin de répondre.

L'heure du verdict.

Les trois frères sont immobiles.

« D'accord, » conclut finalement la Juge. Les enfantillages ont assez duré. Elle ouvre alors l'enveloppe qui contient le verdict. Et c'est elle qui va lire le bout de papier.

« Coupables de tous les chefs d'accusation... »

Elle fait une pause. Pendant ce temps, les journalistes journalisent et gribouillent sans cesse. Cependant, au milieu du tourbillon, c'est le calme plat. Denikin regarde ses frères, et il leur fait *non* d'un signe discret de la tête. Les trois baissent alors leurs paupières, et on pourrait croire qu'ils se demandent s'il est

possible de dire au revoir à la vie. La Juge poursuit, mais est-ce que quelqu'un l'entend encore? Les Llae Sidhe ont fermé les yeux sur le procès. Les policiers n'osent pas bouger. La foule est silencieuse, mais les caméras roulent fort. Peut-être que si on tend l'oreille, par-dessus l'écran et les téléviseurs, les micros et le bois verni de la salle du Palais de Justice, on entend le *je* qui débute la toute dernière sentence mais qui n'est pas un vrai *je*, plutôt un *nous* ou un *cela*; puis quelque mot qui désigne les trois frères, mais pas exactement, plutôt qui accuse le coeur qui bat dans leur poitrine et l'énergie qui pompe le sang dans leurs veines, confronte le miroir de tout ce qu'ils représentent, tout le symbole de la corde qui restait attachée à leur taille et les longs cheveux noirs qui valsaient dans le vent de la forêt, suivi... suivi du tout dernier mot de la toute dernière phrase

Oui; mais il n'est pas sans doute hors de propos de demander d'abord pourquoi, par quel calcul, elle a ici envoyé ces libations et tenté d'apaiser trop tard un mal qu'on ne guérit pas.

Erynie, mettant le pied sur le seuil craquelé de l'Aether Nox, resserre le foulard autour de son cou. Seule, elle présente au ciel grisâtre de l'hiver un regard méprisant. La faiblesse creuse ses traits. Trop de café, peut-être. Maintenant le sang coule noir en ses veines et elle sent ses nerfs à vif, ses muscles décousus. Aujourd'hui, Vengeance est peinte d'une main maladroite. La rue est enneigée avec la gadoue brune et le calcaire qui ronge le cuir de ses bottes.

Étrange de songer à cette nuit d'été, il y a des années, où elle avait marché sous les effluves de datura vers le cimetière, écoutant les paroles prophétiques peintes sur les murs gris avec l'acide du passé, giclant leur jubilante malédiction aux esprits drogués de la vieille Mégapole. Sachant qu'il n'y a pas de paix pour les âmes de vertu. Que le temps file. Et malgré la paresse, malgré la cendre dans les os, la fragilité des membres... avancer, avancer toujours.

Aujourd'hui le Front Culturel entre en scène sur un théâtre inespéré. Après tout, l'Aube Noire arrive à sa seconde phase. Lorsque l'État va donner un prétexte, tendre une joue, et tester la puissance de la révolte. Tout cela arrive à grands pas... peu importe que cinq années soit passées, dix, vingt, ou trois-cent : tout *cela* arrive toujours trop vite.

En chemin vers le Café Kief, elle tente de faire le point.

Le problème, c'est le livre. Le livre ouvert. Le fleuve d'Acheron a dégoutté son venin sur la couverture de l'ouvrage. La tache obscure a fondu dans les fibres. Erynie en tourne les pages, elle ne fait que ça. Elle en meurt. Mais la tache est toujours là, au tournant; elle a imbibé le papier page après page, jusqu'à ce que les doigts soient trop usés pour tourner quoi que ce soit, et que la poussière s'accumule partout. La vie a le don de tuer. Acheron n'est qu'une prison. Acheron ne pardonne pas.

C'est un autre cimetière, inconscient de la mort. Ses eaux coulent, infectes, vers l'Ailleurs... l'Ailleurs où personne ne peut plus aller.

Henrik transporte avec lui la souillure des rues. Sa misère se comprend. L'artisan est finalement devenu humain.

Les rues défilent pour le Cygne Noir. Elle tâte la petite bouteille dans sa poche. Cheveux noués étroitement derrière la tête, main dans les poches, paupières d'onyx. Un oiseau dans la Mégapole, elle nage d'une marre stagnante à une autre. Une autre. Jusqu'où? Le Kief n'est que cécité. Mais le sourire de Fanny et le gros nez de Priam sont une succulente délusion, compte tenu de la situation. La situation?

Pauvre, misérable Henrik. Et quoi? Comme si elle, le Cygne Noir, la peintre Vengeance, n'avait jamais vu ces yeux vides, ces traits creux, ces lèvres sèches, ces mains tremblantes? Non, la vie, c'est exactement ça. Ce sont les ombres du luthier, les tissus du Nox, les poignets de Messaline.

« Comment dire? » murmure Erynie. « Moi aussi j'aurais préféré une autre réalité. »

Il y a mille avenues possibles, mais de celles-là, seulement quelques-unes sont envisageables. Une nouvelle manifestation, un spasme de l'Aube Noire, le meurtre, la prison. Et très, très possiblement – c'est l'éventualité retenue – la substance intoxicante de sa petite fiole à dégoûter entre ses dents, sur ses lèvres, au fond de sa gorge, dans le plus bel amalgame de mort et de liberté. Une scène qui se vaudrait une grande fresque.

Mais trop tard, les voilà, devant: les battants du Kief. Respirant l'air froid de l'hiver une dernière fois, Erynie se résigne à se battre une fois de plus, et son esprit s'égaye à l'idée de demander un double allongé à Fanny, auquel elle ajoutera de la crème fraîche. Oui. Ce sera excellent.

Les hommes iront alors se demander l'un à l'autre, chacun ayant à la bouche le récit des maux d'autrui, où donc trouver une fin, une trêve à telles misères, et ne pourront, les malheureux, que se conseiller vainement des remèdes bien peu sûrs.

Ouverture sur le théâtre de la MegaEra.

La congrégation s'est rassemblée au local du centre communautaire. Ils discutent de la Révolution et de la guerre des Anges, dehors. Une vingtaine – hommes et femmes – sont là autour de la table rectangulaire au revêtement plastique: des alternes, des bohémiens, des intellectuels, des gens de la rue. Les révoltés de la Mégapole. Tous assemblés autour de cinq épaisses piles de papier étalés sur la table; des milliers d'affiches, toutes neuves et lacées ensemble.

Dans l'air flotte un souvenir de l'Aube Rouge.

Lorsque les artistes du Front Culturel Engagé passent le seuil de la porte et pénètrent les lieux, ce ne sont ni le visage fatigué de Lupin ni le rictus dément de Tantale mais bien la présence d'une revenante qui les surprend, les force à s'immobiliser: cette bohémienne aux cheveux noués, joues rondes et sourire merveilleux, avec des vêtements de soleil et de feux: Justine, apparemment de retour après des années d'exil dans les pays du sud. Elle se tient là, au fond de la pièce... comme si elle n'avait jamais quitté le pays, et c'est étrange, parce qu'on dirait que tout a changé dans le monde, mais elle – elle, a toujours le même sourire au visage.

Seth lève la main, signifiant qu'il veut parler. Tous le regardent, alors il commence.

« C'est moi qui ai appelé la réunion, alors je vais essayer de vous expliquer un peu le pourquoi... Vous avez vu les affiches sur la table, là? Il y en a dix mille. Comptées. Vous pourrez en ramener de votre côté aux différents points de chute. »

Vengeance poursuit, gravement.

« On peut penser que la participation à la manifestation sera grande. Peut-être même qu'elle va dépasser celle du Congrès Mondial. Le problème, si c'en est un, est que nous avons perdu

les rennes. Une fois la pierre lancée, on ne peut plus rappeler le coup. »

Les gens se regardent entre eux, yeux baissés, lèvres sèches, mains moites. Mais personne ne parle. Vengeance se dit, *c'est exactement ce qui devait arriver*. Néanmoins, elle rajoute.

« Nous pouvons commencer ici-même. Je vois que nous avons l'honneur de recevoir une ancienne parmi nous. Justine? »

Celle-ci, timide d'être interpellée si formellement, se lève, rougissante.

« Salut, tous et toutes... euh, mon nom c'est Justine. J'étais là dans le temps de l'Aube Rouge. Aujourd'hui, je suis là en tant que déléguée de *Mathair an tallamh*. »

Dans la pièce, la tension est grande. Si l'Aube Noire est un fantôme de la Mégapole, *Mathair an tallamh* est le secret de la campagne. Une déléguée est parvenue jusque dans le centre. Deux énigmes se joignent enfin. Justine poursuit.

« C'est notre mouvement qui a attaqué le Conseil Régional d'Amaranth... »

Après un instant elle admet, franche :

« Pour faire suite aux propos d'Erynie, je dois dire aussi que nous n'avons à peu près aucune emprise sur le mouvement des natifs en général. Caer Llae Sidhe est une figure dans le Nord, mais il n'a aucun pouvoir. Il n'en veut pas. Et nous ne lui en donnerons aucun. Mais nous savons que d'autres suivent l'exemple des trois frères, qu'ils aient ou non assassinés les industriels forestiers. Les groupes d'affinités ne peuvent pas être stoppés... tout comme pour l'Aube Noire. »

Plus officielle, elle poursuit.

« Mon mandat est de vous informer que les radicaux de la campagne seront avec vous le jour de l'exécution. Même jour, même heure... moi, je suis ici pour qu'on coordonne nos efforts. Nous avons trois mois avant l'exécution, mais je repars demain matin sur la terre alors il faut prendre des décisions *aujourd'hui*... »

Suite au silence dans la pièce, elle rajoute finalement :

« Et je vous demande de ne pas considérer le culte de Rhea comme obstacle à la résistance. Nous combattons la même guerre, nous tous et toutes. »

Les regards fuient à gauche et à droite, acquiescants. Tout le monde connaît l'histoire de l'émeute d'Amaranth. Un geste d'éclat; de quoi émerveiller les activistes les plus sceptiques. Certainement assez pour inspirer la crainte et la réaction dans le coeur aigri de Moreau et de ses petits-rois. Mais le S-17 inspire à la trahison. Que recèle le sourire de Justine?

Confiante, celle-ci passe les documents à sa gauche pour que tout le monde puisse les lire. Les activistes errent des documents pour dévorer des yeux le visage ensoleillé de l'ancienne bohémienne et le masque froid de la peintre du Front Culturel: activistes qui, malgré les Anges, malgré la Mégapole, malgré la décrépitude du centre communautaire, malgré la peine du travail et la folie de la résistance, ont fini de boire les paroles du Cardinal – jusqu'au dernier verre – pour se vautrer avec la force du désespoir sur la chance de la Révolution.

Au théâtre de la *MegaEra*, une congrégation éclairée par la lueur de l'Aube Noire s'attèle à l'ouvrage de l'impossible.

o r g a n i s a t i o n

Ah! puisse-je donc enfin pousser à pleine voix le hurlement sacré sur l'homme abattu, sur la femme immolée! Pourquoi cacher ma pensée, quand d'elle-même elle s'envole hors de moi et quand, devant mon visage, soufflent, comme une âpre bise, la colère de mon cœur et sa haine nourrie de rancunes?

Ce soir-là, Eryn avait décidé d'amener le Saraband au bord du fleuve, dans un espèce de parc riverain qu'elle connaissait bien, délabré et jonché de déchets, mais où quelques arbres poussaient encore, avec des bancs couverts de graffitis. Un endroit où plus personne ne va, et où personne n'a pensé à poser des micros.

Et ils discutèrent, assis sur un bloc de béton près des eaux givrées. Elle, avec ses vêtements noir et sobres, sa majesté nihiliste, ses yeux injectés de sang, sa peau blanche – et lui, avec ses laines sales et sa barbe hirsute, son regard fuyard, nerveux, sac à l'épaule avec Llalaith qui dépasse à l'extrémité. Tout cela sous le spectre orangé dans le ciel de la Mégapole, avec la puanteur des flots et le rugissement des écluses, comme si la Terre n'avait rien de mieux à offrir à deux âmes qui se retrouvent après cinq ans d'exil.

Henrik fut insistant, obsessif, mais aussi sensible et attentif, un peu comme s'il avait combattu toute sa vie pour cet instant mais craignait, par sa hâte, de le gâcher. Prostré, il pendait aux lèvres noires de sa compagne : Vengeance, tantôt lucide et tranchante, tantôt triste et distante, clairement rongée par l'abus de caféine. D'abord, c'est elle qui posa les questions. Presque une attaque. Elle sonda son esprit de toute part et y découvrit une lande désolée... sous chaque feinte, chaque pointe : la réponse quasi obscène d'une honnêteté translucide.

Ce soir-là, tout fut révélé. Elendae – surtout – Persephone, Freyr, *Cúlú*; le désespoir de Muírrean et sa fuite, suivis du sang :

le sang. Ensuite, la retraite misérable, l'hiver d'Acheron, Baccus, la crypte... la voix insensée dans sa tête, et les yeux de Messaline.

Erynie enregistra les faits d'un calme mathématique. Notion de sécurité, toujours : garder la tête froide si cela appartient au passé. Le dommage était accompli, incarné sous la forme d'un luthier qui ne construit plus de guitares. Et tandis qu'elle gardait une façade de glace, Henrik s'emporta, déballa tout son sac, possédé par la *symphonie du déclin*, et sa voix tonitruante trembla les passages difficiles du récit, surtout lors de la mort de son fils, l'hôpital et l'enterrement, mais aussi le secret de Freyr, la NeoCrypte avec Algol, le visage de Gus délaissé, le traquenard des Anges Gardiens et... et l'annonce officielle de la pendaison prochaine des Llae Sidhe.

« L'Autorité », dit-il, « a tué mon meilleur ami, mon unique fils, et va reprendre mes frères. » Puis, il s'était mis à rire. « Trois flèches, » dit-il. « Trois frères, et il ne me reste que trois flèches ! »

Un lourd silence s'installa à cette malsaine plaisanterie.

Le Cygne Noir scrutait l'autre rive, perdue dans les méandres de ses réflexions. Quelque absence habitait son esprit, comme si elle tentait de peser – vainement – le poids du récit ainsi dévoilé. Simplement, ses lèvres noires formèrent un mot, un seul.

Une question.

« Cybèle ? »

Et le Saraband entendit, lointain, le souffle sinistre, humide.

Piégé.

Ses yeux s'ouvrirent, grands, sur la fausse nuit autour, et ses oreilles sensibles perçurent les pas au loin. Une silhouette se déplaçait dans le parc. Ah, saletés de lampadaires qui muent la nuit en un songe aveugle ! Mais il les vit, les traits de l'intrus, là-bas.

« Une femme approche. »

Erynie fixait toujours la Mégapole de l'autre côté du fleuve. Distante, elle répondit :

« Jacynthe – tu dois repartir avec elle. Notre temps ici s'achève. »

Et il y avait de la peine dans sa voix.

Henrik s'insurgea.

« Non! Je... oh, je vais retourner près d'elle, Eryn. Je veux que tu me croies. Mais pas comme ça. Je veux savoir, avant. Comment vaincre l'Autorité, qu'est-ce que l'Aube Noire... je veux... je veux revoir Muirrean, et je veux libérer mes frères, je veux... je veux tuer Moreau et Prospero. Les deux. »

Et la silhouette approchait. Le temps fuyait.

« Tu penses pouvoir faire les deux, Henrik? »

« Quoi? »

« Survivre et te venger? »

La femme entraînait dans la lumière. Henrik était désespéré.

« Nous nous reverrons, au moins? »

Tranchante, l'autre répondit.

« Oui. »

« Et tu me révéleras tes secrets? »

Erynie salua Jacynthe d'un hochement de tête, puis se pencha vers Henrik et lui chuchota à l'oreille :

« Je n'ai aucun secret. »

Parfois, Cybèle fuyait sa demeure d'Amaranth.

Ariell et une poignée de natifs tenaient la résistance dans une maison commune dont la majorité étaient des femmes. La maison était grande, – entièrement blanche – et se tenait, imposante, contre le vent du large sur la côte de l'océan, un peu au nord du village. Un lieu étrange.

Des organisateurs de *Mathair an Tallamh* allaient et venaient à toute heure du jour. Ariell vaquait sans relâche, désespérée qu'elle était à sauver son amoureux de la pendaison. Muirrean devait partager une chambre et un lit avec elle: sa soeur dramaturge, se réconfortants mutuellement et échangeant d'innombrables dialogues nocturnes au travers de l'hiver. Cette communion les sauva toutes deux, durant ce temps. Peut-être.

Et il y avait les enfants.

Appelés *clann* dans leur langue, ils allaient librement dans les pièces du rez-de-chaussée. Il y en avait toujours un ou deux aux alentours en train de jouer dans la neige, se construire des forteresses... et à la tombée de la nuit, les tout-petits comme les grands allaient au bord du feu écouter les histoires des vieillards, leurs chansons; les mythes des ancêtres et les légendes lointaines. Néanmoins, l'oratrice préférée était Cybèle – lorsqu'elle consentait au jeu – avec ses comptines chantées et ses grands yeux expressifs.

Oh, il y avait les enfants.

Mais il y avait la haine, aussi.

La haine brûlante, intestinale – la haine lourde, éternelle – la haine d'une culture qui se meurt sous le poing de la nécessité, la haine des Sidhe contre les descendants d'envahisseurs morts, la haine de l'État qui resserre son étau sur Amaranth et La Pointe, la haine d'un meilleur jour qui ne vient pas, la haine d'un passé déterminant de cent siècles de misère et d'incompréhension – la haine difficile et exigeante – la haine des chefs et des esclaves... la haine d'un monde entier qui a *perdu espoir*.

Oui, parfois Cybèle fuyait sa demeure d'Amaranth.

En vérité, elle fuyait pour ne pas écouter les lamentations des natifs. Il fallait avoir un coeur de pierre pour ne pas *ressentir* leur mépris, *respirer* leur peur. En temps et lieu – elle savait – cette sorcellerie l'avalerait en entier et elle deviendrait comme

eux: une âme qui déteste mais qui survie, misérablement, vers une chanson déjà composée – tout cela en parfaite tragédie sous les yeux impuissants d'une déesse qui n'existe plus (il semble) que dans les rêves des nuits de printemps.

Ah! misère invétérée de la race! coup lugubre et sanglant du Malheur! Hélas! intolérables et gémissantes angoisses! hélas! souffrances sans terme! Mais le remède à ces maux, ce palais le porte en lui. Ce n'est point du dehors, c'est de lui qu'il le va tirer au prix d'un farouche et sanglant débat. Et voilà l'hymne que veulent les dieux infernaux!

La comtesse attendait la pendaison avec hâte. Elle aimait dessiner de longues larmes sur ses joues de porcelaine, peut-être pour dévoiler aux yeux perfides de la citadelle – et ceux rougeoyants des alternes de l'Aether Nox – sa lente et triomphante souffrance, toutes aspirations jetées sur le premier jour du printemps où l'Aube Noire baignerait l'abysse de ses feux délicats.

La vie nocturne dans la demeure décrépite se mua en une valse funèbre d'érotisme désespéré et de folie patricide. Vengeance se délectait aux lèvres empoisonnées de son amante, leur goût de venin mêlé à celui amer de larmes tièdes, le tout perlant goutte à goutte sur le canevas de douzaines de toiles vierges. Dans cette valse, il devint impossible de créer. Les petits bouts de miroir brisés ne reflétaient plus rien. Les inscriptions profanes des icônes religieux de la comtesse reposaient, fades et insipides. Les heures filaient dans cette jouissance intangible, l'existence glissant dans l'éther vers une fin proche.

Une fin toute proche.

Pas assez de temps pour vivre avant la mort. La manifestation se rapprochait comme la balle d'un canon de mitraille automatique: absolument étrangère aux âmes sensibles et aux caresses d'une amante. La manifestation viendrait et répondrait aux questions mille fois posées. Serait-ce la Révolution, la faucheuse, la prison? Et ces pinceaux inertes dans leurs pots, pourraient-ils donner quelque falsification au conflit des idées et de la chair? Malgré son sanctuaire, le Cygne Noir voguait dans une marre qui n'était plus stagnante, là, à la recherche du jour, mains enrobées à la peau blanche d'un ventre

nu, l'esprit tourmenté de paroles prophétiques et brûlantes, les effluves de datura ensorcelant sa conscience jusqu'à faire d'elle un spectre errant vers la sépulture de son amour mort, en vain.

Pendant ce temps, la comtesse reluisait de splendeur hivernale. Tout son espoir reposait dans cet holocauste prochain où, disait-elle, les Anges seraient immolés sur l'autel de la liberté. Et, il faut dire, elle était presque heureuse. Elle et Tantale allaient, chaque soir, s'aventurer dans la Mégapole pour de l'action directe. Parfois, leurs vêtements portaient des traces de sang. Le champion fulminait, tremblait de rage destructrice. Ses états d'âme devenaient de plus en plus difficiles à contrôler. Plus souvent qu'autrement, Vengeance devait le rappeler à l'ordre dans ses propos. Leur amitié était chancelante. Toutefois, on aurait pu croire qu'à cet instant il savait ce qu'il faisait.

Vengeance pensait souvent aux frères Llae Sidhe qui attendaient la mort dans leur trou à rat. Durant leur procès, ils avaient fait preuve d'une bravoure et d'une défiance inconnue dans l'histoire moderne. À vrai dire, chaque révolté ayant posé le regard sur la fière procession des fils de Caer et Lithe Llae Sidhe avait reçu du spectacle une profonde leçon de courage. Effectivement, quoique l'État-Prison était refermé sur les masses dans un étau cruel, garder la tête haute – jusqu'à la fin – n'était pas un acte surhumain. Vengeance aimait penser – un fantasme, peut-être – qu'à l'heure de la Fin elle aussi garderait un sourire à ses lèvres.

Jacynthe s'apprêtait à jouer du violoncelle lorsque Henrik s'installa dans la salle de bain, seul. Toutes ses forces antérieures désormais restituées – son regard clair et attentif, ses mains stables, sa volonté chancelante, mais résignée. Il affronta le reflet dans la glace avec toute la détermination d'un Llae Sidhe. Ces mâchoires étroites, avec cette barbe de fanatique, ce front plissé par les rires et les sanglots, cet air d'enfant meurtri, et surtout, ces yeux pâles, presque gris, où se noient encore des eaux troubles.

L'archet, glissant sur les cordes tendues, manié par un poignet expérimenté, entonnait la première partie d'une pièce romantique. Henrik étendit son sac sur la cuve de la toilette et en sortit son vieux couteau, finement affûté. Premièrement, il saisit une des brosses de Jacynthe et attaqua vigoureusement les noeuds de son épaisse tignasse, jusqu'à ce que son bras soit engourdi et qu'il attache le tout étroitement avec une cordelette de cuir. D'un trait, il sectionna les cheveux qui dépassaient tout près de la corde. De grosses mèches restèrent dans sa main, et il les jeta sans remords.

Ensuite, en se frottant les mains il fit mousser du savon et s'en barbouilla le visage abondamment. Se concentrant alors de toutes ses forces, il appuya la lame de son couteau sur sa gorge et, inspirant, appuya pour se raser. La lame était petite, soit, mais suffisante. Avec beaucoup de persévérance, l'évier se remplit peu à peu de poils savonneux.

« Jacynthe, » songea-t-il.

Une certaine tristesse l'envahit à écouter son concert dans l'autre pièce – jouer à même le fruit de sa création, il y a de cela une éternité – et en songeant à cette femme qui l'avait ainsi accueilli. Si aimable, si délicate, si tendre! Une âme à faire pâlir la grandeur des sorcières natives... malheureusement aux prises avec cette sorte de détresse pathétique qui afflige les êtres les plus inoffensifs et les plus touchants; ces malheurs qui assaillent les âmes fragiles avec la réalité débilite d'un monde cruel.

Jacynthe aimait les fleurs, comme elle aimait la musique, mais de cette dernière vocation aucun avenir n'était possible. Optimiste, elle avait peint les murs de son nouvel appartement

en jaune – un jaune vif, gai, comme l'astre solaire. Elle habitait un petit logement situé au rez-de-chaussée d'un édifice en brique grise. Elle l'avait choisi parce que le salon était assez grand pour abriter sa boutique, mais surtout, parce que dans le quartier nord de la ville, les loyers étaient moins chers, dit-on, à cause de la proximité des usines de raffinerie qui détruisait la qualité de l'air. À vrai dire, tout dans ces lieux inspirait la maladie et le malaise, des graffitis aux bouches de métro.

Néanmoins, elle s'y était installée après avoir quitté un Baccus déperissant. Emportant avec elle son violoncelle et ses rêves brisés, elle avait décidé de devenir fleuriste. Fleuriste...

Mais plus personne ne paie pour des fleurs. C'est un luxe, surtout dans ce type de quartier, où la survie est la seule raison de se lever le matin – ou de rester couché. Alors sa petite entreprise était au bord de la faillite. Souvent, elle manquait de quoi manger... sans personne pour l'aider, personne pour la tirer de là. Elle avec sa petite boutique pleine de couleur, son violoncelle, ses plantes et le temps qui passe. Elle avec ses rêves, ses trésors et sa délicatesse, s'efforçant de peindre sur sa vitrine des paysages enchanteurs, avec du bleu, du rouge, du vert et du brun – des couleurs de l'automne à celles de l'hiver. En vain.

Des paroles viennent et reviennent encore, et ça ressemble à *elle n'y arrivera pas*.

Dans la douche, les eaux sont d'une chaleur pénétrante, réconfortante. Le contact sur la peau nue de son visage lui rappelle des plaisirs qu'il avait oubliés. Seulement Henrik, ressortant de la douche dans la petite salle de bain de Jacynthe, s'essuie rapidement comme s'il craignait d'être retrouvé par de vieux ennemis. Brossant ses cheveux mouillés une seconde fois, il s'avance devant le miroir avec une vague impression : celle de ne pas reconnaître le visage dans la glace.

À la fonte des neiges, à la fonte des neiges bientôt : la demeure ancestrale sommeillant dans la forêt, le dernier refuge, le dernier thème de la chanson. Sentiments confus dans cette demeure bondée, Cybèle contemple la chute des neiges avec la certitude que le moment est venu.

Une coûteuse leçon, si l'errance n'est que distraction, mais l'air d'Amaranth et la majesté de l'océan ont rempli ses poumons et la joie innocente des enfants de l'école lui ont redonné le goût de chanter.

Et la dramaturge se drape des linges sorciers de Lithe et Loerya, à l'autre bout de la forêt, elle se bat comme nulle autre ne s'est battue, rageante devant sa sœur comme une oie blanche au large de la côte : *elle demande le Havre pour la guerre des natifs*. Il faudra prendre une décision, mais la dévotion à Rhea ne reconnaît pas l'inertie, ni la fuite. Dix mille âmes révoltées se saoulent de *haine* et trois frères dorment au seuil de la pendaison pour du sang qui n'est pas le leur.

Triste, triste. Rien n'a de sens, et c'est sûrement ça le pire.

Nous aussi, c'est une tombe qui, seule, aujourd'hui nous accueille, suppliants et exilés. Où trouver le réconfort? Autre lot que des souffrances? Triomphe-t-on du Malheur?

Le bois n'est pas de grande qualité, non, mais avec un bon coup de linge et un sablage de fortune Henrik avait réussi à en affiner la surface et faire ressortir la vraie teinte du tilleul. Il était assis sur un petit banc d'oseille au milieu du salon, accroupi sur la table basse qu'il avait couverte de papier journal – un atelier pour l'occasion, mauvais pour le dos mais avec un bon éclairage. L'œuvre en construction se voulait la dernière section d'une étagère pour la boutique de Jacynthe.

Depuis son arrivée, il s'était affairé à rechercher des matériaux épars à travers le voisinage et plus loin – planches, contre-plaqué, clous plus ou moins pliés, bouts de métal... il avait même réussi à voler un paquet de papiers sablés et une petite scie dans une quincaillerie de quartier plus loin et avait passé la plus grande partie de son temps à rénover le logement de Jacynthe, sa boutique, ses meubles au complet. Puis, lorsqu'il eut terminé la restauration dans sa totalité, son imagination s'emballa au sujet de mille et un petits ajouts divers, plus ou moins ambitieux. Le matin il s'aventurait dans la Mégapole, son sac – vide – à l'épaule, à la conquête de quelque trésor laissé pour compte, et revenait en début d'après-midi pour le repas. Ensuite, il s'installait et cognait, clouait, sablait, vissait, tant qu'il avait de quoi construire.

Tout avait commencé lorsqu'elle s'était installée, le soir même de son arrivée, avec une tisane de camomille et la fatigue dans l'âme, dans son salon, pour discuter avec un Henrik hagard, sale, tourmenté. Il avait tenté – certes, tenté – de lui raconter le chemin qui l'avait amené jusque-là, sa peine, son désarroi, mais en bout de ligne se découvrit totalement incapable à la tâche. Étrange, à quel point il était distant, perdu quelque part dans les méandres de son passé, regardant parfois ses paumes de main comme si elles étaient maculées d'une quelconque tache invisible à l'oeil – étrange – la façon dont il scrutait les fenêtres, les portes, le plafond, comme s'il craignait

de voir des fantômes l'assaillir de toute part – à quel point la particularité pathologique de son comportement ne nuisait nullement à l'absolue *lucidité* de sa prestance, sa compréhension impeccable de chaque parole lui étant adressée, et encore plus, comment il pouvait lire dans le visage de son interlocutrice: visiblement conscient de sa triste condition et touché par l'aimable compagnie de sa salvatrice.

Jacynthe, attendrie et impuissante devant la métamorphose de son vieil ami, lui avait offert une soupe de poireaux et lentilles avec du pain de sarrasin acheté à la boulangerie – sûrement au-dessus de ses moyens. Elle disait qu'elle était allée chercher tout ça lorsqu'Erynie lui avait téléphoné la veille, lui laissant comprendre – par insinuation – qu'elle devait l'héberger. Henrik, ignorant, avait alors mangé comme un monstre, dévorant deux bols de soupe et avalant la moitié de la miche à lui seul, murmurant quelques paroles de remerciements, ricanant même entre les bouchées.

Le lendemain, il s'était affairé à son premier travail, prenant goût à l'ouvrage. Les jours filèrent, il reprit ses forces. Tandis qu'il travaillait, il ne pensait plus à rien. On pourrait dire qu'il était en paix... jusqu'au jour où le Cygne Noir consentit finalement à le voir.

Entends-moi donc; c'est pour toi qu'ici je gémis : tu te sauves toi-même en te rendant à ma prière.

La lame du couteau reluit quelque peu dans la noirceur de l'escalier de secours alors qu'il la brandit, droit devant lui, comme pour se protéger contre le retour du Daemon (mais la créature comble le néant de son absence). Et Henrik gravit les marches deux par deux, haletant. Les instructions étaient claires, mais le dessein fait défaut.

Oh, quelles heures – quelles heures misérables d'attente – dans le petit logement de ce quartier fétide, et tel un mystique propulsé par quelque déchirant effort de volonté avait quitté la précieuse chaleur du lit – et la douce compagnie de Jacynthe – pour se lancer à la difficile entreprise. Quelle heure était-il? Ah! Qu'est-ce que cela, maintenant? *Dioltas! Damanta tréas!*

Voyant ses yeux cernés dans le miroir – ce visage inconnu, Henrik avait laissé son sac derrière, gardant le couteau dissimulé sous sa ceinture. Ses cheveux, attachés étroitement avec une petite corde, portant son vieux chandail de laine, depuis nettoyé en profondeur et recousu. Un sortilège de lucidité. Une promesse. Mais dehors... dehors, quelle nuit – quelle nuit horrifiante, quel chemin tordu à suivre !

Et les étages défilaient dans le néant tandis qu'il gravissait les marches secrètes. Les instructions étaient claires. Quelques lumières émettaient une lueur fade sur l'escalier de secours et le mot *urgence* inscrit en lettrage rouge résumait à lui seul le thème de la procession. Maintenant, Henrik range son couteau dans son étui. La dernière porte est là devant. Souffle court.

Dernière porte.

Et la porte ouvre grand, tournoi et claque – engouffrée par la puissance du vent. Une rafale submerge Henrik et il recule, sa vision troublée d'un million de petites lumières jaunes et orangées. Là, la plaine nue et bétonnée couverte de tôle et de ciment – grisâtre, immatérielle – et en haut, le ciel nuageux avec son spectre lumineux étendu à l'infini – et le vent, le vent glacial.

Devant, une silhouette noire se tient contre la Mégapole. Brisant la force du torrent par sa volonté et le souvenir du

verger, il pose un pas sur le toit du gratte-ciel et s'avance vers elle.

Vengeance se tient, la peinture sur son visage d'une teinte profonde – saillante – jusqu'à son cou et la sombre armure de ses linges noirs, ses rubans de soie virevoltant dans la rafale, gravant des traits de révolte sur la toile de la nuit. Ses bottes sont lacées, serrées, jusqu'à ses genoux, et de fins bracelets de cuir couvrent ses avant-bras au complet, liés par quatre boucles discrètes, ternies par l'âge. À ses pieds reposent deux coupes d'étain et un décanteur à vin.

Et ses lèvres sont pourpres.

Henrik avance vers elle et la limite du monde, pas à pas, vers le néant et la certitude que l'Aube se lève quelque part dans la noirceur. Les rideaux de l'hiver s'écartent et le spectacle est dévoilé au fur et à mesure que le voile invisible se déchire contre sa peau. Et il perce le miroir. Un million de minuscules lumières scintillent dans ses yeux, embrouillées par une fumée bleuâtre et une sorte de vibration, un tremblement... un sommeil difficile.

Vengeance le prend par la main. Elle le sert contre lui, et se détache aussitôt, pointant au loin avec un doigt accusateur, ses rubans flottants dans le vide.

Là-dessous, des tours métalliques sont dressées comme des têtes rigides, d'autres édifices immenses et absurdes qui émanent une telle présence, une parfaite froideur. La vue vacille et le paysage est tourné, retourné, oscillant sous le regard. La lie de l'immondice est parsemée de petites lignes asymétriques qui plient et se traversent de projectiles flous; des veines grisâtres.

Vengeance pointe au Nord.

Des milliers de petites antennes sont dressées vers le haut, vers le bas, jonchées de points lumineux rougeâtres, et le ciment noir recouvre tout, traversé de cette brume mauve teintée de bleu qui dissimule le secret de la Mégapole; l'horizon flou est marqué par une infinité de gratte-ciels qui apparaissent de nulle part.

Vengeance pointe au loin, vers l'Est.

D'autres tours, d'autres édifices, d'autres antennes et les veines troubles de la chose fourmillent d'activité – toujours avec cette vibration impatiente dans l'atmosphère, un thème

assonnant; le mécontentement qui s'émousse dans les nuages abstraits et obscurs d'une vision qui ne mène pas Ailleurs.

Vengeance rabaisse le bras.

« On ne peut plus voir l'océan, maintenant. »

Et Henrik constate que la brume voile le large. La vue lui donne le vertige. Chaque petite marque, chaque ombre, cette étendue irréelle qui saisit l'âme avec le charme horrifiant d'un cauchemar. La Mégapole se dévoile à ses yeux. Il frissonne.

« Qu'est-ce que c'est, Erynie? »

Vengeance soupire.

« La Bête. »

Elle se penche alors et verse un peu de l'étrange contenu du décanteur dans les coupes. Une pour elle, une pour lui. Elle lui tend en souriant.

« Merci d'être venu. »

Et l'autre regarde sa coupe. Le contenu est aussi sombre que l'onyx, comme du sang. Il s'adresse à elle d'un ton tragique.

« Dans deux jours, mes trois frères seront pendus. »

Erynie regarde la Mégapole.

« Oh, oui... ils vont très certainement mourir. »

« Il y aura une manifestation? »

« Une émeute. La plus grande depuis le Congrès. »

« Alors j'y serai. »

Vengeance se retourne vers lui. Elle boit abondamment, se ressert un verre. Puis, ses lèvres pourpres se muent en quelque parole, mais c'est le Cygne Noir qui parle, sa voix aussi profonde et délicate que le trait de son pinceau.

« Non, mon vieil ami. Le Havre t'attend, avec Cybèle. »

Henrik est tel un enfant, décontenancé.

« Mais... »

« L'État ne te recherche pas, Henrik. Les Sidhe meurent pour le sang qui est sur tes mains. Il est de mon opinion que ton Freyr a coopéré avec la police, mais si c'est le cas, il n'a pas révélé ton implication. Tu sembles échapper au destin qui est le mien. J'espère que tu comprends que ta route ici s'achève. Retrouve Cybèle. »

L'homme semble brisé, muet. Il inspire calmement, tentant de contenir une rage déchirante. Finalement, il se résout.

« Et toi? »

« Moi? Oh, Henrik. Ma flamme s'éteint. Je serai morte après la prochaine nuit. Les rideaux peuvent se refermer, je sens que la conclusion sera... majestueuse. »

Et Henrik la prend dans ses bras, désespéré. Il retient ses larmes. Vengeance retourne sa caresse, et plonge son regard dans le sien. Une somptueuse démente habite encore son âme. Néanmoins, elle trouve la force de sourire.

« Regarde seulement ce lever de soleil avec moi. Bois. Prends ma main. N'aie pas peur, surtout. »

La Mégapole est là. D'avoir erré en son ventre, Henrik n'avait jamais vu plus d'un trottoir, plus d'une allée, plus d'une souffrance à la fois. De fragiles tissus se déchirent devant lui. La vue est insoutenable. Un hiver entier – entier! – à errer aux intestins de la Bête et pourtant elle est toute là, devant lui, et elle dort d'un sommeil exécrationnel – mais oh, quelle volupté de la contempler ainsi dans son heure sinistre – avec ce bleu, ce violet, ce noir, ces lucioles jaunâtres qui clignotent sans raison, tout cela aux côtés d'un Cygne Noir qui inspire à grands poumons – vivante, et chaude, elle aussi, encore de ce monde, avec ses rubans qui tissent des symboles occultes dans le vent sale. Quelque chose de précieux, quelque chose de puissant. C'est un instant, c'est une parole sans nom : devant le songe horrifiant, l'insoutenable vérité s'expose sans pudeur.

Henrik est paralysé. Se rapprochant de Vengeance, il l'entoure de son bras et appuie sa main sur son épaule. Son cœur bat d'un rythme défendu. Il hisse la coupe glacée à ses lèvres et goûte à l'épaisse mixture; du vin fortifié par une recette indéchiffrable, avec un goût de cerise fermentée et de vieux chêne, mêlé à une amertume qui brûle le palais et s'enfonce sur la langue comme de l'acide. C'est le porto de Priam, il n'y a pas de doute. Aucun mélange ne peut être si infect, et pourtant si... délicieux. Oui, Henrik comprend maintenant. La force du vin, le spectacle insoutenable de la Mégapole – tous entremêlés, en confrontation. Voilà pourquoi le Cardinal s'abreuvait au mélange. Voilà pourquoi Vengeance draine sa coupe en souriant. La flamme rubis, l'incandescente révolte. Les yeux de Messaline.

Finalement, le visage du Cygne Noir s'illumine d'espoirs candides, la joie inonde ses traits comme si elle recelait un

secret qui brise les règles de la condition humaine. Henrik suit son regard, et il voit, là-bas, loin, si loin... la teinte bleutée – azur, pâle, si pâle – le dégradé de brume et de pylônes rouillés, là, doucement; les tout premiers signes de l'aube.

Et, dans ses rêves, des apparitions douloureuses ne lui apportent que vaines joies; car c'est bien vanité, si du bonheur qu'on croit voir la vision glisse rapide entre vos bras, pour s'enfuir à tire-d'aile sur le sillage du sommeil.

« Tu ne devrais pas partir... »

Les couvertures sont si douces, le parfum si délicat... l'incroyable confort du lit nie l'accusation dans les paroles de Jacynthe, mais Henrik se résigne à parler. Dans l'obscurité, il se rapproche d'elle, le nez blotti contre la peau nue de son épaule, son bras frôlant – à peine – le tissu blanc de sa camisole, il savoure le sanctuaire de la chambre et se sent rongé par les remords et la peur. Confusion mordante, joie nécromante. Quelque chose comme le goût du porto de Priam.

En vérité, il ne veut pas quitter ses côtés.

« Je suis désolé, » soupire-t-il enfin. Un souhait à la mort, peut-être. Henrik frémit. *Je suis coupable de tous les crimes*, songe-t-il.

Tôt dans la soirée, Jacynthe avait entendu une explosion au loin, suivie d'une multitude de coups de feu. À la télévision, un total de dix-sept chaînes couvrait l'événement en permanence, anticipant la violence du lendemain, dégoulinantes de bave devant le sang des innocents. Les médias. Jacynthe avait peur pour son protégé. D'autres explosions avaient eu lieu dans la nuit. Et celles-là n'étaient que du quartier Nord. La Mégapole entière allait brûler.

Dans la tête du Saraband, elle brûlait déjà.

« Tu ne vas pas les sauver, » lança Jacynthe.

« Néanmoins... », rétorqua Henrik.

« Néanmoins ? »

« Néanmoins il faut se battre. »

Soudainement survient la vision d'un après-midi pluvieux dans la forêt du Havre, avec Freyr et Elendae, la grandiose tristesse de la nature et le croassement des corbeaux. Un dialogue. Une pensée. Il rajoute :

« Ne m'en veux pas, s'il-te-plaît. »

Et Jacynthe se retourne sur le dos, fixant le plafond. Ses poumons s'élèvent, s'affaissent. Elle soupire. Une colère monte en elle, la force paraît à ses traits plus sévères, la rigidité de ses lèvres. Une colère diffuse, peut-être contre Henrik mais sûrement dirigée contre le monde entier. Elle accuse.

« Pourquoi faut-il toujours que les gens se tourmentent? »

Il n'y a pas de réponse à cela.

Henrik se rapproche d'elle, l'enlace. Elle retourne son accolade avec désespoir. Elle sait qu'il ne reviendra pas. Paupières humides, ils se serrent très fort, demeurent ainsi dans la petite chambre, écoutant au loin les humeurs troubles de la Bête qui gronde... savourant chaque instant qui les rapproche de la solitude. Les derniers instants. Quelque chose dans l'air est différent, mais il n'est pas permis de savoir quoi.

Rongé par le regret, Henrik lui chuchote :

« Tu as... tu as toujours été gentille avec moi. »

Et le silence.

Le doux silence.

Plus prenant que n'importe quelle parole, il vient – l'absence, la parole inaudible qui signifie à elle seule toute une nuit de conversation : le savoureux, irremplaçable silence. La violoncelliste et son luthier savent que tout à l'aube ne sera que vacarme et bruit et son et envahissement. Une nuit, une seule.

Et le sommeil.

Le sommeil qui vient dans un souffle prendre les âmes et les mener au repos, à l'inconscience la plus innocente. Les deux s'endorment, enlacés ensemble, la tête de la fleuriste reposant délicatement sur l'épaule de Henrik, leurs traits sans expression... et on pourrait croire, à cet instant, qu'ils sont vraiment en paix.

Des rêves épars filent dans le brouillard du temps, des souvenirs reviennent et d'autres s'effacent, mais là, sans le savoir, un sortilège les prend, doucement. C'est un toucher, un frôlement – voulu, peut-être – et l'odeur d'une fleur, une haleine tout près, la chaleur d'un corps, et une nouvelle contrée, un nouveau paysage, une main à la dérive sur l'océan d'un ventre, le battement d'un cil.

Le sortilège vient sans un bruit, à travers les brumes blanchâtres de l'esprit et jusqu'à cette peau brûlante, ces lèvres

entrouvertes, le fin tissu qui recouvre une épaule nue, un désir délicat, le souffle rapide, un regard furtif et flou, une gouttelette de sueur qui perle sur la courbe d'un dos... et l'envoûtement, la lente perte des caresses nouvelles, la soif d'être près – tout près – un cou bercé par les baisers et une main, une main bien vivante dans une autre.

Et dehors tonnent les explosions.

Mais cela n'est rien, maintenant.

Ils *sont* la certitude que tout dehors n'est que froideur et solitude et fausseté, la certitude de s'aimer, là, simplement, dans la chaleur et la tendresse, s'aimer, sans pensée, sans quoi que ce soit d'humain, sauf ce *désir*, ce sortilège... la certitude que de faire l'amour est ce qu'il y a de moins absurde, la seule chose qui ait véritablement un sens. Savoir – sentir – comme la plus pure vérité, que la nuit n'est que ténèbres et mort et inconnu, et que ce sortilège-là, cet amour est... tout l'inverse... la seule vérité.

La nuit dehors tire à sa fin lorsque Henrik se réveille. Tout est paisible. Il n'y a pas un son, sauf peut-être le souffle de Jacynthe qui dort toujours, recroquevillée contre lui, emmitouflée dans les couvertures, ses longs cheveux emmêlés sur l'oreiller. Autour d'elle: un parfum, une odeur familière règne, impossible à décrire. Pendant une seconde, l'imagination fuit le petit appartement et il s' imagine *demeurer là où il est*, ne pas sortir du lit. Ne pas prendre Llalaith. Ne pas se lancer. Aimer Jacynthe et travailler le bois, et écouter le violoncelle et respirer les fleurs de la boutique. Ne pas sortir du lit. Se rendormir et laisser le monde dans l'état où il est. Oublier... ne pas oublier.

Un instant déchirant, un de plus. Mais la vie est tissée de déchirements. Et il se lève. Le froid qui lui mord la chair lui rappelle que cette journée-là sera la plus longue. Le Daemon le lui avait dit. *Tu ne peux être certain de rien, sauf que tout ce qui est avance vers son déclin.* Comme Elendae. Comme Freyr. Comme lui. Avant la fin, il est possible de faire quelque chose – un acte qui vaille la peine, qui justifie tout le reste. La marquise rubis et le Cygne Noir le savaient – Malik lui aussi le savait. Llalaith peut encore chanter.

Alors, sans faire de bruit, il s'en va dans la cuisine, déjeune rapidement, et ramasse ses affaires pour les mettre dans son sac.

Finalement, il va vers la table à manger et dépose tout ce qu'il avait préparé pour l'occasion. Une note pour Jacynthe. L'adresse du Havre, précisant qu'elle peut emménager quand elle veut, si elle veut. Puis il sort de son sac la petite sculpture, finalement terminée, et la place sur la lettre. Dans le morceau de frêne, il a façonné une jacinthe dans le bois, bien sablée, d'une teinte presque blanche, comme les cheveux de la violoncelliste.

Enfin, il balance son sac sur son épaule et éteint les lumières. Comme une ombre, il jaillit hors de la pièce et sort affronter le jour, seul. Mais il ne peut pas goûter la tiédeur de l'air ni la douce humidité de la neige fondante... dès qu'il franchit le seuil de la porte, son esprit est lacéré d'un cri dément et malicieux. Une voix rauque résonne de toute part.

Saraband, tu aurais dû obéir au Cygne Noir.

« Tu dois comprendre, » entame Ariell, aucune lumière dans son visage, « Brhan – » elle hésite, se reprend, « nos frères seront exécutés demain. »

« Oh... » Cybèle est bouleversée. Et néanmoins, néanmoins... « Vous célébrez... » murmure-t-elle, honteuse.

Justine lui sourit.

« Bien sûr! Demain est un autre jour... » Elle regarde chacun des visages autour de la table, les autres natifs à ses côtés. « Tu sais, la guerre est déjà commencée. Demain, nous reprenons La Pointe, et peut-être même Amaranth. Une autre bataille s'en vient. Mais nous – »

« Nous célébrons la vie, » poursuit Ariell. « Nous buvons le nectar de la Terre pour Brhan, Synn et Denikin, qui nous quittent. Nous buvons pour Freyr, notre frère disparu. Nous buvons pour Henrik, aussi, en espoir qu'il voie les flammes du foyer, sente la chaleur de la maison et se joigne à nous une fois de plus. »

Cybèle sent sa gorge nouée. Ariell continue.

« Nous savons que tu resteras ici, Cybèle. On comprend bien. À chacun son temps. »

Justine enchaîne.

« Demain, Persephone va s'éteindre. Et nous ne reviendrons pas tous de la forêt. Ceux qui mourront seront sanctifiés tels Kemenmirë, devenu *Deamhan an cioll*... Un Daemon de la forêt. » Ariell fixe Muírrean dans les yeux. Et juste avant que le souper ne se poursuive, avant que les célébrations fassent écho jusque dans la nuit printanière, avant que le sommeil ne recouvre tout, elle lui dit, de toute la puissance de son Art :

« *Lá misniúil óir laochra*. Il ne faut pas oublier qui nous sommes. »

La nuit tombée, les âmes reposent çà et là sous les couvertures éparpillées et les divans du salon. Quelques ambres rougeoient dans le foyer, tout est paisible. La forêt sommeille aux alentours, elle borde la demeure de quiétude. Cybèle, allongée sous les couvertures, ne peut dormir. Ariell est près d'elle, à la veille même d'une quête folle qui pourrait tous les tuer.

Les natifs n'ont pas conscience de la réalité.

Cybèle erre sous un ciel différent : seule, seule encore.

Malheur! Comment peser de tels sacrifices et ne pas trembler? Comment!? Quelle gorge ne saura geindre de la plus dévastatrice angoisse? Qui? À cette heure obscure de la nuit, trois frères aimés pourrissent dans leur cellule. Henrik a perdu l'esprit. Erynne a perdu l'espoir. Et Ariell, la plus guerrière des guerrières, assistera à la pendaison de son fiancé – et elle rêve, les yeux fermés. Elle a tout essayé pour le sauver et pourtant dort paisiblement confirmant le deuil ou une ignoble insensibilité. Tout se comprend, rien n'a de sens.

Alors il n'y aurait pas de véritable joie sur Terre.

Rhea rejoint ses cruels enfants. Un chant distinct règne dehors, sous la tiède humidité du printemps, et quelque part dans Amaranth repose la destination de sa douce mélodie. Seulement, le rôle de Muirrean est épuisé dans l'univers qui est. Elle ne suffit pas. Tant d'énigmes dévoilées, tant de soupirs. Comment en parler avec les Llae Sidhe, les Nínarin? Les mêmes qui dorment maintenant alors qu'il s'agit peut-être de leur toute dernière nuit – dorment tranquillement... paisiblement...

« Se souvenir de qui nous sommes! » chuchote doucement la cantatrice. « Mais sommes impuissants devant notre Mère qui meurt. Le sang de ses plaies nous recouvre de la tête aux pieds... et nous voudrions dormir en paix? Tout est... tout est... »

Elle se retourne alors, serre les couvertures bien fort contre sa poitrine. Elle soupire. Sa gorge se ressert. D'autres larmes coulent de ses yeux. Si seule, au fond... si terriblement seule.

Et seule ira-t-elle aux récifs de Lorelei.

« Henrik, » murmure-t-elle alors. « Je t'ai assez attendu, mon amour... Dis-moi, qu'es-tu allé chercher, que je ne pouvais t'offrir? Dis-moi... mais je te pardonnerais, je te pardonne tout et cent fois plus. Si seulement tu savais... si seulement tu savais que je m'en fous que tu ne sois pas revenu. Que je comprends. Que je ne t'en veux pas. Si seulement tu pouvais revenir ici et maintenant et qu'on recommence tout. Tu sais, j'y crois encore, moi. J'y crois tellement. Je ne suis pas plus pur que toi. Je sais pourquoi tu as fait ce que tu as fait, je le sais – je... »

Et elle lève les yeux vers la nuit,

« Rhea, la même main nous a frappées... »

Moi, subir ce sort, moi l'antique déesse! Moi, habiter ce pays en être impur et méprisé, ah!... Non, je ne respire que colère et vengeance. Las! Terre et Ciel! ah! quelle souffrance, quelle souffrance entre donc dans mon coeur! Entends-moi, ô Nuit, ma mère : mes antiques honneurs, des dieux aux ruses méchantes me les ont ravés et réduits à rien.

« La dernière nuit. »

Vengeance s'esclaffe de rire. Allongée sur le vieux divan cerné de draperies funestes, elle fixe le plafond d'yeux avides. Ses cheveux détachés, sans aucun artifice ni maquillage – sa peau nue et brûlante, à peine recouverte d'un paréo rougeâtre et d'un chandail de laine aux mailles lâches. Ses mèches noires s'écoulent du bras du divan jusqu'au bois usé du plancher, sa tête appuyée contre un coussin de velours. Et elle ricane, seule.

Devant, une table basse couverte de lames, de verre, d'aiguilles et de cendre. Dessus, les lettres de Cybèle, les unes par-dessus les autres, et quelques lettres de Malik aussi. Un bâton d'encens de myrrhe brûle près de là et on remarque la fumée s'effiloche dans l'air lourd de la pièce oubliée.

Lentement, elle se ressaisit.

« La toute dernière nuit. Allez, Vengeance! Le dernier acte commence. Tout est prêt. Faut-il une rétrospection? Tu n'existes déjà plus. Te voilà réifiée. »

Et elle ferme les yeux.

« Quel noir destin, après tout. J'imagine que le pire c'est l'*incompréhension*. Personne n'a saisi ce que je voulais faire. Mais il est trop tard. J'emporterai tout cela avec moi. Tout devient clair lorsque les heures sont comptées. Ça y est! Ma volonté est mon pinceau, la Mégapole ma toile, la datura est mon encre... une encre pourpre et malicieuse. *Ma voie*. »

Mais son cœur bat à tout rompre, à la fois séduite et terrifiée par l'ultime inconnu qu'est la mort.

« Mais le récit, le conte sordide de mon existence est majestueux. À savoir comment j'ai pu créer *ici*... tisser des thèmes indélébiles... toutes ces images, toutes ces visions... je sens qu'elles viennent me chercher avant la Fin, m'empêcher

d'achever le dernier acte... il faut – il faut que le spectre danse en moi encore un peu. »

Elle songe alors à trois possibilités : relire les lettres sur la table, ce qui est ridicule au fond puisqu'elle les connaît toutes par cœur, même l'adresse du Havre – tenter le sommeil, ce qui pose une défaite amère et un gaspillage stupide (compte tenu du temps qui va indéniablement venir à manquer), ou bien encore veiller toute la nuit dans le salon à attendre le retour de Hecate, aventurée quelque part en action. Et après, après...

Quelques visions surgissent des cendres. Un charme planant dans l'air lourd d'encens : l'appel distinct de l'ivresse. La douce morsure de la chair en sueur.

Mais le songe est brisé

Un choc retentit soudainement un choc sonore

Une vitre brisée une porte qui claque

des pas des pas des pas vers le salon

Vengeance se lève en un instant – s'avance vers une commode et empoigne la fiole noire de poison. Sans réfléchir, elle la décapsule et la porte à ses lèvres – écoutant à peine les bruits dans l'autre pièce. Mais juste à l'instant où elle va boire, elle attend une seconde pour porter attention. Peut-être un spasme de vivre – une résistance futile à la mort qui vient.

Il y a un gémissement : celui de Hecate.

Vengeance rabaisse la fiole. La comtesse apparaît alors dans le cadre de porte, derrière un voile translucide. Sa silhouette est embrouillée dans la pénombre, mais on voit sa poitrine se soulever, son souffle rapide. Ses poings fermés.

« Hecate... »

Et elle est seule.

Les voiles s'écartent et le visage de porcelaine d'une déité blessée est révélé, là, avec des éraflures, des plaies superficielles, le sang séché sur sa peau, les mains tremblantes. Ses pupilles reluisent d'horreurs sans nom. La comtesse retourne à l'agonie.

Elle charge dans le salon et arrache les voiles au passage.

Vengeance se tient hors du chemin, fiole à la main. Son regard se jette nerveusement à droite, puis à gauche. Les Anges sont peut-être aux portes. Si c'est le cas, c'est la fin.

Hecate va à la fenêtre et observe l'hiver jaunâtre. Rien. Lentement, elle recule et s'effondre sur le divan, frappant la table d'un coup de botte. Les lettres volent dans la pièce. Furieuse, elle laisse un grognement s'échapper de sa mâchoire serrée. Un hurlement étouffé. Larmes aux yeux, elle murmure :

« Tantale... »

L'autre s'agenouille près d'elle. Sa voix est de glace.

« Tu as été suivie ? »

« Euh... non. Je ne pense pas. Ils ne m'ont pas vu. Mais peut-être... oh, je ne sais – sais plus. Eryn, je ne sais plus. »

Vengeance considère la situation. Le poison repose dans sa paume. Dans le fond, la sécurité n'importe pas. Consolée, elle se lève et va chercher une débarbouillette humide dans la cuisine. Elle revient nettoyer les égratignures de son amante, d'une main ferme.

« Raconte. »

Hecate inspire, ravale ses larmes. D'une voix brisée, elle entame son récit.

« On a lancé trois charges à travers la vitrine du Centre de commerce mondial. Le plan – le plan n'était pas bon. Tantale a brisé la vitre avec sa barre à clous. J'ai lancé les charges. Je l'avais dit à Tantale mais il... il ne m'écoutait pas. Oh, ses yeux... si tu les avais vus, Eryn ! Ils étaient comme rose, rouge un peu. Je ne sais pas comment, peut-être des vaisseaux éclatés, je... la drogue aussi. Comment – non, ce n'était pas... mais il n'y avait personne autour, tu comprends. »

« Je comprends. »

« Et ça ne pouvait pas être la seule explosion de la soirée. On ne visait pas grand-chose, on voulait juste que ça saute. Le garde de sécurité, il – oh. J'imagine que ça devait arriver un jour ou l'autre, non ? Non ? »

Hecate se met à trembler.

« L'État incarné. Ce n'est pas grave. Continue. »

« Tout a sauté à l'intérieur. Mais on n'est pas restés pour regarder. Je – nous sommes partis par une ruelle, une autre. Je veux dire, pas la même. Mais rendus là... saleté ! Depuis quand est-ce qu'on fait des grillages comme ça pour rien, du jour au lendemain ? »

« La police vous a retrouvé ? »

« Y'avait des sirènes. Trop vite, je ne sais pas comment... je veux dire, c'était trop rapide. Ils devaient passer par là. Mais la grille était trop haute. Tantale a essayé mais il est tombé. Après il y avait des pas dans la ruelle. Un Ange. Tantale... il...»

« Continue. »

« Tantale m'a fait la courte échelle pour que je monte. Mais c'était plein de barbelés en haut, je sais pas comment – j'ai passé. J'ai entendu l'Ange crier quelque chose. Je suis tombée sur les genoux. Quand je me suis retournée... quand – j'ai vu Tantale à travers la clôture, et il était accroupi devant moi – me regardait avec son sourire sur les lèvres. À terre il y avait sa barre à clous, juste à côté de sa main. Et le policier arrivait derrière avec sa matraque en courant...

« Et ? »

« Tantale – il m'a souri. Je veux dire, *il m'a souri*, à moi. C'était dans ses yeux, c'était... tout d'un coup il a pris la barre et s'est reviré. Il a frappé l'Ange dans les genoux. L'autre est tombé à terre. Et après... oh, tout est allé tellement vite. L'Ange était au sol sans sa matraque. Tantale a levé la barre bien haut, au dessus de sa tête. Moi, je reculais. Et il... a frappé – il... de toutes ses forces – sur la tête de l'Ange... sur la tempe, je pense. Mais c'est pas important. Il y a d'autres polices qui sont arrivées. »

« Je comprends. »

« Ah! Eryn, il n'avait aucune chance! Mais le pire – il s'est lancé – je ne sais pas comment. Je l'ai vu, moi, je... il a frappé le premier, le deuxième. Mais ils l'ont eu. Il est tombé à genoux. La barre est retombée au sol et je ne sais pas, on dirait qu'il ne voulait pas la ramasser. Je me demande – »

« Hecate, continue. »

« Il y avait un Ange – une femme, oui. Elle a pris son fusil et l'a accoté sur son front. Je ne voyais plus le visage de Tantale, mais il n'a pas voulu se battre. Et j'ai vu son visage, à *elle* – je ne... ah. Si tu l'avais vu! Moi, je suis parti à la course. J'ai entendu le coup de feu. J'ai réussi à m'en aller – j'ai... j'ai... »

« Ça va. »

Eryn abaisse le regard et se relève silencieusement. Elle va à la fenêtre. Dehors, c'est le même paysage. La cour enneigée, le lampadaire orangé, les voitures vides, la clôture de fer, les

édifices en brique. Le même silence. Le même grondement. La même absence. Rien n'a changé dans le monde.

Hecate se lève, défiante. Elle accuse enfin.

« Tu n'as rien à ajouter? »

Le Cygne Noir soupire. Elle observe la Mégapole, muette et anéantie. Enfin, elle se rappelle que le temps est compté. Distante, elle va à la table renversée et s'agenouille pour collecter une à une les lettres égarées.

Hecate n'en croit pas ses yeux. Elle se rue sur son amante, lui arrache quelques bouts de papier et les jette au loin. Rageante, elle défie la peintre et lui hurle son mépris.

« C'est égal pour toi, hein? Il n'y a rien d'autre que ton putain de passé qui compte, c'est ça? »

Erynie se retourne, incrédule. Ses traits son impassible, ne trahissant aucune émotion, tandis que le visage de Hecate est couvert d'écorches et de larmes. Ses cheveux bleus collent à la peau de son front, sa contenance en lambeaux. Le sang monte à ses joues, ses lèvres tremblent de colère.

Levant un bras, elle frappe Erynie au visage. Celle-ci roule au sol d'un coup sec. Le regard de la comtesse la suit, fulminant de haine et de glace. Elle poursuit.

« Et après tu vas vouloir me *baiser*, c'est ça!? »

L'autre tente de se relever, difficilement. Pendant ce temps, Hecate se tient, là, triomphante dans son manoir, crachant sur le Cygne Noir le venin de ses anciens baisers.

« Tu es tellement convaincue que tout ce que nous faisons est en vain! Tu me *répugnes*. Toi, Messaline, vous êtes toutes les mêmes! »

Soudainement, elle est secouée d'une révélation. Son ton baisse quelque peu, elle fixe dans le vide. Ses traits sont possédés par l'éclat d'une vérité horrible. Elle chuchote.

« Vous... vous n'avez rien compris, rien compris du tout. »

Et l'autre replie ses jambes, s'assoit contre le mur décrépi. Essuyant du revers de la main la coulisse de sang qui dégoutte de sa lèvre fendue, elle regarde la comtesse d'un air amusé, pervers.

Vengeance se met à rire.

Un rire fou, insolant, mesquin. Un rire absurde. Voyant cela, la comtesse fulmine de rage, se prenant la tête entre les

poings, inspirant à grandes bouffées. Elle est ivre de haine. Meurtrie de traits givrés, elle semble basculer, reculer. Défaite, elle fuit soudainement la pièce à toutes jambes. Derrière elle ondulent les voiles et la fumée d'encens.

Ses pas résonnent sur le vieux plancher, et finalement sa silhouette éthérée disparaît dans l'obscurité de l'atelier. La porte claque. On entend le cliquetis d'un loquet.

Puis, plus rien.

Le silence mort.

« D'accord, » murmure Vengeance qui ricane encore. « Ah ! D'accord. La nuit, la nuit absente... La vie est une horreur dénuée de sens. J'ai compris. Assez ! »

Le goût du sang dans sa bouche la libère. C'est étrange, mais elle sent encore le goût des lacymos sur son palais. Dans le fond, le feu qui s'est allumé contre les anti-émeutes du Congrès Mondial ne peut jamais s'éteindre. *Je n'arrêterai jamais.* Un instant de conscience et elle réalise qu'elle n'a jamais trouvé la réponse au désespoir. La nuit est encore une enclume où elle étend son âme torturée. Mais elle abrite la puissance de tout faire, maintenant. Les ombres n'ont rien perdu de leur séduction. Cela indique bien qu'elle doit mourir. La sueur perle à son front, dégoutte sur sa peau. La fièvre gagne. Les silhouettes dansent en ronde macabre dans la pièce; ce sont les spectres de son passé sous le vêtement de la démence. Elles l'invitent à danser avec elle. Et elle va les joindre, maintenant.

« Maintenant, » elle leur dit. « Maintenant, mes belles. Je suis à vous, finalement. »

Elle se met à rire et balance les visages hors de son esprit : Henrik, Tantale, Prospero, les Anges et Moreau et Seth et Hecate et Brhan, Synn et Denikin. Dans sa paume elle détient la clef de l'énigme. Le coup de grâce. Plus rien ne peut la toucher. L'Apocalypse au poing, elle pivote, invincible, et se vautre sur le système de son.

Des voix déchirées de violente tragédie inondent les murs. L'insoutenable flot rythmique de révolte empoisonne la substance de l'Aether Nox. Plus rien ne sera jamais comme avant.

Et elle court dans la cuisine pour entamer son rituel. Elle verse les deux dernières poignées de grains de café dans un moulin et fait bouillir de l'eau de source. Ce sont des grains torréfiés à l'ancienne, noirs et reluisants d'une fine couche d'huile. Elle a aussi encore un peu de crème fraîche achetée au marché. Tout ça: le café, l'eau, la crème, le porto de Priam qu'elle a bu avec Henrik la veille: c'est ce tout ce qu'il lui restait. Il ne reste plus rien maintenant, mais ce n'est pas important. Le contraire aurait été navrant.

Malice enflamme les rideaux.

Le salon devient le théâtre de la création. Tout est reviré à l'envers. Devant la fenêtre au spectacle psychotique de la Mégapole, la peintre s'installe avec son chevalet, pinceau à la main. Son café fume. Elle s'est changée pour enfiler une camisole usée et des pantalons de lin lacés sur le côté. Quatre rubans retiennent ses cheveux étroitement et retombent jusqu'au plancher. Une énergie nouvelle l'envahit: une puissance destructrice, jouissive, unique.

Tout est étalé, peintures et pots et pinceaux et musique diabolique. Elle est seule au monde. Souriante, elle se décide à tracer le premier trait sur la toile vierge. Les poils humides caressent le canevas amoureusement, ouvrant sur la pure blancheur un anathème corrompt. Un trait noir. Vengeance s'exclame, possédée, et s'agite en proie à une fulgurante inspiration. La toile se couvre de blessures néantes. Peu à peu, la peinture gicle... bientôt l'artiste est face à une œuvre entièrement noire. Parfaite.

Et elle ricane.

Une toile toute noire! N'est-ce pas là quelque chose d'authentique? Vengeance s'interroge. Elle penche la tête d'un côté, puis de l'autre. Elle *pourrait* laisser tout ça tel quel. Et voilà! La dernière – la toute dernière œuvre de la célèbre Erynie Yano – avant son suicide par empoisonnement, il faut spécifier – serait une peinture entièrement noire. Sa dernière condamnation. Les critiques en jaserait pendant cent ans. Ce n'est pas original en soi, mais le fait qu'elle l'ait peinte *juste avant de se suicider*, ça aurait très certainement son effet. Oh oui. La pièce irait hanter le monde entier. Tous diraient, 'juste avant

de mourir, Yano a décidé de condamner la Terre entière. Et elle a eu raison.'

« Mais ils n'auraient encore rien compris de mon Art, » confirme Vengeance, « il va falloir aller plus loin. »

Dehors les heures filent dans la nuit. L'exécution des Llae Sidhe approche. L'Aube Noire s'éveille peu à peu; elle se bat avec la Bête partout dans la Mégapole. Asphodel suivra, et avec *Mathair an Tallamh*, Amaranth aussi.

Toute La Pointe.

Et tout le reste.

Rien ne peut rappeler la Révolution.

Un Cardinal tout rouge vole dans le ciel.

Et pendant ce temps, Vengeance crée.

Ce n'est qu'aux premières lueurs du jour qu'elle termine la toile. Après avoir signé son nom dans le bas et inscrit en runes le titre, *Requiem*, elle retire son pinceau et le laisse tomber. Voilà.

Le néant est partout dans le paysage, mais ça ne pourrait pas être autrement – pas à cette heure – sauf qu'il y a, au centre, quelque chose de pur et de vrai – de troublant, peut-être. Une petite fille se tient là... on reconnaît la dualité d'innocence et de corruption en *Seraphime*, la créature dans la nuit, observant celle qui lui a donné vie. Les pans de sa robe traînent à terre et on voit que la fibre du tissu est teintée de la sale imperfection qui traîne là. À côté d'elle, recroquevillé contre ses cuisses, repose un cygne blanc, ailes refermées, la courbe de son cou épousant la robe de la petite fille, comme pour la consoler et lui rappeler qu'elle n'est pas seule.

Les deux se tiennent compagnie, là, dans un univers dénué de substance ou de forme. Et il y a ce regard, cet air dans les traits de *Seraphime*... elle contemple devant elle – spécialement les yeux de Vengeance – d'une expression couverte de sympathie douloureuse.

Signifiant qu'elle comprend.

Signifiant qu'elle lui pardonne.

Signifiant qu'elle l'aime malgré tout...

Signifiant qu'elle voudrait bien, mais n'est simplement pas capable de sauver sa créatrice condamnée.

a c t i o n

Les rues dégouttent d'un mince filet d'eau sale et la neige fond au premier jour du printemps, c'est le survol des ramilles grisâtres sillonnant le ventre de l'innommable créature qui borde un océan malade et mort et lèche de langues boueuses les berges bétonnées de ses plages enflées la créature inspire mille ans de putréfactions rances et expire cent cinquante prisons pour le pour le pour le pour le

Souffle court

Le cancer de l'âme

La myriade de masses mutilées

Les oiseaux de la liberté

Souffle court

La Mégapole exténuée

Souffle court

Souffle court

Souffle court

Le boulevard est cerné de deux gratte-ciels bancaires qui s'élèvent du béton jusqu'au plafond de smog nuageux, l'un beige l'autre gris bleuté. Et les lieux sont déserts, le pavé sue de la neige boueuse mais il n'y a pas un pion, pas un esclave, seuls quelques papiers cirés et du carton crasseux écrasé sur le trottoir.

Pas un bruit, pas un geste, jusque-là, soudainement, lentement, une gigantesque figure surgit entre les deux édifices : un personnage grossier, une sorte de construction obscène montée sur un char allégorique, avec une tête béante et des bras saillants. Se dandinant de gauche à droite, la grotesque représentation d'un militaire s'avance, peu à peu, à travers le boulevard. Cette espèce de confection vise la moquerie – en bois, tôle, plâtre et cordage, tissus et peinture artisanale. Dans un bras il tient une mitraillette de fortune, toute en noire, qu'il brandit de haut en bas. Dans l'autre bras il a un énorme sac en jute avec un symbole d'argent peint dessus. Un sac de fric. Mais la partie la plus hideuse est le visage : une face ronde, pâle, avec

de gros sourcils et une moustache noire, des traits exagérés, méchants, vicieux.

Et derrière le char allégorique vient la procession : tel un songe avancent des milliers de corneilles en rangs : une foule vengeresse voilée de noir et masquée jusqu'aux yeux : des yeux de haine et d'appréhension. Avec eux, des sifflets, tambours, bruits de casseroles, chants révolutionnaires et hurlements.

La manifestation arrive dans le centre-ville.

Six corneilles dans une ruelle s'équipent avant l'action, cachés entre une poubelle et un mur de brique rouge.

« Tu as combien de filtres? » demande Seth.

« Trois, » répond Vengeance. « Assez pour durer douze heures, mais pas plus de huit s'ils nous tirent du CS. »

Quelqu'un d'autre blague.

« Ou avec des vraies balles! »

Tous ricanent. Pendant ce temps, la foule marche sur le boulevard tout près de là, on entend les slogans. Évidemment, il y a déjà de la police un peu partout, et leurs sirènes renvoient aux cris de rage leur froide réponse.

Vengeance attache un foulard autour de sa tête avant d'enfiler son masque.

« Bizarre, » commence-t-elle. « Quand je suis venue au Square en finissant mon café, je suis arrivée nez à nez avec une espèce de poupée rose-bonbon – une consommo qui sortait d'une boutique de bijoux et parlait au cellulaire. Elle jasait joyeusement, tenant sa petite sacoche... elle s'en allait dans la vie *sans vouloir régler quoi que ce soit*, tout bonnement. Et moi, je l'ai vue, elle, c'est espèce de tarte. Je veux dire, elle avait l'air tellement heureuse, c'était à vomir. Et là je me suis dit... »

Seth s'échappe. « Bonne vieille Yano, toujours avec le poids du monde entier sur ses épaules... »

« Mais tu comprends? » elle poursuit. « Il n'y avait pas d'espoir pour *elle*. Pas pour elle. Je me fous du construit social: *elle* n'aurait jamais compris! C'était clair sur son visage... il y avait vingt ans de mensonges empilés derrière ses yeux. On n'aurait pas suffi à la convaincre. Je veux dire, elle était au coin du Square: elle ne savait même pas pour les bombes, pour

l'exécution d'aujourd'hui, pour la manif, l'Aube Noire, la Révolution...»

« Alors quoi? »

« Alors qu'est-ce qu'on fait pour ces gens-là? »

Seth regarde autour: les corneilles sont prêtes. Resserrant les sangles de son masque à gaz, il réfléchit un instant. Erynie, l'observant, constate que dans cette ruelle, avec cet air, pendant un moment, elle se tient devant la résurrection du Cardinal.

« Nous ne pouvons pas attendre, » dit-il enfin. « Ces gens-là doivent comprendre. Il faut arrêter de leur laisser le choix. »

Et Vengeance près de lui, l'enlace. Doucement, il lui demande: « Alors tu ne nous diras pas pourquoi Hecate et Tantale sont absents? »

Elle hoche la tête en signe de *non*.

« Soit. Action. »

Et six corneilles volent en dehors de la ruelle.

La télévision s'allume sur l'écran embrouillé dissous
cathodique une salle en béton peint bleu poudre avec vingt-huit
gardes munis d'armes automatiques et une structure en acier
peint en blanc-crème une sorte d'échafaud

Les caméras roulent.

Il y a peut-être des journalistes ou des enfants qui pleurent
ou des parents qui préféreraient volontiers changer de place ou
sept cent quarante-huit milliards de révoltés qui lancent des
Molotovs en ricanant

Il y a peut-être un jardin de fleurs ou une rivière d'automne
des papillons des écureuils des fontaines enflammées d'un
miroitement iridescent ou la lune la lune d'hiver sur des neiges
intactes

Et peut-être n'y a-t-il rien d'autre que cette putain de salle
de béton merdique avec une odeur aigre d'urine et ces dernières
secondes qui glissent sur la boue sanglante des portes du Palais
de Justice

et trois coups sonnent
puis le silence
le silence mortel
l'attente de ce qui sera
pour ne plus jamais être
les voilà donc, des journalistes
des gardes armés, et un mariage muet

la salle d'exécution est prête

Quelle herbe empoisonnée nourrie des suc
terrestres, quel breuvage jailli d'entre les flots
marins as-tu donc absorbé, que tu aies cru
pouvoir, infligeant tel trépas, écarter,
supprimer les imprécations d'un peuple?
Non! désormais tu es sans patrie, et la haine
puissante de ta ville est sur toi.

Libérez les Llae Sidhe

Libérez les Llae Sidhe

Entre les boulevards, ici, là, partout, des cris se lancent
contre le ciel impénétrable de cette grisaille de printemps, des
papiers volent dans le vent et une forêt de pancartes et de
bannières luisent devant les gratte-ciels vitreux et les murs de
béton. La foule est innombrable.

Des corbeaux aux bâtons, drapeaux noirs, masques d'ébènes
et poings levés marchent à l'avant par milliers. À leur tête, le
char allégorique roule tant bien que mal, poussé par une
vingtaine de bras décidés. Les radicaux, selon la tradition,
suivent à la fin de la démonstration. Mais pas aujourd'hui.

Toute la nuit la Mégapole a brûlé.

Aujourd'hui l'Aube Noire se lève.

En procession, des myriades sans fin marchent en chantant,
tout droit, en avant, en avant, vers le Palais de Justice. Et les
lumières rouges et bleues scintillent partout, à gauche, à droite,
derrière et devant. Leur lueur reflète sur les centaines de
bannières éparées, les poings levés, les foulards et la haine de la
police.

Derrière le char s'avance Vengeance, toute vêtue de noir,
ses longues bottes lacées par-dessus ses pantalons, un grand
drapeau dans ses mains gantées. Elle avance, ivre d'adrénaline,
tremblante de froid mais puissante en cette journée. Rien ne
l'arrêtera. Le désespoir et le café lui rongent l'estomac: la moitié
des visages qu'elle s'attendait à voir sont effacés: arrêtés ou
morts durant la nuit. Elle a peur. Seth se tient à ses côtés,
scandant des slogans au microphone. Il l'a intégrée dans son
groupe d'affinité. Des gens de confiance.

À cet instant, un camarade, Ian, vient près d'elle et lui dit,
au travers du vacarme:

«Yano! Je viens d'avoir des nouvelles de nos scouts en avant. Barrage anti-émeute qui bloque les rues du Palais. Cinq fourgons nous suivent. Et il y a des détachements mobiles à l'ouest et à l'est.»

« Et? »

« Et qu'est-ce que tu penses qu'on devrait faire? »

« Je pense qu'il faut continuer, » conclut-elle. « Pour une fois les nombres sont de notre côté. Et les réfos ont l'air équipés. On peut avancer encore. Tu peux faire passer le message? »

Ian acquiesce.

Vengeance va de ce pas grimper sur le char allégorique. Lorsqu'elle est suffisamment haute, elle regarde les siens et brandit bien haut son drapeau. Des milliers de cris d'encouragement jaillissent de la foule. Elle leur tend le poing gauche avec fierté, heureuse d'avoir combattu à leurs côtés tant d'années. Puis, elle se hisse jusqu'au sommet et regarde devant. Le mur de l'apathie est là, au loin: pions dressés, armures blindées.

« D'accord, » lance-t-elle. « On remet ça, sales fascistes. »

Au-dessus de sa tête, trois hélicoptères noirs sillonnent le ciel gris, traçant de grands cercles sur le centre-ville. Les sirènes de police retentissent partout. De grandes colonnes de fumée s'élèvent encore des explosions de la nuit. La Bête saigne.

«D'accord.» Vengeance naît à nouveau. «D'accord. Aujourd'hui, les Anges vont tomber. Malik, c'est pour toi!»

[...] alors rejoignons notre correspondant d'Asphodel qui est avec un spécialiste de la question autochtone et le vice-président de TecProFor qui a eu l'amabilité de nous joindre cet après-midi pour [...]

Le Saraband est appuyé contre la vitrine sale, les yeux grands ouverts, incapable de parler, incapable de respirer. Derrière la vitrine il y a une collection de vingt-deux télévisions à grands écrans qui projettent les mêmes images. Un haut-parleur crache les infos d'un ton nasillard.

[...] actes de terrorisme sans précédent. Le Chef de la Sécurité Interne a décrété un Code Rouge très tôt en après-midi [...]

Des images d'incendies inondent les ondes. Des gens qui pleurent. Des discours creux. Des statistiques. Des lettrages clignotants. Des ordres précis.

[...] dommages estimés à plusieurs millions de crédits. À la fermeture de la bourse, hier soir, Madame la Très Honorable Premier Ministre se disait peinée de l'attitude de cette petite poignée de casseurs qui [...]

La première grande manifestation depuis le Congrès Mondial. Des nombres qui surpassent de loin tout ce qui a jamais été fait. Une vague d'actions directes. L'impuissance des Anges Gardiens. Les menaces de Moreau. Les bombes sans arrêt.

Lorsqu'il voit finalement ses trois frères enchaînés, en direct à la télé, le Saraband sent qu'il va vomir. La vue est insoutenable. Ses camarades, là, le prince, le fou et le devin, à deux doigts de mourir pour avoir voulu protéger la Mère et ses forêts! Mais ce n'est pas eux qui ont tué Lambert! *Damanta tréas! Fuilteach tréas!*

Ce n'est que lorsqu'il reprend ses esprits qu'il constate le changement aux téléviseurs. Les vingt-deux écrans sont complètement blancs. Un lettrage noir, parfaitement centré, clignote.

NOUS INTERROMPONS CE PROGRAMME
POUR UN BULLETIN D'INFORMATION SPÉCIAL

Puis, on voit un complet-cravate stoïque assis à un bureau noir, un paquet de feuilles dans ses mains. Ses yeux scrutent quelque chose (ou quelqu'un) en dehors du plan de caméra. Puis, lorsqu'il trouve ce qu'il cherche, il incline la tête discrètement et se met à lire son bulletin.

Madames, messieurs: bonsoir. Nous venons à l'instant de recevoir des informations tragiques concernant la Très Honorable Premier Ministre Moreau et monsieur le Directeur Général Prospero. En effet notre service a appris il y a quelques minutes que ces deux éminentes figures auraient été retrouvées mortes ce matin même dans une suite privée de l'Hôtel Prestige, situé dans le cœur du centre-ville. La femme de chambre aurait découvert les dépouilles à dix heures quarante-cinq ce matin. La police enquête actuellement sur les lieux du crime et, malheureusement, très peu d'informations sont disponibles à l'heure qu'il est. Attention, je répète: la Premier Ministre Moreau et le Directeur Général Prospero ont été retrouvés morts ce matin dans [...]

Le Saraband est secoué. Ses mains tremblent. Dans la rue, des passants s'arrêtent pour regarder les télévisions. Il y a de grandes exclamations. Des cris. Les gens s'amassent devant les écrans. Soudainement, des images apparaissent. On voit le couloir de l'hôtel, la porte entrouverte, des grands sacs noirs sortis sur des civières en direction de l'ascenseur. Prospero. Moreau. Morts.

À cet instant, le journaliste assis au bureau réapparaît, une main appuyée sur l'oreille.

Attention, mesdames et messieurs, on vient de m'apprendre à cet instant que les deux morts auraient été causées par – oui – par étranglement, signifiant ce qui veut dire que la Premier Ministre Moreau et le président Prospero auraient été *assassinés*, mesdames et messieurs, je répète: le Premier Ministre Moreau et le président Prospero auraient été

assassinés par étranglement ce matin même à l'Hôtel Prestige
au [...]

Et le Saraband doit s'arracher les yeux du spectacle maudit. Il s'imagine une ombre, une plume de corbeau et les corps nus des tyrans dans leurs draps de satin, tous deux réveillés à la veille de leur triomphe par une corde tendue sur la gorge. Leur amour étranglé. Leurs espoirs garrottés. Et la vengeance de Rhea par la main des Llae Sidhe: une promesse dans le sang.

Et il fuit la foule hypnotisée qui reste plantée là, debout devant les téléviseurs – un théâtre dont ils ne font pas partie – médusés, inertes.

Sans regarder derrière, il accourt en direction du Palais de Justice, à toutes jambes. Et le Daemon...

Oh, Saraband...

Le Daemon ricane sans cesse, victorieux.

Mais le Saraband ne l'écoute pas.

Il n'a qu'un nom en tête.

Souffle court

Souffle court

Souffle court

Un océan de révoltés submerge le quartier vers le Palais de Justice. Au sein de la Mégapole, ses tours et ses antennes, les trottoirs sales et les tavernes mornes, une vie se cingle et se soulève de part et d'autre, vers un point central. Il y a plusieurs barricades érigées dans les principales entrées avant d'atteindre le Palais, des pions sans visages qui portent des matricules à chiffres sont posés devant, derrière, sur les côtés.

Seth discute avec un autre militant, puis il demande à ce que le char s'arrête. Grimpant dessus, il s'adresse au mégaphone.

« Camarades! Je viens de recevoir un message de *Mathair an Talamh*! Ça brasse dans l'Ouest. Vous voulez entendre? »

Et la foule gronde de satisfaction.

« S'il vous plaît, quand j'aurai fini, transmettez le message vers l'arrière, il faut que tout le monde sache. » Après une pause, il continue. « Nous avons appris que les natifs sont entrés dans La Pointe tôt ce matin. Jusqu'à date, nous avons la confirmation que toutes les routes sont bloquées, que TecProFor a été sortie de la forêt les pieds devant. Aussi, des barricades ont été érigées à Amaranth. La police a riposté. La situation est instable, mais nos camarades nous ont quand même envoyé un message clair. Vous savez quoi? »

Des cris de défiance submergent l'après-midi.

« Le message est le suivant : *sortez nos frères de là!* »

Des centaines de paroles jaillissent de la foule, ici et là, et le mot se transmet. Tous les poings surgissent ensemble, déterminés à reprendre le jour. D'une seconde à l'autre et de geste en mouvement, la procession se remet en marche.

Un tsunami noir submerge le macadam.

Libérez les Llae Sidhe, libérez les Llae Sidhe!

À sa tête, le visage tordu du militaire avec son sac de fric et sa mitraillette en bois. Des poings levés et des drapeaux, cent siècles de haine et un vent poussiéreux vont au front.

Puis, le silence. Un instant seulement.

Alors, un coup retentit, et le voilà, le premier projectile: une cannette de lacrymo qui file, dans le ciel, sillonnant avec un

petit filament de fumée en petits cercles, traçant un arc au-dessus du boulevard pour finalement retomber aux pieds du char allégorique. Puis un autre et un autre, jusqu'à ce soit une véritable pluie de projectiles qui chute sur la foule.

Et les corneilles croassent de rage, elles qui n'attendaient que ça: un premier assaut pour déverser cinq ans de fiel, cinq ans de répression et de haine des Anges sur le mur de l'apathie. Les lacrymos sont relancés sur la police encore plus rapidement et la foule avance, déterminée. Derrière, des dizaines et des dizaines de milliers de protestants.

Vengeance sourit.

Puis, les rangs se resserrent autour d'elle, les cris redoublent. On peut voir les longues matraques. La brume s'installe, verdâtre, sur la démonstration, et ceux et celles qui n'ont pas ce qu'il faut s'écroulent et suffoquent, tout de suite entraînés en dehors de là. Mais cela ajoute à la vision de la révolte. Tout cela devait arriver. Maintenant, le tsunami peut foncer.

Tandis que les corneilles forment une avant-garde avec boucliers et bâtons, quelques structures sont amenées à l'avant: il s'agit de trois paravents transparents en quelconque matériel composite, assemblés sur roues: des murs mobiles. Et le front se forme. Les balles de plastique filent et rebondissent. À un moment, la tête du char allégorique se casse et tombe. C'est donc un général sans tête qui guide le front, mais la ligne avance. Pas à pas, le barrage arrive en vue. Il y a au moins deux cents policiers en armure, immobiles, inhumains.

Vengeance se met à rire.

Dès que le barrage est à portée, c'est un premier cocktail qui est lancé: un trait de feu qui explose sur les pions, éclaboussant son iridescente clarté. Puis, un autre, avec plus de bouteilles et de plus gros contenants. Et encore, et encore, sur une tête, sur une jambe, juste devant, juste derrière, sur un mur ou sur le pavé, et encore et un autre, et les balles de plastique rebondissent sur les boucliers, les gazs n'ont pas d'effet – et dix, vingt, puis trente – le mot est passé, le feu se répand sur la ligne, et la haine et la révolte sont au paroxysme.

Vengeance hurle de joie.

En un instant de tension suprême, une tempête de feu s'abat sur les pions mêlés à la brume et aux projectiles de toute sorte,

les secondes passent et un grand déchirement scinde l'air suffoquant.

Lorsque la vue se dégage, les policiers fuient à toutes jambes.

Là, le Palais de Justice.

En avant, en avant.

Un châte gris valse dans la brise.

La dame de l'océan observe les vagues se briser sur les récifs de Lorelei – son cœur vacille à chaque fois, tiraillé entre le large et la côte.

« La hargne des hommes... »

La pitié et le mépris se mêlent dans ses yeux. Il fait trop froid pour pouvoir pardonner au monde – seule, elle méprise la civilisation qui gronde là-dedans. L'océan est la seule vérité, le témoin de ce que la Terre était. Là-dessous, les flots assaillent la pierre de mouvements infinis, toujours nouveaux, toujours différents.

Cybèle lève ses yeux au ciel.

« Et quoi, Rhea! Il n'est jamais revenu. Comment voudrais-tu que je reste? Comment, ici, plus longtemps? Le venin des humains, leur cité... et des enfants qui dansent devant la mort, une journée de plus. Dis-moi, Rhea, *qui* tu es. »

La brume tournoie au large, une fine rosée luit sur les roches de la crête. Les rafales s'élèvent sur les récifs, amenant avec elles le goût salé des mers d'Ailleurs. Les forêts sont noires, profondes, impénétrables – les grands pins sont témoins de l'endurance, d'une sagesse dont le sens ne peut être maîtrisé.

Et le froid mord la chair de la dame de l'océan, elle grelotte et s'entoure de ses bras. Ses lèvres, sèches devant la brise, se teintent d'un mince filet bleuté.

« Assez, » murmure-t-elle. « Je suis lasse. Qu'on ferme les rideaux. »

« Saleté! »

Les masses noires de la révolte sont tordues contre les portes marbrées du Palais. Sinistres, elles sont là, tellement larges et hautes qu'on croirait un portail aux plans inférieurs – et si épaisses que toutes les tentatives pour les ouvrir ont échoué.

Vengeance marche de droite à gauche, regardant, scrutant, impatiente. Elle murmure des injures inaudibles.

« Une autre barre à clous, vite! »

Le tsunami grouille devant l'édifice, et la traînée de manifestants s'étend jusqu'à l'horizon. Devant, les milliers de corneilles gisent avec le char allégorique, aux pieds du Palais de Justice, tentant d'y pénétrer, regardant autour pour voir les signes de la répression.

Sur chaque flanc du Palais on peut observer les pions qui se regroupent. Le temps est compté. Au-dessus d'eux, les hélicoptères sont stationnaires. Leur bruissement sourd enterre les slogans des manifestants.

« Saleté! » s'écrie Vengeance. Elle est désespérée. « Ça prendrait une bombe, cette putain de porte. Et encore là, on risquerait trop. Oh merde, merde... »

Puis, son regard se fige. Elle voit quelque chose au loin qui la paralyse. Sans attendre, elle se hisse sur le char et observe la démonstration. Là-bas, quatre détachements d'anti-émeutes se déploient. En frappant aveuglément, ils réussissent à couper la manifestation en deux. D'un côté, les masses moins équipées, de l'autre, les corneilles et leur char. Cernés. Deux autres unités apparaissent à l'ouest et au nord.

Il n'y a plus de voie de sortie. Horrifiée, Vengeance contemple sa fin. Elle pense au datura.

Soudainement, Seth la prend par l'épaule.

« Yano, Yano! »

« Quoi!? »

« Je viens de recevoir un message. C'est Prospero et Moreau... »

« Quoi? »

« Ils ont été égorgés ce matin, dans leur lit – ensemble. Le coupable s'est enfui. Ça a été fait avec une corde – la marque des Llae Sidhe. »

« Oh... bordel. »

« Oui, je sais. »

« Seth... »

Et ils regardent ensemble, côte à côte, le spectacle devant eux. Les gazs redoublent, les balles, des centaines et des centaines d'anti-émeutes qui fauchent la foule à grands coups de bâton comme tant de blé dans un champ d'octobre.

« Ils vont avoir notre peau. »

La salle d'exécution est prête.

Les caméras dévorent chaque geste, digèrent chacune de leurs émotions, tandis que les bourreaux surgissent à la douzaine de nulle part et les détachent, rattachent, ligotent et enfin les présentent sur l'échafaud – offerts devant les yeux du monde.

Mais est-ce que les caméras sauront enregistrer ce dernier instant entre la vie et la mort, ce pivot entre le monde présent et l'abysse derrière – est-ce qu'un millier d'images par seconde peuvent contenir ce singulier, subtil secret?

Qu'à cela ne tienne.

Il y a une espèce de voix qui récite un texte quelconque composé par quelque esprit automate à propos de quelque sujet de la plus haute importance. Une répétition de la sentence de la cour et un discours de Moreau au sujet de ci et ce ça.

Mais personne ne saurait l'écouter.

C'est que les trois frères se tiennent la tête haute, au même instant, au même moment.

Et Brhan, le prince stoïque, héritier d'un trône vide, contemplant au loin, mâchoire tendue: son grand courage mêlé à la morsure d'avoir été vaincu... À la dernière heure, le prince est *invincible*. Toute majesté est sienne, son âme finalement réclamée par Rhea. Et il attend le coup final sans broncher.

Et Synn, le fou romantique, le bohémien à l'esprit léger et sensible, qui maintenant pleure et tremble de tout son corps devant l'inconnu mortel cernant chaque sentier: il pleure par regret des douceurs passées, des blagues imbéciles, des jeux et des chansons. Il est résolu de ressentir, jusqu'à la fin, la gloire merveilleuse d'être vivant.

Mais Denikin...

Denikin – le devin – n'est ni triste, ni paniqué. Plutôt, il revêt le plus puissant et le plus victorieux sourire qui ait été donné aux lèvres d'un condamné à mort. Ce sourire, son visage brille d'une douce euphorie, une sagesse qui vient percer la lentille des caméras et va crever les yeux du monde.

Le sourire de Denikin. Là, devant des millions d'orbes visqueux qui attendent que les os de son cou se rompent et que

son corps sans vie retombe, inerte, sur le sol – là, devant les gardes et l'imbécillité du Palais de Justice – là, aux côtés de ses frères pétrifiés... il ne peut masquer son regard, la forme de ses lèvres pliées en une joie sereine, comme si lui et lui seul connaissait intimement la fin de l'histoire et tombait en amour avec elle.

Ce sourire perçant, clair et pur, cet éclat reluit d'un savoir, une lucidité désespérante – quelque chose qui échappe aux témoins de la salle et aux spectateurs lointains de l'exécution. Et le devin gardera pour lui cette connaissance clef – et il ne la rendra pas au monde, pas autrement que sous l'éclair mystique de ce seul et unique rictus. Et voilà son énigme, déposée comme jugement dernier.

Un sourire.

Vertige.

« Ce monde nous a tout enlevé... »

Sa gorge se noue. Les larmes perlent à ses joues à nouveau, se mêlent aux brumes salines de l'océan le désespoir du deuil impossible.

« Tout est perdu, Rhea. »

L'océan est si beau, là-dessous, si loin, avec ce vent glacial et la tristesse du ciel en sanglots.

« Oh... la même main... »

Le thème final s'entame, celui de la Fin.

Et Cybèle pleure d'horribles pleurs.

Et sa voix nous annonce aussi les attaques des Érinyes que provoquent le meurtre d'un père et les visions d'effroi qui viennent la nuit s'offrir aux regards d'un fils roulant dans l'ombre un œil en feu.

« Eryn, reste avec moi, je t'en prie. »

La panique se répand dans la foule comme une rafale de vent. Les corneilles se regardent, se perdent de vue – courent de tous sens. Mais toutes les voies sont embourbées par des centaines d'anti-émeutes. La terreur secoue toute la procession.

Vengeance prend Seth par la main. Elle pointe vers l'ouest.

« Là. C'est le moins défendu. Il faut essayer. Vite, vite avant qu'il ne soit trop tard! »

Et l'autre se ressaisit. Prenant son porte-voix, il se hisse sur le char s'adresse aux siens pour une deuxième fois.

« Ne paniquez pas! Nous savions que ça allait arriver. Juste un peu de courage et on va tous s'en sortir. Écoutez moi! On va foncer là-bas, à l'ouest. Tout le monde derrière le char et on pousse. »

Pendant ce temps, Ian et les autres ouvrent une petite trappe sur le côté du char. Ils en ressortent des dizaines et des dizaines de boucliers de plastique corrugué qui étaient cachés là. Tous ceux et celles qui n'en avaient pas se munissent de ce bout de protection de fortune et se mettent à pousser le char.

Vengeance et Seth descendent aux côtés des leurs. Et elle ne pense plus à rien – un instinct méconnu la guide dans ses pas, et elle s'efforce autant que sa chair meurtrie lui permet. Elle songe à la fiole dans sa poche – une seconde seulement. Près d'elle, les porte-boucliers se placent sur les deux flancs du char, en rangs serrés. Et tout le reste suit derrière. Une volonté surgit au travers des corneilles: il faut pousser plus loin, plus fort. Pousser, pousser, en avant!

Puis, dans un fracassement terrible, le général sans tête fonce dans le barrage de plein fouet. La puissance du coup perce la ligne d'un seul trait. Mais les porte-boucliers se frappent à des murs, et Vengeance voit les coups et les blessures, la brume envahir le front. Des cris de rage et de souffrance jaillissent un peu partout.

Mais la main de Seth est dans la sienne. Elle se rapproche de lui et, cachés derrière un bouclier, ils se lancent dans une ouverture. À leurs pieds, un Ange Gardien gît sur le dos, la gorge fendue par une lame rebelle. Des cannettes de lacrymos rebondissent partout. Les matraques frappent à gauche et à droite. Néanmoins, la percée est faite, et des grands nombres poussent si forts que le char avance encore et la police est écartée de force.

Vengeance se sent submergée d'une euphorie incontrôlable.

« J'ai réussi, » pense-t-elle. « On va réussir. »

On entend les hélicoptères au-dessus, les lumières rouges et bleues scintillent dans la brume, des chiens aboient quelque part. Vengeance est au milieu d'une poignée de groupes d'affinité qui ont percé la ligne – plus ou moins une vingtaine, et ensemble ils piquent dans une rue vers l'ouest. Ils courent et courent, et au tournant d'un coin apparaissent deux autopatrouilles d'Ange Gardiens. Paniquées, les corneilles se séparent.

Vengeance ne sent plus la main de Seth. Elle s'écrie.

« Seth! »

Mais elle ne peut plus s'arrêter.

Soudain, elle reçoit un coup poing au visage, s'écroule. Hystérique, elle cherche autour, tente de se relever. Il y a trois libertaires avec elle, plus aucun signe des autres. Mais pas de police non plus. Tous les espoirs sont anéantis.

« Ian! je – »

Et elle reçoit un coup de bâton dans les genoux, roule au sol. À bout de souffle, elle tente de fuir, mais ils la traînent dans une ruelle et lui enlèvent son masque à gaz. Mort, damnation. Devant elle, il y a trois silhouettes noires, masquées. Les lacrymos pénètrent ses poumons et lui brûlent les yeux. Devant elle, trois Anges infiltrés dans l'Aube Noire.

Elle est juste en train de réaliser qu'elle fait face à des traîtres que Ian lui assène un solide coup de poing au visage, puis un autre. Vengeance, heurtée de plein fouet, s'écroule à terre, le visage en sang.

Étourdie, elle tente de relever la tête, regarder autour, la vue embrouillée de larmes. Elle bouillonne à l'idée d'avoir été eue si facilement. Dans son esprit, elle imagine Tantale exécuté par

les Anges. Frénétique, elle fouille dans ses poches et saisit la fiole, la débouche, la porte à ses lèvres, tremblante –

Mais un autre coup de poing envoie la fiole sur la brique – elle éclate en mille morceaux. Un des agents s'adresse à la radio et appelle des renforts. Vengeance est désespérée, elle tâte en vain l'asphalte à la recherche de son poison.

Puis, un son distinct résonne dans la ruelle – une note claire – une sorte de sifflement, un peu comme un chant lointain. Impossible de voir – non, tout est embrouillé. Ses poumons se crispent de douleur. Elle suffoque. Mais il y a un autre sifflement, tout proche. Étrange. Puis, elle remarque qu'une forme inerte est allongée devant elle – un hurlement mouillé déchire l'air, une autre voix se met soudainement à crier. Vengeance croit apercevoir quelque chose – un bout de flèche saillant à travers la gorge d'un Ange. À cet instant, il y a des pas près d'elle, suivie d'un couinement aigu, puis, puis...

Puis, plus rien, sauf des lamentations de souffrance, les siens et ceux des autres.

Quasi-aveugle, elle rampe, souffrante, et va vers un des hommes. Secouée, défaillante, elle parvient néanmoins à lui arracher son masque et se le mettre sur le visage. Il est moite de sang. Allongée sur le dos, elle tente de reprendre son souffle lorsqu'une tête apparaît au-dessus d'elle – un visage familier.

Yeux rouges, il se tient là, Llalaith en main.

Et il n'a plus aucune flèche.

Aube Noire

Et c'est de mes yeux que j'apprends leur retour, j'en suis moi-même le témoin; et pourtant mon cœur au fond de moi-même chante le thrène sans lyre, que nul jamais ne lui appris, le thrène de l'Érinys! Il ne sent plus, pleine et douce, la confiance de l'espoir. Or, le fond de notre être ne nous trompe jamais, et le cœur qui danse une ronde folle sur des entrailles qui croient à la justice toujours annonce une réalité. Mais puisse cela n'être que mensonge et, de ma pensée anxieuse, aller se perdre hors du monde réel!

Silence.

Silence, devant le pont, au soleil couchant.

Silence, et un certain vrombissement de fond, un roulement mécanique, un grincement de radio, les hélicoptères, les sirènes de police, les ambulances, les explosions.

Le silence, presque.

Le Saraband est là, devant le pont – là où un autre monde commence. Les rideaux s'écartent et on croirait que la vie sera meilleure. On pourra créer. On pourra vivre ensemble. Même si le fleuve d'Acheron coule, boueux, lent, bouché de viscères malsaines, vers l'Ailleurs – on pourrait croire que rien n'est changé, mais non – le dernier rite de passage est là: le pont qui se dresse là-bas. Le Saraband entame la dernière marche. Seul, il pose le pied sur le trottoir.

Le pont.

Le pont est d'une architecture démesurée, il est large de huit voies, élevé comme un gratte-ciel, courbé, retenu de mille câbles d'aciers: un arc-en-ciel en teintes de gris qui se plonge dans le vide, quelque part, loin, et il va falloir le traverser. Le soleil va bientôt se coucher, les cieux se revêtent de sombres vêtements. Des millions de lampadaires orangés luisent à l'horizon, de toute part, et de noirs objets sillonnent le ciel à la

recherche de quelque chose. Des feux brûlent un peu partout, il y a un nuage noir sur la cité.

Lorsqu'il marche, pas à pas, une triste mélodie joue dans sa tête, un air connu, mélancolique: la chanson de Lorelei. Mais le chanter lui fait du bien, alors il chante. Pas à pas, le paysage apparaît à ses yeux, le fleuve d'un côté et l'océan de l'autre, avec ses eaux infinies. Derrière, il y a la Mégapole à perte de vue, mais de l'autre côté, après la ville – oui, on peut voir, un horizon plus sombre, authentique, des champs et des boisés...

Le Saraband entonne la mélodie d'une voix rauque.

*Aurore claire, la célébration
Automne, majesté et passions
Au trône de la Cour des Fées
Lorelei fut couronnée*

*Et volait seule; grâce dans le ciel
L'autre vint déployer ses ailes
A l'aube, amoureux si tôt
Lorelei et son corbeau*

Puis, il s'arrête. Au milieu du pont, au point le plus élevé. On remarque un paysage merveilleux se dessiner, à l'ouest: une ouverture dans le ciel nuageux et la bande enflammée du soleil couchant. Tant de beauté...

Saraband...

La rafale de vent transporte la voix du Daemon.

J'espère que tu as réalisé que la fin est proche.

Et Henrik répond, confiant.

« Je sais qui tu es. »

Et le Daemon ne ricane pas.

Est-ce vrai ?

Il s'assoit sur la rampe, regarde les eaux en-dessous.

« Tu sais, » commence-t-il. « Je ne t'en veux pas. C'est une femme authentique, née dans un monde faux. Vous aviez le droit d'être heureux. Mais elle est libre, mon frère. *Libre*. Elle a choisi. Alors je la rejoins. » Après une pause, il poursuit. « C'est à toi de comprendre que je ne suis pas venu ici pour sauter en bas du pont, mais pour le traverser jusqu'au bout. »

Et deux orbes rougeâtres, en forme de crocs, se forment devant lui. Les yeux sont emplis de tristesse. Henrik continue.

« J'ai donné tout ce que j'avais. Aucun blâme pour nous deux, mon frère. La fin est effectivement venue. As-tu vu la jacinthe que j'ai sculpté ? »

Je l'ai vu, Saraband.

« Et comment Llalaith a chanté ? »

J'ai entendu, Saraband.

Il sourit face au vent. Sa force lui revient.

« Alors laisse-moi en paix, mon ami. »

Le vent se lève, encore plus puissant. Ensuite, tandis que le soleil envoie ses derniers rayons inonder les eaux, quelques murmures résonnent, lointains.

Et les yeux s'évanouissent. Henrik se sent respirer à nouveau. Il hume l'air frais à pleins poumons, le dos droit. Et il accepte.

« Adieu, *deamhan an cioll*. »

Et il retourne sur son chemin, presse le pas. Ses cheveux de blé sont libres dans la brise : après tout, le printemps existe encore. Plus que tout, il souhaiterait revoir Muírrean, la prendre dans ses bras. Ne plus parler. Le temps a filé, c'est vrai, mais Henrik est certain que tout peut être réparé.

Chantant, le thème de la *création* mène la marche.

Qui triomphe du sort goûte joie sans mélange : ces noms sont ceux qui lui conviennent. Et que l'envie ici se taise : nous avons, pour cette joie, supporté assez de misères!

Les pierres tombales bordent les linges sales du Cygne Noir tandis qu'elle avance dans le cimetière. Déchue, la peintre erre en boitant, perdue entre ses visions démentes et le désir de vivre. Ses bottes foulent le sol boueux d'un rythme lent, désolé, et sa hanche lui fait mal. Elle traîne le pas. Deux jours sans dormir, des rues et des rues à courir, à bout de souffle, avec le Saraband qui la poussait, plus loin, encore, jusque dans les quartiers pauvres, où ils se séparèrent pour quelques heures. Il attendra de l'autre côté, quand le moment sera venu. Mais aura-t-elle la force de traverser le pont, maintenant qu'elle est seule? Chacun de ses pas l'amène plus loin. Il lui reste la moitié d'une bouteille d'eau, contaminée par les gazs. *Oh, d'accord. D'accord.*

Un dernier coup de pinceau – il y eut une nuit où elle était venu, là, porter des chrysanthèmes à son amour mort. Cependant, l'Aube Noire s'est levée sur la Mégapole; il ne peut plus y avoir de jour. Les hélicoptères sillonnent le ciel sans savoir où aller, de grands feux tracent des colonnes de fumée âcre jusqu'à l'infini. Les gens courent dans les rues, sans direction.

Et l'air a un goût de résurrection.

Le printemps est revenu.

Erynie se sent capable de vivre.

Alors elle avance, le visage marqué d'ecchymoses et de sang séché, agrippant tout ce qui lui reste dans son sac à dos, scrutant autour d'elle par peur des Anges. Ce lieu de mort est encore si beau, pourtant.

Quelle surprise, alors, lorsqu'elle constate qu'il y a déjà quelqu'un à la tombe de Malik: une silhouette, là devant, tout de noir, avec une longue cape de laine et un capuchon rabattu sur la tête. Vengeance arrive, furtivement, et un sourire se dessine sur ses lèvres.

L'étrangère tient une bouteille de vin dans la main – une main toute blanche, sertie de griffes argentées aux doigts – et de longues mèches rouges coulent sur sa cape.

« Messaline... », chuchote-t-elle.

Et la marquise se retourne.

Son visage de porcelaine est marqué par la souffrance. Ses yeux – écarlates – sont toujours entourés de fines ramilles. Vengeance remarque les lèvres noires, la soie rouge de son corsage. Elle s'approche, délicatement, et l'enlace avec une toute nouvelle tendresse, un sentiment de compréhension qui brûle en son sein – une réconciliation, en quelque sorte

Messaline lui offre sa bouteille avec un air distant, détaché. Celle-ci la prend avec reconnaissance, avale trois bonnes gorgées et s'agenouille devant la tombe. Songeuse, elle remarque :

« C'est effroyable ce qu'ils ont inscrit sur sa tombe... »

Et la marquise murmure, sympathique.

« C'est n'importe quoi. »

Puis, elle s'agenouille près de la peintre et lui caresse la joue, le visage rempli de pitié et de tendresse. Elle regarde un peu en direction du centre-ville : de la fumée, des hélicoptères, et ces tours insaisissables ; érigées contre le ciel gris. Il y a de la peine dans sa voix, comme si elle assumait la détresse de cinq siècles de révolte. Elle demande, incertaine :

« Qu'est-ce qui arrive, maintenant? »

Erynie soupire. Elle s'est posée la question cent fois déjà.

« Je ne sais pas. La guerre civile, probablement. La loi martiale – si ce n'est pas déjà décrété. Peut-être qu'il y aura un soulèvement populaire, probablement une réforme, l'élection d'une gauche anémique et institutionnelle. Puis, l'histoire va se répéter, encore. Ou peut-être que l'Aube Noire va croître, avec une résistance clandestine. Encore plus d'explosions. Plus de répression. Et la Mégapole... »

« ... va devenir un immense cimetière? »

Vengeance acquiesce. L'autre lui demande :

« Tu crois que la Révolution va venir? »

Elle hoche la tête en signe de non.

« Je crois que la violence va venir. »

Messaline glisse ses griffes sur le marbre de la pierre tombale. Cynique, elle demande :

« Tu sais qui as tué les deux pantins? »

« Non, » répond Vengeance. « Mais un ami m'a donné un indice. Il a peut-être raison, mais personne ne saura vraiment. Ça n'a aucune importance. »

« Dans leur lit... »

« Dans leur lit, avec leurs ébats adultères. Leur heure de gloire, j'imagine. Et nous – »

« ... nous sommes allés jusqu'au bout... »

« Jusqu'au bout. Et nous ne sommes pas mortes. »

Et un silence s'installe. La marquise s'enquiert.

« Qu'est-ce que Malik dirait de tout ça? »

Elle réfléchit un moment.

« Rien de très sage, je pense. Mais il aurait bu de ton vin, Mess, et m'aurait certainement prise dans ses bras. »

Et la marquise sourit de plus belle. Elle ouvre sa cape et accueille la peintre près d'elle, la tête appuyée sur sa gorge. Songeant quelque peu, elle observe autour : le cimetière, les cryptes, les arbres, la neige qui fond. La Bête gronde en arrière-plan.

« J'ai peur, » souffle-t-elle. « Je n'arrive plus à chanter. La Mégapole est partout, *je la sens* – en cinq ans j'ai réussi à ouvrir les yeux, et je l'ai vu, *elle*. Je n'ai pas le droit. Elle va me reprendre – je... ne veux pas m'éteindre... créer une déesse avec de l'art et des Molotovs... rire jusqu'à la fin... je... »

Et Vengeance la serre plus fort, songe au Cardinal et à sa sœur dans l'ouest. Humant du parfum de la marquise, elle murmure :

« Je sais. »

Puis, elle se défait de son étreinte et la regarde dans les yeux, inspirée et triomphante. Là, dans ce nectar sanglant, ce feu néant, elle voit sa propre existence reflétée : la défiance éternelle, la grâce artistique, l'amour de la nuit, le bonheur de l'aube.

Émue, elle s'avance vers la cantatrice et glisse ses mains sur ses joues, écarte une de ses mèches et dépose sur ses lèvres noires un chaste, délicat baiser.

Puis, elle se relève, cherchant dans sa poche. Elle lui tend alors un bout de papier – du papier de riz.

« J'ai quelque chose à te proposer. »

Le vent et l'air; elle choisit

Agenouillée sur la falaise, tête entre les mains, l'esprit vide de sens, embrouillé de la plus pure souffrance. Son manteau et sa robe sont mouillés par les herbes humides – elle grelotte de froid. Elle songe aux dernières semaines de guerre, aux massacres, aux natifs dans la forêt. Les illusions s'écroulent sous le poids de la réalité. Déjà dix jours que les frères furent exécutés. Et le monde est-il différent?

Et non, elle ne pense plus à rien. Le temps file et elle n'y est simplement plus – il ne reste rien, non, plus d'espoir ni de raison, ni désir ni chanson. Et combien de temps reste-t-elle là, ses larmes perdues dans l'océan, sa chaleur volée par la brise ?

Enfin, elle ouvre les yeux, sans remords, déterminée à affronter la limite du monde – choisir l'air et le vent.

Mais là, dans le ciel, quelque chose a changé.

Au loin, les nuages sont percés par un horizon bleuté et intact. Au travers, des rayons de lumière – une lumière translucide, blanche, pure – jaillissent pour retomber sur l'océan, et les eaux semblent apaisées. La grisaille est atténuée, quelque peu, et le paysage entier semble vivant, changé, sensible. La vue n'est pas la même, le portrait est un autre, maintenant, et Cybèle est troublée par ce nouveau spectacle.

Pivotant sur elle-même, elle regarde la côte, les forêts, la plaine, puis retourne aux récifs, à l'océan, au chant des ondines. Les charmes du large revêtent d'autres visages: tout est différent.

Cybèle sèche ses larmes. Émue par ce qu'il y a autour d'elle, elle se console.

« Oh, Elendae... »

Elle observe les rayons de soleil percer la grisaille.

« J'ai vécu tant de tourments, il semble, mais pendant un instant, je pourrais jurer... oh, comment ? »

Le vent la rejoint, alors, mais sa froideur ne la traverse plus – non – il semble qu'elle accueille la morsure avec joie, ressentant la vie sur sa peau, la fougue en ses cheveux emmêlés.

« Comment pourrais-je quitter un monde où il y a tant de beauté ? »

Et la dame de l'océan se laisse bercer au son de l'harmonie : tout est là, les feuillages qui valsent avec la brise, les affleurements rocheux qui reluisent au soleil, l'écume des vagues salines, les herbes longues de la côte... pendant un instant, seulement, et pourtant ce serait l'éternité, peut-être – la paix l'envahit, l'absence, la sérénité.

Délicatement, elle se laisse choir sur le sol humide, reposant sa tête sur la mousse d'une pierre saillante. Là-haut, le vent pousse les nuages vers le continent – un flot changeant de teintes et de lumière, roulant à l'infini. Cybèle a les yeux grands ouverts, émus devant un paysage éloigné, insaisissable, si pur... De fines gouttelettes tombent sur son visage, ses cheveux s'emmêlent avec les herbes tout autour, et oui, elle resterait là, comme ça, seule et paisible, à témoigner de la splendeur indescriptible du ciel, de l'océan, toute une vie, à humer le parfum des récifs, contempler l'innommable et ne plus penser à rien, emplies d'amour et de compréhension pour chacune de ces gouttes d'eau, chacun de ces brins d'herbe, et ces rafales, et le soleil d'après-midi qui vient, qui arrive et inondera le monde avant le crépuscule – ce monde... cet univers infini, sa présence décadente et son désir brûlant...

Ce monde où il y a tant de beauté.

Épilogue

Semnai

L'orbe flamboyant règne sur un ciel d'azur.

Les troncs noirs jaillissent d'une terre où quelques îlots de neige résistent encore au printemps, parsemés d'aiguilles de pin. Le sifflement du vent, là-bas si puissant, est happé par la torpeur de la forêt ancestrale, étouffé par l'épaisseur des branchages et des broussailles. Mais en secret, là, scintillent quelques élans de gaieté; les mésanges vont de branche en branche, entrecoupées d'écureuils gris à la recherche de cachettes, tandis qu'en haut, filant sans entrave à travers la pâle bleuté d'un horizon sans fin, les grands corbeaux laissent rouler leur chant majestueux.

Au sein de la forêt marche la dame de l'océan, que les natifs ont surnommé Muírrean : ses longs cheveux d'écorce ondulent librement derrière elle tandis qu'elle pose pas après pas sur le sol frais du boisé, marchant le vieux sentier pour retrouver la chaleur de sa demeure, née à nouveau dans cette saison. Ses yeux sont traversés de flots clairs, emplis de joie pour les merveilles de la nature – une nature immédiate, dénuée de sens.

Simplement, elle va, songeant au mystère du soleil couchant, le miracle des bourgeons verts, la beauté de l'océan qu'elle quitte pour aujourd'hui.

Il faut tout reconstruire, tout recommencer. Maintenant dépourvue d'innocence, elle accepte la lourdeur de ce qui va suivre, l'abomination de la Civilisation et la détresse des Llae Sidhe. Espérer ne sert à rien. Comprendre doit suffire.

Les grands arbres cèdent rapidement la voie au verger – avec ses grands pommiers tordus – et au sentier menant à l'ancienne demeure. Ce n'est que lorsqu'elle arrive près du jardin qu'elle aperçoit le changement dans la forêt.

Là, dans ce cercle orné de buissons morts, de plantes desséchées, de lilas et de jasmins ternis, avec ces grands érables rouges qui cernent la clairière; trois silhouettes, trois figures se recueillent devant la tombe d'Elendae.

La première est une femme aux traits d'ébène, avec un visage très pâle, protégée du froid par un long manteau noir qui traîne jusqu'à de hautes bottes étroitement lacées – les mains dans les poches, contemplant la pierre tombale avec le deuil dans les yeux. Ses cheveux, noirs, sont étroitement attachés

derrière sa tête avec trois rubans – trois longs rubans blancs qui s'écoulent jusqu'au sol. Son visage est marqué par la souffrance – par le combat – mais son regard est celui du courage, et elle ne porte plus aucun symbole.

La deuxième est debout, tout près d'elle, avec une prestance synthétique, étrangère à la forêt ancestrale, telle une créature chassée de son pays par de cruels anathèmes. Ses longs cheveux rouges retombent sur un manteau entrouvert, laissant paraître une robe baroque et une gorge blanche. De longues griffes ornent ses mains mais le malice la fuit : son visage est adouci par une délicatesse nocturne – et lorsqu'elle se rapproche de la peintre et la prend par la main, il n'y a plus d'autre sorcellerie sur esprit âme que celle d'une créature sensible et merveilleuse.

Puis, finalement, se trouve l'homme accroupi devant la pierre tombale, déposant à la sépulture trois marguerites en guise d'adieu. Visage rasé, cheveux attachés, et le même teint clair brille à ses prunelles. De retour chez lui, il ferme les yeux devant la tombe de son seul enfant et murmure d'inaudibles prières à une déesse silencieuse, sans se soucier si elle l'entend ou non. L'espoir est gravé en ses traits, comme dans la sculpture d'une pièce de bois par une main habile: avec toute la volonté de vivre, la sagesse d'apprendre, et l'amour de créer.

Bruno Massé, aussi connu sous le nom de Raven, est né en 1982 dans les Laurentides.

Il est l'auteur de plusieurs romans, nouvelles et recueils de poésie, ainsi que plusieurs pièces pour le Festival international de théâtre anarchiste de Montréal.

Il a été co-fondateur et membre actif de plusieurs collectifs tels que le Bloc des auteurs anarchistes, le Comité de la fin du monde, La Forêt Noire et Liberterre.

Massé est aussi connu pour ses recherches sur l'écologie radicale au Québec. Il détient une maîtrise en géographie sociale de l'Université du Québec à Montréal.

